



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

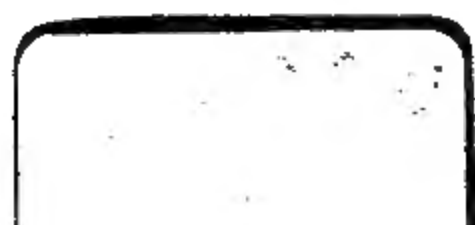
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RY



Astoria Collection.  
Presented in 1884.



DCH  
Delvaux







11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

HISTOIRE ANECDOTIQUE  
DES  
BARRIÈRES DE PARIS

ASTORIN NEW-YORK

DU MÊME AUTEUR :

*Les Dessous de Paris*, 1 vol. in-18, avec frontispice de Léopold Flameng. Poulet-Malassis, éditeur. (*Epuisé.*)

*Histoire anecdotique des Cafés & Cabarets de Paris*, 1 vol. in-18, avec dessins & eaux-fortes de Gustave Courbet, Félicien Rops & Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

*Les Amours buissonnières*, 1 vol. in-18. E. Dentu, éditeur.

*Les Cythères parisiennes*, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops & d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur.

*Françoise*, 1 vol. in-32, avec eau-forte d'Émile Thérond. Achille Faure, éditeur.

*Le Fumier d'Ennius*, 1 vol. in-18, avec frontispice de Léopold Flameng. Achille Faure, éditeur.

*Gérard de Nerval*, 1 vol. in-32, avec eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

SOUS PRESSE :

*Dictionnaire de la langue verte*, 1 fort vol. in-18 sur 2 colonnes. E. Dentu, éditeur.

EN PRÉPARATION :

*Les Lions du jour*, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops. E. Dentu, éditeur.

*Les Chasses parisiennes*, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops. E. Dentu, éditeur.

---



HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES

BARRIÈRES DE PARIS

PAR

ALFRED DELVAU

Avec 10 eaux-fortes par ÉMILE THÉROND



PARIS

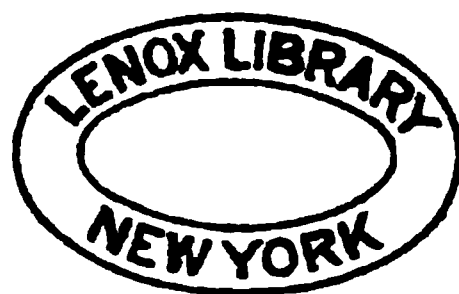
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

*Palais-Royal, 17 & 19, Galerie d'Orléans*

—  
1865

TOUS DROITS RÉSERVÉS



A MONSIEUR L. HAVIN, *directeur politique*  
*du journal le Siècle.*

*Monsieur,*

*Quoique appartenant aujourd'hui au bataillon des tirailleurs irréguliers de la Petite Presse, — qui a brûlé autant de cartouches & sacrifié autant de soldats que sa grande sœur en l'honneur de la liberté de pensée & de l'indépendance de la conscience humaine, — je me souviens que j'ai été enrôlé, il y a quelques années, dans le régiment des journalistes sérieux, & que c'est à votre paternelle bienveillance que je dois de n'avoir pas trouvé trop lourds à porter ma plume de munition & mon sac de turlourou libéral. J'ai fait mon devoir jusqu'au bout & je pourrais me considérer comme quitte envers le journal sous lequel j'ai servi, — si ce journal n'était pas représenté par vous. Collaborateur plein de zèle,*

*je crois lui avoir payé ma dette ; mais je serai toujours votre débiteur.*

*C'est pour essayer de m'acquitter un peu envers vous, Monsieur, que je vous prie de vouloir bien accepter la dédicace de ce livre — qui est une œuvre de bonne foi, &, comme tel, digne de vous être offert par votre bien reconnaissant*

ALFRED DELVAU.

Tour de Crouy, mars 1865.

## COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

### SUR PARIS

On conserva — rapporte Mercier dans son *Tableau de Paris*, — on conserva jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, c'est-à-dire l'espace de neuf cents années, le vaisseau que montait Thésée lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut du Minotaure. A mesure que ce vaisseau vieillissait, on remplaçait les pièces pourries par des pièces d'un bois neuf; de sorte que l'on disputa dans la suite si c'était le même vaisseau ou si c'en était un autre.

La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau de Thésée : on a mis tant de moellons neufs à la place des vieux moellons qu'il ne reste rien, ou presque rien, de sa première construction.

Il y a eu un grand nombre de Paris depuis dix-



huit cents ans, — chacun d'eux avec sa physionomie propre, ses mœurs particulières, ses costumes spéciaux, son originalité, son individualité.

Il y a eu d'abord Lutèce, — une île d'une quarantaine d'arpents, laquelle, défendue par Camulogène, fut prise par Labienus, lieutenant de César. Je crois même qu'elle fut un peu brûlée, car César la fit rebâtir & fortifier quelques années après. Le Paris des Druides devint le Paris de Jupiter & de Mercure. Les autels du premier ont disparu; mais le Dieu Mercure a encore un temple qui résiste au temps & aux lois, — bien qu'il n'ait pas été bâti par les Romains.

Il y a eu le Paris de Julien l'Apostat, — que représente le Palais des Thermes. La vigne & le figuier poussaient en ce temps-là à la place même où depuis ont poussé tant de vilaines maisons. Lutèce devint l'*Urbs Parisiorum*, & comme la Cité n'était pas assez grande pour contenir ses anciens & ses nouveaux habitants, elle s'étala à droite & à gauche, au nord & au midi, dans la plaine & sur la montagne : les bourgs furent !

Après la période gallo-romaine, la période mérovingienne. Après le Paris de Julien, le Paris de Clovis, — dont il nous reste un échantillon sur la montagne Sainte-Genève; puis le Paris de Childébert, qui a laissé sa trace sur la place Saint-Ger-

main-des-Prés; puis le Paris de Chilpéric, — qu'atteste l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

On devine bien que les quarante arpents primitifs de la Cité sont déjà loin, puisque des Conciles se donnent la peine de se tenir à Paris & que les rois se donnent la peine d'y demeurer. Les rois & les conciles n'aiment pas, vous le savez, à être gênés : ils prennent de la place, beaucoup de place, ils ont une foule, ils ont un peuple. Les *nautæ parisiaci* du règne de Tibère sont avantageusement remplacés par des moines, des clercs, des marchands, des soldats — & le reste. Le grand & le petit Châtelets sont avantageusement doublés d'églises, d'abbayes & d'écoles.

L'enfant grandit, la jeune fille devient femme : on lui met un corset de pierre. C'est le Paris d'Hugues Capet, divisé en quatre quartiers.

Nous voici arrivés au Paris de Louis VII, dit le Jeune, — qui a vu naître Notre-Dame, la vieille cathédrale. Les églises continuent à s'élever cà & là. Le quartier de l'Université continue à s'accroître. Les moines & les écoliers arrivent de toutes parts; il en arrivait tant, à ce qu'il paraît, qu'on fut obligé d'expulser les Juifs — momentanément.

Voici maintenant le Paris de Philippe-Auguste. La jeune fille devenue jeune femme devient une vigoureuse commère : son corset l'étouffe, — elle

le jette à terre & s'en fait construire un nouveau. Si vous êtes désireux de savoir en quelle étoffe, vous n'avez qu'à vous rendre rue des Grés ou rue des Fossés-Saint-Victor : il en reste encore quelques morceaux. Les quarante arpents primitifs se sont changés en sept cent trente-neuf arpents. Il y a maintenant trois villes à Paris : la Cité, la Ville, l'Université, — l'Université sur la rive gauche de la Seine, la Ville sur la rive droite & la Cité au milieu.

Après le Paris de Philippe-Auguste & ses murailles, vient le Paris de Charles V & sa nouvelle ceinture de pierre, au nord. Celui-là devient de plus en plus exubérant comme séve & comme exigence. Il lui faut maintenant douze cent quatre-vingt-quatre arpents, qui se divisent en seize quartiers. Nous sommes en 1367, — c'est à peu près un arpent par année. C'est à peu près aussi vers cette époque qu'on éprouva le besoin de construire la Bastille, — les deux Châtelets & les autres tours fortifiées ne suffisant plus, à ce qu'il paraît, à la consommation des criminels.

Le Paris de Charles VI est écrit en rouge dans l'histoire : aussi se voit-il mieux que les autres. Nous sommes là sur les confins du moyen âge, — mais non sur ceux de la barbarie. La guerre civile règne à la place du roi, qui est fou, & de la reine,

— qui doit être un peu folle. Les factions s'égorgeant, le sang coule à flots : &, avant la guerre civile — pour préparer l'œuvre de destruction — la peste ! En 1399, trois mois d'épidémie. En 1407, grandes inondations qui emportent les ponts & ruinent les gens. Le duc d'Orléans est assassiné rue Culture-Sainte-Catherine par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. En 1413, massacre des Cabochiens. En 1418, massacre de quatre mille Armagnacs, — puis, brochant sur le tout, cent mille personnes enlevées par la peste, en trois mois. Savez-vous qu'il fallait que Paris commencât à être grand, pour s'appauvrir ainsi de cent mille habitants sans en être ruiné ? C'était le tiers qui s'en allait ainsi aux cimetières.

Après le Paris de Charles VI & de Charles VII, celui de Louis XI — restitué tout entier, mœurs, langage, costumes & monuments, dans le magnifique livre de Victor Hugo, que nous connaissons tous. Sous le règne précédent, on avait commencé à éclairer les rues ; sous celui-ci on commence à les balayer. Il faut du temps pour songer aux choses les plus élémentaires.

Puis viennent :

Le Paris de François I<sup>er</sup> & de la Renaissance, — dont les échantillons sont le vieux Louvre & la fontaine des Innocents.

Le Paris de Henri II, — ou plutôt de Catherine de Médicis, — dont les échantillons sont l'Hôtel-de-Ville & les Tuileries.

Le Paris de Charles IX, — dont il nous reste, comme souvenir, la Saint-Barthélemy.

Le Paris de Henri III, qui sert de date au Pont-Neuf. Ce Paris-là occupait une surface de quatorze cent quatorze arpents.

Le Paris de Henri IV, un peu plus grand encore que le précédent, — seize cent soixante arpents. Nous sommes en l'an 1600. Vous voyez que la progression persiste.

Le Paris de Louis XIII, dont les échantillons sont la place Royale, la place Dauphine, le Palais-Royal & le Luxembourg. Ce Paris-là s'agrandit de plus en plus. La nouvelle ceinture de murailles commençait à la Porte de la Conférence, à l'extrémité du jardin des Tuileries, se prolongeait jusqu'à la rue Saint-Honoré, passait à la porte Gaillon, puis à la porte Richelieu, puis à la porte Montmartre, & aboutissait aux anciens murs de clôture, rue Saint-Denis, à la Porte-Saint-Denis.

Le Paris de Louis XIV, — un peu plus sérieux que les précédents, malgré les troubles de la Ligue & de la Fronde. On plante des boulevards, on bâtit la Colonnade du Louvre, on construit l'Hôpital général, on élève le Palais des Quatre-Nations, on



éclaire les rues de Paris avec des lanternes, — excepté les jours de lune. Les falots d'abord, les lanternes ensuite ; puis viendront les réverbères, puis les becs de gaz : mais les esprits, quand les éclairera-t-on ?

La ville de Louis XIV, « le grand roi, » est une grande ville. Il y a vingt quartiers populeux. Il y a des hôtels, des théâtres, des promenades. C'est le rendez-vous de l'Europe. Ce n'est pas encore le monde, — mais cela ne tardera pas.

Nous sommes en 1728 & au Paris de Louis XV. L'enceinte est fixée : elle a trois mille neuf cent dix-neuf arpents, — juste trois mille huit cent soixante-quinze de plus qu'au temps de Camulogène. Sous le règne précédent, on avait planté les boulevards du nord. Sous celui-ci on plante les boulevards du midi. Les villages continuent à devenir faubourgs. On institue la petite poste. On bâtit le Panthéon & la Halle au Blé, l'Hôtel des Monnaies & l'église Saint-Sulpice. Louis XV meurt : Voltaire a régné — & la Pompadour aussi.

Nous touchons au terme de notre course. Louis XVI règne — ou fait semblant de régner, occupé qu'il est de serrurerie avec l'ouvrier Gamain. M. de Calonne, qui ne fait pas semblant d'être ministre, lui, autorise les Fermiers Généraux à enfermer les faubourgs dans un nouveau mur d'en-

ceinte pour « arrêter les progrès toujours croissants de la contrebande, » — & surtout pour faire payer les droits d'entrée à un plus grand nombre de consommateurs. Les travaux, aussitôt commencés qu'autorisés, sont poussés avec vigueur, malgré les murmures & les épigrammes des Parisiens :

« Pour augmenter son numéraire  
Et raccourcir notre horizon,  
La Ferme a jugé nécessaire  
De mettre Paris en prison. »

Une prison dont il paya les verrous & les grilles — un peu plus de 25 millions, — & que le successeur de M. de Calonne, M. de Brienne, indigné, fut sur le point de faire démolir, sans respect pour les monuments dont Le Doux, architecte de la Ferme, avait orné les barrières; monuments remarquables — par leur laideur, par leur architecture ampoulée, gauche & pédante que de faux hommes de goût avaient osé comparer aux célèbres propylées de l'Acropole d'Athènes.

Ce que l'archevêque de Toulouse, poussé par son indignation, avait été un instant tenté de faire, le peuple le fit en partie le 14 juillet 1789, brûlant les barrières, démolissant cà & là le mur d'enceinte, mais respectant — sans savoir pourquoi — les affreux monuments de l'architecte Le Doux. Mieux encore, la Convention Nationale, qui cependant n'y

allait pas de main morte, & plus timide en ceci que l'Assemblée Constituante, qui avait aboli les droits d'entrée, — la Convention, par décret du 13 messidor an II, songeait à utiliser les fameuses « propylées, » au lieu de songer à les supprimer, ainsi que les murailles qui emprisonnaient toujours la capitale de la Liberté :

« Les bâtiments nationaux désignés sous le nom de *Barrières de Paris* sont érigés en monuments publics. Les diverses époques de la Révolution & les victoires remportées par les armées de la République sur les tyrans y seront gravées incessamment en caractères de bronze. Le Comité du Salut public est autorisé à prendre toutes les mesures pour la prompte exécution du présent décret, en invitant les gens de lettres & les artistes à concourir & à former les inscriptions. »

L'idée avait de la noblesse & de la grandeur, — comme la plupart des résolutions de cette Assemblée, la plus mémorable dont fasse mention notre histoire; mais elle ne valait pas cette autre idée, plus révolutionnaire, plus radicale, plus logique : la destruction des monuments de l'honnête M. Le Doux & des murs d'enceinte encore debout. Et la preuve que cette idée était bonne, c'est que, si ces sept lieues de moellons avaient été jetées bas, le Conseil des Anciens, dans sa séance du 27 fructi-

dor an VI, n'aurait pu — à cause des 25 millions qu'il en eût coûté pour les relever — décréter un « Octroi municipal de bienfaisance, » bientôt transformé en octroi pur & simple, aussi excessif, aussi vexatoire que celui qu'avait aboli l'Assemblée Constituante.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1860, les barrières de Paris ont été définitivement supprimées, — plus que supprimées, démolies, — & les limites de la ville reculées jusqu'aux fortifications exécutées, en vertu d'une loi de 1840, sur une étendue d'au moins 36 kilomètres de pourtour.

C'est de ces barrières démolies que j'ai entrepris d'écrire l'histoire, — qui sera un peu celle des quartiers excentriques de Paris, de ses faubourgs & de sa banlieue. Mission délicate, parce que difficile à remplir convenablement, mais que j'ai néanmoins acceptée avec empressement, lorsqu'elle m'a été offerte, parce que c'était une occasion pour moi, enfant du « faubourg Marceau, » de parler de ma ville natale, — une vénérable aïeule qu'on est en train de transformer en galante commère, & dont je ne peux m'empêcher de regretter les rides, si pittoresques.

Oui, — & ces regrets, quoique vains, sont excusables chez un homme qui a appris l'histoire de Paris à l'aide de ses vieux monuments, & qui a

déchiffré de bonne heure ses vieilles légendes de pierre, si dramatiques & si pleines d'enseignements de toutes sortes; oui, je regrette le Paris de nos pères que ne remplacera jamais le Paris de nos fils; oui, je regrette ses vieilles maisons pignonnées, surplombantes, moussues, culottées par les pluies & par les fumées, qui étaient le cortège naturel de ses vieilles églises enfouies au milieu d'elles — comme les chênes oraculaires au milieu de la forêt de Dodone. Ces amoncellements de pierres qui cherchent à monter jusqu'à Dieu pour intercéder en faveur des fourmis humaines qui grouillent à leurs pieds; ces pierres de taille superposées, qui ne sont plus aujourd'hui que des monolithes « au sens aboli, » signifiaient alors quelque chose : on ne les regardait pas comme des monuments curieux à visiter, mais bien comme des temples où l'on allait ployer ses genoux & son orgueil.

Je n'admire pas les siècles évanouis pour me dispenser d'admirer le siècle présent, qui sera certainement un grand siècle, le siècle initiateur par excellence, — le portique colossal de l'Humanité future. Mais je ne peux m'empêcher, en fouillant du regard & de la pensée dans les ténèbres des âges disparus, de reconstruire le Paris de Louis XI, par exemple, &, le comparant avec le Paris de Napoléon III, de le trouver plus poétique, plus merveil-



leux — & plus caractéristique. On ne mourait pas alors beaucoup plus vite qu'aujourd'hui, — quoi qu'en disent les statistiques et les statisticiens, — & il faisait peut-être meilleur, ou tout au moins plus agréable vivre au milieu de ces rues biscornues, de ces quartiers fantastiques, de ces maisons extravagantes, où tout avait une signification, une originalité, un accent, depuis la borne jusqu'au pignon; il faisait peut-être meilleur vivre là que dans ces maisons froides, incolores, régulières comme des casernes & tristes comme des prisons, au milieu de ces rues alignées comme des fantassins, tirées au cordeau, tracées stratégiquement, &, à cause de cela, lamentables dans leur régularité.

On a tué la Fantaisie. Il y a des gens qui s'en applaudissent comme d'un progrès : ce n'est pas moi. La Fantaisie n'a rien d'immoral & d'antisocial, à ce que je crois; elle était reine autrefois, vous en avez fait une servante qui vous sert mal : tant pis pour vous !

Tant pis pour nous aussi, hélas ! pour nous, rêveurs obstinés, chercheurs affamés d'idéal, prophètes à rebours, qui expliquons le passé au profit de l'avenir ! Tant pis pour nous, qui nous sentons ainsi détrônés & découronnés par les inventeurs de marmites autoclaves & de roastsbeefs de cheval; pour nous dont la mission est finie, dont la parole

est sans écho, & qui sommes forcés de déposer notre poésie au vestiaire ! Tant pis !

Mais voilà des regrets bien ridicules, — parce que bien inutiles. J'oublie un peu trop les « splendeurs » du Paris d'aujourd'hui, je regrette un peu trop ma bourbe d'autrefois, comme les carpes de madame de Maintenon, & comme madame de Maintenon elle-même, — cette carpe transvasée d'un plat de terre en un bassin d'argent. Ce siècle a une tout autre mission que les siècles qui l'ont précédé : il faut qu'il la remplisse. « L'Humanité est en voyage » : il ne faut pas qu'elle s'arrête. Sauval a comparé l'île de la Cité — le Paris primitif — à un grand navire enfoncé dans la vase & échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine.

Ce grand navire s'est remis à flot. Les ancres sont levées, les voiles tendues, le vent va souffler : en route pour l'Avenir, Léviathan !

---



---

## *LA BARRIÈRE DE PASSY*

Nous commencerons par cette barrière, si vous le permettez, non parce qu'elle est la première, mais uniquement parce qu'il faut bien commencer par quelqu'une, — si l'on veut finir par les autres.

L'eau-forte de Thérond me dispense d'entrer dans les détails de sa physionomie architectonique ; vous voyez le bâtiment dû à l'imagination de Le Doux : il est orné de douze colonnes d'un ordre inconnu à Vignole, & , en outre, de deux arcs & de quatre frontons. Deux statues de taille raisonnable lui tiennent compagnie : l'une, qui est chargée de représenter la Normandie, & l'autre qui a pour mission de personnifier la Bretagne. Ce

n'est pas de la très-belle sculpture, mais c'est assez monumental, & à Paris, où le sens artistique n'est pas précisément un sens commun, « être monumental » suffit. N'en parlons plus.

Ce qui m'intéresse dans cette barrière, c'est ce qui m'intéressera dans toutes les autres : les souvenirs qui peuvent s'y rattacher, de près ou de loin, anciens ou récents, politiques ou familiers, graves ou badins.

Et les souvenirs abondent ici.

D'abord, cette barrière s'était appelée *Barrière des Bons-Hommes*, par suite de son voisinage de l'ancien couvent des religieux Minimes de Nigeon, fondé par François de Paule, — un saint homme que Louis XI traitait familièrement de *bonhomme*. Puis elle s'était appelée *Barrière de la Conférence*, — une désignation plus noble, mais tout aussi vague pour les habitants de Paris, dont la mémoire fugace n'a gardé nulle trace de l'assemblée par laquelle Louis XIV s'était ménagé une alliance diplomatique & matrimoniale avec l'Espagne.

Quant au nom de Passy qui était resté à cette barrière, elle le devait au village qu'elle séparait de Paris, & dont l'étymologie indique la situation : *Passiacum*, c'est-à-dire *passus ad aquam*.

La première illustration de ce petit village est, non pas le roi Charles V, dit le Sage — comme le voudrait mon cher confrère Albéric Second — mais bien plutôt le roi Philippe IV, dit le Bel. Ce destructeur des Templiers — de cet Ordre fameux dont il ne nous

reste plus rien que l'hémistichie de Raynouard — possédait là un château dont il nous reste encore une tourelle, & où il attendit si longtemps en vain le troubadour provençal, Arnould de Catelan, que lui envoyait, pour le distraire, Béatrix de Savoie, & qui fut assassiné en traversant le Bois de Boulogne, à l'endroit même où dansent aujourd'hui les petites dames.

Après Philippe le Bel, Charles le Sage. Jusque-là, d'après Albéric Second, — mes réserves sont faites — Passy n'avait été qu'un misérable hameau composé d'une douzaine de bicoques branlantes, exposées de toutes parts à la fureur des ouragans & aux coups de main des tire-laine. Un jour qu'il passait par là, le roi Charles V s'émut au spectacle de ce complet délabrement & de cette profonde misère; aussi s'empressa-t-il d'accorder, par lettres particulières, à ses amés sujets de Passy, la permission de clorre leurs héritages de murs faits à chaux & à sable; bien plus, il leur concéda le précieux privilège de prendre, d'étrangler & de manger les conils — quadrupèdes plus vulgairement connus sous le nom de lapins — qui leur feraient du dégât. Est-il besoin d'ajouter qu'à dix lieues à la ronde la nouvelle d'une si royale munificence se répandit avec la célérité d'une commotion électrique? Tous ceux qui aimaient la gibelotte, & le nombre en était grand, transportèrent leurs pénates dans cette heureuse contrée, où l'on avait le droit de vie & de mort sur les conils.

Voilà comment ce misérable hameau devint un

bourg assez peuplé, & ce bourg une seigneurie que possédèrent tour à tour le financier Samuel Bernard, l'historien Boulainvilliers & le fermier général la Popelinière, — cet autre Samuel Bernard « dont la cheminée à plaque tournante pivotait pour le maréchal de Richelieu. » Puis vinrent successivement demeurer là d'autres grands seigneurs & quelques grandes dames : le duc d'Aumont, le duc de Lauzun, l'amiral d'Estaing, la duchesse de Valentinois, etc., etc. Quelques simples grands hommes honorèrent aussi cette bourgade de leur présence, — par exemple Jean-Jacques Rousseau & Benjamin Franklin.

Jean-Jacques, malade d'une strangurie qu'il ne put jamais guérir & qui fut l'incessante cause de ses accès de misanthropie, Jean-Jacques y vint demander la santé aux eaux minérales découvertes dans la propriété du vieil abbé Le Ragois — dont, par parenthèse, la burlesque *Histoire de France* m'a valu tant de coups de patoche lorsque je faisais mes petites classes à l'Institution Courtois. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ne retrouva pas à Passy sa santé perdue, mais ce qui vaut mieux — pour nous — il y trouva trois airs délicieux de son *Devin de village*, trois airs que beaucoup de compositeurs modernes achèteraient au prix d'une strangurie : *J'ai perdu mon serviteur*, qui est celui du premier monologue; *L'amour croît s'il s'inquiète*, qui est celui du devin, & *A jamais, Colin, je t'engage*, qui est celui du dernier duo.

A Passy vint encore demeurer Jean-Conrad Kocke,

banquier hollandais réfugié en France à la suite des troubles de 1787. Appartenant au parti le plus avancé de la Révolution, — qui avait ses tièdes comme elle avait ses chauds, — il recevait tout naturellement chez lui les hommes qui représentaient le plus audacieusement ce parti : Hébert, Anacharsis Clootz, Momoro, Ronsin, Vincent, Proly & quelques autres, & qui tenaient là des conciliabules compromettants, dénoncés à la tribune de la Convention par Saint-Just, & dans son *Vieux Cordelier* par Camille Desmoulins. On se rappelle la fameuse apostrophe de son numéro 5, crachée en pleine face d'Hébert : « Toi qui me parles de mes sociétés, crois-tu que j'ignore que tes sociétés, c'est une femme Rochechouart, agent des émigrés ; c'est le banquier Kocke chez qui, toi & ta Jacqueline, — une moinesse défroquée, — vous passez à la campagne les beaux jours de l'été ? Penses-tu que j'ignore que c'est avec l'intime de Dumouriez, le banquier hollandais Kocke, que le grand patriote Hébert, après avoir calomnié dans sa feuille les hommes les plus purs de la République, allait, dans sa grande joie, lui & sa Jacqueline, boire le vin de Pitt & porter des toasts à la ruine des réputations des fondateurs de la liberté ? »

Ce banquier hollandais, « ami intime de Dumouriez, » ainsi foudroyé par Camille & ainsi dénoncé par Saint-Just, & qui mourut sur l'échafaud, le 4 germinal an II, avec les Hébertistes, était le père de notre Paul de Kock, le seul écrivain français — qu'admirât Sa Sainteté Grégoire XVI.



A cette liste d'habitants célèbres, à des titres différents, il faut coudre une foule d'autres noms de morts & de vivants, — les vivants, plus oubliés que les morts, — artistes & gens de lettres, philosophes & comédiennes, médecins & généraux, cantatrices & pairs de France : l'abbé Prévost, André Chénier, la Tour d'Auvergne, Goldoni, Chastellier, Picard, le comte de Las-Cases, le marquis de Pastoret, le général Moreau, Hoffmann, Piccini, le comte Portalis, Orfila, Alexis Monteil, Droz, l'abbé Raynal, Scipion Pinel, Deyeux, Lepeintre aîné, Benjamin Delessert, Michaud, Raynouard, Brazier, Dumersan, Bouffé, Auriol, Bressant, mademoiselle Contat, madame Mainvielle-Fodor, Rose Chéri, Honoré de Balzac, Jules Janin, Proudhon, Béranger...

« Paris, adieu ! je sors de tes murailles :  
 J'ai, dans Passy, trouvé gîte & repos ;  
 Ton fils t'enlève un droit de funérailles  
 Et sa piquette échappe à tes impôts.  
 Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,  
 Et, de l'oubli près de subir le poids,  
 Comme l'oiseau dormir dans le feuillage  
 Au bruit mourant des échos de ma voix ! »

Hélas ! la gent poétique n'est pas aussi *vates* qu'on lui fait l'honneur de le lui dire : Béranger dut quitter Passy pour retourner à Paris, rue d'Enfer, puis rue de Vendôme, où il mourut. Et la rue de Vendôme n'a pas beaucoup de feuillage !

Jules Janin, songeant à son prédécesseur des *Dé-*

bats, Hoffmann, est venu en avril 1856, rue de la Pompe, se faire construire sur les terrains de la *Petite-Muette* un chalet charmant, suisse par les découpures, romain par les mosaïques, où il reçoit avec tant de cordialité ses confrères jeunes & vieux, ses ennemis d'hier & ses admirateurs d'aujourd'hui.

P.-J. Proudhon, lui, est mort le mois dernier (janvier 1865) dans le voisinage de cet aimable vivant.

Je ne saurais quitter la barrière de Passy sans consacrer quelques lignes de souvenir au hameau d'Auteuil, où elle conduisait — & où il est si agréable d'être conduit.

Car Auteuil est un village d'opéra-comique, — gens & maisons, pays & paysans. « Les paysans d'Auteuil vont aux champs en bottes, en paletots & en chapeaux gibus, dit Albéric Second, — à qui je ne crains pas d'emprunter, parce que c'est un des chroniqueurs les plus riches de ma connaissance; quant aux paysannes, elles sont vêtues comme des modistes de la rue Vivienne. Vous ne trouverez peut-être pas dans tout le village une seule Jeanneton ni un seul Nicolas. Toutes les filles s'y nomment Irma, Evéline, Angèle ou Ernestine, & les hommes Adolphe, Ernest ou Alfred. On m'y a montré un gardeur de dindons qui s'appelle Arthur. » Il n'en pouvait être autrement d'un village qui a eu l'honneur d'abriter, pendant plus ou moins de temps, une pléiade de gens illustres, — ou tout au moins cé-

lèbres : La Fontaine & Molière, Racine & Boileau, Chapelle & Nicolle, Jonsac & Lulli, Brossette & Nantouillet, Baron & Jacques de Turreil, Charpentier & l'abbé Morellet, Chamfort & Turgot, Boufflers & Cabanis, Houdon & Condorcet, le duc de Montmorency & le prince de Talleyrand, Destutt de Tracy & le peintre Gérard, Arnal & Gavarni...

Ce n'est pas à cause de Racine, & encore moins de Boileau — ce Narsès de la littérature française — que je m'arrête complaisamment sur la frontière de ce village d'opéra-comique où, depuis si longtemps, se réfugient les poètes & les danseuses, les financiers & les bourgeois lettrés : c'est pour saluer respectueusement d'autres ombres plus chères, celles de Molière & de La Fontaine. Qui n'a entendu parler du fameux souper d'Auteuil ? ce souper auquel assistaient Molière, La Fontaine, Boileau, Chapelle, Racine, Baron & quelques autres gens de lettres, & qui, après avoir débuté par une gaieté folle, s'était terminé par une tristesse plus folle encore, — tant il est vrai de dire qu'il n'y a rien au monde de plus mélancolisant que la joie & que, pour n'avoir pas à pleurer, il faut soigneusement se priver de rire...

On n'a jamais su le pourquoi de cette tristesse générale, de ce dégoût subit de la vie, de ce subit enthousiasme pour le fond de la Seine. Ce n'était pas le vin ; à part Boileau, tous montaient assez bien l'ivresse & ne se laissaient jamais désarçonner par elle — que pour aller se reposer sous la table.

Qu'était-ce donc ? Ah ! voilà ! si on le savait, on ne se donnerait pas la peine de le chercher.

Peut-être que, ce jour-là, entre deux toasts portés à la gloire, à la poésie, à l'amitié, à l'amour, Molière s'était mis à rêvasser plus que de raison à l'infidèle Armande Béjart, Racine à la fidèle Champmeslé, La Fontaine à madame de la Sablière, Chapelle à son ami Bachaumont, Baron à quelque grande dame trop coquette, & Boileau au cruel coup de bec du coq que l'on sait...

En descendant d'Auteuil vers la Seine, où les compagnons de Molière voulaient aller boire le coup de l'étrier, à l'endroit où l'avenue de Boulainvillers vient rejoindre le quai de Passy, en face du pont de Grenelle, est un petit hameau, une réunion de petits cottages — parmi lesquels celui de Gavarni. C'est le *Point-du-Jour*, — où nous nous sommes tant de fois donné rendez-vous, mes amis & moi, aux beaux jours de notre insouciance jeunesse, pour voir lever l'aurore & manger une friture en compagnie de quelques Cydalises en jupons courts — & à mémoire plus courte encore. Tu t'en souviens, cher Matéo. Mais vous ne vous en souvenez plus, chère infidèle qui avez troqué votre nom de fille — que je n'ai plus le droit de prononcer — contre un nom de dame, & votre adorable maigreur de grisette contre un lourd embonpoint de bourgeoise. Ah ! les bons goujons que nous mangions & que nous étions alors, — hameçonnés par vos jolis yeux !

Le Point-du-Jour n'a pas d'autre histoire que cette histoire intime — qui n'intéresse personne. Son seul et seul est une anecdote que je veux citer, en l'empruntant à M. A. de Laborde : « Il était trois heures après minuit, le jeu de la reine se ralentissait & n'était plus soutenu que par des paris considérables entre le prince de Dombes, fils du duc du Maine, & le marquis de Coigny. Ce dernier, perdant d'un coup une somme assez forte, s'écria : « Il faut être bâtard pour avoir un tel bonheur ! » Le prince, se penchant à son oreille sans discontinuer son jeu, lui dit : « Vous pensez bien que nous allons nous voir tout à l'heure, n'est-ce pas ? — Où & quand ? — Mais sur la route, au point du jour. » Les voitures partent... le jour paraît... On s'arrête... Le prince de Dombes est heureux à ce jeu comme à l'autre ; il tue son adversaire, & le lieu où se passa cette scène en a conservé le nom de *Point-du-Jour*. »

J'aurai dit tout ce qui concerne la barrière de Passy, en rappelant que ce fut par elle que Paris vomit sur Versailles sa « grande populace » le 5 octobre 1789. Ce dut être un spectacle étrange & saisissant que celui de cette tumultueuse procession de femmes en guenilles, conduites par un homme noir, pâle & sinistre, l'huissier Stanislas Maillard, & suivies d'une longue file de charrettes & de canons auxquels s'étaient attelés des hommes en guenilles comme elles ! Le bruit de cette armée de la faim, aux pas haletants, aux clameurs

convulsives comme des sanglots, — vagues humaines déferlant sur la route avec la furie d'une tempête, — ce bruit dut s'entendre au loin & faire réfléchir les imprudents qui, deux jours auparavant, dans la salle de l'Orangerie, avaient foulé à leurs pieds la cocarde tricolore & porté des toasts injurieux à l'Assemblée nationale & aux Parisiens.

Non moins étrange & saisissante dut être, le lendemain 6 octobre, la rentrée dans Paris, par cette même barrière de Passy, du roi Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette & du Dauphin, — c'est-à-dire, pour parler le langage du temps, « du boulanger, de la boulangère & du petit mitron, » — escortés de leur peuple, de ce bon peuple parisien, si mobile en ses impressions, qui hurlait maintenant de joie comme il avait hurlé de colère la veille, quoique toujours aussi affamé. Il est vrai que maintenant il avait son illustre otage entre les mains...

---



## *LA BARRIÈRE FRANKLIN*

Elle venait immédiatement après la barrière de Passy, — en remontant vers Chaillot. Elle était tranquille & modeste comme le patriote américain dont elle avait l'honneur de porter le nom.

Benjamin Franklin, l'un des fondateurs de la liberté américaine, était né à Boston le 17 janvier 1706 : il mourut à Philadelphie le 17 avril 1790. Une vie bien remplie, comme vous voyez ; une longue carrière passée au service de la science & de l'humanité. Il était venu à Paris en 1777, pour solliciter le concours de la France dans l'œuvre d'émancipation entreprise par lui, & s'était logé à Passy, au n° 40 de la rue Basse, dans l'hôtel du duc d'Aumont, qui avait été si souvent témoin des scandaleuses orgies de la duchesse de Valentinois, & qu'il avait pour ainsi dire purifié par sa présence. Le paratonnerre de cet hôtel, le pre-



mier érigé en France, témoigna longtemps de son passage & de ses expériences.

Vous l'imaginez-vous, cet austère puritain, avec ses longs cheveux blancs, ses lunettes, sa physionomie bienveillante, son habit brun, ses gros souliers & son bâton de pommier, au milieu de cette cour frivole, parmi cette populace dorée & corrompue que la Révolution allait balayer de son souffle puissant? On se pressait sur ses pas pour le voir de plus près, ce sauvage, ce Huron, cet Iroquois, qui avait pris son rôle d'homme au sérieux & avait donné à sa vie le plus noble emploi : la poursuite de ce rêve des grandes âmes, — l'émancipation de l'humanité! Pendant quelques semaines il fut le lion de Paris, — où l'on se passionne pour si peu de chose. Puis, la curiosité une fois satisfaite sur son compte, l'enthousiasme refroidi à son endroit, on l'avait laissé aller, ce grand homme de bien dont Turgot avait pu dire si justement : *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis*, — Prométhée & Aristogiton réunis!

La France frivole l'avait oublié : la France républicaine se ressouvint de lui, &, quand la nouvelle de sa mort arriva à Paris, l'Assemblée constituante, sur la proposition de Mirabeau, & par décret solennel, ordonna un deuil général. Ce jour-là, la douce & grande figure de Benjamin Franklin rayonna au milieu des illustrations du Panthéon français.

En suivant la rue Franklin & la grande rue de Passy, on arrive au *Château de la Muette*, — un

château historique, quoiqu'il n'en ait pas trop l'air.

A l'origine, ce fut un simple rendez-vous de chasse de S. M. Charles IX, habile tireur, — comme le prouve la Saint-Barthélemy. Plus tard, sous le régent Philippe d'Orléans, qui l'embellit & le donna à sa fille, la duchesse de Berry, ce fut un rendez-vous d'amours, — cette princesse ayant sur la vie l'opinion qu'indiquait clairement sa devise : *Courte et bonne*. Les lecteurs friands de scandales n'ont qu'à consulter sur elle les Mémoires du temps : ils en apprendront de belles sur cette belle. Louis XV, qui avait sur la vie les mêmes idées que la duchesse de Berry, lui succéda comme propriétaire & comme habitant du château de la Muette qui, rebâti en partie par lui, devint — le *Parc-aux-Cerfs*. Le Parc-aux-Cerfs ! une Capoue où le monarque venait se reposer de ses orgies dans de nouvelles débauches, & oublier, sous le nom de baron de Gonesse, les devoirs qu'il avait à remplir sous celui de Louis XV.

C'est là qu'il ne craignit pas de recevoir Marie-Antoinette, qui venait en France pour se marier avec le dauphin ; c'est là qu'il ne craignit pas de la faire souper avec sa concubine Du Barry ; c'est là qu'il ne craignit pas de lui accorder l'hospitalité, à cette noble étrangère dont la fierté naturelle & l'orgueil de caste durent alors se révolter — en silence. Sous quels lamentables auspices elle voyait le pays sur lequel elle était appelée à régner ! Ah ! si elle n'eût consulté que son cœur, comme elle eût volontiers reproussé chemin,

& volontiers brûlé la politesse à son royal fiancé ! Mais le cœur, est-ce qu'il a quelque chose à voir dans les affaires d'État ? Le cœur !

A la mort de Louis XV, son successeur vint au château de la Muette, d'où il data son acte de renonciation au droit de joyeux avènement, & où il prit l'habitude de passer chaque année quelques semaines.

C'est devant lui & la reine que, le 21 octobre 1783, eut lieu la première ascension aérostatique, celle qu'entreprit Pilâtre du Rozier, — non pas en compagnie du marquis d'Arlandes, comme on l'a imprimé tant de fois par erreur, mais bien tout seul, dans un ballon perdu.

C'est dans les jardins de la Muette que, le 14 juillet 1790, jour de la Fédération, la ville de Paris donna un banquet de quinze mille couverts aux députés de toutes les communes de France & de tous les corps de l'armée, — une fête splendide, qui dut effaroucher les petits amours libertins qui depuis si longtemps étaient les hôtes ordinaires de ces mystérieuses charmilles, de ces allées ombreuses où avaient retenti tant de baisers, tant de soupirs, tant de serments, tant de tendres paroles. L'heure des madrigaux était passée : celle des prosopopées de tribune avait sonné.

Château royal, la Muette devait avoir le sort de tous les châteaux royaux. Une partie de ce galant domaine fut vendue comme bien national ; l'autre partie, restée propriété de l'État, fut aliénée en 1803. Sébastien Erard, le facteur de pianos, en devint le premier pro-

priétaire. Après sa mort, le pavillon de la Muette fut loué à un médecin, le docteur Guérin, qui y fonda un établissement orthopédique; loué seulement, non vendu, madame Erard tenant à conserver cet héritage, malgré les frais énormes que son entretien nécessite. C'est elle qui l'habite aujourd'hui.

En face de la Muette se trouvait le *Ranelagh*, — le Parc-aux-Cerfs de la lionnerie moderne.

---



## LA BARRIÈRE SAINTE-MARIE.

De celle-ci je n'aurai pas grand'chose à dire, — sinon qu'elle était située à l'extrémité de la rue de Lubeck & ornée de deux bâtiments avec façade & cintre; si solitaire, en outre, qu'on l'avait fermée depuis longtemps.

Son nom, elle le devait à son voisinage d'un couvent, celui de la *Visitation de Sainte-Marie*, fondé en 1652 par la veuve de Charles I<sup>er</sup>, Madame Henriette de France, dans une vaste maison bâtie par Catherine de Médicis & qui avait appartenu au maréchal de Bassompierre. C'est là que, le 16 novembre 1669, en présence d'une noble assemblée, Bossuet prononça l'oraison funèbre dont tant de gens ne connaissent que le commencement — aussi fameux que le *Quousque tandem* de Cicéron, dont les mêmes gens ignorent le milieu & la fin. C'est là, parmi les brebis du Seigneur, que vint se réfugier mademoiselle de la Vallière, cette

brebis galante qui fuyait pour la seconde fois son royal amant, — mademoiselle de la Vallière, dont madame de Sévigné a dit avec un peu d'ironie, me semble-t-il : « C'était une petite violette qui se cachait sous l'herbe, & qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse ; jamais il n'y en aura sur ce moule. » Adorable & suave violette, que cette chère amoureuse ! Elle savait aimer, mais pas autre chose ; & quand le roi lui reprit son cœur pour le donner à madame de Montespan, — une femme qui savait faire croire à l'amour qu'elle ne ressentait peut-être pas, — elle ne murmura pas ; elle se replia sur elle-même, dévora ses larmes & expia dans l'austérité & la pratique rigoureuse de ses devoirs religieux les quelques années de bonheur profane dont elle avait joui. S'enterrer ainsi vivante, à trente ans ! n'était-ce pas un crime ? Il est vrai que, lorsqu'on a eu l'honneur d'être aimée par un roi, il n'y a plus que Dieu qu'on puisse aimer.

Il faut lire dans madame de Sévigné le récit de la prise d'habits de mademoiselle de la Vallière, le 3 juin 1675, au couvent de la Visitation de Chaillot : « Elle fit cette action, cette belle & courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble & charmante ; elle était d'une beauté qui surprit tout le monde. Mais ce qui vous étonnera, c'est que le sermon de M. de Condom ne fut pas aussi divin qu'on l'espérait. » Sans doute : madame de Montespan en aurait voulu à Bossuet de dépenser son éloquence en l'honneur de sa rivale, — quoique celle-ci ne fût

plus à redouter désormais, puisqu'elle n'était plus que la sœur Louise de la Miséricorde...

Sur l'emplacement du couvent de la Visitation, supprimé & vendu en 1790, devaient s'élever un superbe palais destiné au Roi de Rome par Napoléon, & un non moins superbe monument dédié à l'armée espagnole par Louis XVIII, — deux palais de cartes, deux rêves ! Le nom du dernier (*le Trocadéro*) est resté jusqu'à présent à cette éminence qui fait face au Champs de Mars, & d'où le regard plane sur les « coteaux modérés » de Saint-Cloud & de Meudon.

Presque au pied de cet amphithéâtre de verdure, où pendent des grappes de curieux les jours de grande revue ou de fête nationale, est une maison où Georges Cadoudal se tint caché pendant sept mois, épiant l'heure favorable à l'explosion de ses projets. Pendant sept mois ce fier Breton — qui ne haïssait le Premier Consul que parce qu'il aimait trop ses princes légitimes — alla résolûment chaque jour, malgré les yeux vigilants de la police, dans les faubourgs, dans les quartiers populeux, tâter le pouls à l'opinion, sonder les consciences, interroger les esprits. Vingt fois l'occasion lui avait paru bonne, & toujours il avait été obligé de la laisser échapper pour plaire à ses complices, Pichegru, Moreau & le comte Armand de Polignac. C'est en revenant de l'une de ces incursions qu'il fut arrêté, le 9 mars 1804. Ce n'était qu'un chouan, — un soldat de buisson : au lieu d'être fusillé, il fut exécuté le 25 juin suivant. Quant à ses complices, on



connaît leur fin : Pichegru étranglé dans sa prison, — le général Moreau tué en combattant contre la France.

Un souvenir se rattache encore au voisinage du Trocadéro, — mais celui-là est plus folâtre.

Au n° 24 du quai, à côté des bâtiments de la Manutention militaire, était encore il y a un an (aujourd'hui il n'y a plus rien qu'un arbre, un vieux cèdre) une petite propriété bourgeoise, qui vous avait des airs dix-huitième siècle en diable : c'est là, en effet, qu'a demeuré cette spirituelle coquine qui s'appelait Sophie Arnould, & qui balançait, dans l'esprit des riches libertins, la réputation de la Guimard, une fille d'Opéra comme elle, — dont elle disait, faisant allusion à sa maigreur & à sa liaison avec monseigneur de Jarente, évêque d'Orléans : « Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille, » — la feuille des bénéfices. Une méchanceté qu'elle aurait aussi bien pu s'adresser à elle-même, Sophie Arnould, car elle n'était guère plus grasse que sa rivale, & M. de Lauraguais valait l'évêque d'Orléans!

Quand on songe que ce galant hôtel de la galante cantatrice a servi pendant longtemps de pensionnat à des demoiselles! Heureusement, les murs n'ont que des oreilles & pas de bouche.

## *LA BARRIÈRE D'JÉNA*

Si je n'ai pas trouvé grand'chose à dire de la barrière Sainte-Marie, je trouverai moins encore à propos de la barrière d'Iéna, — sinon qu'on avait éprouvé le besoin de l'ouvrir en 1845, après avoir éprouvé le besoin de fermer sa voisine, & que les deux petits pavillons de M. Jay n'étaient pas d'une architecture plus heureuse que les grosses bâtisses de M. Le Doux.

Elle était située juste en face du pont construit sous l'Empire en commémoration de la bataille gagnée par les Français sur les Prussiens, le 14 octobre 1806.

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » a-t-on dit. Les peuples, oui; mais non les barrières; car que deviendrais-je, moi leur historien, si toutes étaient aussi muettes que celle-ci? Et que devien-

draient les lecteurs qui aiment les *histoires*, — celles qui sont arrivées & celles qui n'arriveront jamais, — celles qui sont écrites par M. Thiers et celles qui sont inventées par Alexandre Dumas?...

---

## LA BARRIÈRE DE LONGCHAMP

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, à l'endroit même où viennent aboutir aujourd'hui l'avenue de Saint-Denis & le boulevard de Passy. Sa décoration se composait d'un bâtiment à quatre frontons & à quatre arcades, dans le style que vous connaissez. Son appellation, elle la devait à l'Abbaye célèbre vers laquelle on se dirigeait en la traversant, & dont il ne reste plus rien aujourd'hui, que deux ou trois moellons — & une tradition respectée des tailleurs & des gandins.

Cette abbaye avait été fondée en 1256 par Isabelle de France, sœur de saint Louis, dans cette longue plaine — *longus campus* — qui s'étend entre la Seine & le Bois de Boulogne, & sert aujourd'hui de champ de courses « pour l'amélioration de la race chevaline. » Madame Isabelle avait le choix entre un hôpital & un

couvent, — son royal frère lui ayant octroyé trente mille livres parisis, « pour assurer son salut par quelque pieuse fondation » : sur le conseil d'Hémeric, chancelier de Notre-Dame, elle s'était prononcée pour un monastère, qui avait aussitôt reçu le nom de *Couvent de l'Humilité de Notre-Dame*, & où étaient entrées des nonnes de Sainte-Claire, &, après celles-ci, obscures, d'autres nonnes, illustres, Marguerite & Jeanne de Brabant, Blanche de France, Jeanne de Navarre & une douzaine d'autres princesses.

Un couvent qui avait l'honneur d'avoir de pareilles religieuses ne pouvait manquer d'avoir des visiteurs dignes d'elles; aussi, après saint Louis, qui y venait souvent & grâce à qui se maintenait la stricte observance de la règle de Sainte-Claire, vinrent quelques-uns de ses successeurs, — entre autres Philippe V, qui y mourut de la dyssenterie, malgré le bras de saint Simon apporté comme remède par les moines de Saint-Denis.

Protégée par les rois & par les papes, l'abbaye de Longchamp ne devait pas échapper, cependant, à la loi commune à ces sortes d'établissements. Saint Louis s'y rendait dans un but pieux, son petit-fils Henri IV s'y rendit dans un but diamétralement opposé; le premier y avait apporté l'ordre, le second y apporta le désordre — en enlevant une jeune brebis de ce saint troupeau, Catherine de Verdun, dont le frère ne tarda pas à devenir premier président au Parlement de Paris. Les conséquences de cet enlèvement, saint

Vincent de Paul les écrivait au cardinal Mazarin quarante-deux ans après la mort de Henri IV : « Il est certain que ce monastère (Longchamp) a marché vers la ruine totale de la discipline & la dépravation des mœurs. Ses parloirs sont ouverts aux premiers venus, même aux jeunes gens sans patentes. Les frères recteurs aggravent le mal ; les religieuses portent des vêtements immodestes, des montres d'or. Lorsque la guerre les força à se réfugier dans la ville, la plupart se livrèrent à toute espèce de scandale, en se rendant seules & en secret chez ceux qu'elles désiraient voir. »

Qu'aurait dit l'*Intendant de la Providence* s'il avait vu, comme au siècle suivant, Paris entier courir à Longchamp pendant la Semaine Sainte pour y applaudir les nonnes formées au chant par une des leurs, la demoiselle Le Maure, — une cantatrice repentie ? Qu'aurait-il pensé, le saint homme de bien, en voyant les ouailles du Seigneur pour ainsi dire confondues, dans une déplorable promiscuité, avec les « lions dévorants » de l'Ange du Mal, — les choristes de l'Opéra ?

Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, pour couper le scandale dans sa racine, fit fermer Longchamp aux profanes, — qui n'en interrompirent pas pour cela leur pèlerinage annuel. Songez donc ! La Semaine Sainte de l'Église catholique est aussi la semaine sainte de la Nature, — avec cette différence que l'une est un deuil & l'autre une joie ; l'une la mort & l'autre la résurrection : pourquoi ne pas profiter des premiers rayons de soleil & des premiers parfums

de printemps? On avait pris l'habitude d'aller entendre chanter *Ténèbres* par les pieuses élèves de la demoiselle Le Maure : on conserva cette habitude, — quoiqu'elle ne fût plus motivée ; & , chaque année, les plus belles d'entre les belles, les plus élégants d'entre les élégants, s'en allèrent à la queue leu leu, en voiture, le long des Champs-Élysées & du bois de Boulogne, jusqu'à l'abbaye de Longchamp, suivis par une foule compacte de curieux de Panurge, à pied. Cela devait faire une pittoresque cohue, toutes ces classes de la société parisienne en procession entre deux rangées de soldats du guet : danseuses & bourgeoises, grands seigneurs & manants, duchesses & grisettes, journalistes & laquais, — les unes en carrosse & les autres en vinaigrette, ceux-ci en calèche, & ceux-là en fiacre. Une pittoresque cohue, en vérité!

La Révolution interrompit un moment ces promenades des mercredi, jeudi & vendredi de la Semaine Sainte. Mais nous ne sommes par pour rien un peuple frivole & héroïque : le sang de nos places publiques à peine lavé, nos morts les plus chers à peine enterrés, nos angoisses les plus terribles à peine calmées, nous nous secouons un peu & nous voilà partis du pied gauche ! La procession annuelle de Longchamp reprit donc sa vogue, ou plutôt sa fureur ; pendant que les vaillants fils du peuple tombaient glorieusement sur les champs de bataille de l'Italie, à Rivoli, à Mantoue, à Ancône, à Trieste, la *Jeunesse dorée* faisait la roue, depuis la place Louis XV jusqu'à Bagatelle.

Seulement, comme on était en plein Directoire & que la République existait encore, — dans les mots, non dans les choses, — au lieu de *mademoiselle* Guimard, ou de *mademoiselle* Duthé, ou de *mademoiselle* Cléophile, c'étaient les *citoyennes* Récamier, Tallien, Lange, Lanxade, qui avaient maintenant les honneurs de cette procession.

Le peuple sifflait quelquefois ces merveilleux & ces merveilleuses, ces libertines & ces roués, ces drôles & ces drôlesses, — & il paraît qu'il avait tort, au dire du rédacteur du *Miroir* du 26 germinal an V : « Le peuple commence à voir que ces opulentes niaiseries lui sont de la plus grande utilité. On ne peut compter le nombre des couturières, des marchandes de modes, que nos jolies promeneuses ont fait travailler pour fixer les regards pendant cette fête, qui en elle-même ne ressemble à rien. Pendant que les amours s'occupent de leur parure, les forgerons, les charpentiers, les selliers travaillent sans cesse à confectionner, à équiper les chars & les chevaux qui doivent traîner cette foule élégante & badine. Gloire à Longchamp ! »

Pardon, citoyen ; mais, dans cette énumération des gens que le vice & la bêtise font vivre, vous avez oublié les proxénètes & les laquais. Maintenant, gloire à Longchamp, si vous voulez ! Je partage sur cette Foire aux Vanités l'opinion de Luce de Lancival, un poète qui aurait pu avoir du talent comme satirique, s'il n'avait eu la malencontreuse idée de courtoiser « Melpomène, » — qui ne le paya pas de retour :



« Célèbre qui voudra les plaisirs de Longchamps,  
Pour moi je choisis mieux le sujet de mes chants,  
Mon pinceau se refuse à la caricature.  
J'abandonne à Callot la grotesque figure  
Du dédaigneux Mondor, brillant fils du hasard,  
Pompeusement assis au même char  
Dont naguère il ouvrait & fermait la portière.  
Ce fat, tout rayonnant de son luxe éphémère,  
Et qui, pour trois louis, s'estime trop heureux  
De louer un coursier qui sera vendu deux ;  
Et nos Vénus, sortant de l'écume de l'onde,  
Qui prennent le grand ton pour le ton du grand monde  
Et pensent anoblir leurs vulgaires appas  
En affichant le prix que les paye un Midas.  
Ce qui déplaît à voir n'est point aimable à peindre,  
Et Longchamps me déplaît, à parler sans rien feindre.  
Tout Paris à Longchamps vole : qu'y trouve-t-on ?  
Maint badaud à cheval, en fiacre, en phaëton,  
Maint piéton vomissant mainte injure grossière,  
Beaucoup de bruit, d'ennui, de rhume & de poussière. »

Malgré Luce de Lancival, la promenade de l'abbaye de Longchamp, démolie avec tant d'autres du premier coup de pioche de la Révolution, cette promenade a continué sans interruption jusqu'à nos jours, — même lorsque les Cosaques campaient aux Champs-Élysées. Qu'importe la patrie violée à ces beaux fils & à ces belles gaupes qui ont soif d'affirmer publiquement, les uns leurs ridicules & les autres leurs vices, celles-ci leur coquetterie & ceux-là leur bêtise ? Le patriotisme avait été à la mode pendant quelques années ; mais, en 1814 & en 1815, cela n'était plus bien porté — excepté par le peuple : pourquoi ces aimables fainéants-là se seraient-ils embarrassés de la présence des Cosa-

ques? Au contraire, il s'agissait de faire accueil à ces mangeurs de chandelles, & les petites dames du temps n'y manquèrent pas, — ainsi que le constatent ces vers d'Auguste Barbier, qui marquent d'infamie pour l'éternité les Parisiennes de ces deux néfastes époques :

« J'ai vu, jeunes Français, ignobles libertines  
Vos mères, belles d'impudeur,  
Aux baisers du Cosaque étaler leurs poitrines  
Et s'enivrer de son odeur !... »

La promenade traditionnelle de Longchamp continue donc; mais elle a perdu de son ancienne splendeur. On y voit encore des drôlesses, parce que ces sortes de femmes saisissent avec empressement toutes les occasions de s'exhiber, — afin d'avoir des prétextes pour se faire suivre; on y voit également des gandins, — les mâles naturels de ces femelles; mais on y voit surtout des marchands de vulnéraire & de poudre insecticide, ingénieux industriels qui profitent, eux aussi, de ces occasions de réclames gratuites en faveur de leur marchandise, — & un certain nombre de tailleurs & de couturières qui viennent « étudier les modes nouvelles. »

Quand démodera-t-on la Mode?

---



## *LA BARRIÈRE DES RÉSERVOIRS*

Pas plus que les deux précédentes, elle n'offrait rien de remarquable : un petit bâtiment composé de quatre frontons surmontés d'un tambour, — voilà tout. Elle était si peu intéressante & il y passait si peu de monde, qu'on avait même fini par la condamner & qu'elle n'existait plus depuis longtemps que de nom lors de la grande suppression du 1<sup>er</sup> janvier 1860.

Ce nom, elle le devait à sa proximité des bassins qui servaient — & servent encore — de réservoirs à la pompe à feu établie en 1778 sur le quai de Billy, par les frères Périer, pour élever l'eau de la Seine & la distribuer dans Paris. Ces bassins, construits sur les hauteurs de Chaillot, à la jonction des rues du Chemin-de-Versailles & Pauquet-de-Villejust, à trente-cinq mètres environ au-dessus de l'étiage du fleuve, sont

une ressource précieuse pour la capitale, qui consomme autant d'eau pour sa toilette que pour sa santé. Aussi la pompe à feu du quai de Billy est toujours en travail : chaque coup de piston de ses machines élève douze cents litres d'eau qui, des réservoirs de Chaillot, se distribuent dans Paris par quatre conduites, dont trois alimentent la rive droite & une la rive gauche.

Ressource précieuse, sans doute, — mais qui n'a pas empêché des bâtiments voisins, ceux de la Manutention des vivres militaires, d'être dévorés par les flammes dans la nuit du 18 novembre 1855 ; un terrible incendie, dont les Parisiens se souviendraient longtemps — s'ils n'avaient pas la mémoire si courte.

---

## *LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE*

Je ne veux pas parler des deux bâtiments de Le Doux, ornés chacun dans leur pourtour de vingt colonnes, qui la décoraient — si imparfaitement — & qu'on a sagement fait de démolir : j'aime mieux m'entretenir avec vous de l'Arc de Triomphe colossal qui en est le véritable ornement, & auquel Victor Hugo a consacré des vers qu'on dirait sculptés par Phidias :

« Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,  
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée ;  
Toi qui lèves si haut ton front large & serein,

Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,  
 Et pour servir de base à quelque aigle sublime  
 Qui viendra s'y poser & qui sera d'airain !

O vaste entassement ciselé par l'histoire !  
 Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire !  
 Édifice inouï !

Toi que l'homme par qui notre siècle commence,  
 De loin, dans les rayons de l'avenir immense,  
 Voyait, tout ébloui ! »

Il a coûté dix millions, mais il ne faut pas les regretter : c'est une page d'histoire contemporaine, glorieuse entre toutes, imprimée en pierres qui auront la pérennité de l'airain & raconteront aux siècles futurs émerveillés la grande épopée républicaine-impériale, plus digne de mémoire que l'*Iliade* du vieil Homère. Dix millions ! un peu plus de la moitié de ce qu'avaient coûté en hommes les batailles de Jemmapes & de Valmy, de Montenotte & de Lodi, d'Arcole & de Rivoli, des Pyramides & d'Aboukir, d'Héliopolis & de Marengo, de Gênes & de Hohenlinden, d'Ulm & d'Austerlitz, d'Iéna & d'Auerstaedt, d'Essling & de Wagram, de Lutzen & de la Moskowa, de Dresde & de Leipzig, de Hanau & de Montmirail, de Waterloo & de Ligny. Non, je ne regrette pas les millions dépensés : je regrette seulement les hommes tués — si inutilement — & ce n'est qu'en frissonnant, comme Voltaire le 24 août de chaque année, que je passe sous cet arc de triomphe, frère jumeau de la colonne Vendôme

« Que jamais sans pâlir ne regardent les mères ! »

Cela vient sans doute de l'horreur que j'éprouve pour ces grandes hécatombes humaines, — faites sans aucun profit pour l'Humanité, pour la Liberté, pour le Progrès. L'arc de triomphe de Titus, passe encore — quoique érigé à l'occasion d'une bataille, la prise de Jérusalem, — parce que très-précieux pour l'histoire de l'art. L'arc de triomphe de Rimini aussi, — parce que le plus ancien des arcs élevés par les Romains. L'arc de triomphe de Constantin aussi. L'arc de triomphe de Gallien aussi. L'arc de triomphe de Septime-Sévère aussi. Mais celui-là, l'Arc de Triomphe de la barrière de l'Étoile, il évoque pour moi, chaque fois que je le contemple, le spectacle d'héroïques boucheries — qui, pour être héroïques, n'en sont pas moins des boucheries; & à cause de cela, par moments, 'appelle sur lui le jour expiatoire prophétisé par le poète des *Voix intérieures*, qui, complétant la pensée d'Isnard, s'écrie dans un superbe mouvement d'esprit :

« A ta beauté royale il manque quelque chose.

Les siècles vont venir pour ton apothéose,

Qui te l'apporteront.

manque sur ta tête un sombre amas d'années

Qui pendent pêle-mêle & toutes ruinées

Aux brèches de ton front !

I te manque la ride & l'antiquité fière,

Le passé, pyramide où tout siècle a sa pierre,

Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts ;

Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance

Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence,

Le sourd chuchotement des souvenirs confus !



La vieillesse couronne & la ruine achève.  
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,  
Deuil, triomphe ou remords.  
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,  
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée  
De la cendre des morts !

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.  
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,  
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur ;  
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,  
Prenne chaque sculpture & la ronge à la face  
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,  
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,  
Que l'eau dorme aux fossés ;  
Que la cariatide, en sa lente révolte,  
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,  
Et dise : C'est assez !

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,  
Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,  
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,  
Et dise, en la montrant de ses mains décharnées :  
« Vois cette porte énorme ! elle a trois milles années.  
« C'est par là qu'ont passé des hommes disparus ! »

Beaucoup d'hommes — & de femmes. Car de tous les vomitoires de Paris c'est celui qui rend le plus grand nombre de Parisiens. Il est effrayant le nombre de promeneurs & d'équipages de toutes sortes — broughams & briskas, flies & tandems, calèches & carrosses, fiacres & tapissières — qui traversent chaque jour cette place pour se rendre, soit au Bois de Boulogne, soit à

Neuilly — dont elle est le chemin : autant vaudrait compter les sables de la mer ou les étoiles du ciel. Effrayant aussi le nombre des gens, étrangers ou provinciaux, qui la traversent pour entrer dans Paris.

C'est par la Barrière de l'Étoile que, le 15 décembre 1840, l'empereur Napoléon rentra mort, mais glorieux, dans ce Paris que, le 29 juin 1815, il avait quitté vivant, mais vaincu. Je m'en souviens, quoique je fusse bien jeune alors, — car je mis plus de quarante-huit heures à me dégeler.

C'est par la barrière de l'Étoile que passa pour la dernière fois, le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne de France. Il devait, raconte Émile de Labédollière, aller à Saint-Omer inspecter des régiments désignés pour le corps d'armée d'opération sur la Marne, puis rejoindre sa femme aux eaux de Plombières. A onze heures du matin, il monta seul dans un cabriolet à quatre roues en forme de calèche, attelé de deux chevaux à la Daumont. Son intention, en quittant les Tuileries, était d'aller au château de Neuilly faire ses adieux à sa famille. Il avait l'habitude de suivre l'avenue qui est perpendiculaire à la porte Maillot; mais, le 13 juillet, il suivit la route transversale qui coupe le village de Sablonville pour regagner l'ancien chemin de Neuilly jusqu'à la cour d'honneur du parc. L'atmosphère était brûlante; quand les chevaux haletants arrivèrent devant la porte Maillot, le postillon ne les maîtrisait plus qu'avec peine, quoique son porteur eût seul pris

le galop. Naturellement, entre les deux routes, l'une perpendiculaire, l'autre diagonale, qui s'offraient à eux, ils prirent celle qu'ils avaient l'habitude de suivre, & à ce moment, comme cela arrive souvent aux chevaux qui sentent les approches de leur écurie, leur vitesse augmenta. Le porteur donna même quelques ruades dans son palonnier. Attaché très-court, ainsi que c'est l'usage, particulièrement dans les attelages à la Daumont, le cheval se sentit gêné & s'emporta avec une rapidité qui entraîna le cheval sous-main, lequel était resté jusqu'alors tranquille. Le prince cria au postillon :

« — Tu n'es plus maître de tes chevaux ? — Non, monseigneur, mais je les dirige encore. »

Et en effet, il n'avait perdu ni les arçons ni les étriers ; il tenait vigoureusement les guides & il pouvait espérer détourner ses chevaux, par la gauche, dans la vieille route de Neuilly, qui lui offrait la carrière.

« — Mais tu ne peux donc pas les retenir ? cria de nouveau le prince, qui s'était levé debout dans sa voiture. — Non, monseigneur. »

Alors le duc d'Orléans, qui était fort agile & d'une adresse extraordinaire, se confiant dans la solidité & le peu d'élévation de son marchepied, sauta à pieds joints sur la route & retomba violemment sur le pavé, poussé par la violence d'impulsion qui, de la voiture, s'était communiquée à sa personne. Quelques secondes plus tard, les chevaux se calmaient, la voiture s'arrêtait...

Le prince — ajoute Labédollière — était resté sans connaissance ; on le transporta dans l'arrière-boutique d'un épicier nommé Cordier. Le maître de la maison, le postillon & trois ouvriers le déposèrent sur deux matelas, la tête près du fourneau où l'on faisait ordinairement la cuisine. Plusieurs médecins accoururent & le prince fut saigné, mais sans que son état s'améliorât ; la blessure qu'il avait à la tête comprenait à la fois la contusion, la déchirure, la fracture, l'écartement des sutures, toutes les lésions imaginables. L'évanouissement se prolongeait, & le mourant ne faisait entendre que quelques mots incohérents prononcés en langue allemande... A quatre heures & demie le duc d'Orléans rendait le dernier soupir.

Etrange destinée, n'est-ce pas ? que celle de ce fils de roi, futur roi lui-même, qui s'en venait mourir dans la boutique d'un épicier ! Les chevaux de sa voiture descendaient-ils donc de celui de Séjan, — qui descendait de ceux de Diomède ? Ah ! combien les petits, les humbles, les pauvres, les gens d'en bas, — qui regardent toujours d'un œil d'envie les gens d'en haut, — durent tressaillir d'aise à la nouvelle de cette catastrophe qui *humanisait* la majesté royale en la rendant leur égale devant la douleur !

Et comme l'original Mark Tapley (de *Martin Chuzzlewit*), lui qui cherchait les moyens d'entretenir sa jovialité par des événements douloureux & des spectacles tristes, se fût engagé avec empressement parmi les serviteurs du roi Louis-Philippe ! Au moins

il resterait quelqu'un aujourd'hui pour entretenir de regrets la lampe du souvenir, sur laquelle tant de vents ont soufflé depuis 1842, — entre autres l'ouragan de Février.

Mais il me faut quitter la route de la Révolte, où se trouve la chapelle Saint-Ferdinand, — élevée sur l'emplacement de la boutique de l'épicier Cordier, — & revenir aux alentours de la barrière de l'Étoile, par la grande avenue des Champs - Élysées, au bout de laquelle l'obélisque de Louqsor se dresse comme un point d'exclamation à la place même où tomba la tête de Louis XVI.

A gauche de cette avenue, & confinant à l'ancienne barrière, est la cité Beaujon, que je me reprocherais d'oublier, — non à cause du financier qui lui a donné son nom en y faisant construire sa *Chartreuse* aujourd'hui détruite, mais à cause de l'hôte le plus illustre de cette cité, Honoré de Balzac, mort le 20 mai 1850, « dans une petite maison mystérieuse qui avait abrité les fantaisies du fastueux financier. » On m'excusera de ne pas parler d'un autre hôte de cette cité, M. Arsène Houssaye : quelques-uns le disent homme de lettres ; moi je le crois propriétaire, — & les deux termes s'excluent.

Ce dont je ne serais pas excusable, ce serait de ne pas parler de personnages plus ou moins fameux dont parle, dans le *Paris qui s'en va*, sous le pseudonyme de C. de Sault, la fille de la comtesse d'Agoult, — le peintre Gigoux, le comte d'Orsay, le duc de Bruns-

wick, & mademoiselle-madame Lola Montès : « Combien de jolies villas d'habitation s'élèvent sur l'emplacement des jardins Beaujon ! Ce quartier plaisait aux étrangers, aux artistes & aux dilettantes. M. d'Orsay l'habita quelque temps. M. de Nieuwerkerke y venait travailler. Lola Montès y vécut légitimement mariée. Le duc de Brunswick y a enfoui ses trésors, mais son étrange & mystérieuse habitation touche à ses derniers moments. Déjà ont disparu, remplacés par la chaussée du boulevard : les ateliers de Dantan, son belvédère aux quatre vents, sa Pallas Athénée enveloppée de vignes vierges, son jardinet dessiné, planté de ses mains & tout parsemé de sculptures & de surprises, comme les jardins de Pompéi ; le petit hôtel de madame la comtesse d'Agoult, construction de briques, originale & gaie, où le peintre Jacquand avait révélé un rare talent d'architecte, & bien d'autres agréables retraites. »

Un peu plus bas sont des hôtels construits sur l'emplacement d'un cirque immense — & ridicule — dû à l'imagination de Le Camus de Choiseul, où, pendant neuf ou dix ans, de 1771 à 1780, se donnèrent toutes sortes de spectacles, bals, concerts, &c., à l'imitation du fameux Colisée de Rome, — où se donnaient des combats de gladiateurs & d'animaux féroces.

En face de ces hôtels & de la cité Beaujon, de l'autre côté de l'avenue, est le Château des Fleurs, — une succursale du bal Mabilles, — & derrière ce « temple de Terpsychore, » se trouve le temple de la vieillesse,

autrefois couvent d'Augustines, — aujourd'hui maison de retraite pour les vieux naufragés de l'océan parisien, hommes & femmes, qui ont été rejetés sur le rivage de Chaillot avec une épave de 6,000 francs. Parmi ces naufragés, les uns obscurs, les autres célèbres, il faut citer : madame Fusil, actrice du Théâtre-Français, la générale Compans, née comtesse de Lannoy, la comtesse de Schomberg, le neveu de Grétry, Colombel de la Meurthe, — un des rares membres du Conseil des Anciens qui s'opposèrent au coup d'État du 18 brumaire, — Châteauneuf, homme de lettres, &c., &c.

Est-ce à cause des hôtes de Sainte-Périne — ruines humaines pour la plupart — qu'il est de bon goût, depuis quelques années, de crier : *A Chaillot!* toutes les fois que, dans la conversation, quelqu'un dit une sottise ou émet une proposition extravagante?

---

## LA BARRIÈRE DU ROULE.

Elle était située à l'extrémité de ce qu'en 1865 on appelle le faubourg Saint-Honoré, & de ce qu'en 1635 on appelait la *Chaussée du Roule*, parce qu'elle conduisait au village de ce nom — qui, par parenthèse, a subi bien des métamorphoses depuis le *Crioilum* de saint Éloi : *Crioilum*, *Rotulus*, *Rolus*, *Rolle*, *Roule*. Le dieu Vishnou n'avait pas plus d'avatars ! Mais, au fait, pourquoi *Roule* ne viendrait-il pas de *Crioilum* ? *Cheval* vient bien d'*equus* !

Rolle ou Roule, cette barrière ne se distinguait pas de ses sœurs par une décoration architectonique plus étonnante : un bâtiment à quatre avant-corps, avec couronnement & dôme, — c'était tout ce qu'elle offrait à notre admiration. Ses souvenirs historiques ne sont pas plus riches, & je n'aurai pas de peine à engranger dans ce livre la moisson que j'y ai faite. Son seul mé-



rite était d'être le chemin de Neuilly, — un village où tout le monde est blanchisseur, — & des Ternes, — un autre village dont tous les habitants sont employés.

Neuilly, dont on a dépecé le parc royal & vendu les débris du château incendié en 1848, Neuilly n'existe plus que de nom, — un nom de la même famille que celui du village du Roule : *Lulliacum*, *Nully*, *Neuilly*. Ses hôtes les plus illustres ont été des hommes de lettres & des hommes d'épée, Cambronne & Gouvion Saint-Cyr, Millevoye & Delisle de Salles, — Delisle de Salles, qui avait écrit au-dessous de son buste :

« Dieu, l'Homme, la Nature, il a tout expliqué ! »

à quoi le bonhomme Andrieux avait ajouté un peu plus tard :

« Mais personne avant lui ne l'avait remarqué. »

Quant aux Ternes, — qui doivent leur nom à l'ancienne ferme d'*Esterne*, — ils ont eu le même honneur que le village de Neuilly : Géricault, un grand artiste, & Michelet, un grand écrivain, les ont habités.

Je reviens avec empressement sur mes pas, je retrace l'ancienne barrière du Roule, je redescends un peu le faubourg Saint-Honoré & je trouve, à ma gauche, un hôpital qui réhabilite la mémoire du financier Beaujon, un peu compromise par ses folies amoureuses. On n'a le droit de jeter sa fortune par les fenêtres

qu'à la condition de faire pousser des bienfaits à quelques-unes des places où elle tombe. On ne peut être oisif toute sa vie durant qu'à la condition d'être utile à l'heure de sa mort. C'est deux ans avant la sienne que le fastueux parvenu songea à mettre son âme sous la sauvegarde d'une bonne action qui, comme récompense, se perpétue en perpétuant son nom.

---



## *LA BARRIÈRE DE COURCELLES*

Celle-là, située à l'extrémité de la rue de Chartres-du-Roule, — aujourd'hui absorbée par la rue de Courcelles, — était décorée d'un bâtiment un peu plus laid que les autres, parce que plus prétentieux : un bâtiment à vingt-quatre colonnes. Je scandalise peut-être les élèves de M. Lefuel ou de M. Duban en me prononçant aussi carrément contre les pâtisseries en pierre dure de l'honnête M. Le Doux, & ils se demandent peut-être de quel droit je romps ainsi en visière avec une tradition d'admiration presque séculaire ; je veux bien leur répondre que mon indifférence à l'égard de ces monuments vient de leur propre froideur à mon endroit : ils ne me disent rien, absolument rien. Je n'admire que ce qui s'impose violemment à mon admiration. Et puis, je vous l'avouerai, — c'est la dixième fois que je fais cet aveu, — les monuments les plus

beaux, quand ils sont neufs, ne valent pas le diable ; comme à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, il leur manque toujours « la ride & l'antiquité fière » : on devrait les démolir à mesure qu'on les construit.

La barrière qui nous occupe tenait son nom du village de Courcelles, son voisin. C'était une barrière silencieuse, que traversaient de rares passants, & où les gens peureux n'auraient pas osé habiter, à cause du voisinage du parc de Monceau, alors abandonné, — un parc de Bondy ! Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1860, depuis surtout la transformation du parc son voisin, la rue de Courcelles & ses alentours sont devenus plus gais & l'on n'a pas craint d'y venir demeurer, comme y étaient venus précédemment des grands seigneurs & de grandes dames, — voire des académiciens : le marquis de Gouffier, la marquise de Choiseul, la princesse Pauline Borghèse, la princesse de Cantacuzène, sir Bulwer, Cambacérès, Charles Dickens, Nisard...

---

## LA BARRIÈRE DE LA ROTONDE DE CHARTRES

Il y a cette différence — curieuse à constater — entre celle-ci & toutes les autres, qu'avant le 1<sup>er</sup> janvier 1860 elle n'existait que de nom & que, depuis cette époque, qui est celle de la suppression des barrières de Paris, elle seule existe de fait, puisqu'elle est l'entrée & la sortie du parc Monceau. J. de La Tynna, dont le *Dictionnaire topographique, historique & étymologique des rues de Paris* a été si souvent & si servilement copié, dit d'elle : « C'est une rotonde fort jolie, surmontée d'un dôme; elle est située vers le milieu du jardin de Monceau, & porte le nom du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, qui avait fait planter ce jardin. C'est à tort que cette rotonde est désignée comme barrière, puisque l'on n'y passe pas. » La Tynna ne savait pas que c'était une galanterie de Le

Doux envers le prince qui devait être plus tard Philippe-Égalité, & qui, comme tel, devait livrer sa tête au couperet égalitaire du docteur Guillotin.

Avant de dire ce qu'est devenu le parc du duc de Chartres sous Napoléon III, il est peut-être intéressant de constater ce qu'il était sous son premier propriétaire, &, pour cela faire, je n'imagine rien de mieux qu'un emprunt à un des nombreux recueils du dix-huitième siècle, qui s'occupèrent de ce faux jardin anglais :

« En face de l'entrée principale est une espèce de portique chinois, qui sert d'entrée au jardin. Sous ce portique, on communique, à gauche du pavillon du prince, par une petite galerie couverte. Pareille galerie sur la droite rend au pavillon bleu, d'où l'on passe à une autre galerie qui mène à un pavillon dont tous les objets sont transparents, puis à un pavillon jaune, de là aux serres chaudes, que l'on traverse, & au bout desquelles on trouve un petit pavillon chinois orné de glaces peintes en arabesque, &c. Une de ces galeries s'ouvrant par le moyen d'un bouton, vous entrez dans le jardin d'hiver, fabriqué dans une vaste & immense galerie. La porte, cintrée, est décorée de deux cariatides qui soutiennent un entablement dorique. Derrière les arbres placés près de cette porte, une statue de Faune, tenant deux torches, éclaire l'entrée d'une grotte formant cabinet à l'anglaise. L'eau tombe en cascade sur les rochers qui sont auprès. Parmi les arbustes groupés sur ces rochers sont des raquettes & des co-

raux factices, dont les tubes creusés servent à placer des bougies le soir.

« Toute cette galerie, garnie d'un sable fin & rouge, est remplie d'arbres & d'arbustes en fleurs tout l'hiver, comme lilas, vigne de Judée, aburnum, noyers des Indes, bananiers, palmiers, cerisiers, caféiers, thés, cannes de sucre, etc., chargés de fleurs; de l'autre côté sont de pareils arbres; leurs troncs sculptés & coloriés servent de supports aux vitraux, & leurs branchages s'étendent pareillement sur la voûte peinte en ciel. De distance en distance sont des lanternes de cristal censées suspendues à leurs rameaux.

« Vers les deux tiers de cette galerie on voit, à gauche, une grotte extrêmement profonde; une espèce d'ancre, formé par des rochers placés dans le fond de cette grotte, s'ouvre; vous passez sous une petite voûte, au bout de laquelle, en montant trois marches, une porte vous introduit dans une petite pièce appelée le *pavillon blanc*; cette pièce ressemble à l'intérieur d'une tente & est tendue de même en toile de coton blanche bordée de perse : l'on y jouit d'une vue fort agréable. Rentrant dans la grotte, vous trouvez dans une de ses cavités, à gauche, un tour par où se fait le service des cuisines, lorsque le prince donne à souper dans cette grotte. Par le moyen d'un cordon, les musiciens, qui sont dans la pièce qui est au-dessus de cette grotte, sont prévenus d'exécuter des symphonies dont les sons mélodieux, pénétrant dans cet endroit par les lézardes de la roche qui en forme la voûte, viennent surprendre



agréablement les convives, & semblent être produits par les prestiges de la féerie. Une fontaine, coulant sur des rochers, fixe encore vos regards avant de quitter ces lieux enchanteurs.

« Sur la droite de la cour, où vous vous trouvez en sortant, est un jardin fleuriste. Dans le fond, la pompe à feu. Les bâtiments de la gauche contiennent des serres chaudes, servant à la culture des plantes exotiques, & des arbustes & fleurs pour renouveler le jardin d'hiver. Tout près est la cour & la maison du jardinier, à droite de laquelle est un cabaret. Le chemin qui se présente en face conduit aux ruines du temple de Mars, dont les colonnes sont d'ordre corinthien : leur disposition annonce que ce temple était de forme carrée, & orné d'un péristyle, dont on retrouve encore deux parties. La statue de Mars, qui était au milieu, étant trop mutilée, on y a substitué celle de Persée, qui est antique. Après ce temple, vous trouvez une prairie où serpente une rivière; vous traversez une petite île formée par des rochers pour passer dans la prairie opposée, où un sentier sur la droite vous conduit au moulin à vent hollandais, qui fait mouvoir une pompe dont le produit fournit une partie de la cascade du rocher placé dans la pièce d'eau qui est au bas du moulin : près de là est un réservoir entouré de rochers servant à recevoir les eaux de Chaillot. Cette pièce d'eau, ainsi que le réservoir, étant dans l'endroit le plus élevé de ce jardin, ils servent à fournir les rivières & fontaines qui en sont l'agrément.

« Derrière le moulin à vent est la maison rustique du meunier; son intérieur, revêtu de marbre blanc, forme une charmante laiterie, dont tous les vases sont de porcelaine. Auprès est un jardin fleuriste bordé sur la droite par un petit ruisseau provenant d'une fontaine située à gauche du bassin du rocher. En suivant ses bords, on arrive à la montagne, sur le sommet de laquelle on a élevé un petit pavillon rond dans le genre gothique. Là, dominant tout ce qui vous environne, la vue n'est bornée que par l'horizon; vous découvrez à droite Montmartre, les hauteurs de Belleville, tout Paris, l'Observatoire, Vanves, Issy, Meudon, Bellevue, Sèvres, Saint-Cloud, le Mont-Valérien, les hauteurs de Marly, Saint-Germain, celles de Sannois, Saint-Prix, Montmorency, Écouen, Épinay, Saint-Denis, puis l'on retrouve Montmartre.

« En descendant vous trouvez à droite un antre formé par des rochers, & qui sert d'entrée à la glacière, pratiquée sous cette montagne. En face est la melonnière, derrière laquelle est la ferme.

« Traversant le ruisseau sur la gauche, & côtoyant le jardin fleuriste, vous arrivez au Bois des Tombeaux, composé de peupliers d'Italie, de sycomores, de platanes, de cyprès & de thuyas de la Chine. Le premier objet qui frappera vos yeux sera le tombeau d'une jeune fille dont la figure, couchée & mutilée, est en pierre de touche. Vous découvrirez à droite une pyramide imitée de celle de Calus Sextus à Rome, mais portant le caractère égyptien. Deux cariatides soutè-

nant le marbre d'une table vert antique annoncent l'entrée de ce monument, fermé par une porte de fer. L'intérieur est décoré de huit colonnes imitant le granit, & enterrées d'un tiers : leurs chapiteaux, formés par des têtes égyptiennes, soutiennent un entablement de granit & de bronze. La voûte, en forme de calotte, est peinte en caissons avec rosaces de bronze. A droite & à gauche sont placés deux tombeaux de marbre noir antique. Les niches des angles sont occupées par des cassolettes de bronze. Dans une autre niche, en face de la porte, est une cuvette de marbre vert antique, sur laquelle une figure de femme accroupie sur ses talons, en se pressant les mamelles, en fait sortir l'eau qui retombe dans la cuvette. Cette figure, du plus beau noir, a pour coiffure un bandeau & des bandelettes d'argent.

« Sur la droite de ce tombeau est une urne de bronze posée sur un piédestal de marbre blanc, & élevée sur trois marches. En passant derrière la pyramide, vous trouverez à votre gauche une fontaine, & un peu plus loin un tombeau sur lequel est une pyramide ronde ruinée. Un sentier, placé près de ce tombeau, vous conduira aux deux pavillons recouverts en treillages & joints ensemble par un berceau. Après vous y être reposé un moment, vous longerez extérieurement le Bois des Tombeaux sur votre droite, & vous apercevrez bientôt la vigne italienne, empressée de gravir le coteau sur lequel elle est située ; une statue antique de Bacchus, placée au milieu, réveillera votre âme encore

attristée de la scène précédente. Vous serez étonné de voir des poteaux de sept pieds de haut plantés en quinconces servant d'échalas à cette vigne, & soutenant des berceaux qu'elle couvre de ses rameaux & de ses fruits.

« Après avoir traversé cette vigne & le ruisseau qui est derrière, vous entrerez dans le bois qui est sur la rive opposée. Un chemin irrégulier vous conduira à un point de repos, sur la droite duquel vous admirerez une belle statue antique de Mercure en marbre blanc, & le petit autel antique qui est en face. Continuant ensuite votre route, vous arriverez près de deux monuments ruinés, dans l'un desquels est la grande pompe à feu, & au rez-de-chaussée une petite chambre décorée à la chinoise. En avançant encore quelques pas, vous entrerez dans une petite place occupée par un bassin de marbre blanc, au milieu duquel est un charmant groupe de M. Houdon, sculpteur du roi, représentant une superbe figure de marbre blanc prenant un bain; derrière elle, une autre femme, exécutée en plomb & peinte en noir, figure une négresse tenant d'une main une draperie de marbre blanc & de l'autre une aiguière d'or, dont elle répand l'eau sur le corps de sa maîtresse, d'où elle retombe en nappe dans le bassin. Une porte ruinée, en face de ce groupe, vous conduit à la colonnade qui entoure une partie de la naumachie formée par un vaste bassin ovale. Sur les rochers groupés dans le milieu est un obélisque de granit chargé d'hiéroglyphes. Après avoir admiré les

restes de la colonnade corinthienne dans l'eau, dont elle décore les bords, & suivant ce bassin, sur la droite, vous rencontrerez un pont de bois peint en gris & en noir, de dessus lequel vous apercevrez la tente tartare, le petit temple de marbre & le jeu de bague chinois.

« En tournant à gauche, au sortir de ce pont, vous entrerez dans le jardin botanique, composé d'arbres, arbustes & plantes tant indigènes qu'exotiques. Regagnant ensuite le pont, un chemin élevé sur le bord de la rivière vous conduira à la fontaine de la Nymphé qui lui sert de source, puis à la tente tartare, où le chemin, faisant la fourche, mène à droite au jeu de bague & à gauche à la statue antique du berger Pâris, devant lequel le chemin, se bifurquant encore, conduit à droite au temple de marbre & à gauche au château ruiné. Des fragments d'un escalier vous permettent de monter dans les ruines de cet ancien fort, & d'arriver sur la plate-forme d'un bâtiment carré & à créneaux. Par le moyen d'un escalier placé dans une tour antique, vous monterez sur la partie la plus élevée de ces ruines, & vous découvrirez tout l'ensemble de ce jardin. Au bas de cet endroit, les eaux, qui viennent de plus loin, forment une cascade sur des rochers près de l'arche principale d'un pont construit en pierres meulières & briques, rompu en partie, & tenant à ce château antique. Un autre pont-rempart vous conduira dans un bois agreste, sur la droite duquel vous irez gagner le temple de marbre blanc; c'est une rotonde

sans calotte composée de douze colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des bancs de marbre. Un autel, placé au milieu, sert de piédestal à une statue antique & en marbre représentant une des compagnes d'Ulysse lorsqu'il était chez Lycomède. Du temple on arrive, à travers un bois agreste, à la partie du pavillon du prince, exposée au levant; une bascule, placée entre les deux croisées du milieu, sert à monter extérieurement au premier étage; sur la gauche est une fontaine, au bas d'un bassin pratiqué sur une terrasse contiguë à la salle de bains, placé de côté. Traversant le bosquet de la balançoire, qui est à droite, vous arriverez à la façade principale du pavillon.

« Le milieu de cette façade est orné d'un porche soutenu par des pilastres carrés dont les bossages sont peints en marbre jaune de Sienne, & les tables en marbre de Languedoc. Leurs chapiteaux, bosses & ornements, imitent le bronze antique; la couverture est aussi peinte en jaune, & les guirlandes en bronze.

« En avant de ce pavillon est un bassin qui s'étend circulairement autour du jeu de bague chinois & le renferme dans une île. Trois pagodes chinoises portent un grand parasol qui couvre ce jeu. Ces pagodes, appuyées sur une base horizontale, se meuvent avec le plancher qui est sous leurs pieds. La mécanique qui les fait tourner est mise en mouvement par des hommes dans un souterrain pratiqué au-dessous. Des bords du plancher partent quatre branches de fer, dont deux soutiennent des dragons sur lesquels les messieurs

montent à cheval. Sur les deux autres branches sont couchés des Chinois qui soutiennent d'un bras un coussin sur lequel s'assoient les dames; ils tiennent d'une main un parasol garni de grelots, & de l'autre un second coussin servant à poser les pieds. Aux bords du grand parasol sont suspendus des œufs d'autruche & des sonnettes. A droite & à gauche de ce jeu de bague, du côté du pavillon, sont des bancs-ottomanes placés dans des enfoncements de verdure. Ces bancs sont en pierre & imitent des carreaux de Perse; au-dessus sont des draperies rayées de violet, d'aurore & de blanc, soutenues par des bâtons. C'est où se tient la compagnie pour voir courir la bague. A droite & à gauche de ces ottomanes sont des roses ou cassolles imitant le bronze rouge; leurs guirlandes & ornements sont dorés.

« Sur la gauche du jeu de bague vous apercevrez une niche entre deux colonnes de proportions doriques, ornées de bossages & soutenant un entablement. Cette niche est occupée par une superbe statue de marbre blanc, copiée par le célèbre Bouchardon d'après le Faune antique & dormant qui est à Rome, dans la villa Borghèse.

« Un sentier qui se présente sur la droite de cet intéressant morceau vous conduira sur le bord d'un fossé qui servait autrefois de clôture au jardin de ce côté : vous pénétrerez dans l'agrandissement que le prince s'est procuré au delà par un petit pont ployant qui se baisse & se relève contre le mur de clôture.

L'abreuvoir que vous trouvez sur ce nouveau terrain est destiné aux bestiaux de la ferme; de l'autre côté est un petit tertre nommé le *Tertre de Diane*. »

J'ai donné *in extenso* cette description, parce que rien ne ressemble moins au Monceau ancien que le parties du jardin, jadis admirées, — par exemple la Naumachie, restaurée; — mais du plan primitif de Carmontel il ne reste presque plus rien, & je le regrette, malgré le mauvais goût réel de ce plan, où il entraient trop d'imitation du chinois, du grec, du romain, — & pas assez d'imitation de la Nature, cette grande artiste!

Sous la République, Monceau, chanté par Delille, — il ne lui manquait que cela! — devint tout naturellement propriété nationale. La Convention décréta qu'il ne serait pas vendu, mais entretenu aux frais de l'État. Sous l'Empire, il échut à l'archichancelier, dont Napoléon voulut ainsi récompenser la complaisance; mais Cambacérès, effrayé des dépenses que nécessitait l'entretien du jardin & du personnel qu'exigeait le château, s'empressa de restituer le cadeau à son généreux protecteur, à qui ses moyens permirent de le conserver pour son propre compte. Sous la Restauration, Monceau fit retour au fils de Philippe-Égalité, qui l'habita quelque temps avec la princesse Adélaïde, sa sœur, & dont la famille le posséda jusqu'au décret de 1852.

Aujourd'hui, transformé, émondé, raccourci, sim-



plifié, le parc de Monceau — — — — — ouvert à tous les flâneurs & à tous les rentiers du quartier, — une sorte de Bois de Boulogne à la portée des goutteux, ennemis des longues marches, & des rêveurs, amis des discrètes solitudes.

---

## LA BARRIÈRE DE MONCEAU

Le peuple — qui n'a pas le moindre souci des étymologies — l'appelait la *barrière Mousseaux*, & certains historiens — populaires — n'ont pas craint d'écrire *Monceaux*. Il était si simple de dire & d'écrire *Montceau* ou *Monceau* — *Monticellum* — petite éminence, petit mont : le monceau Saint-Gervais, le monceau des Moulins, &c. Les faubourgs de Paris étaient couronnés de monceaux, — Paris étant une vallée.

Ce qui est certain, c'est que le village qui a donné son nom à la présente barrière, — laquelle, ornée d'un bâtiment à deux péristyles avec colonnes à bossages, était située à l'extrémité de la rue du Rocher, en face de la route d'Asnières, — ce village a de profondes racines dans notre histoire, puisqu'il en est fait mention dans les *Vigilles* de Martial d'Auvergne, à propos du siège de Paris par Jeanne d'Arc (4 septembre 1429) :

« Puis le roy vint a Saint Denys  
Qui luy rendit obeissance,  
Laigny avec le plat pays,  
Deppendences & l'ajacence.

Oultre en procedant plus avant,  
Son ost tira a la Chappelle,  
Et dela au moulin a vent  
Où y eut escharmouche belle.

Les Angloys qui estoient a Paris  
Tous ensemble se retirerent  
Affin qu'ils ne feussent peris  
Et les murs si fortiffierent.

Le lendemain grant compaignie  
De l'ost des Francoys a Monceaux  
S'en vindrent faire ung assaillie  
Jusques au Marche des pourceaulx.

Soubs la montaigne s'embucherent  
Pour illec estre a couvert,  
Et dela gagner s'en allerent  
D'assault ung petit bollevert.

D'un cosste & d'aulture canons  
Et colleuvrines si ruoient  
Et ne voyoit-on qu'empanons  
De flesches qui en l'air tiroient.

Adoncques Jehanne la Pucelle  
Se mist dans l'arriere fossé  
Où fist de besongner merveille  
D'un couraige en ardeur dressé.

Un vireton que l'on tira  
La vint en la iambe assener,  
Et si point n'en desempara  
Ni ne s'en vout oncques tourner. »

Une gaillarde, n'est-ce pas, cette « bergerelle? » & comme elle méritait bien d'être brûlée vive pour avoir donné ce mauvais exemple de patriotisme !

La barrière de Monceau n'a pas que ce souvenir à son actif, — & n'eût-elle que celui-là, d'ailleurs, il suffirait encore pour la faire plus riche que d'autres barrières : les rues du Rocher & de Miromesnil, qui viennent aboutir à l'endroit où elle existait avant 1860, lui fournissent aussi leur petit contingent d'anecdotes, galantes les unes, lugubres les autres.

Car cette rue du Rocher, d'abord nommée — & bien nommée — rue des *Errancis* ou des *Estropiés*, était au siècle dernier ce qu'est aujourd'hui, par exemple, la route de Montrouge : un chemin que bordaient quelques maisons, & au bout duquel tournaient deux ou trois moulins, qui faisaient de grands gestes télégraphiques aux Parisiens, pour les inviter à venir choper dans les cabarets environnants : le *Moulin des Prunes*, le *Moulin de la Marmite*, & le *Moulin Boute-à-fin* ! Et puis la *Petite-Pologne*, une guinguette fort achalandée, d'où peut-être est sorti le dicton calomnieux pour les descendants de Kosciusko ! Et puis des champs, où les ivrognes allaient caver leur piquette & les enfants enlever leurs cerfs-volants...

Le duc d'Orléans avait sa petite maison dans ce quartier pittoresque mais peu sûr, — une petite maison qui avait appartenu à un gros financier. *La Folie de Chartres* — comme on appelait Monceau — n'était

pas encore construite, & il fallait bien que le prince abritât ses amours quelque part, loin de la foule & du bruit.

Le hasard, qui se plaît dans les antithèses cruelles, voulut qu'on improvisât un cimetière dans le terrain voisin de ces deux galantes hôtelleries, & que l'un des premiers enterrés fût précisément leur propriétaire, le duc d'Orléans, décapité le 6 novembre 1793. Charlotte Corday l'y avait précédé : il y fut suivi par d'autres corps sans tête, Maximilien Robespierre, Couthon, Saint-Just, Robespierre le jeune, Dumas, Henriot, Simon, Vivier, Gombau, Payan, Lavalette, Fleuriot, d'autres encore, — victimes & bourreaux dans le même charnier. Une cruauté de plus, la plus grande, cette cruauté suprême qui consistait à faire pourrir ensemble des gens qui avaient vécu séparés par leurs haines ! Et le peuple oublieux qui se met à danser sur ces cadavres, dont quelques-uns au moins devraient lui être chers ! Il fallait appeler ce bal le *Bal des Victimes*, au moins !

Un peu plus bas, dans cette même rue du Rocher, ou des Errancis, était un hôtel qu'avaient habité madame Lætitia, mère de Bonaparte, & Joseph, son frère, à qui, le soir du 18 brumaire, Lucien disait : « La liberté est née dans le jeu de paume de Versailles ; elle vient de se consolider dans l'Orangerie de Saint-Cloud. » Il voyait les événements au travers de lunettes vertes, ce Lucien-là !

## *LA BARRIÈRE DE LA RÉFORME*

Je n'en parle que pour mémoire, de celle-là ; elle n'a fait que paraître & disparaître, — comme la République de Février, née en même temps qu'elle, & morte un peu plus tôt.

Cette barrière, qui avait pris son nom du cri au bruit duquel les gardes nationaux avaient chassé le roi Louis-Philippe & fait — sans y songer, mon Dieu ! — une révolution ; cette barrière, que ne décorait aucun monument, & qui n'en était pas plus laide pour cela, était située sur le chemin de ronde de Clichy, entre la précédente & celle qui suit.

La filleule a disparu comme la marraine, & le peuple parisien — qui a des oublis pleins d'enseignements pour les ambitieux — ne se souvient pas plus de l'une que de l'autre.

J'aurais grande envie de m'en attrister, en songeant à tant d'héroïques imbéciles morts en confessant en plein soleil leur foi politique; mais bast !...

## LA BARRIÈRE DE CLICHY

Celle-là est la digne sœur de la barrière Monceau, par ses souvenirs patriotiques. Je me hâte de dire — afin de n'avoir plus à en parler — qu'elle était « ornée » d'un bâtiment à deux péristyles de six colonnes, qu'on a bien fait de démolir.

Elle conduisait au village de Clichy & servait d'entrée à la petite ville des Batignolles, — à propos de laquelle mon savant ami Émile de Labédollière s'est mis en frais extraordinaires d'érudition, comme si cela en valait la peine. Il m'importe peu, je l'avoue, que ce pays de rentiers, d'employés & de tables d'hôte ait été le *val Bactilion* & se soit appelé tour à tour



*Batagliole, Batifole, &*, finalement, *Batignolles*. Je ne le crois pas aussi ancien que voudraient nous le faire croire les amateurs d'étymologies, &, de tous les plans de Paris que j'ai consultés à ce propos, aucun n'en daigne faire mention. Donnez-lui l'origine qui vous fera plaisir, & ne nous en occupons plus que pour raconter sommairement l'héroïque combat qui fait sa principale illustration, — après toutefois avoir dit que là se rassemblaient, en 1795, 1796, 1797, les membres de la société connue sous le nom de *Club de Clichy*, dévoués pour la plupart à Louis XVIII, alors Majesté *in partibus*, & qu'écrasa la Révolution du 18 fructidor an V.

Les Parisiennes, qui pouvaient dire comme les femmes Spartiates qu'elles n'avaient jamais vu la fumée du camp ennemi, durent être étrangement surprises alors, dans la nuit du 28 mars 1814, quand elles virent s'allumer, sur les hauteurs de Chaumont & de Montmartre, les feux des bivacs prussiens, & que, dans la matinée du même jour, elles aperçurent, campées sur les boulevards, des familles entières de paysans, chassées de leurs chaumières par les lances des Cosaques. Paris, la cité sainte & inviolée, était menacée d'une invasion!

L'empereur Alexandre avait dit à Michel Feodorowitch, fils naturel du comte Feodor Orlof & colonel de sa garde : « Paris, dépourvu de ses défenseurs & de son grand homme, est hors d'état, j'en ai la ferme conviction, de nous résister. Dieu, qui m'a donné la

force & la victoire, veut que je n'en use que pour rétablir la paix & la tranquillité en Europe. Si nous pouvons obtenir cette paix sans lutte, tant mieux. Sinon, cédon's à la nécessité, & combattons. Mais, de gré ou de force, en combattant sur des ruines ou en marchant de parade entre des files de palais, il faut qu'aujourd'hui même l'Europe entre à Paris. »

De leur côté, les Parisiens s'étaient dit : « Nous sommes abandonnés de ceux qui auraient dû rester pour nous protéger. Le Dieu des armées lui-même s'est prononcé contre nous. Il nous faut mourir en résistant jusqu'au dernier souffle de vie, & tomber ensevelis sous les murs de notre chère patrie, plutôt que de la voir souillée par la présence de l'Étranger. »

Et Paris s'était armé avec empressement, avec enthousiasme, bourgeois & peuple, enfants & vieillards, vraiment résolu, malgré les défections de ses protecteurs naturels, à combattre jusqu'à la mort, — parce qu'il combattait *pro aris & focis*. Et ce fut un spectacle dont nos pères ont gardé la mémoire, que celui de cette ville frivole transformée en un camp où les femmes préparaient la charpie pour les blessés, où les invalides fondaient les balles destinées aux envahisseurs du sol natal. C'est en entendant raconter cette journée, — glorieuse malgré la défaite, — que j'ai appris à haïr l'oppression.

L'eau-forte d'Émile Thérond, inspirée du tableau d'Horace Vernet, retrace une des scènes du combat de Clichy. Le corps russe du comte de Langeron — un

nom français! — a balayé devant lui les paysans fuyards, inférieurs comme courage à ces Belges tant calomniés qui savaient, eux, mourir sur le seuil de leurs demeures menacées. Une vingtaine de mille hommes, fantassins & cavaliers! Nous n'avions à leur opposer qu'une poignée de vaillants citoyens commandés par le maréchal Moncey, — qui depuis... mais alors il défendait Paris au nom de son empereur absent. Le maréchal avait établi son quartier général chez le père Lathuille, — un cabaret que devait populariser & enrichir cet héroïque épisode. « Buvez & mangez! » criait le cabaretier aux gardes nationaux campés à sa porte. Buvez & mangez! Il ne faut rien laisser à l'ennemi!... » L'armée russe s'avança, — les divisions Langeron, Woronzow, York & Kleist; les Parisiens, postés à la barrière de Clichy, malgré leur infériorité numérique, firent bonne contenance, & l'armée russe dut reculer sous le feu de leur artillerie. Mais le Dieu des gros bataillons s'était prononcé, & l'héroïsme des Parisiens devint inutile. D'ailleurs la défection s'était mise partout, toutes les avenues de la capitale avaient été ouvertes, aucune résistance sérieuse n'avait été préparée : l'ennemi entra à Paris comme chez lui.

Voilà ce que vit la barrière de Clichy aux derniers jours de mars 1814. Quelques semaines après, le jeudi 21 avril, elle vit autre chose : ce fut l'entrée triomphale du duc de Berry, ayant à sa droite le prince de Neufchatel & à sa gauche le maréchal Moncey. Le duc de Berry venait de Saint-Denis & il s'en allait aux

Tuileries, où la trahison lui avait préparé un lit, — dans lequel il ne devait pas dormir longtemps, non plus que Louis XVIII. Les principales autorités civiles & militaires de Paris l'attendaient à la barrière. Le préfet de la Seine, M. de Chabrol, prononça le speech d'usage, « un discours simple & touchant, dans lequel — disent les journaux courtisanesques du temps — il chercha à exprimer le bonheur des habitants de la capitale en revoyant les petits-fils de notre bon Henri ; » & comme, après tout, malgré leur banalité, ces paroles-là étaient agréables pour les oreilles d'un prince ami de l'hyperbole, le duc de Berry ne s'en fâcha pas ; au contraire, il parut convaincu du « bonheur » qu'allaient éprouver les Parisiens à contempler ses augustes traits, & il remercia le préfet de la Seine. Le maréchal Moncey ne sourcilla pas.

Un an après, dans la nuit du lundi 20 mars 1815, un carrosse pesant, suivi de quelques fourgons plus pesants encore, traversait cette pauvre barrière de Clichy, — mais dans un sens contraire. Le carrosse, qui venait des Tuileries, emportait au triple galop de ses chevaux de poste S. M. Louis XVIII ; les fourgons, qui venaient aussi des Tuileries, emportaient des provisions de toute nature. Un roi si chrétien ne pouvait voyager sans viatique, — & Louis XVIII allait loin !

Le même jour, presque à la même heure, un second carrosse, venu du même lieu que le précédent, traversait du même galop rapide la barrière illustrée par la belle défense du maréchal Moncey. Dans cette seconde

voiture, & probablement fort inquiet sur l'issue de ce voyage de nuit, était le comte d'Artois. Le duc de Berry, à cheval, l'accompagnait. Songea-t-il, au moment où il passa devant le cabaret du père Lathuille, au « discours simple & touchant » prononcé là, un an auparavant, par le préfet de la Seine ? Peut-être : il se passe en une minute tant de choses dans la cervelle d'un homme !

## LA BARRIÈRE BLANCHE.

Cette barrière, qui se composait d'un seul bâtiment avec trois arcades au rez-de-chaussée, & se trouvait à l'extrémité des rues Blanche, Fontaine & de Bruxelles, s'appelait originairement *Barrière de la Croix-Blanche*, — du nom d'une enseigne voisine, probablement lorsque ce chemin était celui des *Porcherons*.

Quel souvenir ces dix lettres évoquent ! La barrière Blanche disparaît pour faire place à ce village à cabarets qui eut l'honneur d'être chanté par Vadé, l'illustre auteur du *Catéchisme poissard* — & de la langue poissarde : *les Porcherons* !

« . . . . . Les Porcherons,  
Où vont luronnes & lurons,  
Les jours de fête & le dimanche,  
Casser ou la gigue ou l'éclanche,  
A gogo boire & ribotter,  
Farauder, rire & gigotter,

*Les Barrières de Paris*

~~Et puts ~~à la~~ force gambades~~  
 Par maintes & maintes ~~gambades~~  
 Qui donnent le plaisir après  
 A chacun de faire la paix.

C'est là qu'un robuste ~~plaisir~~  
 N'a jamais le temps de languir.  
 Ton bruyant, gros ris, cris, tapage,  
 Saut, lippée, & grand bavardage,  
 La chanson & le quolibet,  
 Les sons aigus du coup d'archet,  
 De vineau le pot ou la pinte  
 Que l'on vide là sans contrainte,  
 Tout cet ensemble divertit  
 Qui n'a souvent sol ni crédit... »

Quoique vous vous en doutiez bien un peu, Vadé  
 vous apprend quels hôtes peuplaient deux jours par  
 semaine ces bien-aimés *Porcherons* :

« Honnêtes gens de tous métiers,  
 Cordonniers, tailleurs, perruquiers,  
 Harengères & ravaudeuses,  
 Écosseuses & blanchisseuses,  
 Servantes, frotteurs & laquais,  
 Mignons du port ou porte-faix,  
 Par-ci par-là soldats aux gardes  
 Et leurs commères les poissardes  
 Qui, n'ayant crainte du démon,  
 Vous plantent là tout le sermon  
 Pour galoper à la guinguette  
 Où se grenouille la piquette... »

Bas blancs, souliers fins, chevelure  
 Poudrée à blanc, sont la parure  
 Des jolis cœurs qui, contents d'eux,  
 Y vont faire les doucereux.  
 On fait jabot, on fait manchette,

On a chemise blanche & nette,  
Petit chapeau, grand bourdalou,  
Mouchoir à flot autour du cou,  
La rouge culotte de panne,  
En main ou sous le bras la canne,  
Veste de toile ou de coton,  
En fine nacre le bouton ;  
Tête en avant, coude en arrière,  
La rose dans la boutonnière,  
Aux mains, hiver, été, les gants,  
Bourses, tresses ou catogans... »

Le tableau est-il assez complet ? Et il y en a vingt pages comme cela. Étonnez-vous, après, que la vogue fût aux *Porcherons*, que le peuple y allât « rouler ses paturons, » & que les grandes dames elles-mêmes s'y rendissent, déguisées, — comme la vertueuse madame de Genlis, qui y fit la conquête du coureur de M. de Brancas, lequel ne voulait plus la quitter, l'imprudent !

Ah ! le beau temps, le bon temps, le temps démocratique par excellence, — quoi qu'en prétendent les puritains ! Voyons, pères conscrits du Progrès, avouez qu'on s'amusait plus alors qu'aujourd'hui ?

Le cabaret de Coquet, à la barrière Blanche, n'a remplacé qu'imparfaitement les *Porcherons*. On n'y rencontre pas madame de Genlis, c'est vrai, — & c'est un avantage ; mais le coureur du duc de Brancas a laissé par là de sa graine, qui pousse comme chiendent, à la grande joie des grisettes du quartier, lesquelles ne sont autre chose que des filles entretenues. Manon Lescaut est un type charmant — que gâtent les cheva-



liers Desgrieux du bal de *la Reine-Blanche*, le voisin de Coquet.

Ce qui gâte la barrière Blanche, c'est le cimetière Montmartre, dans lequel on cessera bientôt d'enterrer, car il est plein. Qu'on me permette de donner en passant un souvenir à quelques-uns de ses hôtes, — non pas les plus fameux, mais les plus sympathiques : Godefroy Cavaignac, Manin, sa fille Emilia, Buonarrotti, Charles Fourier, Alfred & Tony Johannot, Artot, Adolphe Nourrit, Henri Murger, Alexandre Privat d'Anglemont.

Puisque je suis en train de voisiner, les admirateurs de la pyrotechnie ne me pardonneraient peut-être pas d'omettre parmi ces morts Claude Fortuné Ruggieri, « artificier du roi, » dont le fils, « artificier de l'empereur, » habite précisément, place de la barrière Blanche, une petite maison qu'il est impossible de ne pas voir quand on descend de Montmartre, & qui continue, je crois, celle qu'habitait le marquis de Custine.

Je regrette les Porcherons.

---

## *LA BARRIÈRE PIGALLE.*

« Enfants, voici les bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges tabliers !

Je les vois toujours passer devant moi, trapus, solides, piétinant dans la boue du chemin de ronde, les naseaux fumants, les cornes ondulant comme une forêt de dards, & se dirigeant, résignés, vers l'abattoir de l'avenue Trudaine. « S'ils voulaient, pourtant ! » ai-je murmuré souvent, irrité de cette résignation — qui nous vaut de si savoureux roastsbeefs. S'ils voulaient ! Oui ! mais ils ne veulent pas, — ils ne songent pas à vouloir ! Ils se savent dieux sans doute, & c'est leur soif d'immortalité qui les pousse ainsi en aveugles vers l'échaudoir, sans souci des coups de crocs que leur adressent, en manière d'avertissement, les trop fidèles chiens des bouviers. Qu'importe, à ceux que la massue attend, une douleur de plus ou de

moins? Ne cachez pas vos tabliers, rouges ou verts, blancs ou bleus, enfants; passez au contraire, tranquilles & confiants, parmi les rangs épais de ces redoutables animaux — plus doux que des moutons! Ce n'est pas des esclaves qu'il faut avoir peur, mais de ceux qui les mènent.

C'est égal : quand, dans les nuits d'été, ma fenêtre ouverte, j'entendais sourdre au loin ce total de piétinements qui m'annonçaient l'arrivée d'un troupeau de bœufs, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir, — songeant au bruit que fait, dans la nuit, un régiment en marche...

Je la revois aussi, cette modeste barrière que déshonorait un bâtiment à quatre façades avec colonnes & massifs vermiculés, & que décorait vraiment, sans en avoir l'air, un puits encagé qui me faisait songer à celui de Quintin Metzys, qui se trouve à Anvers, rue de la Musette-Bleue. On n'y puisait plus d'eau depuis longtemps, mais il existait quand même, & il aurait été dommage qu'il n'existât pas : les choses inutiles sont les plus agréables.

C'était la frontière naturelle d'un pays galant & artiste, — le quartier Bréda, où fleurissent les lorettes & les peintres, celles-ci *modèles* de ceux-là. Le chemin de ronde était bordé d'ateliers regardant le nord — d'où nous vient la lumière. A droite de la barrière est une maison briques & pierre, d'un goût très-simple & très-heureux, — celle de Diaz. De l'autre côté de la place, à gauche, est l'atelier de Charles Comte. En face de la

fontaine qui remplace — mal — le puits de Quintin Metzys est l'atelier de Puvis de Chavannes. Dans le voisinage, d'autres ateliers encore, parmi lesquels celui de Ludovic Durand, un sculpteur de talent qui a éprouvé le besoin d'ajouter à sa lyre une corde d'argent — celle de photographie, — & à qui le succès a donné raison.

Comme contraste à ces petits temples dignes d'un quartier & d'une barrière illustrés par le souvenir de l'auteur du *Mausolée du maréchal de Saxe*, je mentionnerai ici deux temples à bière, le *Café de la Nouvelle Athènes* & le *Grand Café de la place Pigalle*, qui tous deux se font vis-à-vis & concurrence sur cette place agrandie par la démolition du mur d'enceinte. Le *Café de la Nouvelle Athènes*, au début, était le rendez-vous des rapins & des gens de lettres du pays Bréda, panachés de quelques « hétaïres ; » mais le *Grand Café de la place Pigalle* s'est installé là, à côté de la maison de Camille Roqueplan, & il a été adopté tout de suite par la clientèle volage de son voisin ; si bien adopté même, qu'à de certains jours on ne saurait y trouver une table pour savourer en silence son café & son *Tintamarre*. Pourquoi cette vogue ? Je n'en sais rien & je ne chercherais pas plus longtemps à le savoir, si ce n'était pas là un lieu de rendez-vous pour beaucoup de gens de lettres connus qui l'ont pris sous leur protection & en ont fait leur Café Procope, — malgré son étrange appellation de *Café du Rat Mort*. Il mériterait plutôt de s'appeler le

*Café San Fourche*, à cause des nombreux exemplaires du genre chien qui s'y trouvent parfois réunis : terriers, épagneuls, bichons havanais, lévriers, barbets, caniches, & qui s'y livrent, sans qu'on les en prie, à des combats acharnés fort émouvants — & fort ennuyeux. Les « hétaires » n'y manquent pas non plus, les unes jolies, les autres aimables, — mais presque toutes mistronneuses en diable. Des femmes brelandières, fi !

J'allais oublier de mentionner une institution du temps de Louis XI, la poste aux chevaux, établie à l'extrémité de la rue Pigalle, en face du n° 60, par M. Dailly père ; institution jadis importante, malheureusement amoindrie par les chemins de fer, qui ont supprimé tant de choses pittoresques. Nous n'irons plus en poste, car les traits sont coupés ! Il y a bien encore des postillons avec le costume de Cholet dans l'opéra-comique d'Adam ; mais ils ne conduisent plus personne — que les exemplaires du *Petit Journal*.

---

## LA BARRIÈRE DES MARTYRS

A l'origine, c'était la *Barrière de Montmartre*, parce qu'en effet elle conduisait à ce village fameux à plusieurs titres, — les uns anciens & les autres modernes. Puis elle s'était appelée *Barrière des Martyrs*, parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, qu'elle fermait.

Montmartre ! Frédégaire l'appelle *Mons Mercurii*, l'abbé Hilduin *Mons Martis*, Frodoart & l'abbé Leboeuf *Mons Martyrum*, — sans compter les autres hagiographes ou historiographes, petits ou gros, connus ou inconnus, bénédictins ou regrattiers littéraires, qui l'appellent à leur fantaisie. Il y en a pour tous les goûts. Et puis cela permet à ces chroniqueurs, sacrés ou profanes, de placer là, tantôt un temple de Mercure, tantôt un temple de Mars, tantôt un lieu destiné au supplice des coupables — & même des innocents.

Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. Nous avons un vieux mot français, *martroy*, qu'on retrouve dans la plupart des villes du Centre & du Nord, & qui ne signifie pas autre chose que ce qu'a signifié pendant longtemps la place de Grève. Maintenant, que ce lieu ait été témoin du martyre de saint Denis ou du supplice de misérables inconnus, voilà ce que les plus savants ignorent & ce qu'il m'est bien permis, à moi ignorant, de ne pas savoir. Assurément cela est fâcheux pour la mémoire de saint Denis & de ses deux compagnons, saint Eleuthère & saint Rustique, qui se trouve ainsi couverte d'obscurité, à moins que l'on ne veuille accepter la légende qui les concerne — & qui ne doute de rien, elle.

Quoi qu'il en soit de cet épisode final de la vie de l'apôtre des Gaules, une vénération s'était attachée, dès le troisième siècle, à cette colline expiatoire qui dominait Paris comme un remords. Une crypte, découverte en 1611, & probablement contemporaine de la Passion de saint Denis, servit pendant longtemps de prétexte à de pieux pèlerinages, qu'augmenta encore, au douzième siècle, l'érection d'une chapelle fondée par Alix de Savoie, femme de Louis VI, &, à côté de cette chapelle, l'érection d'un monastère de bénédictines. Aussi, pendant longtemps, la Chaussée des Martyrs, qui continue la rue de ce nom, fut-elle le chemin battu par des processions de fidèles & de curieux qui, dans les grandes circonstances, s'en allaient vers le sommet du Mont Sacré pour y implorer l'assistance de Dieu ;

& même, après la destruction de l'abbaye, le peuple parisien continua d'aller chaque année visiter processionnellement l'église Saint-Pierre, dont le curé avait l'autorisation d'établir un Chemin de la Croix, avec ses neuf stations. La génération de 1830 se souvient de ce Calvaire de Montmartre; mais celle de 1860 ne se doute même pas qu'il existe encore, — malgré les indulgences plénières accordées par Grégoire XVI. Les Parisiens perdent aussi volontiers leurs vieilles habitudes qu'ils en prennent de nouvelles : voilà une trentaine d'années que le pèlerinage de Montmartre est abandonné, comme celui du Mont-Valérien, — tous deux fort en honneur sous la Restauration. La foi se dissout peu à peu dans les âmes, le siècle se fait athée.

Quant à la Chaussée des Martyrs, qui montait jadis jusqu'au sommet de la butte, & à laquelle la rue Antoinette barre brutalement le chemin, elle ne voit plus maintenant, en guise de pèlerins, que les employés qui ont choisi Montmartre comme résidence, &, de temps en temps, des nouveaux mariés qui s'en vont faire leur repas de nocce au *Pavillon des Princes*, — un restaurant ambitieux tenu par le successeur de l'illustre Lointier. On festine là de la même façon qu'à la *Boule Noire*, — le restaurant d'en face, — & peut-être y danse-t-on avec moins d'entrain qu'à l'*Elysée*.

Malgré la rue Antoinette & sa barricade de hautes maisons, je ne crains pas de remonter de temps en temps la Chaussée des Martyrs & d'aller m'installer au sommet extrême de cette montagne autrefois cé-



lèbre, aujourd'hui découronnée de son abbaye & décoiffée de ses moulins qui lui prêtaient une physionomie originale. J'éprouve une âpre joie à contempler ainsi cette grande ville qui fait tant de tapage & de fumée, & qui ne tient pas cependant, pour mes yeux, plus de place qu'elle n'en occupe sur la carte de France, — la circonférence d'une pièce de cent sous, ses armes parlantes ! Moi, atome sans nom, né d'hier, mort demain, je ressens à l'âme comme une âcre volupté en songeant à ce million d'autres atomes qui dansent à mes pieds, dans cette fumée, au milieu de ce bruit, — à toutes ces fourmis humaines qui s'agitent sans que Dieu les mène, inquiètes, épeurées, affolées de convoitises, & chacune d'elles traînant son fétu de paille comme un boulet de fer. Dans cette contemplation absorbante, qui m'exteriorise momentanément, & d'acteur de la grande mêlée sociale me transforme en spectateur, j'oublie que, moi aussi, j'ai ma pierre à rouler, & je dépense tant de méprisante pitié pour les autres qu'il ne m'en reste plus assez pour moi — qui peut-être en ai plus besoin que personne !

Ainsi donc c'est cet amas confus de cheminées noircies par les pluies & par les fumées qui donne le *la* dans le concert universel ! C'est ce tas de moellons qui pèse sur le monde ! O dieux immortels ! que cela me semblerait triste si je n'avais, pour me dérider, quelque bonne ironie gauloise ou saxonne, — par exemple, l'histoire que Sam raconte à son maître Pickwick, de ce charcutier qui avait inventé une mécanique à va-

peur, patentée, pour fabriquer des saucisses sans fin. Il était très-fier de sa mécanique, ce charcutier, mais un peu moins de sa femme, « la plus mauvaise des mauvaises. » Un jour il disparaît sans qu'on sache où il est allé, & sa femme, parfaitement consolée, continue son commerce. Quelques jours après celui-là, un vieux gentleman vient se plaindre à elle qu'il a trouvé des boutons dans ses saucisses, — des boutons de culotte. La veuve n'en veut rien croire ; le vieux gentleman, pour la convaincre, lui montre les fragments recueillis par lui ; alors, elle, les reconnaissant, lui dit tranquillement : « Ce sont les boutons de la culotte de mon mari ; dans un moment d'impatience, il se sera bêtement converti en saucisses... »

Une bouffonnerie de ce genre — qu'elle soit de Dickens ou de Rabelais, de Swift ou de Gozlan — appliquée comme cataplasme sur un esprit malade ou *battu du diable*, dirait Saint-Simon, vous le guérit en un tour de main. Essayez-en !

---



## LA BARRIÈRE ROCHECHOUART

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom qui, comme elle, le devait à dame Marguerite Rochechouart de Montpipeau, abbesse de Montmartre en 1718, morte en 1727. L'honnête M. Le Doux n'avait pas eu le temps de s'occuper d'elle, &, pendant une quarantaine d'années, elle était restée sans « monument » : ce ne fut qu'en 1826 — époque mémorable de la Déclaration des évêques de France relativement à l'indépendance des rois dans l'ordre temporel — qu'on songea à la « décorer. » 1860 lui a arraché sa décoration.

Dame Marguerite de Montpipeau à part, tout l'intérêt de cette barrière lui venait de son voisinage du hameau de Clignancourt, dont l'existence remonte au treizième siècle, ainsi qu'il appert d'un vieux titre où il est dit qu'un seigneur de Clignancourt tenait à Paris un terrain du seigneur de la Tour de Senlis.

Là, comme à Montmartre & aux environs, les soudards de toutes les époques prirent leurs ébats, — & l'on sait ce que sont les ébats des soudards ! Au quinzième siècle, Bretons & Bourguignons — dit la *Chronique scandaleuse de Louis XI*, à l'an 1475 — « furent es terrouers de Clignencourt prendre & vendanger toute la vendange qui y estoit, jaçoit ce qu'elle n'estoit point meure... » Vous voyez d'ici les résultats ! Mais cette punition était encore trop douce pour des gens de cette trempe.

En 1815, l'armée anglaise, campée aux portes de Paris, imita tout naturellement les Bretons & les Bourguignons de 1475, — sans doute pour épargner aux vigneron la peine de vendanger eux-mêmes leurs vignes, — & elle fut punie comme ils l'avaient été.

Un Parisien de 1790 ne reconnaîtrait plus aujourd'hui cette barrière Rochechouart, qui alors confinait à des terrains vagues. Le seul établissement qui y donnât un peu de vie & de gaieté était un quadrilatère entouré de cordes, au centre duquel on voyait un jeu de tonneau & des tables pour les buveurs. C'était l'embryon du *Petit-Ramponneau* actuel, qui a déjà fait la fortune de trois ou quatre de ses propriétaires.

Je n'ai plus rien à dire de cette barrière, — sinon que son chemin de ronde était bordé par les murs de clôture de l'abattoir, construit en 1809 par M. Poidevin, architecte.

## LA BARRIÈRE POISSONNIÈRE

Aucun monument ne décorait d'abord cette barrière, située à l'extrémité de la rue du Faubourg-Poissonnière; ce ne fut que dans les premières années du règne de Louis-Philippe, vers 1838 ou 1839, qu'elle eut sa décoration — dont elle se serait certainement passé. C'était, officiellement, la *barrière du Télégraphe*, parce qu'elle conduisait, ni plus ni moins que la précédente, au télégraphe des frères Chappe, établi sur les hauteurs de Montmartre, derrière l'ancienne abbaye; mais, pour tout le monde, c'était la *barrière Poissonnière*.

Au dix-septième siècle, cet endroit — qu'on appelait le *Chemin de la Nouvelle-France* — était semé de jardins, de cabarets & de guinguettes. Au dix-huitième siècle, les maisons n'y abondaient pas davantage, — les petites maisons exceptées, celles-là qu'on cachait alors le plus loin possible des regards indiscrets,

& où l'on se rendait avec le fameux manteau couleur de muraille qui apprenait aux passants ce qu'on voulait précisément leur céler. Les grands seigneurs d'alors — comme les gros bourgeois d'aujourd'hui — menaient la vie en partie double ; ils avaient un hôtel au milieu de Paris, dans le quartier Saint-Germain, où ils édifiaient le voisinage par leur dignité, leur luxe décent, leurs mœurs imposantes ; & à l'autre extrémité de Paris, dans un faubourg quelconque, à deux pas d'une guinguette, adossée à un jardin maraîcher, était la modeste maison où s'engloutissaient en folies de toutes sortes des héritages entiers. Ainsi, par exemple, le comte de Charolais, pair de France, gouverneur de Touraine, prince du sang : pour tout le monde, le monde officiel, il demeurait à l'hôtel de Condé ; mais pour les filles d'Opéra & pour quelques débauchés, ses amis, il avait pour domicile réel une maisonnette entre cour & jardin, vers le haut du Chemin de la Nouvelle-France, devenu depuis la rue du Faubourg-Poissonnière. Seulement, à l'hôtel de Condé on l'appelait le comte de Charolais gros comme le bras, & au faubourg on l'appelait familièrement le prince Charles — en le tutoyant.

Les petites maisons ont disparu, les grands seigneurs aussi, les filles d'Opéra aussi, — mais les mœurs sont restées. Les bourgeois riches laissent les danseuses à leur espalier & se contentent des petites dames du quartier Bréda, qui ont la spécialité des Camusot & des barons de Nucingen.

Depuis une quinzaine d'années les alentours de la barrière Poissonnière ont changé de physionomie. Là où, en 1848, était un vaste espace désert, au milieu duquel on commençait à bâtir l'hôpital Lariboisière, & où, aux néfastes journées de juin, les insurgés s'étaient fait une position inexpugnable, — là se dressent maintenant de nombreuses maisons, hautes comme les plus hautes & belles comme les plus belles : le désert est peuplé. Et non-seulement en deçà de l'ancienne barrière, mais encore au delà, à droite & à gauche de la rue des Poissonniers, jusqu'à la rue Marcadet.

•

---





## *LA BARRIÈRE DES VERTUS (1).*

Son nom ne lui a pas porté bonheur, à celle-là. Il venait d'une image miraculeuse de la Vierge qui se trouvait dans l'église d'Aubervilliers, — un village célèbre dont cette barrière était le chemin. Les pèlerins affluaient là, d'abord par dévotion pour l'image miraculeuse, ensuite — s'il faut en croire le sceptique Dulaure — par admiration profane pour les pèlerines, la plupart jolies.

Qui sait cela aujourd'hui? Personne — hormis les

(1) Avant cette barrière, & immédiatement après la barrière Poissonnière, devait venir naturellement — pour ne pas interrompre l'ordre suivi jusqu'ici par moi — la barrière de la Chapelle. Mais, à cause de l'événement — ou plutôt de l'ayénement — que relate ce chapitre, j'ai dû le placer quelques pages plus loin, après celui que je consacre à la barrière de la Villette, dont il est pour ainsi dire la conclusion.

gens dont c'est le métier de le savoir. Qui sait aussi que la rue Château-Landon, qui aboutit à l'ancienne barrière des Vertus fut, en son temps, le *Chemin des Potences*, — par allusion, sans doute, aux fourches patibulaires de Montfaucon ? Rue sinistre, barrière mélancolique, votre histoire attristerait les gens sensibles ; je la supprime.

Imaginez au contraire la *barrière des Vices* : quelle histoire amusante !

---

## *LES BARRIÈRES DE LA VILLETTE ET DE PANTIN.*

Je n'en mets pas deux ensemble pour avoir plus tôt fini, comme on serait peut-être tenté de le supposer. Je n'ai nulle hâte d'arriver à la fin de ce volume, qui me plaît à écrire parce qu'il concerne Paris. Mais si je siamoise ainsi les deux barrières de la Villette & de Pantin, c'est qu'elles sont siamoisées dans la réalité — & dans l'eau-forte d'Émile Thérond : je ne saurais sans danger les séparer.

Toutes deux se touchent donc. L'une, la barrière de la Villette, située à l'extrémité de la rue du Faubourg-Saint-Martin, & qu'on a cru devoir conserver — sans

doute comme spécimen — est, disent les frères Lazare, « remarquable par la richesse de sa construction, qui conviendrait mieux à un temple qu'à un bureau de perception des droits d'entrée. Elle se trouve sur la ligne d'axe du bassin de la Villette. L'observateur qui se place à l'extrémité du bassin a devant les yeux un charmant panorama, heureusement complété par le monument de la Villette. »

Le panorama, passe ! S'il n'est pas « charmant, » du moins n'est-il pas désagréable. Il devait même être assez plaisant à contempler, sous la Restauration, au milieu de l'hiver, quand, parmi les patineurs venus là des quatre coins de Paris, brillait du triple éclat de la jeunesse, de la grâce & de la beauté, une dame en robe noire à hauts volants, en chapeau rose & en brodequins, qu'on appelait « la belle Hollandaise. » Mais, pour le monument, j'oserai ne pas être de l'avis des frères Lazare.

La seconde barrière jumelle, la barrière de Pantin, située à l'endroit où vient aujourd'hui la rue de Lafayette-prolongée, qui a absorbé la rue du Chemin-de-Pantin, on me permettra de n'avoir pas, à propos d'elle, de mouvements d'exultation plus désordonnés qu'à propos de la barrière de la Villette. Ce sont deux sœurs, une grosse & une petite ; je ne leur ferai pas l'injure de préférer l'une à l'autre, — car toutes les deux se valent : si j'avais à faire un choix, je me prononcerais plutôt pour la Rotonde Saint-Martin, qui leur sert de trait d'union.

Moellons à part, c'est là un endroit intéressant pour le collecteur de souvenirs. Je ne parle pas de la mère Radig & de son cabaret populacier, auxquels le délicat M. de Jouy a consacré un chapitre de son *Ermite de la Guyane* : je parle de quelque chose de plus éloquent pour l'esprit & pour le cœur d'un Parisien, — de la Bataille de Paris, dont le dernier acte, le plus lamentable de cette tragédie politique, vint se jouer à la Villette.

On ne s'attend pas à un récit, même écourté, de cet épisode suprême. Outre que je ne me sens pas l'étoffe d'un historien, & que je dirais mal — malgré mon envie de bien dire — les phases diverses du combat inégal livré par les armées alliées aux Parisiens, quiconque les veut lire sait où les trouver : dans les Mémoires contemporains & dans les historiens autorisés comme Vaulabelle. Ce qu'il ne m'est pas permis d'omettre ici, à propos des deux barrières jumelles, c'est que ce fut à deux pas d'elles, dans un misérable cabaret de la Villette, *le Petit Jardin*, tenu par Lebrun, que, le soir du 30 mars 1814, se réunirent les hommes qui tenaient désormais entre leurs mains le sort de la France : le comte de Nesselrode, le comte Orlof, le comte de Paër, le capitaine Peterson, le duc de Raguse, le duc de Trévise, le colonel Fabvier, & je ne sais plus quels délégués encore, anglais, prussiens, russes — ou français. Ils étaient nombreux, dans ce petit cabaret ; & cependant ils auraient voulu l'être davantage, afin d'en avoir moins lourd à porter

sur la conscience & devant l'impartial tribunal de la Postérité. A cinq heures, après de longs débats & d'ardentes discussions, ils signaient le traité dont suit la teneur :

*Capitulation de Paris.*

« Art. 1<sup>er</sup>. Les troupes françaises, sous les ordres des maréchaux ducs de Trévise & de Raguse, évacueront Paris le 19 (31) mars, à sept heures du matin.

« Art. 2. Elles emmèneront avec elles toute leur artillerie & tous leurs bagages.

« Art. 3. Les hostilités ne pourront recommencer que deux heures après l'évacuation de la ville, c'est-à-dire pas avant neuf heures du matin, le 19 (31) mars.

« Art. 4. Tous les arsenaux & magasins militaires resteront dans l'état où ils se trouvaient avant la signature de la présente capitulation.

« Art. 5. La garde nationale à pied & à cheval sera complètement séparée des troupes de ligne ; les alliés se réservent de la conserver & de la désarmer, ou bien de la dissoudre.

« Art. 6. La gendarmerie de Paris partagera, à tous égards, le sort de la garde nationale.

« Art. 7. Les blessés & les maraudeurs qu'on rencontrera encore en ville, après trois heures de l'après-midi, seront considérés comme prisonniers de guerre.

« Art. 8. La ville de Paris est recommandée à la générosité des puissances alliées. »

On ne meurt pas de honte.

Dans la nuit qui suivit la signature de cet acte, qui biffait l'Empire, chassait l'Empereur & poignardait les libertés publiques, Alexandre & Frédéric-Guillaume quittaient le château de Bondy, leur quartier général, & venaient jusqu'aux portes de Paris, pour juger par eux-mêmes de la situation.

Malgré la proclamation de l'armistice par des officiers, précédés de trompettes, qui avaient parcouru toutes les lignes & fait cesser le feu de part & d'autre, on entendait de temps en temps retentir dans la nuit quelques coups de fusil, — qui semblaient autant de protestations désespérées contre l'assassinat de l'honneur français, dont s'étaient rendus coupables une poignée de diplomates étrangers, c'est-à-dire ennemis.

Les deux potentats durent tressaillir, malgré la volupté farouche qu'ils éprouvaient sans doute à se sentir enfin les maîtres de ce peuple qui les avait faits ses esclaves & condamnés comme tels à orner le char de triomphe de son orgueilleux Empereur. Ils durent tressaillir, comme tressaillent les meurtriers le crime accompli, même lorsque leur butin est là pour les consoler de leurs transes; mais ils n'en montèrent pas moins d'un pas hardi jusqu'au sommet de la butte Chaumont pour savourer à leur aise le spectacle que leur offrait à cette heure Paris,—le Paris tant convoité, que leur livraient la lâcheté des uns & le découragement des autres, la trahison de ceux-ci & la faiblesse de ceux-là ! Paris dormait.



Le lendemain matin, au moment précis fixé par la Capitulation, les armées alliées faisaient leur entrée dans la ville conquise — & heureuse de l'être, s'il faut en croire *le Journal de Paris* du 1<sup>er</sup> avril 1814, dont le récit mérite d'être consigné ici comme renseignement, — ou plutôt comme enseignement :

« Les acclamations du peuple se sont fait entendre de toutes parts ; mais l'enthousiasme était porté à son comble aussitôt que les regards pouvaient se fixer sur LL. MM. l'empereur Alexandre & le roi de Prusse. Des cris d'allégresse s'élevaient dans les airs ; on se précipitait aux pieds de la personne auguste de S. M. l'empereur de toutes les Russies. On pressait ses mains, ses habits ; & la bonté toute particulière avec laquelle ce monarque accueillait ces témoignages de reconnaissance & de respect a laissé dans tous les cœurs une impression que rien ne pourra effacer. On peut le dire, les fastes de l'histoire ne présentent pas l'exemple d'un enthousiasme aussi éclatant & aussi sincère. »

On peut l'ajouter : l'histoire de la presse n'offre pas l'exemple d'une abjection aussi forte & d'une servilité aussi audacieuse. Louis XVIII pouvait venir : les « cœurs » étaient préparés pour le recevoir.

Il ne tarda pas, en effet, car il était dans les fourgons, — à la suite des armées russe & prussienne. Mais avant lui, & comme pour essuyer le premier feu de l'enthousiasme populaire, entraît par cette barrière de Pantin, le 12 avril suivant, S. A. R. le comte

d'Artois, frère de S. M. Louis XVIII, qui goûtait par ses oreilles au miel de l'éloquence municipale. Aussi *Monsieur*, — disent les feuilles officielles de l'époque, — après avoir écouté le discours du comte de Chabrol, « avec cette bonté touchante » qui « caractérisait un petit-fils du grand Henri, » ne craignit pas de mettre dans sa réponse « ces manières engageantes & ces grâces françaises qui lui étaient si familières. »

---



## LA BARRIÈRE DE LA CHAPELLE

Je lui redonne pour un instant le nom consacré par l'usage, mais non par l'édilité, — qui l'appelait *Barrière Saint-Denis*, parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue du faubourg Saint-Denis, & qu'elle conduisait à la vieille Abbaye d'où l'ouragan révolutionnaire a dispersé les poussières royales.

Quant au bâtiment élevé sur les plans de Le Doux, — bâtiment à quatre façades, avec attique & couronnement, — c'était, « vu du côté du jardin, dit Edmond Texier à qui je laisse la responsabilité de son enthousiasme, c'était une très-jolie habitation bourgeoise, presque un château. » On voit bien que Texier a été jadis un peu poète : il bâtit facilement des châteaux.

A quelques pas de cette barrière se tenaient autrefois les foires du Landit, dont la première avait été

établie par Dagobert, — roi d'une célébrité si originale, grâce à la légende populaire qui ne ressemble guère à l'histoire :

« En l'honneur de la marchandie  
M'est pris talent que je vous die  
Se il vous plaist un nouveau Dit :  
Bonne gent, ce est du Landit,  
La plus roial foire du monde... »

La plus royale & la plus courue, — surtout des écoliers de l'Université de Paris, qui, sous prétexte de venir s'y approvisionner de parchemin, y venaient ripailler à panse que veux-tu, aux frais des marchands, car tous ces clercs, tous ces basochiens si richement dotés de jeunesse, si richement apanagés d'esprit, étaient aussi légers d'argent que de cervelle, & il fallait bien villonner un peu. Quelles belles débauches ! Quelles superbes folies ! Quelles mêlées furieuses ! Quels duels homériques à coups de dague ! Tout cela grouillait, pêle-mêle, avec les marchands, les vagabonds, les coupeurs de bourse, les sabouleurs, les francs-mitous, les marpeaux, les truands, les mauvais garçons, les vierges folles, les sorcières, les entremetteuses, les voleuses d'enfant, — la haute & basse Bohême que vomissait toujours, en ces occasions-là, la mystérieuse cour des Miracles !...

Combien de pieds humains ont battu la boue & le pavé de cette route ? Combien de choses ont vues les sentiers qui mènent de là-bas ici & d'ici là-bas ? Combien d'hommes, de soldats, de chevaux, de nobles &

de manants ? Nul ne saurait le dire. Les morts vont vite, emportant avec eux le secret de leurs évolutions.

Ces plaines — envahies aujourd'hui par l'industrie, sillonnées par les rails de deux chemins de fer, celui du Nord & celui de Strasbourg — ont été vingt fois envahies par les soudards, ravagées, pillées, incendiées : au quatorzième siècle, par les troupes anglaises & navarraises à la solde & à la suite de Charles le Mauvais, pendant la captivité du roi Jean, à l'époque de la Jacquerie parisienne ; au quinzième siècle, par les soldats des Armagnacs ; puis par les Anglais, — puis encore par ceux-ci, — puis encore par ceux-là, — des armées de sauterelles !

C'est par ce chemin qui, de Saint-Denis, aboutit à Notre-Dame, &, de la ville où on sacre les rois, va dans la ville où on les enterre, — c'est par ce chemin prédestiné que nos pharaons faisaient leur entrée solennelle. C'étaient des fêtes à n'en plus finir. Le populaire, toujours avide de spectacles, se pressait, s'étouffait, pour voir de plus près ces têtes couronnées, — qu'il croyait alors pétries d'un autre limon que celles des gueux ; il se pressait & s'empressait au-devant de ces augustes personnages, comme s'il en devait jamais retirer autre chose que des promesses & des poignées de main ! Toutes les rues, à partir de là, étaient tapissées d'étoffes de soie & de draps camelotés, — comme le jour de la Fête-Dieu. Des jets d'eau de senteur parfumaient l'air, — qui devait, en effet, en avoir grand besoin. Le vin, l'hypocras, l'hydromel & le lait cou-

laient des fontaines. Les députés des six corps de marchands portaient le dais. Les corps de métiers suivaient, « représentant en habits de caractère, » raconte Saint-Foix, « les *sept Péchés mortels*, les *sept Vertus*, la *Mort*, le *Purgatoire*, l'*Enfer* & le *Paradis*; le tout monté superbement. » Il y avait, en outre, de distance en distance, des théâtres « où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des *Mystères* de l'Ancien Testament : *Le Sacrifice d'Abraham*, le *Combat de David contre Goliath*, etc. »

A l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, *la grande Gore*, il y eut plus encore, si l'on croit le vieux chroniqueur Froissart. Il y eut, à la Porte-aux-Peintres, « un ciel nué & estoilé très-richement, & Dieu par figure séant en Sa Majesté le Père, le Fils & le Saint-Esprit ; &, dans ce ciel, petits enfants de chœur chantèrent moult doucement en forme d'anges ; & lorsque la royne passa dans sa litière découverte, sous la porte de ce Paradis, deux anges descendirent d'en haut, tenant en leur main une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, & la mirent moult doucement sur le chef de la royne en chantant ces vers :

« Dame enclose entre fleurs de lys,  
Royne estes-vous de paradis,  
De France & de tout le pays.  
¶ Nous remontons en Paradis. »

On ne pouvait être plus galant envers une reine qui ne devait pas tarder, comme récompense de cet accueil

enthousiaste, à livrer Paris aux factions & la France aux Anglais!

C'est par ce chemin & par cette barrière que, le 3 mai 1814, venant du château du comte Potocki, à Saint-Ouen, — où il avait signé la fameuse *Déclaration* que vous savez, — sa ventripotente Majesté Louis XVIII fit, elle aussi, sous un arc de triomphe improvisé, son entrée solennelle dans sa bonne ville de Paris.

La journée était superbe. Le soleil, qui est assez peuple pour se mettre de toutes les fêtes, & qui, ce jour-là, aurait dû se voiler de nuages épais en guise de crêpe, — le soleil ruisselait sur le cortège royal & éclaboussait de ses rayons insolents les uniformes de la plupart des vieux compagnons de Napoléon... Car ils y étaient presque tous, ces soldats de fortune : le maréchal Lefebvre, le maréchal Mortier, le maréchal Marmont, le maréchal Macdonald, le maréchal Ney, le maréchal Moncey, le maréchal Serrurier, le maréchal Brune, le prince de Neufchâtel, — tous ceux que l'empereur avait le plus aimés, tous ceux qui devaient le plus à l'empire, & qui avaient juré d'être fidèles jusqu'au tombeau à cette dynastie sans laquelle ils n'eussent été rien, ni ducs, ni comtes, ni princes, ni maréchaux, ni généraux, rien — que de la chair à canon...

Donc ils étaient tous là, les loyaux serviteurs de l'homme qui, à la même heure précisément, s'acheminait vers l'exil. Ils caracolaient au-devant du carrosse



royal avec la grâce & la bonne mine qu'ils avaient autrefois à caracoler autour du carrosse impérial, — avec moins de grâce & une moins bonne mine, cependant, que le duc de Grammont & le duc d'Havré, capitaines des gardes de Sa Majesté.

Quand Louis XVIII fut arrivé à la barrière de la Chapelle, il s'arrêta. Il était devant Paris, à la porte de Paris, mais il n'en avait pas les clefs, — que vinrent lui apporter, avec autant d'empressement que de respect, le préfet de la Seine, baron de Chabrol, le préfet de police, baron Pasquier, & le doyen des maires de Paris, un baron quelconque. M. de Chabrol fit un discours, M. Pasquier fit un discours, le doyen des maires fit un discours : Louis XVIII leur répondit, prit les clefs & franchit la barrière...

Jusque-là le peuple, contenu par les troupes, par les gendarmes & par les mouchards, s'était tenu tranquille. Il avait regardé passer le cortège dans l'ordre indiqué par le cérémonial : d'abord un détachement de la garde nationale à cheval & un détachement de troupes de ligne ; puis les voitures des ministres provisoires ; puis celles de l'archevêque de Reims, grand aumônier de France ; du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre ; du comte de Blacas, grand maître de la garde-robe ; du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies ; puis celles du roi, de la duchesse d'Angoulême, du prince de Condé & du duc de Bourbon. Jusque-là il s'était tu par pudeur ; mais en voyant caracoler, côte à côte, cuisse à cuisse, avec

le comte d'Artois & le duc de Berry, aux portières du carrosse royal, les hommes qui avaient occupé les premières places dans les marches triomphales de l'empereur, son indignation éclata en sifflets. Le prince de Wagram, spécialement, fut l'objet de ses huées : « A l'île d'Elbe, Berthier ! à l'île d'Elbe ! » cria-t-il d'une voix sibilante qui dut s'abattre sur les joues du maréchal comme un soufflet. Le prince de Wagram enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval, & disparut parmi la foule des laquais royaux où le poursuivit le cri populaire. Il dut mal dormir la nuit de ce jour-là. S. M. Louis XVIII, au contraire, & précisément à cause de cette réprobation qui saluait les hommes dont il possédait désormais le dévouement, dut entendre avec satisfaction le *Te Deum* qu'on lui chanta à Notre-Dame. On regrettait peut-être, dans quelques coins perdus de Paris, « l'Ogre de Corse ; » mais on ne l'en avait pas moins accueilli, lui, comme un libérateur ; on n'en avait pas moins mis, sur le piédestal de la statue de Henri IV, son ancêtre :

*Ludovico reduce  
Henricus redivivus.*

Un an après, le 8 juillet 1815, Louis XVIII, sorti précipitamment de Paris, y rentrait pour la seconde fois par cette barrière de la Chapelle, — mais, cette fois, « sans qu'aucun cérémonial eût été ordonné, » dit *le Moniteur*. Louis XVIII était un homme spirituel ; il comprenait qu'il eût été de mau-

vais goût de faire du tapage & de la poussière à propos de ce second retour, qui prouvait déjà suffisamment en soi qu'il avait été chassé. Au fond, peut-être eût-il préféré rentrer sans bruit aux Tuileries, comme le *capitaine Pamphile* d'Alexandre Dumas dans son navire, & certainement cela eût mieux valu. Cependant il dut se résigner à boire jusqu'à la dernière goutte l'inévitable discours de l'inévitable *comte* de Chabrol, & l'inévitable enthousiasme que lui avait préparé, tout le long de sa route, l'inévitable baron Pasquier. Sa voiture allait au pas, « traversant les flots d'une multitude ivre de joie & que personne ne songeait à éloigner. » Toujours bouffon, *le Moniteur* !

---

## LA BARRIÈRE DE LA BOYAUDERIE

Les lecteurs délicats — qui veulent être respectés — me pardonneront la trivialité de ce titre, qui offense l'esprit autant que le regard ; mais, en vérité, je n'y puis rien, absolument rien. De ma vie je n'ai servi de parrain à personne, — & à cette barrière-là moins qu'à toute autre. Je n'étais pas né qu'il y avait longtemps qu'elle s'appelait ainsi.

Ce nom fâcheux, elle le devait à la rue qui venait aboutir devant sa grille, son dôme & sa guérite, & cette rue, à son tour, devait son appellation à une filature de boyaux qui y était établie depuis un grand nombre d'années. Établissement insalubre, digne du quartier où l'avait relégué l'enquête *de comodo & incommodo*, & dont les principales rues m'ont désagréablement remis en mémoire celles du quartier des Marolles, à Bruxelles. Tout vous y choque, les gens

& les choses, les arbres & les maisons ; tout cela a un air canaille qu'on s'explique quand on connaît la principale industrie de la Petite-Villette, mais qui ne vous en repousse pas moins. Les arbres ont la sanie, les maisons ont des ulcères, les pavés ont la gale, — sans doute par suite de leur voisinage avec l'hôpital Saint-Louis.

Et puis le vent qui souffle à travers la montagne apporte là des parfums qui n'ont rien de commun avec ceux de la maison Piver ou de la maison Lubin, — car ils viennent du Dépotoir & contiennent plus d'hydrogène sulfuré qu'il n'en faudrait.

Il paraît que tout cela n'est rien, comparé à ce qui était il y a une quinzaine d'années, avant qu'on ne songeât à transporter la grande voirie au milieu de la forêt de Bondy — qui, par parenthèse, est destinée à jouir éternellement d'une mauvaise réputation. Tout cela, ce sont des roses auprès de l'état dans lequel se trouvait autrefois ce malheureux quartier : jugez !

Le souvenir de Montfaucon pèse sur cet endroit, comme pèse sur la conscience universelle le souvenir des crimes légaux, monstrueux, auxquels ses fourches patibulaires ont servi de dénouement. Depuis le quatorzième siècle, que de gens branchés là, justement quelquefois, mais souvent injustement ! Enguerrand de Marigny, Gérard La Guelle, Pierre Rémy, Macé de Mache, René de Siran, Jean de Montagu, Pierre des Essars, Jacques de Samblançay, Coligny...

Ah ! quelle page lamentable de notre histoire évoque

ce nom d'honnête homme ! Les assassins catholiques du 24 août 1572 s'étaient contentés de l'égorger, &, une fois mort, de le précipiter sur les dalles de la cour de l'hôtel de Ponthieu : la foule, qui a parfois des appétits de louve & qui se vautre dans le sang comme dans son élément naturel, — quand ce n'est pas la fange, — la foule, plus cruelle que Besme ne l'avait été, imagina de jouer au trophée avec cette boue humaine qui était l'amiral Coligny. Une superbe imagination, n'est-ce pas ? La foule donc, mise en rut de férocité par l'odeur d'abattoir qui s'exhalait d'entre les pavés des rues, entra dans la cour de l'hôtel de Ponthieu, se rua avec des cris de corbeaux affamés sur le cadavre du vaillant capitaine, — qui, vivant, l'eût fait reculer d'un seul de ses regards, — s'y attela & le traîna par les ruisseaux de la ville pendant trois jours & autant de nuits. Puis, quand cette boue sanglante se fut désagrégée, quand il ne resta presque plus rien que le tronc de ce qui avait été Gaspard de Coligny, la foule traîna ce débris au gibet de Montfaucon, où elle l'accrocha, — comme fait un boucher d'un quartier de viande aux crochets de son étal, — & où elle resta une nuit encore à danser des farandoles, fatiguée, mais non rassasiée ! Après elle, derrière elle, féroce comme elle, — mais moins excusable, — la cour vint se repaître de cet effroyable spectacle, le roi Charles IX en tête, avec sa mère, la reine Catherine. On connaît sa réponse à ses courtisans qui faisaient les dégoûtés devant cette noble pourriture & essayaient

de l'entraîner avec eux loin d'elle : « Le corps d'un ennemi sent toujours bon ! » Vitellius, du moins, pour avoir proféré cette exécration quinze cents ans avant lui, avait été précipité aux Gémonies. Charles IX, lui, mourut dans son lit royal, sous le plafond fleurdelisé du Louvre.

Près de Montfaucon, — situé à l'est de la Petite-Villette, au pied des buttes Chaumont, entre Belleville & la Villette — était la grande voirie de Paris, à laquelle j'ai fait une rapide allusion tout à l'heure. C'est là qu'on abattait les chevaux & qu'on *dépotait* toutes les voitures de vidange. Des chevaux, je n'en parlerai pas, le clos d'équarrissage étant maintenant à Aubervilliers. Des voitures de la compagnie Richer, je suis tenté d'en parler, pour citer un épisode du combat du 30 mars 1814 qui s'y rattache. Il est d'une trivialité sinistre, — mais cela nous changera un peu, & fera contraste avec l'épisode horrible de la Saint-Barthélemy cité plus haut.

Le 30 mars 1814, les Cosaques du comte de Voronzow étaient acculés au pied des buttes Saint-Chaumont par une barricade servie seulement par quatre hommes, — trois qui chargeaient les armes & un qui tirait. Celui qui tirait était *Bobèche*, un histrion qui avait plus de cœur, à lui tout seul, ce jour-là, que la moitié de Paris. Plus de cœur & d'adresse. A chaque coup de fusil, il *descendait* un chasseur de Voronzow. « Apprenant ce qui se passe là, — dit un récit contemporain, — un officier vient reconnaître les

lieux avec une force imposante. S'apercevant que le parapet où s'appuyait un côté de la barricade est crevassé en plusieurs endroits, il charge une vingtaine de cavaliers de la tourner pour débusquer le tireur, & le peloton s'élance au galop par une des brèches du petit mur. Mais ce que l'officier avait pris pour un terrain solide n'était que la surface trompeuse des matières déposées là : de sorte qu'à peine engagés là-dessus les vingt cavaliers s'enfoncent & disparaissent. Dès lors l'officier change de tactique, & il est obligé, pour lever cet obstacle, de le faire attaquer par la gauche, en passant par des cours & des jardins : alors seulement les hommes embusqués sont obligés de battre en retraite par les sentiers ardues qui sinuaient aux flancs des buttes. »

Vingt braves Cosaques qui ne s'attendaient guère, j'en suis sûr, à avoir la mort d'Héliogabale. Cependant ils étaient dans le pays de Vespasien...

---





## ***LA BARRIÈRE DU COMBAT.***

Une de celles dont le peuple a le plus volontiers gardé la mémoire.

Elle était située à l'extrémité de la rue Grange-aux-Belles & consistait en un simple bâtiment surmonté d'un dôme, ni plus ni moins que la barrière de la Boyauderie, avec qui elle partageait sororalement cette « décoration » à la Le Doux. Malgré cette pénurie architectonique, les Parisiens d'autrefois en connaissaient beaucoup mieux le chemin qu'on ne serait tenté de le supposer. Ce que les Parisiens aimaient dans les barrières, ce n'étaient pas les barrières, mais ce qui était en deçà — & surtout au delà.

Or, depuis l'année 1781, il y avait au delà de la barrière du Combat, d'abord sur la route de Pantin, puis un peu plus près, à l'angle de la rue de Meaux actuelle & en face de la rue Grange-aux-Belles, un

cirque, — comme à Madrid. Seulement, à Madrid, ce spectacle a son grandiose & par conséquent sa poésie : à Paris, c'était tout simplement ignoble & grossier. Madrid a la loge de la Reine, où de blanches mains, toutes frémissantes d'enthousiasme, saluent & récompensent les toréadors victorieux. Madrid a son amphithéâtre émaillé d'écharpes de soie, de résilles d'or, de basquines de velours. Madrid a ses banderilleros & ses picadores, de vrais hommes & de vrais taureaux, — des taureaux de mort issus des troupeaux les plus fameux de l'Andalousie. Paris n'avait rien de tout cela. Son cirque n'était pas un cirque, sa *corrida* n'était pas une *corrida*, ses taureaux étaient le plus souvent des loups, des ours, des cerfs, des ânes & des bouledogues, qu'on pouvait voir s'éventrer pour la faible rétribution de 75 centimes aux troisièmes places, de un franc aux secondes & de deux francs aux « premières loges » — toujours vides.

Ces premières loges n'avaient pas toujours été dédaignées. Au début, la mode avait patronné cette parodie des jeux sanglants, mais ennoblis par le danger, du cirque de Madrid. De beaux messieurs & de belles dames n'avaient pas craint de braver les exhalaisons du lac Stymphale de l'Édilité & de venir assister à cette boucherie autorisée, — flattés, probablement, de la surprise qu'on leur ménageait chaque fois d'un « superbe feu d'artifice, » au milieu duquel, comme bouquet, on enlevait un *bull-dog*. Puis l'Autorité — qui a quelquefois souci de la moralité publique — avait fait fermer

ce charnier qui, à la faveur des révolutions, avait ouvert de nouveau ses portes & de nouveau exhibé ses acteurs à quatre pattes. Mais, hélas! ce n'étaient plus que des *doublures*, — des cabotins au lieu de comédiens! Il est vrai que, si le public à deux francs avait désappris le chemin du boulevard du Combat, le public à cinquante centimes — les troisièmes ne continuaient plus que cette modique somme — avait continué à abonder là, dimanches & lundis, pour assister à la lente agonie du vaillant Carpolin, un vieil ours qui avait résisté à bien des assauts & qui, malgré sa muselière, se débarrassait encore assez facilement des grappes de mâtins pendus à son cuir couvert de cicatrices. On le mordait à beaux crocs, le vaillant Carpolin; mais il décousait à belles griffes les panses des molosses assez audacieux pour s'attaquer à lui. Et chaque fois que le sang coulait de part ou d'autre, chaque fois que le vieil athlète grognait de douleur ou que ses jeunes adversaires hurlaient de désespoir en perdant leurs entrailles sur le sable de l'arène, la foule applaudissait, joyeuse, comme à un calembour d'Odry ou à un mot de Frédérick Lemaître...

Pourquoi ce goût pour ce spectacle odieux? Pourquoi cette curiosité sauvage, — ou plutôt de sauvages? L'homme aime-t-il donc sérieusement à voir couler le sang? Voit-il rouge à de certaines heures, comme le Chourineur d'Eugène Sue? Le Parisien du dix-neuvième siècle n'aurait-il pas encore tout à fait rompu avec les traditions druidiques, & se ressouvien-

drait-il, par moments, qu'il est l'héritier des hordes barbares descendues des plateaux de l'Asie? « A cette nouvelle qu'à telle heure le sang du Minotaure va couler, — dit Edgar Quinet à propos d'un combat de taureaux auquel il avait assisté, — à cette nouvelle, l'homme païen se réveille tout entier en sursaut; il recule en un moment de trois mille ans en arrière; il éprouve au fond du cœur une joie sauvage de rentrer, pour une heure, dans son antre de Centaure... »

Les spectateurs habituels de ce cirque fétide, fort heureusement supprimé en 1833, n'étaient pas, je l'ai dit, la fleur des pois de la société parisienne. Peut-être eût-on trouvé dans la poche de plus d'un la monnaie de mille francs en pièces d'or, parce que plus d'un matador de la boucherie venait là en sportsman; mais, à coup sûr, la monnaie d'un sentiment d'humanité, de délicatesse, on ne l'eût pas trouvée — même en gros sous. Cependant quelques artistes, quelques gens de lettres, amateurs du pittoresque dans l'horrible, allaient parfois donner un coup d'œil à ces Ribeira de ruisseau, qui faisaient contraste avec les Ribeira du Louvre.

Parmi ces dilettanti je dois citer un médecin original — à ce point de pousser l'originalité jusqu'à ne pas vouloir mourir comme tout le monde, mais à son heure & de sa main, — le docteur Aussandon, à propos duquel Labédollière raconte une anecdote que je me hâte de lui emprunter pour clore ce chapitre.

Charitable & désintéressé, Aussandon allait sou-

vent dans les quartiers excentriques soigner de pauvres diables, à qui il laissait toujours de quoi acheter chez le pharmacien les ordonnances qu'il leur libellait; & comme il portait toujours, en son temps, des habits de soie brune qui eussent pu attirer sur lui l'attention de messieurs les rôdeurs de barrières, il se faisait ordinairement accompagner dans ses tournées par un bouledogue d'une taille respectable & d'une mâchoire plus respectable encore, qu'il avait accoutumé aux dangers en l'habituant à lutter avec les animaux du Cirque de M. Dussaussoy. Un jour, Aussandon assistait à une représentation extraordinaire donnée par le successeur de l'illustre Carpolin, un ours de la plus belle venue, après lequel on avait lâché une meute de mâtins de tous poils. « Son bouledogue, excité par les aboiements, par les hurras, par les acclamations des garçons bouchers, se précipite & veut mordre le museau du terrible carnassier; celui-ci le saisit au passage avec ses griffes acérées & approche de sa gueule béante le chien qui se tord dans les convulsions d'une résistance désespérée. Alors, chose inouïe! dont on a longtemps causé dans les faubourgs, un homme culbute ses voisins, escalade les banquettes, saute par-dessus la balustrade & va droit à l'ours! C'est Aussandon qui vient au secours de son chien. L'ours laisse tomber sa proie. Aussandon a atteint le but qu'il se proposait : il bat en retraite; mais la monstrueuse bête le poursuit, se dresse sur son séant, étend ses deux pattes velues & serre contre sa poitrine l'impru-

dent agresseur... Celui-ci sent la respiration lui manquer & des ongles terribles lui entrer dans la chair. Par un effort herculéen, il se retourne, enfonce le pouce dans l'orbite de l'ours & lui arrache l'œil droit. L'homme & la bête tombèrent côte à côte... »

J'ai respecté votre récit, mon cher Labédollière, je n'en ai pas changé une panse d'a : mais là, voyons, entre nous, est-ce qu'il ne vous semble pas, comme à moi, un peu... fabuleux ? Songez donc, je vous prie : Aussandon n'est pas mort vieux ; on a supprimé le Combat en 1833, & puis — les ours les plus bénins étaient muselés. C'est égal, votre récit est intéressant & je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de le citer. *Si non e vero...*

---

## *LA BARRIÈRE DE LA CHOPINETTE*

•

Elle était située à l'extrémité de la rue du Buisson-Saint-Louis & consistait en un bâtiment à arcades & à colonnes d'un style digne en tous points des autres bureaux de barrières. Son nom, qui saute au nez, on devine qu'elle le devait à sa proximité des guinguettes populacières où les Parisiens venaient fêter la saint Lundi en chopinant théologiquement, — c'est-à-dire en mettant pintes sur chopines & chopines sur pintes.

Je n'en parlerais pas plus longuement, ces frairies dyonisiaques n'en valant pas la peine, si ce n'était pas pour moi une occasion de parler des buttes Saint-Chaumont, en laissant de côté l'un des nombreux épisodes de l'épisodique journée du 30 mars 1814, dont elles ont été le théâtre & que j'ai mentionné tout à l'heure à sa place naturelle.

Paris, qu'un écrivain chagrin a appelé « ville de boue & de fumée, » est surtout une ville de plâtre &



de moellons. Ses habitants, gens sceptiques qui ne croient guère à l'éternité, & disent volontiers, comme Louis XV : « Après nous, le déluge ! » — ses habitants ne tiennent pas à ce que leurs maisons durent plus longtemps qu'eux, mais seulement autant qu'eux. C'est pour cela qu'ils improvisent en quarante-huit heures des « immeubles » qui ne tiendraient pas une heure sur les côtes de France, par les vents d'équinoxe. La pierre de taille, c'est trop lourd, — & trop cher. Le plâtre, à la bonne heure ! Parlez-moi du plâtre ! Cela vous a de l'œil, c'est léger, cela se prête à tous les caprices de la décoration, — & puis ce n'est pas cher !

Voilà donc une soixantaine d'années qu'on demande aux environs de Paris de quoi loger les Parisiens, — à la plaine de Montrouge ses moellons, aux buttes Chaumont ses bancs de gypse. Je ne sais pas si la plaine de Montrouge a encore beaucoup de pierre dans le ventre ; ce qui est certain, c'est que les buttes Chaumont sont épuisées, ou à peu près, & que leurs trois carrières, qui occupaient un millier d'ouvriers & produisaient annuellement dans les environs de 150,000 mètres cubes de plâtre, sont sur le point de mettre la clef sous la porte : leurs flancs, fouillés à d'immenses profondeurs, & jusque-là d'une étonnante fécondité, sont désormais frappés de stérilité : l'édilité songe à faire de ces buttes gypseuses un square gigantesque destiné à la récréation des habitants du dix-neuvième arrondissement.

Bientôt cette gibbosité, sœur de Montmartre, aura disparu, & son aspect d'autrefois sera un mythe pour les Parisiens qui font en ce moment leurs dents de lait. Quand on l'aura bien nivelée, ils ne voudront pas croire à son existence, & leur parler de la butte Chaumont & de sa voisine la butte Beauregard, ce sera leur parler du mont Aventin ou de tout autre mont de la ville aux sept collines. Nous-mêmes, d'ailleurs, les pères de ces futurs Parisiens, nous aurions grand'peine à nous y reconnaître, si nous ne nous aidions pour cela des souvenirs de nos anciens qui ont vu tourner à cet endroit plus de moulins que n'en eût pu combattre le courageux Don Quichotte : le *Moulin de la Folie* & le *Moulin des Bruyères*, le *Moulin du Coq* & le *Moulin de la Tour*, le *Moulin du Coffre* & le *Moulin de la Motte*, le *Moulin de la Carosse* & le *Moulin des Chopinettes*, le *Vieux Moulin* & le *Petit Moulin*, le *Moulin Basset* & le *Moulin endiablé*, & d'autres encore désignés sur le grand plan de Roussel & sur les plans qui ont copié celui-là. Moi-même, qui cent fois ai gravi ces pentes de plus en plus adoucies, il y a des heures où je me refuse à comprendre comment une poignée d'hommes a pu tenir tête là, pendant près d'une journée, à une partie de l'armée prussienne. Montmartre s'appelle le *Mont des Martyrs* : la butte Chaumont devrait s'appeler le *Mont des Héros*.

La barrière de la Chopinette, qui avait eu une fois déjà — & c'était trop — l'humiliation de voir les

chevaux des Cosaques déchirer l'écorce de ses arbres, eut une seconde fois cette douleur le 5 juillet 1815. Et non-seulement les Cosaques, mais encore les Anglais, — les habits rouges, exécrés, heureux de compléter Waterloo & de prendre en un seul jour leur revanche de Taillebourg & de Patay, de Fontenoy & d'Ouessant, de Hondschoote & de Quiberon. Aussi les outrages ne nous manquèrent pas, & notre orgueil national saigne toujours ! Mieux eût valu pour nous n'avoir jamais été victorieux sur aucun champ de bataille étranger : nous n'aurions pas eu la honte d'être vaincus sur notre sol natal.

---

## *LA BARRIÈRE DE BELLEVILLE*

Ce n'est pas pour rien que la vigne — une vigne plantureuse — a rougi de ses pampres & doré de ses grappes les coteaux primitifs qui descendaient vers Paris. Je ne sais pas — & les autres l'ignorent comme moi — à quelle époque elle est venue s'épanouir là, si c'est avant César ou après Probus, grâce aux Romains ou grâce aux Gaulois. Ce que nous savons, c'est que le vin — « ce fils sacré du Soleil » — était connu & apprécié comme il méritait de l'être par les premiers habitants du premier Paris, & je ne serais pas éloigné de croire que ce fut la purée septembrale

qui décida Julien l'Apostat à prolonger son séjour dans sa « chère petite Lutèce, » comme il l'appelle dans son *Misopogon*.

Les Parisiens ont toujours aimé le vin ; ils l'aiment toujours, en dépit de l'oïdium-Tuckeri & de tous les oïdiums à naître. Ils l'aimaient surtout autrefois, avant l'introduction de la bière aux pâles couleurs. Ils l'aimaient, d'abord parce que c'est un cordial puissant, le réparateur souverain, — ensuite, parce qu'alors il ne coûtait pas cher.

Quatre sols la pinte ! Et non-seulement les vins de Suresnes, d'Argenteuil, de Sannois, de Cormeilles & de cent autres vignobles parisiens, mais encore les vins de la Bourgogne, du Roussillon & de l'Orléanais. Aussi quelles repues franches, quelles franches lip-pées après six jours d'abstinence, — six mortels jours d'eau claire & de pain sec ! Les guinguettes des faubourgs, les cabarets historiques des barrières n'ont pas eu d'autre origine. Ajoutez à cela que, si les Parisiens aimaient « la dive bouteille, » les Parisiennes raffolaient de la danse, & vous aurez le mot de la vogue des *Porcherons* & de la Courtille.

La Courtille ! *Ramponneau* ! Quels souvenirs tiennent dans ces deux noms ! Je ne parle pas de la Courtille d'hier, aussi crapuleuse que celle d'aujourd'hui est maussade ; je parle de la Courtille du *bon temps*, — la Courtille du temps de Louis XV.

Je ne sais pas s'il y avait un roi au Louvre ou à Versailles : je l'oublie pour un instant. J'oublie la

France officielle, le Paris politique, pour ne regarder que la France en gaieté, que Paris grisé de folie, em-pourpré de vin, — le Paris peuple, le Paris pauvre, le Paris qui vient railler de son gros rire la misère, les soucis, les tailles, les gabelles, les courtisans, les ministres, les favorites, sous les tonnelles de la Courtille, devant les treilles odorantes du cabaret de Jean Ramponneau, au son des violons, des flûtes, des musettes, de tous les instruments de bonne volonté & de bonne humeur.

Ah ! le cardinal Dubois est mort sans recevoir les sacrements ! Ah ! c'est la marquise de Prie, la fille d'un traître, qui gouverne l'État ! Ah ! l'on veut marier Louis XV à la fille de Stanislas Leczinski, roi sans royaume ! Ah ! l'on parle encore de la bulle *Unigenitus* & des Jansénistes ! Ah ! le Parlement refuse d'enregistrer ! Ah ! les Jésuites, qui ont conspiré en Portugal, d'où on les a chassés, conspirent encore en France, d'où un édit va les chasser tout à l'heure ! Eh ! que diable voulez-vous que tout cela nous fasse, à nous, les gens d'en bas, les gens que vous écrasez quand vous marchez, les gens que vous volez le plus que vous pouvez ?... Nous aimons la France, certes, mais nous ne vous aimons pas du tout ! Nous préférons les réjouissantes senteurs des lèche-frites, les joyeux glouglous des bouteilles, les entraînements de la danse, les ivresses du vin ! Vive Ramponneau ! il a trouvé moyen de vendre le vin un sou de moins que ses confrères, — trois sols six deniers la pinte ; c'est

rare, c'est honnête, c'est beau, c'est grand : vive Ramponneau !

Voilà un personnage ! Il fit autant de bruit qu'une bataille, dans son passage en ce monde. Le peuple l'avait adopté, il n'en voulait pas d'autre, & il lui importait peu que le révérend père Lavalette fit faillite, pourvu que le ventripotent cabaretier de la Courtille ne lui fit pas banqueroute. On en parlait partout, — & même ailleurs, — de ce Ramponneau, dans les ruelles & dans les cercles, au petit lever des duchesses & au petit coucher des comédiennes : au point que tout ce beau monde, si frivole & si désœuvré, oubliait la disgrâce de M. de Choiseul & son exil, pour songer un peu à cette Courtille qui faisait tant de bruit & à cette canaille qui s'y gaudissait de si bon cœur.

Il n'en faut pas tant pour enrichir un homme. Jean Ramponneau devint bientôt riche. La ville & la cour firent queue à son cabaret, — où les mousquetaires trinquaient avec des marquises déguisées en ravau-deuses, où des grisettes laissaient soupirer à la porte de leur cœur des ducs & pairs déguisés en clercs de procureurs. Les princes mêmes y vinrent pour s'encanailler un peu, pour voir de près ces passions populaires en ébullition, qu'ils ne connaissaient que de loin, par les racontages enthousiastes de leurs inférieurs. Ramponneau les reçut en roi & les traita comme ses sujets : cela leur apprit l'égalité, — dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Ramponneau mourut, mais sa réputation lui sur-

vécut, — puisque la barrière de Belleville a porté son nom, — & l'on continua comme par le passé à aller boire & danser à la Courtille, malgré les révolutions, malgré les épidémies, malgré l'invasion, malgré tout. La preuve, si j'en avais besoin d'une, je la trouverais dans ce passage de la *Vie publique & privée des Français*, de Legrand d'Aussy, continuée par une Société de gens de lettres, et publiée en 1826 :

« Nous voici arrivés à la fameuse Courtille, par laquelle, entre cent guinguettes, on arrive sur la hauteur de Belleville. Dans cette large & longue rue, empire éternel de la joie, on distingue la grande guinguette de l'immortel Desnoyers, & quelques autres dont les salles immenses se remplissent l'hiver de milliers de familles, & les jardins, en été, de danseurs & de danseuses qui n'ont pas reçu les leçons des professeurs du Conservatoire. Là il n'est question ni des Grecs, ni du 3 p. 100, ni des Jésuites, ni de l'Espagne, ni de la Sainte-Alliance, ni de la République d'Haïti. On n'y songe qu'à bien boire, à bien manger, à danser, etc.... C'est un spectacle vraiment curieux dans la soirée d'un beau dimanche du printemps ou de l'été. Tout est confondu dans la rue de Paris, depuis la barrière jusqu'auprès de l'entrée du bourg. Ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnet, femmes en chapeau, marchands de fruits, de petits pains, tout circule, tout monte ou descend confusément, sans se presser, sans se heurter ; & cha-



cun cherche, sans être troublé, l'enseigne de la guinguette où l'on vend du bon petit vin à dix ou douze sous le litre, ou quinze sous la bouteille, du bon veau, de l'excellente gibelotte de lapin, de l'oie, soit en daube, soit rôtie, etc.

« En entrant dans les grandes guinguettes, on est d'abord frappé de la quantité de ragoûts & de rôtis qui garnissent un long & large comptoir, & de l'activité prodigieuse de plusieurs femmes de service & de deux ou trois cuisiniers ; sous une vaste cheminée, trois ou quatre broches, les unes sur les autres, chargées de dindons, de poulets, de longues de veau, de gigots de mouton, tournent incessamment devant un grand feu dont la chaleur se fait sentir au loin. A quelque distance de là, le vin coule à grands flots des brocs dans les bouteilles, dont une n'est pas plutôt remplie qu'elle est remplacée par une autre. Au milieu de cette affluence d'acheteurs, les personnes qui débitent les comestibles & le vin conservent un sérieux imperturbable, une présence d'esprit comparable à celle d'un bon général d'armée. C'est à la Courtille que se donnent presque tous les repas de noces de la petite bourgeoisie, des petits marchands & des ouvriers des quartiers de la capitale qui avoisinent cette barrière, & même de ceux qui s'étendent jusqu'à la rive droite de la Seine. »

Le tableau a été ressemblant, mais il ne l'est plus. Desnoyers, « l'immortel Desnoyers, » a disparu comme avait disparu « l'immortel Ramponneau. » La Cour-

tille n'est plus que l'ombre d'elle-même, & n'étaient les souvenirs joyeux qu'elle rappelle, elle ne mériterait guère plus qu'une autre barrière une mention honorable dans ce petit livre. Sa décadence a commencé le jour où l'on a coupé les lilas de Romainville & planté des maisons dans les prés Saint-Gervais. C'était le Longchamp dominical du peuple, cette rue de Paris qui va de la rue du Faubourg-du-Temple jusqu'au sommet de Belleville, — un Longchamp qui, le Mercredi des Cendres de chaque année, devenait une débauche crapuleuse connue de l'Univers sous le nom de *Descente de la Courtille*. On continuera à monter à Belleville, mais j'espère qu'on ne descendra plus de la Courtille.

Tout ce que je regrette, c'est l'*Ile-d'Amour* & le *Moulin de la Galette*, les groseilles à maquereau de Belleville & les lilas de Romainville, — autant de souvenirs d'enfance & de jeunesse bons à respirer encore, quoique un peu éventés.

Je les ai chantés quelque part,  
Ces souvenirs de ma jeunesse  
Qui, jusqu'à l'heure du départ,  
Me tiendront le cœur en liesse.

Parlez, pédants vêtus d'ennui ;  
Prêchez, quakers ; riez, coquettes :  
Je n'entends plus rien aujourd'hui,  
Mais là, plus rien ! de vos sornettes.

Je n'ai d'oreilles désormais  
Que pour les voix, de pleurs mouillées,

Qui me disent combien j'aimais  
Toutes les choses oubliées...

Par dédain de notre Présent  
Et de l'Avenir (un mensonge!)  
Comme en un Léthé bienfaisant,  
Dans le Passé je me replonge...

---

## LA BARRIÈRE DE RIOM

A celle-là je ne donnerai que bien strictement ce que je lui dois, — un salut. Ce n'est pas parce qu'elle n'était « décorée d'aucun monument d'architecture, » c'est tout simplement parce qu'elle n'est pas le moins du monde intéressante.

Les agents voyers l'appelaient *Barrière de Riom* parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, qui devint plus tard la rue de l'Orillon, — ce qu'elle aurait dû être d'abord, puisqu'elle conduisait, dès le commencement du dix-huitième siècle, à la *Ferme de l'Orillon* indiquée sur le plan de Roussel.

Mais le peuple, qui éprouve le besoin de débaptiser les gens & les choses, l'appelait *Barrière Ramponneau*, en souvenir du fameux cabaretier qui eut l'honneur d'avoir pour avocat — gouaillieur, — dans son procès avec le sieur Gaudron, le même homme que les

Sirven & les Calas avaient eu pour avocat indigné, Arouet de Voltaire. Ramponneau avait tort, mais l'esprit a toujours raison en France, & le sieur Gaudron perdit un procès qu'il aurait dû gagner, — s'il y avait eu des juges à Berlin. A ma première cause, je me ferai défendre par Léon Gozlan, — un maître.

---

## LA BARRIÈRE DES TROIS-COURONNES

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, & consistait en un bâtiment avec arcades & colonnes. Ce nom, rue et barrière le devaient à l'enseigne d'un des nombreux cabarets voisins : l'*Élysée*, la *Folie-Raison*, le *Jardin du Delta*, etc., cabarets, c'est-à-dire guinguettes, où l'on buvait un petit *guinguet* — transformé plus tard en *ginglet*, puis en *jinglard* — qui faisait immédiatement entrer en danse les jambes & le cœur des buveurs & des buveuses. Et gai, gai, gai, la faridondaine ! Et gai, gai, gai, la faridondé ! Il n'y a rien de tel que la douleur pour vous donner envie de vous amuser : il n'y a rien comme le travail pour vous faire aimer le plaisir.

C'était là, à cette barrière des Trois-Couronnes, dans ce *Jardin du Delta*, — « où de fraîches jeunes filles, trompant la surveillance de leur mère, venaient

gaiement s'exposer aux dangers de la séduction, » raconte un écrivain du temps, — que, il y a une vingtaine d'années, se trouvaient les fameuses *Montagnes françaises*, d'où dégringolaient tant de fragiles vertus en bonnet, côte à côte avec d'audacieux commis de nouveautés, vulgairement appelés *calicots*. Tous les dimanches, grande fête invariablement couronnée par un feu d'artifice « superbe » — comme tous les feux d'artifice. Les *Montagnes françaises* ont disparu avec les grisettes & les calicots ; le *Jardin du Delta* a eu le sort de Tivoli & de Beaujon : une rue nouvelle l'a coupé en deux.

---

## LA BARRIÈRE DE MÉNILMONTANT

Celle-là vaut un peu mieux.

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, & se composait, comme décoration, de deux bâtiments ayant chacun trente-deux colonnes avec arcades. Elle conduisait au village de Ménilmontant — qui s'était appelé *Mesnil-le-Maudan* — où vinrent s'installer, au lendemain de la Révolution de 1830, les disciples du comte Henri de Saint-Simon, tant raillés par M. Louis Reybaud & par d'autres Reybaud de grand & de petit format, les uns plus ou moins spirituels, les autres plus ou moins bêtes...

Tous les efforts humains, même inaboutis, me touchent profondément, je l'avoue. Toutes les protestations de l'intelligence, même celles qui vont au delà des colonnes d'Hercule de la raison, me trouvent respectueux, — quand elles ne me trouvent pas enthous-



siaffe. Je ne sais pas assez ce qu'une idée peut cacher de fécond en elle, dans l'avenir, pour me permettre de la railler, — même d'un sourire. Je regarde, j'écoute, j'essaye de comprendre, de deviner ; & si ma conscience me crie, comme mes yeux, que je ne suis pas en face de charlatans, mais d'hommes de bonne foi & d'esprits chercheurs, je m'incline, & souvent j'applaudis. La foule condamne, parce qu'elle est foule, — c'est-à-dire troupeau ; mais j'ai l'habitude d'en appeler de ses arrêts à ceux des privilégiés de l'intelligence, à ceux des nobles penseurs qui cherchent persévéramment chaque jour à rapprocher de plus en plus l'homme de Dieu, afin de les faire communier ensemble plus intimement & plus grandiosement, — Christophe Colomb de la vieille société en quête d'une Amérique plus hospitalière aux tentatives de réforme & aux expériences de bonheur. La foule a hué les Saint-Simoniens ; mais des écrivains de talent, de conscience & de cœur les ont dessouillés de cette boue par leur estime.

Je n'oublie pas, d'ailleurs, que la foule a ricané devant le Christ lorsqu'il allait au Calvaire, — qu'elle a laissé torturer Galilée, bannir Dante, brûler Savonarole, Jean Huss, Jérôme de Prague & tant d'autres martyrs dont la liste est lamentablement longue. Car le champ de l'Humanité, à peine ensemené, a vu des apôtres nombreux, & dévoués jusqu'à la mort, y tracer de rudes sillons, d'où le grain n'est sorti qu'après de pénibles attentes. Combien de ces illustres inconnus,

qui avaient à un si haut point la conscience des vérités morales, — « cette évidence du cœur » qui ne s'égare jamais, — combien sont morts que nul n'a regrettés, que nul n'a encouragés & soutenus ! Combien, martyrs obscurs, expièrent dans les larmes & dans les tourments l'irrémissible crime d'aimer Dieu dans sa créature, vouée aux terribles labeurs & aux sueurs de sang ! On ne soupçonne pas ce que cette fournaise ardente du devoir & du dévouement a dévoré de vaillantes intelligences & englouti de vaillants cœurs, épurés à son contact comme l'or dans la coupelle...

Étrange destinée, n'est-ce pas, que celle de la pensée humaine & de l'idée philosophique ? Voyager toujours à travers les mondes entre ces deux écueils également désastreux : le Charybde de l'Indifférence & le Scylla de l'Oppression ! Étrange, mais surtout douloureuse destinée, — peu faite pour tenter les âmes vulgaires & les petits esprits.

Mais il en est de l'Idée comme des planètes : si elle a ses éclipses, elle n'en reparait pas moins lumineuse ; elle n'en reprend pas moins, à une heure donnée, son cours régulier, normal, logique, sa marche irrésistible & souveraine. Voilà pourquoi je m'incline, respectueux & attendri, devant tous les efforts, toutes les tentatives, tous les essais & tous les rêves.

« Vieux soldats de plomb que nous sommes,  
Au cordeau nous alignant tous,  
Si des rangs sortent quelques hommes,  
Tous nous crions : A bas les fous !

-

On les persécute, on les tue,  
 Sauf, après un lent examen,  
 A leur dresser une statue  
 Pour la gloire du genre humain.

. . . . .  
 Qui découvrit un nouveau monde?  
 Un fou qu'on raillait en tout lieu.  
 Sur la croix que son sang inonde  
 Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.  
 Si demain, oubliant d'éclore,  
 Le jour manquait, eh bien! demain  
 Quelque fou trouverait encore  
 Un flambeau pour le genre humain! »

Fou! Ah! tout au rebours du vieux roi Lear, je m'écrierai volontiers : « Mon Dieu! faites-moi la grâce d'être fou!... »

Mais me voilà bien loin de Ménilmontant & de la retraite qu'y avaient choisie les Saint-Simoniens après 1830.

Ce n'était pas la première fois que l'Idée consentait, pour ainsi dire, à se faire chair & action, & cette tentative n'avait en soi rien d'anormal & d'extravagant. La philosophie a toujours semé sa parole là où elle a pu, dans les foules & dans les solitudes, sur les grandes routes & au bord des mers ; toujours elle a eu ses jardins, ses académies, ses portiques, ses collines, ses fleuves : Ménilmontant fut son cap Sunium.

Cela ne dura pas, quoique cela pût durer, — malgré l'autocratie parfois trop russe du Père Enfantin, que ses prédicateurs d'office, Abel Transon, Laurent, Édouard Charton, Émile Barrault, appelaient *la Loi*

*vivante*, — malgré aussi la *femme-Messie*, — malgré enfin quelques autres puérités qui sentaient trop l'homme. Cela ne dura pas. Le schisme s'introduisit dans la doctrine, qui eut immédiatement des séparatistes, à la tête desquels Bazard. Après le schisme, la cour d'assises, où le *Père suprême*, dit *la Loi vivante*, fut condamné, le 28 août 1832, à un an de prison & cent francs d'amende; puis, après la condamnation, l'oubli. Oui! le vent de l'indifférence balaya les autels de cette religion pittoresque, & les apôtres de Saint-Simon abandonnèrent pour toujours la verte colline où ils avaient planté leurs tentes, — en emportant, comme Anchise, leurs dieux sur leurs épaules...

J'ai souvent gravi cette colline, rêvant aux gens disparus & aux schismes évanouis. J'ai été frapper à la porte, close désormais, de ce Paraclet philosophique, aujourd'hui morcelé, transformé, & toujours je me suis demandé pourquoi les Saint-Simoniens avaient été choisir cette rue tumultueuse, bordée de cabarets comme la *Barque à Caron*, les *Barreaux Verts*, le *Grand Balcon*, le *Lever de l'Aurore*, les *Armes de France*, etc. Un pareil voisinage devait exercer une influence fâcheuse. Quand on travaille à l'émancipation de la race humaine, il ne faut pas vivre dans son contact permanent; quand on cherche les moyens de purifier l'atmosphère morale d'une société, il ne faut pas respirer le même air qu'elle. On ne fonde, d'ailleurs, rien de grand, de bon, d'utile, de durable que dans la solitude. Les Pères avaient les Thébâides.

A peu près à la même hauteur que la communauté saint-simonienne est un ancien hôtel du dix-huitième siècle, transformé en hospice d'orphelins, où vivait un solitaire d'une autre sorte, le *Solitaire de Belleville*, l'auteur applaudi de la *Chercheuse d'esprit*, le mari de la belle mademoiselle Duronceray, que courtisait le trop galant maréchal de Saxe. J'ai nommé Favart.

Une anecdote connue, mais qui se trouve tout naturellement au bout de votre plume & qu'il m'est impossible de ne pas citer, c'est celle qui concerne le vainqueur de Fontenoy, amoureux — je ne dis pas amant — de madame Favart. Maurice de Saxe la poursuivait de ses assiduités compromettantes jusque sur les hauteurs de Ménilmontant, dans la retraite choisie par son mari. Un jour qu'il s'y rendait, l'esprit en belle humeur, un des fers de son cheval se perd en route; il s'en aperçoit, & mettant aussitôt pied à terre, il s'adresse à un maréchal ferrant dont la forge était située à la place où devait être un jour la barrière qui n'y est plus. — « Un fer, bonhomme! » dit-il. Le forgeron, sans savoir qu'il s'adresse à un maréchal comme lui, — un peu plus noble que lui, cependant, — lui donne instinctivement du Monseigneur, tout en prenant exactement mesure du pied de son cheval. Au moment où il va mettre le fer au feu, Maurice de Saxe le retient, en disant: — « Un instant, bonhomme! Tu me fournis là de mauvaise marchandise. Tiens! » Et prenant le fer entre ses mains, il le casse en deux mor-

ceux qu'il jette ensuite au rebut. Un second fer a le même sort, un troisième aussi. Le vainqueur de Fontenoy, qui était fier de faire étalage de sa force extraordinaire devant un ouvrier, allait continuer ; le forgeron l'en empêcha : — « Pardon, monseigneur, lui dit-il ; je sais ce qu'il faut pour que monseigneur trouve le fer à son goût... » Et s'emparant du fer qu'allait casser Maurice de Saxe, il le met au feu, souffle, &, lorsqu'il est suffisamment rouge, le lui présente : — « Si le cœur vous en dit à présent, monseigneur?... » Le conquérant de la Courlande, qui ne tient pas à se brûler les doigts, refuse, laisse l'ouvrier achever sa besogne, &, pour le récompenser, lui donne un écu de six livres. — « Votre écu ne vaut rien, monseigneur, » dit en goguenardant le forgeron, qui avait cassé la pièce en deux morceaux comme Maurice de Saxe le fer à cheval. — « Diable ! » fait celui-ci en fournissant un second écu qui a le sort du premier, puis un troisième qui a le sort du second. — « Bien joué ! s'écrie le comte émerveillé de rencontrer une force égale à la sienne ; bien joué, mon ami ! C'est me rendre la monnaie de ma pièce ! » Et pour ne pas être trop puni de sa fanfaronnade, qui en effet aurait pu lui coûter cher, si le forgeron eût continué à casser en deux & à jeter à la ferraille tous les écus qu'il lui présentait, il lui donna une pièce d'or d'un petit module, par conséquent d'une prise difficile, — & s'en alla au galop de son cheval refermé.

Un rude compagnon, n'est-ce pas, ce maréchal fer-

rant de la Chaussée Ménilmontant? Et comme l'on s'explique la prise de la Bastille & la chute de la monarchie! Rien ne résiste à des *poignes* comme celle-là.

---

## *LA BARRIÈRE DES AMANDIERS*

On ne pouvait trouver un nom plus fleuri pour un voisinage plus mélancolique : c'est à vous donner envie d'aller vous faire enterrer tout de suite. Car, personne ne l'ignore, cette barrière — qui venait immédiatement après celle de Ménilmontant & dont les deux petits pavillons avaient été reconstruits en 1837 par l'architecte Jay — était située en face de la terrasse du Père-Lachaise, qui occupe tout un côté du boulevard & dont une longue file de tombeaux coquets & empanachés de verdure semble faire des appels aux passants.

Appels rarement entendus, frais de séduction presque toujours perdus ! Les passants passent rapidement, heureux de vivre en pensant qu'il y a là un peuple entier de morts auxquels ils comptent bien ne se mêler que le plus tard possible ; ils passent &, dans



leur joie puérile d'être encore de ce monde quand tant de gens — & de braves gens — n'en sont plus, ils vont s'installer sous les gloriottes des cabarets qui confinent au cimetière. Jamais le vin ne leur a paru aussi bon !

C'est une tradition païenne que ces libations faites sur les cercueils, & qu'on ne trouve pas du tout indécente, — tant on a une morale facile en ce « plaisant pays de France ! » On vient d'enterrer un ami, un parent, quelqu'un de cher, une partie de soi-même, — la meilleure presque toujours : au lieu de s'en revenir vite chez soi pour y cacher ses larmes, on se laisse prendre le bras par des indifférents qui ont « perdu leur journée » & veulent l'employer d'une façon guillerette ; on se laisse entraîner par eux dans un des nombreux *débats de consolation* qui ont poussé autour du cimetière comme des champignons autour d'une planche pourrie, — & l'on boit, & l'on se console ! Il faut bien noyer ses chagrins, — quitte à voir apparaître, plus menaçants, ceux d'entre eux qui savent nager...

Ah ! si les morts savaient combien peu ils sont regrettés, combien vite ils sont oubliés, ils ne voudraient jamais se laisser enterrer !

Son nom, la Barrière des Amandiers, le devait à la rue qui vient aboutir en cet endroit, — un chemin sinueux, ondoyant & divers à la fin du siècle dernier, une voie régulière & monotone depuis le commence-

ment de celui-ci. Singulière fée, l'Édilité ! Sous prétexte de nettoyer & d'embellir, elle gâte & enlaidit. J'aimais mieux les viettes d'autrefois, qui s'en allaient de guingois, avec mille zigzags, compromettants peut-être pour leur dignité, mais amusants au possible ; elles avaient de la boue parfois, des ornières, de la poussière, toutes sortes d'inconvénients, mais je n'en raffolais pas moins, — parce qu'elles conduisaient toujours, à travers champs, à quelque Moulin de la Galette, vers quelque gai cabaret aux barreaux verts, où l'on buvait du vin plus vert encore.

Je les ai suivis, ces chemins,  
D'abord tout seul, dans mon enfance,  
Puis à deux, mes mains dans les mains  
De je ne sais plus quelle Hortense.

Infidèle, t'en souviens-tu ?...  
A défaut d'autres, la mémoire  
Peut passer pour une vertu...  
Si je racontais ton histoire ?....

Mais à quoi bon ? Le merle blanc  
Des femmes est encore à naître ;  
Faut-il donc s'en percer le flanc  
Ou s'en jeter par la fenêtre ?...

Si l'une me trompa jadis,  
Depuis j'en ai trompé vingt autres,  
Ou sinon vingt, pour le moins dix...  
Mes trahisons valent les vôtres !

Nous sommes quittes désormais,  
Chère âme que j'ai méconnue !  
Vous m'aimiez et je vous aimais...  
Ah ! si vous étiez revenue !

## LA BARRIÈRE D'AUNAY

.

Celle-là était fermée longtemps avant la suppression officielle des barrières, parce qu'on avait reconnu sa parfaite inutilité. C'était une brave vieille fille qui, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa retraite, n'avait jamais trouvé l'occasion de faire parler d'elle, en bien ou en mal, regardant chaque passant comme un événement & ne songeant qu'à faire dévotement son salut en remâchant les deux versets de psaume gravés sur le portail du cimetière du Père-Lachaise, son voisin d'en face :

*Spes illorum immortalitate plena est.*

*Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.*

Elle s'était appelée, à l'origine, *Barrière de la Folie Regnault*, puis *Barrière Saint-André*; son troisième nom lui venait de sa proximité de la Ferme d'Aunay,

depuis longtemps disparue. Maintenant elle ne s'appelle plus du tout. Ce qui la recommande un peu à notre attention, c'est aussi sa proximité de l'ancienne *Folie-Genlis*, qui se trouvait en deçà d'elle, vers le numéro 38 ou 40 de la rue des Amandiers-Popincourt. Cette *Folie*, dont il reste encore quelques pierres & quelques arbres, avait commencé par être la petite maison du comte de Genlis, un aimable libertin ; elle finit par être celle de Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, sa femme, une aimable libertine aussi, — mais plus prude que les femmes légères ne se donnent la peine de l'être. Vous connaissez cette *authoress*, qui préludait à tant d'œuvres indigestes à force d'être bourrées de morale, en courant les champs vêtue en Amour couleur de rose avec le cordon rouge & la croix émaillée de chanoinesse ; ce *bas bleu* qui criait au scandale à propos des autres & qui scandalisait tout le monde par ses audaces galantes, — au point de mériter ce distique :

Armoirède s'épuise en efforts superflus,  
La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus...

C'est celle-là qui ne me réconcilierait pas avec les *Mémoires intimes* ! car, après ceux de Jean-Jacques, je n'en connais pas qui, plus que les siens, blessent le goût, la délicatesse — & la morale. Si encore elle avait été sincère comme Rousseau ; si elle nous avait tout dit, — par exemple sa liaison d'une heure avec Mirabeau !

## *LA BARRIÈRE DE LA ROQUETTE*

Une barrière sinistre entre toutes, & dont le dossier est gros, quoiqu'elle n'ait été ouverte qu'en 1820, c'est-à-dire une trentaine d'années après les autres.

Et cette physionomie, elle ne la devait pas seulement à son voisinage du cimetière du Père-Lachaise, en face duquel elle se trouvait, mais aussi, mais surtout à son voisinage du Newgate parisien, la prison de la Roquette, où depuis 1851 se font les exécutions. Un cimetière est une prison d'où l'on ne songe pas à s'évader, — parce qu'on s'y trouve bien; une prison est un cimetière où l'on est enterré vivant, & où, par conséquent, on souffre de toutes les angoisses d'une lente agonie.

Le Père-Lachaise, d'ailleurs, quand on sait le regarder du bon côté, avec de bons yeux, n'a pas un aspect trop rébarbatif. C'est une série de blanches villas

qui s'échelonnent en amphithéâtre, du boulevard d'Aunay au sommet du Mont-Louis, au milieu d'une forêt toujours verte où s'ébattent des milliers d'oiseaux libertins & bavards. Quand le soleil saupoudre d'or le sable des allées & les frontons de ces coquets petits temples mortuaires, les promeneurs accourent par essaims s'assurer que les jardiniers du cimetière ont gagné l'argent qu'ils leur ont donné pour entretenir de larmes fraîches les fleurs plantées sur leurs chers parents & renouveler les couronnes d'immortelles qui sont chargées de témoigner de la vivacité & de la durée de leurs regrets. Ces jours-là, quand la foule se répand dans les rues de cette ville funèbre, — qui a son faubourg Saint-Germain & son *faubourg Antoine*, — ces jours-là, il serait impossible de croire que ces vivants sont chez les morts : ils se promènent dans ces Tuileries-là comme dans les autres, — avec plus de plaisir peut-être, en tous cas avec plus de curiosité. Songez donc ! il y a des monuments pour tous les goûts, pour les gens sérieux & pour les gens badins, pour les amoureux & pour les Joseph Prudhomme, pour les bourgeois & pour les artistes. C'est là, en effet, que sont les poussières de La Fontaine & de Molière, de Talma & de mademoiselle Duchesnois, de Dupuytren & de Larrey, de Ney & de Suchet, de Dulong & de madame Raspail, du général Foy & du général Boyer, de Manuel & de Benjamin Constant, de Monge & d'Arago, d'Héroid & de Boïeldieu, de Gérard de Nerval & d'Alfred de Musset, etc., etc., —

une populace d'hommes illustres, guerriers, magistrats, poètes, artistes & savants ! Ah ! la Mort est une abominable faucheuse ! Elle n'a pas le moindre respect pour le génie, pour la beauté, pour la jeunesse, — pour tout ce qui, précisément, mériterait de durer longtemps, sinon toujours ; elle abat, elle abat, elle abat, corneille sinistre, les noix pleines aussi bien que les noix vides, les épis verts aussi bien que les épis pourris, Balzac aussi bien que Poulmann, Lucien de Rubempré aussi bien que Lafouraille, Élisabeth Mercœur aussi bien qu'Élise Sargent ! Toutes ces poussières — les unes nobles, les autres viles — pèsent aussi peu pour elle : elle les disperse avec la même indifférence aux quatre vents du ciel. Que lui importe que ne soit plus ce qui a commencé par ne pas être ?... Et que lui font les milliards d'ossements des hommes qui ont vécu en regard des milliards d'ossements des hommes qui sont destinés à vivre ?...

Mais ce n'est pas la mort qui est à craindre, c'est *le mourir*, — c'est cette dernière minute dans laquelle tient un siècle quelquefois, le passé qui n'est plus & l'avenir qui ne sera jamais. Minute pleine d'affres horribles, surtout pour le condamné qui, aux premières lueurs de l'aube — qui doivent lui paraître bien rouges, — franchit le seuil de la prison de la Roquette & les quatre ou cinq marches de l'échafaud, un seuil aussi, celui de l'Éternité ! Il n'a pas le temps de distinguer un seul visage parmi ces milliers de curieux venus là comme au spectacle, — un beau cin-



quième acte, en effet, cette guillotinode, — & cependant, durant ce court espace de temps, il a pu repasser vingt ou trente années de sa vie, se revoir enfant, adolescent, homme, innocent d'abord, coupable ensuite & enfin criminel ! Quelle lie amère ces souvenirs d'enfance & de jeunesse ont amenée sur ses lèvres violacées par l'épouvante du châtiment suprême ! Il voudrait crier, parler, prier, supplier, demander une éternité de repentir pour son crime d'une heure ; mais la voix lui manque, sa langue se colle à son palais desséché, brûlé par la plus lâche des peurs humaines : il n'a plus de salive, — cette huile essentielle de la parole !

En face de la prison de la Roquette, désignée officiellement sous le nom de *Dépôt des Condamnés*, est une autre prison, celle des *Jeunes Détenus*, — celle-ci antichambre de celle-là, le prologue en face de l'épilogue, l'exposition en regard du dénouement, — la pépinière de la forêt-crime, dirait Victor Hugo. Les hôtes de la Roquette sont au nombre de quatre cents environ ; ceux de la maison de correction des Jeunes Détenus, cinq cents. Cela promet. Ah ! Misère ! quand auras-tu donc fini ton œuvre démoralisatrice ?

---

## LA BARRIÈRE DES RATS

Son nom est toute son histoire : il est court, elle ne sera pas longue.

Quoi qu'en prétende le respectable J. de La Tynna, en son vivant membre de la Société académique des sciences, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, & propriétaire-rédacteur de l'*Almanach du Commerce*, on peut très-bien, & sans longue-vue, « découvrir la cause du nom de cette barrière, » qui est celui de la rue qui y conduisait. Il suffit pour cela de se rappeler l'état d'abandon dans lequel était, il y a soixante-dix ans, le quartier de la Roquette, — un véritable désert. Or les déserts qui avoisinent les villes ont pour habitants naturels les rats, qui y trouvent aisément à vivre & même à s'engraisser. Le révérend J. de La Tynna n'avait donc pas vu l'armée de rongeurs que contenait l'Éléphant de la Bastille, — cet

autre cheval de Troie? Maintenant, il peut se faire que je me trompe; il est même certain que je me suis trompé en affirmant ce que je viens d'affirmer avec tant de conviction, — ce qui est le plus vraisemblable ayant, en ce monde, l'habitude d'être le moins vrai. Et puis je me souviens à temps du premier nom de la rue aux Rats : c'était *Rue Lair* ou *Rue de l'Air*. Vous voyez d'ici la pente... Batignolles vient bien de *Batifolium*!

Avec tout cela, j'ai oublié de vous dire que la Barrière des Rats, ornée d'un bâtiment à deux péristyles de quatre colonnes chacun, était fermée depuis longtemps déjà lorsque arriva le 1<sup>er</sup> janvier 1860.

---

## LA BARRIÈRE DE FONTARABIE

A propos de celle-là aussi, le savant & naïf propriétaire-rédacteur de l'*Almanach du Commerce* — un livre énorme! — n'a pas craint d'avouer son ignorance. « Nous ne savons d'où vient le mot *Fontarabie*, » dit-il à la page 221 de son *Dictionnaire*.

*Fontarabie*, monsieur, vient de *Fons rapidus* en latin & de *Fuenterrabia* en espagnol. C'est une ville située sur la Bidassoa, à l'embouchure de cette rivière, dans le golfe de Gascogne. Voilà déjà une source. Il y en a d'autres. Fontarabie a été assiégée à plusieurs reprises, notamment en 1521 & en 1794. 1794 est une date bien rapprochée de celle du baptême des barrières parisiennes; & cependant ce n'est pas au siège du 1<sup>er</sup> août 1794 que celle-ci dut son nom, puisque je le retrouve sur le plan de Roussel, gravé en 1731. Ne vous rappelez-vous donc plus, monsieur & cher con-

frère, la conférence politique de l'Ile des Faisans? Ne saviez-vous donc pas qu'un petit village situé à l'est de Paris, à droite du Mont-Louis, avait gardé le souvenir de cette conférence, comme plus tard le petit village d'Austerlitz, à gauche de la Salpêtrière, celui de la fameuse bataille que Napoléon faillit ne pas gagner? Le village de Malakoff, dans la plaine de Vanves, n'a pas non plus d'autre origine. Ah! monsieur & cher confrère, votre *Dictionnaire* est certainement précieux pour les paresseux qui aiment la besogne toute faite, mais il est bien incomplet; & si vous étiez encore de ce monde, vous en conviendriez volontiers avec moi.

La barrière de Fontarabie s'appelait aussi *Barrière de Charonne*, parce qu'elle conduisait au village de Charonne, dont l'église, une des plus anciennes de la banlieue, est perchée sur la crête de la montagne, comme un phare pour les âmes en détresse.

C'est de cet endroit que, lors des troubles de la Fronde, Paris étant partagé en deux camps, S. M. Louis XIV, roitelet abrité sous

L'écarlate linceul du pâle Mazarin,

contemplait les progrès de l'insurrection au faubourg Saint-Antoine, où Turenne, qui commandait en son nom, eût écrasé l'armée des Frondeurs, commandée par le prince de Condé, si mademoiselle de Mont-

pensier n'eût fait tirer à temps le canon de la Bastille.



En cet endroit aussi, le 30 mars 1814, les Parisiens soutinrent vaillamment l'attaque des Cosaques & leur firent même rebrousser deux ou trois fois chemin ; mais là comme aux buttes Chaumont, comme à la barrière de Clichy, comme à l'avenue de Vincennes, le courage dut céder devant le nombre. Les Parisiens furent culbutés à leur tour jusque dans le Père-Lachaise, où ne craignirent pas de les poursuivre les Russes de la division du prince Gortschakoff. Ceux qui furent tués là n'eurent pas loin à aller pour se faire enterrer.

Pour ces héros vaincus  
Nul n'a fait d'oraison suprême,  
Nul n'a conté leurs jours vécus  
Obscurs tout comme leur mort même.

Ils sont tombés, épis humains,  
Sous la faux du grand Faucheur sombre,  
Agitant encore leurs mains  
Lorsque leurs yeux se couvraient d'ombre...

. . . . .

Braves gens ! Pauvres gens aussi !  
Martyrs de leur patriotisme ,  
Au lieu de leur dire merci,  
Je crois qu'on a dit *chauvinisme* !

Les Cosaques de l'avenir  
Les vengeront de cette injure...  
Eh bien ! ils peuvent revenir :  
Je serai *chauvin*, je le jure!

---

## *LA BARRIÈRE DE MONTREUIL*

Les boulevards autrefois extérieurs qui, à partir de la barrière des Amandiers, ont une physionomie mélancolique, à cause du voisinage du Père-Lachaise, redeviennent un peu plus gais à partir de la barrière de Montreuil. Les marchands d'immortelles, de croix toutes préparées où il n'y a plus que votre nom à mettre, les marbriers, enfin les gens qui vivent de la mort & qui, par conséquent, n'ont jamais de mort-saison, ont disparu. On tourne le dos au cimetière en s'avancant vers le Trône.

Montreuil ! Il y a des noms de villages qui sonnent plus agréablement que d'autres, — probablement parce qu'ils ont des grelots que les autres n'ont pas : Fontenay-aux-Roses sent bon ; Montmorency évoque le souvenir de mesdemoiselles Galley & Grafferiend ; Montreuil vous fait venir l'eau à la bouche, — à cause



de ses savoureuses pêches... Et, à ce propos, n'avez-vous pas remarqué combien il est difficile de se procurer des cerises à Montmorency, des fraises à Fontenay, du chasselas à Fontainebleau, des pêches à Montreuil? Toutes ces excellentes choses sont achetées d'avance, sur pied. Allez à la Halle, vous en aurez, & cela vous coûtera moins cher.

Fontenay-aux-Roses s'enrichit depuis une vingtaine d'années en cultivant des fraises. Montreuil s'enrichit depuis plus d'un siècle en cultivant des pêches, — « les plus belles qui soient sur le globe, » déclare Mercier, qui ajoute : « Or les pêches, en certain temps, valent six livres pièce. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or. »

Le prix a baissé un peu depuis Mercier ; cependant, à de certains moments, il s'élève très-haut. On m'a montré un *pêchier* à qui sept pêches ont rapporté un jour deux cents francs, dans les circonstances plaisantes que je vais dire. Les pêches sont rares, — plus que rares, rarissimes ; on en trouve très-peu à Montreuil, & pas du tout à Paris : il fait un panier de dix des plus belles, sans tare aucune, & les porte à un marchand du Palais-Royal, qui en avait besoin.

— Des pêches superbes ! Combien me les vendez-vous ?

— Il y en a dix : à cinq francs pièce, cela fera cinquante francs.

— Cinquante francs ! C'est exorbitant !...

— C'est à prendre ou à laisser... Je ne suis pas embarrassé de leur placement : ce sont les seules qu'il y ait à Paris en ce moment...

— Si, du moins, j'étais sûr qu'elles sont toutes bonnes...

— Qu'à cela ne tienne : goûtons-y !...

Le pêcheur prend une pêche, l'ouvre en deux, en offre une moitié au marchand & garde l'autre pour lui.

— N'est-ce pas qu'elles sont exquisés ?

— J'en conviens, celle-ci est fort bonne....

— Toutes sont ainsi.

— Eh bien ! je vous les prends... Cela fait donc ?...

— Toujours cinquante francs.

— Mais il n'y en a plus que neuf !...

— C'est à prendre ou à laisser... Si vous ne vous décidez pas aujourd'hui pour cinquante francs, je vous avertis que demain cela vous en coûtera cent...

— Ta ! ta ! ta ! Dix pêches, passe encore, mais neuf ? J'aime mieux vous les laisser pour compte...

— Vous avez tort.

Là-dessus le pêcheur s'en va tranquillement avec son panier de pêches, &, quelques heures après, envoie un sien compère, stylé par lui, au Palais-Royal, chez le marchand, qui était précisément en train de regretter les neuf pêches, parce qu'il s'était engagé à en fournir une demi-douzaine au moins, le lendemain, à un banquier qui avait à déjeuner une capricieuse fille d'Eve. Le même dialogue s'engagea :

— Combien vos neuf pêches ?

— Cent francs.

— Cent francs ! Y songez-vous ? J'ai refusé ce matin un panier de dix qu'on m'offrait pour cinquante francs...

— Elles n'étaient probablement pas aussi belles que les miennes.

— Les vôtres sont belles, sans doute, mais qui me garantit de leur excellence ?

— Qu'à cela ne tienne : goûtons-y !

Et prenant au hasard une pêche dans son panier, le compère en présente la moitié au marchand & croque l'autre.

— Un vrai sucre, n'est-ce pas ?...

— Très-bonne, en effet... Allons, je me décide, quoique cela me paraisse bien exagéré comme prix. Nous disons donc que huit pêches font...

— Cent francs, je vous l'ai dit.

— Comment, cent francs ! Neuf, à la bonne heure, & encore ! Mais huit ?...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Je vous les laisse !

— A votre aise. Seulement je vous préviens que demain elles vaudront deux cents francs.

— Ta ! ta ! ta ! Deux cents francs ! comme vous y allez !

— Serviteur !

Et le compère du pêchier s'éloigne. Le lendemain matin, autre compère, avec les mêmes pêches dans un

autre panier. Troisième édition du dialogue que vous connaissez.

— Combien vos huit pêches ?

— Deux cents francs.

— Deux cents francs ! Quelle plaisanterie ! On m'en a offert dix, hier, pour cinquante francs, & je les ai refusées !...

— Vous avez eu tort si elles valaient celles-ci, & j'en doute.

— Deux cents francs ! Et peut-être ne sont-elles que belles, vos pêches ?...

— Elles sont aussi savoureuses que magnifiques... D'ailleurs vous pouvez vous en assurer... Cela ne vous coûtera rien.

Une des huit pêches est prise au hasard dans le panier ; une moitié est offerte au marchand, l'autre moitié est avalée par le compère du pêchier.

— Eh bien ?

— Excellente, en effet ; & quoique vous en demandiez un prix extravagant, inouï, je me décide à vous acheter votre panier... Sept pêches sont donc ?...

— Deux cents francs.

— Jamais !

— Comme vous voudrez ! Mais, si vous voulez m'en croire, vous n'hésitez pas plus longtemps, dans votre intérêt : ce soir, vous ne les auriez pas pour quatre cents francs...

— Ah ! bourreau !

Et le marchand paya deux cents francs le même pa-

nier qu'il avait refusé pour cinquante francs, la veille, quand il contenait dix pêches au lieu de sept. C'était dur, mais n'avait-il pas de quoi se venger sous la main ? Les filles d'Opéra, du temps de Mercier, mangeaient pour trois cents louis de pêches : les petites dames de notre temps peuvent bien en manger pour cinq cents francs. Les banquiers sont plus riches que les princes.

---

## *LA BARRIÈRE DU TRONE*

Elle date de 1788, comme les autres barrières, mais elle a des souvenirs bien antérieurs à cette époque ; car c'était le chemin que prenait saint Louis pour aller à Vincennes, où, d'après le naïf récit de Joinville, il rendait la justice, assis au pied d'un chêne, comme un honnête bourgeois qu'il était.

Plus tard, le 26 août 1660, un autre roi — qui ne ressemblait en rien à Louis IX & qui s'appelait Louis XIV — venait s'asseoir là, sur un trône élevé aux frais de la bonne ville de Paris, & ayant à ses côtés Marie-Thérèse d'Autriche, sa femme, pour recevoir l'hommage & le serment de fidélité de ses

sujets. Cérémonie si mémorable, — aux yeux des courtisans, — qu'on éprouva le besoin de la consacrer par l'érection d'un arc de triomphe à nul autre pareil, dont la première pierre fut posée le 6 août 1670, & qui ne fut jamais exécuté qu'en plâtre, comme l'Éléphant de la place de la Bastille. Les courtisans proposent, mais les événements disposent.

Pourquoi avait-on choisi cet emplacement plutôt qu'un autre? Parce que, de toutes les issues de la grande ville, la plupart si laides, c'était la plus convenable; à ce point que c'était par là que les ambassadeurs étrangers faisaient leur entrée solennelle, salués du peuple — ami des fêtes, malgré les impôts qu'elles lui coûtent — jusqu'au monastère de Picpus, où des appartements leur étaient préparés.

Les deux bâtiments carrés bâtis sur les dessins de Le Doux auraient pu avoir plus de grandeur & de pittoresque, précisément à cause de l'importance de cette barrière, vomitoire du faubourg le plus révolutionnaire de la capitale des révolutions. Ce sont des propylées vulgaires, dont la pauvreté n'est pas suffisamment dissimulée par les deux colonnes au haut desquelles on a juché Philippe Auguste & saint Louis.

En 1793, la Royauté étant abolie, la barrière du Trône s'appela tout naturellement *Barrière du Trône renversé*, &, naturellement aussi, elle ne garda pas longtemps cette appellation anarchique, un trône nouveau — impérial cette fois — ayant été fabriqué

avec les débris de l'ancien, retrouvés dans un coin du garde-meuble : ce fut, officiellement du moins, la *Barrière de Vincennes*, que le peuple, esclave des traditions monarchiques, persista à appeler la *Barrière du Trône*.

La place circulaire où viennent aboutir le boulevard Mazas & le boulevard du prince Eugène, & que déshonorent deux petites maisons aux carreaux brouillés, — deux Amathonte soldatesques, — fut pendant quelque temps, sous la Terreur, la succursale de la place Louis XV ; pendant quelque temps la guillotine y fut en permanence. Sur cette place tombèrent des têtes illustres, entre autres celle d'André Chénier, ce *frère aîné des poètes modernes* ; de Roucher, l'auteur des *Mois* ; de la comtesse de Meursin, du président de Bérulle, du duc de Saint-Aignan, de la duchesse de Montmorency, etc.

Idole terrible, la Liberté ! Son front baigne dans l'éther le plus pur, mais ses pieds trempent dans un fleuve de sang, — celui de ses défenseurs comme celui de ses ennemis. Quand cessera-t-elle donc d'exiger ces sacrifices humains, cette reine du Dahomey?...

La Barrière du Trône est riche en souvenirs sombres, en deçà & au delà d'elle.

Au delà, c'est la *Chaussée de Vincennes* où, le 30 mars 1814, deux cent seize élèves de l'École polytechnique, aidés d'artilleurs de la vieille garde, arrê-



tèrent un instant les lanciers russes du général Kamenew en les mitraillant. Il y en eut de tués, un grand nombre de blessés ; mais ils se défendirent héroïquement, comme de vaillants jeunes hommes qu'ils étaient, & la Patrie doit leur en être reconnaissante. On ne saurait mourir d'une plus belle mort.

En deçà, c'est la *chaussée Saint-Antoine*, comme on disait du temps du grand Condé, ou, comme on dit aujourd'hui, le *faubourg Antoine*, la cuve émeutière toujours en fermentation, l'Etna révolutionnaire toujours crachant sa lave ardente. D'abord c'est le pillage du manufacturier Réveillon, à tort accusé d'avoir songé à réduire le salaire de ses ouvriers & dit que le pain était trop bon pour eux. Puis c'est la prise de la Bastille par ces faubouriens las du joug & à bout de misère. Puis c'est l'assaut des Tuileries par eux, le *général* Santerre à leur tête. Puis ce sont les journées des 22 avril, 1<sup>er</sup> & 31 mai 1793, celles de prairial an III, celles de juillet 1830, celles de février & juin 1848. L'histoire de ce faubourg est l'histoire de Paris — écrite à coups de fusils.

Au n<sup>o</sup> 239 est la brasserie Caffin devant laquelle passent & repassent sans cesse beaucoup d'ouvriers de ce quartier populeux, sans se douter que cette *Brasserie de l'Hortensia* a été, sous la Révolution, la maison du général Santerre,

Qui n'eut de Mars que la bière,

& que dans cette maison venait fréquemment Phi-

lippe-Égalité, duc d'Orléans, pour intriguait.

Un peu plus haut, près de la barrière, au n° 203 je crois, était, en 1812, la maison de santé du docteur Belhomme, qui avait alors parmi ses pensionnaires un homme audacieux, le général Malet, compromis quatre ans auparavant dans une conspiration contre Napoléon & incarcéré à la suite de cette affaire. La première fois on avait voulu profiter de l'absence de l'empereur, alors en Prusse; la seconde fois, Malet en voulut profiter encore, mais plus efficacement. « Napoléon est à Moscou; les nouvelles arrivent avec la plus grande difficulté: si on annonçait brusquement sa mort, que deviendrait le gouvernement? » Voilà ce que s'était demandé Malet. L'hypothèse avait des séductions pour un esprit de la trempe du sien: il imagina de la réaliser en jouant sa tête & celle de quelques-uns de ses amis. Vous savez de combien peu il s'en fallût qu'il ne réussît. Il s'était évadé de la maison de santé du docteur Belhomme dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812: le lendemain il était arrêté, &, le 29 du même mois, il était fusillé avec dix de ses complices dans la plaine de Grenelle. Quand il apprit & la conspiration & le châtiment des conspirateurs, Napoléon était aux environs de Mikalewska; « il eut, dit M. de Ségur, des exclamations d'étonnement, d'humiliation & de colère. Quelques instants après, il fit venir plusieurs officiers pour remarquer l'effet que produisait une si étrange nouvelle. Il vit une douleur inquiète, de la consternation & la confiance dans la

stabilité de son gouvernement tout ébranlée. Il put savoir qu'on s'abordait en gémissant & en répétant qu'ainsi la grande révolution de 1789, qu'on croyait terminée, ne l'était pas. »

---

## LA BARRIÈRE DE SAINT-MANDÉ

Ce n'était pas une barrière, — c'était une solitude. Encore aujourd'hui, c'est la porte d'une verte oasis, l'*Avenue du Bel-Air*, où se réfugient, dans la belle saison, les bourgeois & les bourgeoises riches de Paris, — que doit cependant effaroucher un peu, maintenant, ce diable de chemin de fer de Ceinture, qui coupe en deux l'Avenue & mêle de fâcheux sifflements de locomotives aux pépiements des moineaux francs cachés sous les ramures.

Mais, en dépit du chemin de fer, il n'en reste pas moins là, de l'ancienne barrière, à la porte du bois de Saint-Mandé, une avenue égayée par une double bordure de maisonnettes d'une tranquillité & d'une poésie à vous donner envie d'être rentier pour pouvoir dépenser là le restant de vos jours, — & même davantage.

Dans l'une de ces maisonnettes, la quatrième ou cinquième à droite, la plus simple mais non la moins pittoresque, a demeuré—& demeure peut-être encore — une des plus jeunes & des plus jolies pensionnaires du Théâtre-Français.

Du talent ? Ma foi, je l'ignore,  
Ne connaissant rien à cela.  
Mais de la grâce, & puis encore  
Un esprit du diable... Voilà !

---

## LA BARRIÈRE DE PICPUS

Elle était située à l'endroit où finit la rue de Picpus & où commence la rue de la Croix-Rouge. De sa décoration, je n'en parle que pour mémoire, ne jugeant pas d'une grande utilité de vous décrire au long un bâtiment composé de quatre péristyles sans style & d'une attique de mauvais goût.

Tout l'intérêt de cette barrière est dans le souvenir qui se rattache aux deux couvents dont l'un a eu l'honneur d'être décrit par Victor Hugo dans ses *Misérables*. Le village de Picpus — ou de *Pique-puce*, comme l'écrivent quelques étymologistes qui connaissent l'énigme de Boileau — n'était encore, en l'an 1600, qu'une réunion de deux ou trois maisonnettes, lorsque le Père Mussart, ou Massard, y vint fonder un couvent de *Pénitents réformés du tiers ordre de Saint-François*, que le peuple ne tarda pas à appeler

les *Picpus*. Les libéralités de la veuve de René de Rochecrouart, comte de Mortemart, avaient commencé la fortune de ce monastère : la protection royale & la dévotion publique firent le reste. On parlait beaucoup des Picpus, — non pas tant parce qu'ils avaient dans leur réfectoire des tableaux de maîtres & dans leur église des statues remarquables, dont un *Ecce homo* de Germain Pilon, que parce que les ambassadeurs des puissances catholiques avaient l'habitude d'y recevoir l'hospitalité de la part des moines & les compliments de la part des princes & princesses du sang royal.

Cette maison conventuelle, dont l'entrée était au n° 37 de la rue de Picpus, fut supprimée en 1790, & ses hôtes, un instant dispersés sous l'orage révolutionnaire, se rassemblèrent plus tard, en pleine Restauration, pour guider de nouveau les âmes, — ainsi qu'en témoigne ce passage de Paul-Louis, extrait de sa *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser* : « Les jeunes prêtres, au séminaire, sont élevés par un moine, un frère Picpus, frère Isidore, c'est son nom ; homme envoyé des hautes régions de la monarchie afin d'instruire nos docteurs, de former les instituteurs qu'on destine à nous réformer. Le moine fait les curés, les curés nous feront moines. Ainsi l'horreur de ces jeunes gens pour le plus simple amusement leur vient du triste Picpus, qui lui-même tient d'ailleurs sa morale farouche. Voilà comme, en remontant dans les causes secondes, on arrive à Dieu, cause de tout. Dieu nous livre aux Picpus. Ta vo-

lonté, Seigneur, soit faite en toutes choses ; mais qui l'eût dit à Austerlitz?... »

Un peu plus bas, dans la même rue, aux n<sup>os</sup> 17 & 19, étaient les *Chanoinesses de Saint-Augustin*, qu'on appelait aussi *Religieuses de Notre-Dame-de-Victoire-de-Lépante*, parce qu'elles avaient ajouté à leur institut l'obligation particulière de célébrer, le 7 octobre de chaque année, la victoire remportée en 1572 sur les Turcs par don Juan d'Autriche ; des chanoinesses charmantes sous leur costume de serge blanche, leur voile noir & leur rochet de toile fine, — telles enfin que pouvait les souhaiter le galant archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, qui les avait établies là avec le concours du sieur Tubeuf, surintendant des finances. C'est dans leur cimetière qu'on enterrait les condamnés exécutés sous la Terreur à la barrière du Trône. A cause de cela, sans doute, beaucoup de grandes familles, les Noailles, les Lévis, les Montmorency, ont choisi cette sépulture — qui les isole de la populace des morts qui encombre le Père Lachaise. Là aussi repose dans la paix éternelle, auprès de sa femme, fille du duc d'Ayen, le général marquis de La Fayette, — ce Lamartine de nos deux premières révolutions, comme Lamartine a été le La Fayette de la troisième. Et l'on peut dire que non-seulement le compagnon de Washington est enterré en terre chrétienne, mais encore — ce qui vaut mieux — en terre libre, puisque c'est de la terre envoyée tout exprès d'Amérique.



D'autres établissements religieux avoisinent la barrière de Picpus : la Congrégation des *Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus & de Marie*, l'hospice d'Enghien, etc.

J'ai parlé tout à l'heure d'André Chénier : la Laure de Noves de son frère Marie-Joseph, Eugénie de la Bouchardie, comtesse d'Esparda, a habité la maison en face de laquelle était le couvent des *Pénitents de Saint-François*.

Plus haut, en remontant vers la barrière, existait encore, il y a quelques années, un pavillon en rocaille, illustré de portraits de moines, où sont venus tour à tour demeurer Boïeldieu, Millevoye & Théaulon. J'ai peur que le chemin de fer de Vincennes n'ait renversé cet ermitage, qui ne servait plus à rien du reste — qu'à consacrer le souvenir de deux hommes célèbres, au moins, sur trois. Rien n'est sacré pour la vapeur ! dirait Émile de La Bédollière !

---

## LA BARRIÈRE DE REUILLY

Située au point de jonction de la rue de Reuilly & du boulevard de Charenton, elle était décorée de ce que les frères Lazare appellent « une jolie rotonde, » & tirait son nom de l'ancien, très-ancien château de Reuilly — *Romiliacum* — où le roi Dagobert avait épousé Gomatrude, qu'il avait ensuite répudiée sans plus de façon pour s'unir avec Nantéchilde, ou Nanthilde, qui lui plaisait davantage probablement. Ces Tuileries mérovingiennes avaient fini par tomber en ruines & n'être plus qu'un souvenir, — comme les monarques qui les avaient habitées à tour de règne ; si bien qu'en 1666 on construisait sur leur emplacement de vastes bâtiments dont Colbert avait donné le plan & qui étaient destinés à rivaliser avec les fabriques de glaces de Venise.

C'est là une date précieuse à enregistrer dans le livre

d'or de l'industrie parisienne. Thivart avait inventé l'art de couler le verre, Rivière Dufresny le moyen de polir les glaces : Paris put désormais se passer de Venise. Les glaces de Reuilly étaient coulées tantôt à Saint-Gobain, tantôt à Tournlaville, puis amenées à Paris pour être étamées & polies. Ces transports ayant été jugés — au bout de très-longtemps — aussi onéreux qu'inutiles, la manufacture des glaces de Reuilly avait été transférée à Saint-Gobain, & ses bâtiments utilisés comme caserne.

---

## LA BARRIÈRE DE CHARENTON

Elle était située à l'extrémité de la rue de Charenton, au point de jonction du boulevard de ce nom & du boulevard de Bercy. En 1800, elle s'appelait *Barrière de Marengo*, en souvenir de l'entrée triomphale qu'y avait faite Napoléon Bonaparte, alors premier consul, après la bataille du 14 juin, & cette dénomination, elle l'avait tout naturellement perdue en 1815 pour reprendre son premier nom, qu'elle devait à sa proximité du village de Charenton.

Un village historique entre tous, — ainsi que ses environs, ravagés par les Anglais sous Charles VII; puis, en 1465, par l'armée de la Ligue, dite du *Bien public*, — une belle antiphrase; puis, sous Louis XIV, par les Frondeurs; puis enfin, en 1814, par les troupes wurtembergeoises & le corps d'armée autrichien du comte Giulay.

Mais ce qui rend surtout ce lieu célèbre, c'est le temple qu'y ont eu longtemps les protestants. Henri IV — qui venait d'abjurer leur religion, parce que, selon lui, Paris valait bien une messe — avait permis à ses ex-coreligionnaires de bâtir là ce temple & de s'y assembler ; mais les catholiques n'avaient pas tardé à le sacager & à le brûler. On l'avait reconstruit, & les protestants y avaient tenu leurs synodes nationaux de 1623, 1631 & 1644. En août 1685, des catholiques forcenés avaient essayé d'y mettre le feu ; les protestants s'étaient plaints de ces violences au Parlement, qui avait informé. Mais Louis XIV, sur les sollicitations de madame de Maintenon & de gens à sa dévotion, ayant révoqué l'édit de Nantes, on avait commencé, le soir même du 22 octobre, la destruction de ce temple, dont il ne restait bientôt plus une seule pierre debout, — grâce au zèle des soldats, exécuteurs de ces hautes-œuvres. Cent mille familles allèrent porter à l'étranger leur industrie, leur fortune, leur religion, — & les catholiques purent alors respirer à leur aise.

Je voudrais bien, pendant que j'y suis, parler du pont de Charenton, — cette « clef de Paris. » Mais cela me mènerait trop loin, &, au lieu de faire mon tour des barrières, je serais capable de faire mon tour de Marne. Je m'arrête à temps pour saluer d'un souvenir le cabaret de la *Grand'Pinte*, qui a donné son nom à une partie du quartier de la barrière de Charenton :

« A la Grand'Pinte, quand le vent  
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,  
Alors qu'il gèle;  
Dans la cuisine on voit briller  
Toujours un tronc d'arbre au foyer,  
Flamme éternelle !  
Où rôtissent en chapelets  
Oisons, canards, dindons, poulets,  
Au tourne-broche;  
Et puis le soleil jaune d'or  
Sur les casseroles encor  
Darde & s'accroche!... »

Le vendredi 15 avril 1814, à dix heures du matin, S. M. l'empereur d'Autriche faisait son entrée dans Paris par cette barrière, où l'attendaient d'autres Majestés, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, S. A. R. Monsieur, S. A. I. le grand-duc Constantin, S. A. le prince royal de Suède & le prince de Schwarzenberg, suivis d'états-majors nombreux. De la barrière de Charenton, l'empereur d'Autriche était conduit au palais Borghèse (ancien hôtel Charost), qu'il quittait le lendemain pour se rendre au château de Rambouillet, où l'attendait sa fille l'impératrice Marie-Louise, qui avait en effet besoin d'être consolée & réconfortée en ces douloureuses épreuves.

---



## *LA BARRIÈRE DE BERCY*

Celle-ci était la sœur naturelle de la barrière de la Rapée, — une plus grande sœur, quoique du même âge, & mieux habillée par l'architecte des Traitants, puisqu'elle se composait de deux bâtiments ayant chacun deux péristyles & douze colonnes.

A la barrière de la Rapée, les matelotes illustres & les fritures célèbres ! Mais à la barrière de Bercy, la dive purée septembrale — en tonneaux engerbés !

C'est là, en effet, qu'arrivent, par tous les affluents de la Marne & de la Seine, les produits du Mâconnais & de la Champagne, de l'Orléanais & de la Touraine, de l'Anjou & du Languedoc. Vieilles provinces, — vieux vins ! La Bourgogne tout entière est là : le Clos-Vougeot, le Chambertin, le Beaune, le Meursault, le Nuits, le Chenôve, le Volnay, le Pomard, le Thorins, le Romanée, — ses joyeux fils, sa plantu-



reuse lignée! Puis l'Aï, — le turbulent enfant de la Champagne. Puis le Château-Laffitte, le Château-Margaux, le Saint-Julien, — toute une armée!

Bercy & la Râpée se confondent. Autrefois on disait *la Rapée* : on dit *Bercy* aujourd'hui.

Bercy était autrefois un petit village, c'est aujourd'hui une petite ville, comme presque toutes les communes qui confinent à Paris. Il était jadis occupé par des maisons de campagne, des habitations particulières, & par deux châteaux avec leurs parcs, le *Petit* & le *Grand Bercy*.

Le *Grand Bercy* était une magnifique, une somptueuse, une royale maison de plaisance, — & jamais ce dernier mot n'avait été si bien justifié. Un parc de neuf cents arpents! Un château qui contenait plus de richesses que les Tuileries! Un parc dessiné par Le Nôtre! Un château bâti par Le Vau!

Et cependant, leur premier propriétaire, le président de Bercy, était un ladre de la plus belle eau, — à ce point qu'il servit de type à Molière pour son *Avare*. Après le président, son fils, puis son petit-fils, qui contribua pour une grande part à l'embellissement de cette résidence princière, qui eut à souffrir pendant la Révolution, — où l'on y installa une fabrique de papiers peints. Durant quelques années même, au dire d'un historien de 1804, il fut fermé, & ses dépendances furent louées à différentes personnes qui les exploitèrent à leur guise : celles-ci labourèrent les allées du parc pour y semer du blé, celles-là firent

abattre les arbres pour se chauffer. L'intérieur du château seul fut un peu épargné, & lorsque M. de Nicolaï vint, il eût pu l'habiter & lui redonner sa splendeur d'autrefois, — s'il n'avait mieux aimé le louer à un vicomte, qui le déshonora une seconde fois en installant là une raffinerie de sucre de betteraves.

Le revoyez-vous, ce vieux parc qu'il semble que Victor Hugo ait voulu décrire dans son volume des *Voix intérieures*? Moi, je le revois toujours. Il me souvient des jours d'été où, quand le hasard de mes promenades m'amenait par là, je ne craignais pas de franchir la terrasse du bord de l'eau, à l'endroit où deux lions de pierre, mutilés par le temps & par les hommes, se regardaient si tristement, comme pour se confier une dernière fois « les secrets de ce passé trop vain. » Une fois dans le parc, où je m'introduisais ainsi frauduleusement, je trouvais un plaisir extrême à chercher les allées les plus ombrueuses, les fourrés les plus épais, l'herbe la plus verte, & à m'y coucher pendant les heures les plus chaudes, rêvant à tout & à rien, remâchant mes projets, reconstruisant pour la centième fois mes petits châteaux de cartes, — moins grands & moins beaux que celui de M. de Bercy, qui, du reste, ne me faisait point envie. Ce qu'il y avait de meilleur là, c'étaient la fraîcheur & la solitude. Quand j'avais suffisamment rêvé, lu, — ou dormi, — je sautais le fossé, je saluais mes deux lions invalides, & je reprenais le chemin de Paris, où m'attendait la réalité.

Je me suis rappelé ces bonnes journées de rêverie,

lorsque, au mois de juillet 1860, on a commencé à jeter par terre le vieux château du vieux président & à mettre en coupe réglée son parc touffu comme une forêt. M. de Nicolaï ne tenait plus à l'un depuis qu'on avait endommagé l'autre. En 1840, c'avaient été les fortifications ; plus tard, le chemin de fer de Lyon : ces morcellements avaient complété l'œuvre de la fabrique de papiers peints & de la raffinerie de sucre de betteraves. Parc & château furent vendus 10 millions 500,000 francs, — un assez joli chiffre, & un plus joli bénéfice encore pour les acquéreurs à qui, au bout de huit jours, il restait pour plus de 15 millions de terrains à vendre, après en avoir déjà vendu pour plus de 12 millions. Il en est décidément de la fortune comme de la réputation : pour se faire un nom, il faut déjà être connu ; — pour devenir riche, il faut déjà être à son aise. Il n'y a que le premier million qui coûte, — & c'est justement celui-là que je ne pourrai jamais acheter.

Quant au *Petit-Bercy*, c'était une annexe du Grand-Bercy, c'est-à-dire un pavillon à pans coupés que Pâris de Montmartel, frère du fameux financier de ce nom, avait fait bâtir sur une assez vaste portion de terrain que lui avait cédée le troisième seigneur de Bercy, contrôleur général des finances. Après Pâris de Montmartel, le Petit-Bercy avait appartenu à un autre financier, Boismorel, « qui s'y était disposé un jardin qui luttait pour l'élégance avec celui de son fastueux voisin, & une bibliothèque assez riche pour n'avoir

rien à envier à celle du Grand-Bercy ; » — & cependant la bibliothèque du Grand-Bercy possédait, entre autres merveilles, un manuscrit sur vélin du *Roman de la Rose*.

Le Grand-Bercy a disparu ; mais le Petit-Bercy, — c'est-à-dire le pavillon connu dans le quartier sous le nom de *Pâté-Pâris* — est encore debout.

« Où la mouche a passé, le moucheron demeure. »

Son parc, qui était d'une quarantaine d'arpents, servit d'entrepôt aux vins & eaux-de-vie, après le terrible incendie du 31 juillet 1820 qui dévora presque toutes les constructions, la plupart couvertes en chaume, du premier entrepôt établi là depuis assez longtemps.

On sait maintenant pourquoi la barrière de Bercy s'appelle Bercy.

---

210

## *LA BARRIÈRE DE LA RAPEE*

Située à l'extrémité du quai du même nom — que, par parenthèse, elle devait à un sieur de la Rapée, commissaire général des guerres sous Louis XV, — & presque en face du pont de Bercy, elle n'était décorée que d'un petit bâtiment, dû à l'architecte Le Doux, & de deux petits pavillons d'octroi, dus à la sollicitude de M. de Rambuteau.

Cela, on le comprend, n'aurait pas suffi à lui procurer quelque famosité auprès des Parisiens qui, du reste, ne sont pas grands amateurs d'architecture. Ce qui a fait de la Râpée un lieu digne de mémoire, c'est son port, fréquenté en toute saison & renommé pour les fritures & les matelotes, — qu'on n'y mange pas, — prétend Edmond Texier, qui n'a pas vu partir la flottille des canotiers pour le tour de Marne & qui n'a pas con-

sulté les habitués des *Marronniers*, du *Grand Balcon* & du *Rocher de Gancale*.

En tous cas, matelotes & fritures n'ont pas toujours été un mythe à la Râpée, & les cabarets y ont joui jadis d'une réputation que n'a pas assez constatée l'ingénieux auteur du *Tableau de Paris* publié par Paulin, — témoin l'aventure suivante, que je trouve dans un livre de M. Fortia de Piles, & dont je m'empare à la façon de Molière :

« M. de la Vauguyon, étant ambassadeur en Hollande & résidant à la Haye, eut envie d'aller avec une compagnie manger un ragoût de poisson appelé *water-fisch*, dans un endroit sur le bord de la mer nommé Scheweningen, où on l'apprête à merveille de cette manière.

« Le jour pris, il fit arrêter le local & commanda du *water-fisch* pour toute sa société ; il y envoya ses gens & sa cuisine pour y préparer le reste du diner ; de sorte que le maître de l'auberge n'eut à fournir que le logement & le poisson accommodé. Il s'y rendit avec sa compagnie, &, après le repas, au moment du retour, le maître d'hôtel, ayant demandé le compte de sa dépense, fut très-étonné de se voir présenter un mémoire de 1,500 florins (un peu plus de 3,000 francs). Il le montra à l'ambassadeur qui se récria, comme on le pense bien, sur cette prétention exorbitante.

« L'hôte fut mandé devant lui, & ne voulut rien diminuer. L'ambassadeur fit appeler le bailli du lieu, qui commença par lui demander s'il avait fait prix à

l'avance avec les gens de l'auberge. M. de la Vauguyon lui répondit que non. Alors le magistrat, s'adressant à l'hôte, lui représenta doucement qu'il avait tort de former une prétention aussi élevée. Celui-ci lui dit qu'il avait le droit de taxer son industrie comme il l'entendait, que c'était la loi, & qu'il la fixait en cette occasion à 1,500 florins. Le bailli dit à l'ambassadeur que la loi était formelle, & qu'ainsi il ne pouvait rien y faire.

« M. de la Vauguyon s'adressa vainement au gouvernement hollandais, qui lui fit la même réponse, & il fut contraint de payer. Il instruisit le gouvernement français de ce qui lui était arrivé, & cet avis ne fut pas perdu.

« Quelque temps après, M. de Berkenroode, ambassadeur de Hollande à Paris, voulut aller en compagnie manger une matelote à la Rapée. Il en fit commander une des plus copieuses, ainsi que le logement, sans faire de prix, & ses cuisiniers allèrent y préparer le repas. Quand vint le moment de donner, comme on dit, la carte, M. de Berkenroode fut bien étonné de voir un compte de 3,000 francs. Il jeta les haut cris, fit appeler l'hôte; celui-ci, bien endoctriné, répondit qu'il taxait ainsi son industrie, qu'il en avait le droit, & que Son Excellence avait tort de se plaindre.

« L'ambassadeur hollandais fut près de s'emporter, mais il s'arrêta tout à coup. Après un moment de réflexion, il dit en souriant à son maître d'hôtel : « J'en-



« tends, j'entends; il faut que je paye le water-fisch  
« de M. le duc de la Vauguyon. » Et il fit compter à  
l'hôte les 1,000 écus. »

La morale de cette anecdote est : 1° que les ambassadeurs entretiennent leur gouvernement de choses qui n'ont pas le moindre intérêt pour lui; 2° que les gouvernements s'intéressent à des choses qui ne devraient intéresser que leurs ambassadeurs; 3° que M. le duc de la Vauguyon & M. de Berkenroode n'étaient pas de ces parfaits gentilshommes qui se laissent voler sans daigner crier au voleur; 4° enfin, que la Râpée jouissait autrefois d'une excellente réputation culinaire.

J'ajouterai, pour ne pas allonger outre mesure la monographie de cette barrière, que, depuis 1787, les mariniers de la Rapée donnaient chaque année, pendant l'été, aux Parisiens enthousiasmés par ce spectacle, des joutes qui se terminaient toujours par un feu d'artifice.

L'endroit était prédestiné : aux joutes ont succédé les régates.

---

## *LA BARRIÈRE DE LA GARE*

Nous venons de traverser la Seine, qui est là dans sa plus grande largeur & ressemble à un fleuve un peu plus sérieusement que partout ailleurs, en aval ou en amont. Cela nous a fourni l'occasion de jeter en passant quelques pièces de monnaie « dans les flots, » suivant l'antique usage, afin de nous rendre les Dieux & les Divinités favorables. De la rive droite nous voilà sur la rive gauche, un peu moins riche en barrières.

La barrière de la Gare, qui vient la première de ce côté de la Seine, était située, avant 1818, à l'extrémité du quai d'Austerlitz, sur un emplacement voisin du pont de ce nom; mais, à cette époque, le petit village d'Austerlitz ayant été enfermé dans Paris, elle fut reculée, &, plus tard, décorée de deux pavillons dans le goût de ceux de Le Doux, — c'est-à-dire fort laids.

Elle tenait son nom de son voisinage d'une gare destinée à mettre les bateaux à l'abri des glaces, laquelle n'a jamais été terminée.

Le seul souvenir qui se rattache à cette barrière est celui du *Port-à-l'Anglais*, un amas de guinguettes qui trempaient leurs pieds dans l'eau de la Seine, — & peut-être aussi leurs tonneaux. C'est là, raconte M. Fournier en son *Histoire des Hôtelleries*, qu'au sortir des bains du quai Saint-Bernard, tritons & naïades se donnaient rendez-vous. Plus d'une soubrette qui, au sortir de l'eau, s'était trompée d'ajustements, y venait leste & pimpante sous les atours de sa maîtresse, & nul marquis n'était assez mal avisé pour se plaindre de la métamorphose; plus d'une grande dame, à qui le même accident faisait troquer la robe traînante pour le court jupon, s'y fourvoyait de même parmi les grands laquais & ne s'en plaignait pas davantage. C'était dans les mœurs du temps.

« De la maîtresse à la soubrette  
Et de l'hôtel à la guinguette,  
On passe du grand au petit :  
Changement pique l'appétit. »

Les deux sœurs Loyson, les deux nymphes souveraines du quai Saint-Bernard, venaient chaque soir d'été au Port-à-l'Anglais. C'est là que Regnard les connut. Libertin magnifique, débauché spirituel, « cynique mitigé, » comme il s'appelle lui-même, quelles splendides orgies le poète grand seigneur des *Folies*

*amoureuses* devait y ordonner. C'était comme à Grillon, où il aimait tant à faire fête à ces aimables libertines : même gaieté, mêmes vins, mêmes convives. Notre poète d'abord, l'architriclin présidant au repas, ajustant chaque ragoût, veillant à tous les vins, &, par sa bonne mine, prévenant d'avance en faveur des mets friands qu'il annonçait; car lui aussi, fier de son teint fleuri, la meilleure enseigne des bons repas, il pouvait dire comme l'homme de bonne chère de sa comédie des *Souhairs* :

« Cet embonpoint des plus brillants,  
Qui fidèlement m'accompagne,  
Est pétri de mets succulents  
Et broyé de vin de Champagne. »

Ensuite venaient Davaux, le plus cher des amis du poète; Duché, qui, pour composer des tragédies sacrées, ne s'enivrait que mieux; Dufresny, le second poétique de Regnard, &, comme Henri IV, dont il se croyait le descendant, ayant le triple talent d'aimer, de boire & de rimer, — sinon de combattre. Enfin, au milieu de ce groupe de convives joyeux paraissaient les deux sœurs Loyson, les reines de l'orgie, la *Dogaine* & *Tontine*, — pour les appeler par leurs noms de guerre & de débauche. Tout s'animait avec elles : leur gaieté donnait l'élan à la gaieté des autres; leur voix donnait le ton aux refrains bachiques & dominait le chœur des chants les plus grivois; leur verre, toujours le premier plein, était toujours le premier

vide. Les joyeuses filles ! elles avaient pour chacun un toast & un amour, elles buvaient & elles aimaient à la ronde. La Doguine surtout, cette blonde passionnée que Regnard aimait tant, & qu'il célébrait de si bon cœur en ses jours d'ivresse :

« Quelle est aimable,  
Quand Bacchus la tient sous ses lois !  
Mais bien qu'elle triomphe à table,  
L'amour ne perd rien de ses droits.  
Quelle est aimable !

Tous à la ronde  
Vidons ce verre que voilà,  
C'est à cette charmante blonde.  
Peut-être elle nous aimera  
Tous à la ronde ! »

Folles filles & joyeux compères, poètes & courtisanes ont disparu depuis longtemps, avec d'autres gens & d'autres choses plus dignes qu'eux de mémoire & de respect : on ne se souvient pas plus aujourd'hui de Tontine & de la Doguine que de Macette la Blonde & de Mashecroue la Rousse ; de Regnard quelquefois, — à la Comédie-Française. Quant au Port-à-l'Anglais, les anciens du quartier en ont entendu parler avec éloge autrefois...

Un autre souvenir — plus récent — se rattache encore à la barrière de la Gare : c'est celui de la maison d'arrêt de la garde nationale, située à quelque distance de là, entre le quai d'Austerlitz & le chemin de fer d'Orléans, & qu'on est en train de démolir.

Cette prison aura été un des châteaux des rois de Bohême contemporains; presque tous y sont venus — malgré eux — demander une hospitalité de vingt-quatre ou de quarante-huit heures : Alfred de Musset, Théophile Gautier, Gavarni, A. de Chatillon, Lorentz, Bertall, Decamps, Devéria, Frédéric Bérat, Théodore Pelloquet, Commerson, — & cinquante autres littérateurs, peintres ou musiciens. Je l'ai décrite ailleurs, & ne me sens nulle envie de la décrire de nouveau.

---



## *LA BARRIÈRE DES DEUX-MOULINS*

A l'origine, elle se trouvait sur le boulevard de l'Hôpital, en face de la rue du Marché-aux-Chevaux, à côté d'une Poudrière qui a joué un certain rôle dans la Révolution de 1830. Elle devait son nom aux deux moulins de la Salpêtrière, ses voisins immédiats, & ils étaient rasés depuis longtemps qu'on en parlait encore, à cause de la galette qu'on allait y manger.

Cette place, qu'elle occupa jusqu'à la Restauration, était à peu près celle qu'elle avait occupée avant 1784, ainsi que le constate le plan de J.-B. Nolin, de 1699. Il y a même eu pendant de longues années un poste de soldats à l'endroit même où se trouvait jadis la *Hutte des Gardes*. Plus tard, lorsque le village de guinguettes, appelé *Village d'Austerlitz*, fut enclavé dans Paris, c'est-à-dire vers 1818, le mur d'enceinte, qui était alors sur le boulevard de l'Hôpital, fut re-



porté beaucoup plus loin, jusqu'au delà des rues Bruant & Bellièvre, &, tout naturellement, la barrière des Deux-Moulins & sa voisine, la *Barrière d'Ivry*, durent se reculer d'autant.

A proprement parler, & quoique les Dictionnaires & les Plans de Paris constatent l'existence indépendante de ces deux barrières, elles n'en formaient qu'une seule & unique, si mes souvenirs de jeunesse me servent bien. Ce que les plans appellent la *Barrière d'Ivry*, c'est ce que le peuple du faubourg Marceau a toujours appelé la *Barrière des Deux-Moulins*. Pour ma part, je n'en ai jamais connu d'autre, au plus loin que je me reporte dans le passé : c'est bien celle qui se trouvait à l'extrémité de trois rues, la rue d'Austerlitz, la rue du Chemin des Étroites-Ruelles & la rue de l'Hôpital, — ces deux dernières transformées depuis : l'une en rue de Campo-Formio, l'autre en rue Pinel.

*Barrière des Deux-Moulins* ou *Barrière d'Ivry*, elle avait une physionomie bien tranchée, — à faire croire qu'elle n'appartenait en aucune façon au Paris qui l'avait accaparée, par un caprice de millionnaire qui ferait collection de liards, par une fantaisie de coquette qui s'enguirlanderait de haillons. C'était le jour & la nuit, la soie & la bure, les bottines vernies & les sabots, l'eau de lavande & l'eau du ruisseau. Les Deux-Moulins étaient, — & sont encore un peu, parce qu'on ne décrète pas l'abolition de la Misère aussi facilement que l'abolition de la Contrainte par

corps, — les Deux-Moulins sont un pays d'où l'on vient, mais où l'on ne va pas, & les habitants de ce pays-là ne s'occupent pas plus des autres pays, c'est-à-dire des autres quartiers, qu'ils ne s'occupent des Samoïèdes ou des Patagons. Ils ont leurs mœurs à part, leur besogne à part, leurs peines à part, — à part aussi leurs plaisirs. Dans cet ancien village d'Austerlitz, & au delà de la barrière des Deux-Moulins, sont des rues bordées de maisons basses, bâties comme pour l'amour de Dieu, avec un peu de plâtre & beaucoup de boue ; cela ressemble plus à des rabouillères, à des huttes de Lapons, qu'à des habitations de civilisés : maisons de petites gens, en effet, que ces maisons-là ! Maisons dignes des rues, rues dignes des maisons, & habitants dignes des maisons & des rues. On se sent dans le voisinage de la Salpêtrière, — une maison de folles qui a commencé par être une maison de gueux.

Je vous recommande la Cité Doré, ou *Villa des Chiffonniers*, à laquelle mon bien cher & bien regretté Privat d'Anglemon t a consacré une quinzaine de pages de son *Paris-Anecdote*. C'est très-pittoresque, — & encore plus affligeant.

---



## LA BARRIÈRE DE FONTAINEBLEAU

Elle s'est appelée aussi *Barrière d'Italie*, parce que c'était le chemin que prenaient autrefois les chaises de poste qui emportaient les touristes & les amoureux vers le pays regretté de Mignon, — le pays où fleurit l'oranger. Elle s'est appelée aussi *Barrière Mouffetard*, parce qu'elle servait de limite à cette rue fangeuse & populacière à propos de laquelle les étymologistes ont flotté longtemps comme de simples bouchons de liège sur l'Océan de l'incertitude : était-ce, en effet, *mons cetarius* ou *mons cetardus*? Grave question ! perplexité gordienne que je ne me charge pas de trancher.

Cette barrière de Fontainebleau — ainsi nommée parce qu'elle conduisait au pays où mûrit le chasselas & où excursionnent les paysagistes — s'est appelée enfin *Barrière des Gobelins*, à cause de son voisinage

de la célèbre manufacture de tapisseries fondée par Louis XIV, c'est-à-dire par Colbert, dans l'hôtel du président Leleu, situé au milieu d'aulnaies & de bois baignés par la petite rivière de Bièvre.

Le quartier Saint-Marcel, qu'il faut traverser pour arriver à cet établissement sans rival, est un des plus laids & des plus tristes de Paris, — probablement parce qu'il est le plus pauvre. On ne l'appelle pas pour rien le *faubourg souffrant*. Mais quand on a franchi cette zone puante qui commence à la rue Descartes, & qu'on est arrivé au sommet de la rue Mouffetard, c'est-à-dire au rond-point de la barrière de Fontainebleau, on est amplement dédommagé des émanations subies tout le long de la route, &, si l'on n'est point ingrat, on se remercie du spectacle qu'on s'offre alors sans qu'il en coûte rien. En se plaçant au point d'intersection du boulevard de l'Hôpital & du boulevard des Gobelins, derrière le grand café qui se trouve élevé juste sur l'ancienne *Butte-aux-Cailles* — où, le 3 juillet 1815, le matin même de la dernière capitulation de Paris, étaient deux obusiers & seize pièces de canon, — on a devant soi la montagne Sainte-Genève, dont les principaux monuments se découpent majestueusement sur le ciel : le dôme du Val-de-Grâce, le clocher de Saint-Étienne-du-Mont, la tour du collège Henri IV, le dôme du Panthéon, le clocher de Saint-Jacques du-Haut-Pas; puis, au-dessous, descendant comme les gradins d'un amphithéâtre vers le fond du vallon où serpente la Bièvre, d'innombrables

rangées de toitures pittoresques, de séchoirs de mégissiers, de greniers de tanneurs, &, plus bas encore, des étendages de blanchisseuses, qui sont du meilleur effet — à cette distance.

L'endroit est plaisant à l'œil, & je comprends qu'il ait été choisi autrefois comme séjour par de grands seigneurs & par de grandes dames. On le croirait difficilement aujourd'hui, à cause des émanations nido-reuses qui s'échappent de ces *Màrais-Pontins* de l'industrie parisienne; cependant les chroniques l'affirment. On a même découvert en 1813, dans le sable des bords de la Bièvre, derrière les Gobelins, cette inscription sur cuivre, portant la date de 1527 :

« DANS CE POURPRIS LE GRAND FRANÇOYS PREMIER  
TREVVE TOVSIOURS JOVISANCE NOVELLE  
QV'IL EST HEUREUX CE LIEV SOVEF RECÈLE  
FLEVR DE BEAVTÉ DIANE DE POICTIERS. »

Ah ! cher Clos-Payen ! poétique *Champ-de-l'Alouette* ! je vous donne ici le salut suprême, car j'ai peur de ne plus vous retrouver, au train dont vont les « embellissements » de Paris. Quand je repasserai au printemps prochain pour entendre le sifflement ironique des merles qui se cachent dans vos haies, & les chansons égrillardes des lavandières qui se cachent derrière vos saules, — Galathées en sabots, — les chants auront cessé...

C'est par la barrière d'Italie que, le soir du 20 mars

1815, Napoléon rentrait dans Paris, au moment où Louis XVIII en sortait par la barrière de Clichy. Le 26 février, il avait quitté l'île d'Elbe avec quatre cents hommes de sa garde. Le 1<sup>er</sup> mars, il entra dans le golfe Juan & se rendait à Cannes, puis à Grasse. Le 3, il couchait à Barême. Le 4, il dînait à Digne. Le 5, il couchait à Gap; le 6 à Gorp, le 7 à Grenoble, le 8 à Bourgoin. De Grenoble à Lyon, marche triomphale. Le 10, à neuf heures du soir, il traversait la Guillotière presque seul, mais environné d'une population immense. Il repartait le 11, arrivait le 13 à Villefranche, franchissait au pas de course Mâcon, Tournus, Châlons. Le 15, il couchait à Autun, le 16 à Avallon, le 17 à Auxerre, le 18 à Fossard, & le 20 mars, à quatre heures du matin, il arrivait à Fontainebleau. Ainsi, — pour parler comme *le Moniteur*, qui avait une injure pour tous les vaincus & un éloge pour tous les vainqueurs, quels qu'ils fussent, — ainsi s'était terminée, sans répandre une goutte de sang, sans trouver aucun obstacle, cette légitime entreprise qui rétablissait la Nation dans ses droits, dans sa gloire, & effaçait la souillure que la trahison & la présence de l'étranger avaient répandue sur la capitale! Ainsi s'était vérifié ce passage de l'Adresse de l'Empereur aux soldats « que l'aigle, avec les couleurs nationales, volerait de clocher en clocher jusqu'aux tours Notre-Dame. » En dix-huit jours le brave bataillon de la garde avait franchi l'espace compris entre le golfe Juan & Paris, — espace qu'en temps ordi-

naire on mettait quarante-cinq jours à parcourir! C'était, en effet, merveilleux.

Un souvenir moins triomphal qui se rattache à la barrière de Fontainebleau, c'est le meurtre du général Bréa & l'exécution de ses meurtriers, — le dernier épisode des lugubres journées de juin 1848.

Le 25 juin, alors que l'insurrection était étouffée dans les autres quartiers de Paris, 2,500 insurgés tenaient bon encore à cette barrière, où s'élevaient de menaçantes barricades. Le général Bréa de Ludre, qui la veille avait pris le commandement exercé par le général Damesme, mortellement blessé au Panthéon, vint les reconnaître à la tête de deux bataillons d'infanterie de ligne, de deux pièces d'artillerie & de détachements de gardes mobiles. Avant d'en venir aux mains, il voulut faire une tentative pacifique & s'avança pour parlementer vers la principale barricade, qu'il franchit, suivi du capitaine Mangin, son aide de camp, de M. Desmaretz, chef de bataillon au 24<sup>e</sup> de ligne, & de M. Gobert, chef de bataillon de la 12<sup>e</sup> légion de la garde nationale. Une demi-heure après, son aide de camp & lui étaient fusillés par les insurgés, exaspérés par une injuste soif de représailles. Quant à MM. Desmaretz & Gobert, ils étaient parvenus à s'échapper.

Six mois après, le 15 janvier 1849, vingt-quatre des insurgés de la barrière Fontainebleau étaient traduits devant le conseil de guerre de Paris, présidé par le colonel Cornemuse, pour rendre compte de l'assas-



sinat du général Bréa & du capitaine Mangin. Le 7 février, trois d'entre eux étaient acquittés & cinq condamnés à mort : Chopart, commis libraire; Vappereaux jeune, garçon marchand de chevaux; Noury, garnisseur de couvertures; Lahr, maçon, & Daix, dit le *Bon Pauvre*, administré de Bicêtre. Ces deux derniers seuls furent exécutés, le 17 mars, au rond-point intérieur de la barrière, devant l'arbre de la liberté planté là en février 1848.

## *LA BARRIÈRE CROULEBARBE*

C'était une petite barrière modeste située vers le milieu du boulevard des Gobelins, à l'endroit même où la petite & modeste rivière de Bièvre fait son entrée dans Paris. Son nom lui venait d'un moulin qui avait existé à quelque distance de là, un siècle ou deux auparavant, & personne ne le connaissait, hormis les gens des environs & les employés de l'octroi, — de purs sinécuristes dont l'unique fonction consistait à regarder couler l'eau de la Bièvre & à faire des ronds dedans, du haut du parapet du ponceau jeté sur ce ruisseau. Personne même ne l'aurait jamais connu si, le 25 mai 1827, un drame sanglant ne l'avait tout à coup révélé à la population parisienne & ne lui avait donné un retentissement auquel il ne s'attendait pas.

A cinq minutes de la barrière Fontainebleau, la

voisine immédiate de la barrière Croulebarbe, existait un marchand de vins nommé Ory, — dont les homonymes peuplent encore le quartier. Il avait pour garçon de service un adolescent, Honoré-François Ulbach qui, avant d'entrer chez lui, avait passé une quinzaine de mois à Poissy & à Sainte-Pélagie comme vagabond. Malgré ces fâcheux antécédents, dus à l'abandon dans lequel sa famille l'avait laissé de bonne heure, son patron ne se plaignait pas de lui, & peut-être que sa vie, gâtée à son début, eût fini par s'honorer tout à fait, si une femme ne se fût trouvée sur son chemin.

Cette femme était une humble servante, jeune, jolie & honnête, nommée Aimée Millot, & plus connue par les habitants de l'avenue d'Ivry — où demeurerait sa maîtresse, la veuve Détrouville — sous le nom de la *Bergère d'Ivry*, parce qu'on la rencontrait souvent avec un petit troupeau de chèvres qu'elle gardait, comme sainte Geneviève son troupeau de moutons, en lisant ou en travaillant. Aimée Millot n'avait jusque-là aimé personne, — non plus qu'Honoré Ulbach : il la vit & il l'adora, elle le vit & elle se laissa adorer. Les rares passants que le hasard de leurs affaires ou de leurs promenades amenait sur le boulevard des Gobelins souriaient malignement en contemplant ces deux jeunes gens devisant d'amour, assis côte à côte sur le revers d'une *cuvette* tapissée d'une herbe épaisse que broutaient goulûment quelques chèvres ; & plus d'un, parmi ces passants, après avoir souri, soupirait

en songeant à l'avenir de félicités promis à ce couple entrelacé.

Mais les passants se trompaient en préjugant aussi favorablement de l'avenir de ces deux jeunes gens, — dont le bonheur ne devait avoir que la durée de l'éclair. Un matin, comme Honoré était seul dans le cabaret, Aimée Millot entra, rapportant — sur l'ordre de sa maîtresse — les petits cadeaux de fiançailles qu'il lui avait offerts quelques mois auparavant, c'est-à-dire une *pointe* rose, deux oranges & une bouteille de cassis. La veuve Détrouville — qui avait passé l'âge des passions & qui condamnait, comme indigne, celle qui consumait le cœur du garçon marchand de vins, — cette veuve trop sage avait exigé ce sacrifice de sa servante, qui lui avait obéi, parce que les petits doivent obéir aux grands, les pauvres aux riches, les domestiques aux maîtres. Elle avait obéi, puis elle s'était sauvée, au fond peut-être honteuse de la méchante action qu'on lui avait imposée ; car, quelque rapidité qu'elle eût mise à se débarrasser de la bouteille de cassis, des deux oranges & du fichu rose, elle avait eu le temps de voir les larmes du pauvre amoureux éconduit par elle.

Honoré Ulbach, orphelin pour la seconde fois, — puisqu'il perdait la seule affection qui l'attachât à la vie, — devint, à partir de ce jour, d'une invincible mélancolie. Son patron lui fit quelques représentations paternelles, puis quelques reproches mérités, & finalement, voyant qu'il négligeait tout à fait son ser-

voisine ir  
un marcl  
nymes po  
çon de se  
qui, ava  
de mois  
bond. M  
don da  
heure,  
être qu  
rabilise  
sur sor  
Cett  
& hon  
par les  
sa mai  
la Ber  
avec  
comm  
en lis  
que-l.  
il la v

ne & qu'il ne tenant nul compte de ses représenta-  
tions, de ses reproches, de ses encouragements ni de  
ses menaces, il le renvoya.

Il prit ses hardes & s'en alla rôder dans les  
rues de la barrière Croulebarbe, pour tâcher d'y  
trouver sa bergère & — qui sait ? — de la fléchir.  
Mais il eut beau attendre sous les ormes, Aimée ne se  
montra pas ce jour-là, & il dut chercher un asile pour  
se reposer.

Il avait connu en prison deux chenapans, les fils  
Champenois, qui demeuraient avec leur mère rue des  
Lyonnais, la plus pauvre rue du plus pauvre quartier  
de Paris : il alla frapper à cette porte qui s'ouvrit sans  
peine, & on lui donna l'hospitalité. La mère & les  
deux fils étaient mottoux : Ulbach, pour gagner son  
pain, fit des mottes avec eux, & cette existence, quoi-  
que pénible, il l'eût supportée sans se plaindre, ha-  
bitué à pètir qu'il avait été dès son enfance, si la chère  
& cruelle Aimée avait permis qu'il reprît avec elle, de  
temps en temps, les papotages amoureux d'autrefois.

Qu'il fallait à sa vie pour  
elle absente, tout était morne  
à voir de nouveau sur le bou-  
sans être plus heureux cette  
t au contraire, ce qu'il ga-  
à famille Champenois, ce fut  
son ancien patron qui lui  
— un congé en bonne &

en signant cette lettre, avait signé son arrêt

Quelques jours après, le 25 mai, dans l'après-midi, Honoré achetait du grain dans une boutique de l'aveu-vry. Honoré entra, la figure bouleversée, les yeux fixés :

Aimée, il faut que je vous parle ! dit-il d'une voix brève.

C'est impossible ; madame Détrouville m'attend le dîner, répondit la jeune fille effrayée.

Elle sortit en grande hâte. Honoré la suivit à distance & finit par la perdre de vue. Comme il ruminait son esprit de sinistres pensées, il aperçut sur le boulevard une enfant nommée Julienne, chevière comme Aimée qui avait pour elle une affection de grande sœur à petite sœur. La présence de l'une annonçait ordinairement la présence de l'autre :

— Puisque Julienne est là, se dit Honoré, Aimée ne tardera pas à venir.

Vers trois heures & demie, en effet, la jeune servante de madame Détrouville apparut. Ulbach, qui jusque-là s'était tenu caché derrière un gros orme, alla droit à elle & lui dit d'une voix où la prière dominait :

— Voulez-vous vous en aller de moi, Aimée ?  
— Ne voulez-vous plus que je vous frappe ?

— Non, elle ne le veut pas, répondit Aimée, que cette scène de tristesse ne touchait pas ; madame

vice & qu'il ne tenait nul compte de ses représentations ni de ses reproches, de ses encouragements ni de ses menaces, il le renvoya.

Ulbach prit ses hardes & s'en alla rôder dans les environs de la barrière Croulebarbe, pour tâcher d'y rencontrer sa bergère & — qui sait ? — de la fléchir. Mais il eut beau attendre sous les ormes, Aimée ne se montra pas ce jour-là, & il dut chercher un asile pour sa nuit.

Il avait connu en prison deux chenapans, les fils Champenois, qui demeuraient avec leur mère rue des Lyonnais, la plus pauvre rue du plus pauvre quartier de Paris : il alla frapper à cette porte qui s'ouvrit sans peine, & on lui donna l'hospitalité. La mère & les deux fils étaient *motteux* : Ulbach, pour gagner son pain, fit des mottes avec eux, & cette existence, quoique pénible, il l'eût supportée sans se plaindre, habitué à pâtir qu'il avait été dès son enfance, si la chère & cruelle Aimée avait permis qu'il reprît avec elle, de temps en temps, les papotages amoureux d'autrefois. Aimée, c'était le soleil qu'il fallait à sa vie pour l'éclairer & la réchauffer ; elle absente, tout était morne & froid pour lui. Il alla rôder de nouveau sur le boulevard des Gobelins, mais sans être plus heureux cette fois que la précédente. Tout au contraire, ce qu'il gagna à avoir abandonné la famille Champenois, ce fut de rencontrer un garçon de son ancien patron qui lui remit une lettre d'Aimée, — un congé en bonne & due forme.

Aimée, en signant cette lettre, avait signé son arrêt de mort.

Quelques jours après, le 25 mai, dans l'après-midi, Aimée achetait du grain dans une boutique de l'avenue d'Ivry. Honoré entra, la figure bouleversée, les yeux égarés :

— Aimée, il faut que je vous parle ! dit-il d'une voix sifflante.

— C'est impossible ; madame Détrouville m'attend pour le dîner, répondit la jeune fille effrayée.

Elle sortit en grande hâte. Honoré la suivit à distance & finit par la perdre de vue. Comme il ruminait en son esprit de sinistres pensées, il aperçut sur le boulevard une enfant nommée Julienne, chevrière comme Aimée qui avait pour elle une affection de grande sœur à petite sœur. La présence de l'une annonçait ordinairement la présence de l'autre :

— Puisque Julienne est là, se dit Honoré, Aimée ne tardera pas à venir.

Vers trois heures & demie, en effet, la jeune servante de madame Détrouville apparut. Ulbach, qui jusque-là s'était tenu caché derrière un gros orme, alla droit à elle & lui dit d'une voix où la prière dominait la menace :

— Pourquoi voulez-vous vous en aller de moi, Aimée ? Pourquoi ne voulez-vous plus que je vous fréquente ?

— Madame ne le veut pas, répondit Aimée, que cet accent mouillé de tristesse ne touchait pas ; madame



ne le veut pas, parce qu'elle prétend que vous êtes un mauvais sujet...

— Un mauvais sujet ! moi, qui ne vous recherche que pour le bon motif !

— Si, si, vous me trompez, madame me l'a dit, & vous ne devez plus chercher à me voir : vous m'affichez...

— Oui, vous aimez mieux vous afficher avec des messieurs comme celui avec qui je vous ai rencontrée un dimanche...

— C'était mon cousin germain... Et, d'ailleurs, je sors avec qui je veux : cela ne regarde personne.

Puis, voyant Honoré se rapprocher d'elle d'un air sombre, & désireuse de couper court à un entretien qui débutait si mal, Aimée dit à la petite chevrière sa compagne :

— Julienne, va donc me chercher une tasse d'eau au regard, j'ai soif... Ensuite nous rentrerons, car il va faire de l'orage...

Un grondement de tonnerre confirma ces paroles de la jeune fille, qui resta seule un instant avec Ulbach, qui la regardait toujours d'un air sinistre. La petite Julienne revint, une tasse pleine d'eau, & la présenta à Aimée. Celle-ci se disposait à boire, lorsque, d'une voix qui grondait comme le tonnerre, Honoré l'en empêcha en disant :

— Vous ne boirez pas ! vous m'écoutez !... Voyons, Aimée, est-ce bien vrai que tout est fini ?...

Sans rien répondre, Aimée s'éloignait, — de plus

en plus effrayée des menaces du temps & de celles de son amant : celui-ci la retint d'une main, & de l'autre il la frappa de plusieurs coups de couteau.

— Tu ne t'en iras pas, maintenant ! murmura-t-il avec rage en frappant toujours.

Aimée Millot tomba en criant :

— Au secours !

La petite Julienne qui, d'abord épouvantée, avait fui, se rapprocha instinctivement d'elle pour la secourir :

— Ma mie Julienne, lui dit Aimée dans un dernier souffle, je suis morte ; va chercher madame...

La petite fille, rassemblant aussitôt son troupeau de chèvres, s'éloigna en grande hâte dans la direction de l'avenue d'Ivry, — sans oser regarder derrière elle.

L'assassin n'était plus là, pourtant : en voyant tomber sa maîtresse, & comprenant que des cinq coups frappés en pleine poitrine il y en avait au moins un « de bon, » il s'était enfui, terrifié, — sans oser, lui non plus, regarder derrière lui. Il s'était enfui, abandonnant ce pauvre cher cadavre dont l'eau du ciel allait bientôt laver les plaies sanglantes, & résolu à en finir avec la vie par ses propres mains plutôt que par celles du bourreau.

La nouvelle de ce crime circula rapidement dans Paris, qui s'intéressa à la victime, — & même à son meurtrier, parce qu'il s'agissait là d'amour & de jalousie, & que les passions sont une chose si extraordinaire à notre époque bourgeoise, où tout est plat,

mesquin & fade, qu'on est disposé à s'émerveiller & à absoudre quand l'une d'elles éclate en plein jour & en pleine rue. Un assassin n'est pas un homme comme un autre, da ! Tout le monde ne saurait pas tuer !

Honoré Ulbach & Aimée Millot devinrent donc les lions du moment, & remplacèrent la girafe dans les préoccupations admiratives des Parisiens. Ils étaient jeunes tous deux, Aimée était une bergère, Honoré était un enfant trouvé ; & puis, si elle était morte, il s'était tué, — on le supposait du moins : tout cela intéressait fortement les esprits badauds de la grande ville.

Honoré ne s'était pas tué : tout le courage qu'il avait en lui, il l'avait dépensé à frapper la seule créature qu'il aimât au monde, & il ne lui en restait plus assez pour se frapper lui-même. Cruel envers une femme, il était lâche envers lui-même ; ou plutôt, les ressorts de son âme étant détendus, il ne songeait pas plus à s'ôter la vie qu'à la défendre, — tout lui étant désormais indifférent.

Et la preuve, c'est qu'après avoir erré çà & là pendant huit jours, il se présentait, le 3 juin, devant un commissaire de police & s'avouait l'auteur de l'assassinat commis, le 25 mai, barrière Croulebarbe.

Il comparut, le 27 juillet, devant la cour d'assises de la Seine & fut condamné à la peine de mort, — qu'il subit, résigné, le 10 septembre suivant.

Telle est la simple histoire de la bergère d'Ivry & de la barrière Croulebarbe.

J'ai vu, dans mon enfance, le petit tumulus élevé sur le boulevard des Gobelins à la mémoire de la « bonne amie » du pauvre Ulbach, & je me rappelle les frissons de terreur qui s'emparaient de moi en songeant à cette aventure ainsi dénouée, dont je ne comprenais pas alors le sens doublement dramatique. Le tumulus a disparu depuis longtemps, — & aussi le souvenir de la bergère d'Ivry & de son assassin.

Quant à la barrière Croulebarbe, inconnue avant cet événement, inconnue après, peut-être n'a-t-elle jamais intéressé personne que moi, qui suis né sur les bords de la Bièvre, — une Voulzie que m'ont gâtée les mégissiers, les amidonniers, les teinturiers & les tanneurs. On m'a reproché de l'aimer, en me demandant pourquoi je l'aimais ; j'ai ma réponse prête, — celle de Montaigne à propos d'Étienne de la Boétie : parce que c'était elle, parce que c'était moi.

---



## *LA BARRIÈRE DE LA GLACIÈRE*

Elle n'avait qu'un seul bâtiment à deux péristyles, chacun de trois colonnes, — ce qui était suffisant. Son nom lui venait de ce qu'on la traversait pour aller au village de la Glacière, autrefois célèbre, aujourd'hui délaissé. Autrefois, dans l'espace compris entre la ruelle Barrot & la poterne des Peupliers, il y avait une succession de prés qu'inondaient chaque année les deux bras de la Bièvre & aussi la Fontaine-à-Mulard, où j'ai souvent polissonné avec de petits faubouriens de mon âge — des échantillons de la nombreuse tribu des Beni-Mouffetard. L'hiver, l'eau des prés gelait, &, avant d'en casser la glace, on autorisait les amateurs des deux sexes à y venir patiner. Plus tard, les amateurs émigrèrent, & aujourd'hui les étangs de la Glacière sont complètement abandonnés pour les

lacs du Bois de Boulogne, — qui offrent pourtant plus de dangers.

Cette barrière de la Glacière s'est aussi appelée *Barrière de Lourcine*, parce qu'elle était située dans le voisinage de la rue de ce nom, que les frères Lazare affirment être une corruption de *Laorcine*. Les frères Lazare sont certainement en posture d'être mieux informés que moi, puisqu'ils sont employés à la Préfecture de la Seine. Toutefois je me permettrai de leur rappeler que quelques auteurs ont supposé — avec raison — que ce nom venait de *locus cinerum*. Barrière de Lourcine ou barrière de la Cendrée, c'était tout un.

---

## LA BARRIÈRE DE LA SANTÉ

Je ne connais pas à Paris de quartier plus désert, malgré son nom fort engageant. Ou les Parisiens connaissent l'antiphrase, & savent que les Furies s'appelaient *Euménides*, ou ils dédaignent les occasions qui leur sont offertes de se bien porter. Ah ! il y a de l'espace, de l'air, de la solitude par là, entre le Champ des Capucins & le boulevard Saint-Jacques ! Eh bien ! nous n'irons pas ! nous préférons nous entasser, comme harengs en caque, dans les quartiers bruyants & dans les rues malsaines !

A cela il n'y a rien à objecter : les Parisiens sont libres, — du moins ils ont fait trois ou quatre révolutions pour l'être.

La rue de la Santé est donc une rue déserte, & la Barrière de la Santé, située à l'extrémité de cette rue, était donc une barrière peu fréquentée, sinon par les



parents ou amis des pensionnaires de l'*Hospice Sainte-Anne*, — & les pauvres n'ont presque pas de parents & pas du tout d'amis.

Il est inutile d'ajouter que cette humble & mélancolique barrière n'était décorée d'aucune architecture à la Le Doux. A quoi bon, en effet ? Une grille suffisait : elle avait une grille, mais voilà tout.

---

## LA BARRIÈRE SAINT-JACQUES

Avant l'arrêté préfectoral du 20 janvier 1832, approuvé par décision ministérielle du 23 du même mois, qui ordonnait qu'à l'avenir l'exécution des condamnés à mort aurait lieu sur la place demi-circulaire ménagée en avant de cette barrière, on l'appelait la *Barrière d'Arcueil*, & son nom n'évoquait aucun souvenir lugubre.

Cependant un chercheur d'étymologies & de rapprochements eût trouvé le mot d'*Arcueil* bien fatidique. On le fait venir d'*arculi*, arches d'aqueduc, — & l'aqueduc d'Arcueil, à deux kilomètres de là, existait

déjà, en effet, du temps des Romains, du moins on peut voir encore deux arches bâties vers le quatrième siècle pour conduire les eaux de Rungis au palais des Thermes de Julien l'Apostat; mais Festus Pompeius emploie aussi *arcula* dans le sens d'*oiseau de sinistre présage*. Lorsque Ronsard allait, en galante compagnie, rendre visite à son ami Jodelle, qui possédait à Arcueil un petit vide-bouteilles, — un *diversoriolum* comme celui d'Horace à Cumes, ou de Catulle sur les bords du lac de Garde, — il ne se doutait guère qu'un jour, à un endroit du chemin qu'il avait l'habitude de prendre, & où il s'arrêtait même quelquefois, des têtes humaines rouleraient sanglantes. N'était-ce pas assez d'une place déshonorée, la vieille place de Grève?

Je ne passe jamais là sans un tressaillement de cœur. Ce n'est rien, sans doute, qu'une place sans monument indicateur, sans inscription & sans poteau. Il y a là des pavés comme sur toutes les places, &, tout autour, de magnifiques ormes comme autour de n'importe quel rond-point. Rien n'y crie, rien ne s'y lamente, rien n'y proteste. Seulement les vieux arbres inclinent de temps en temps leurs vieilles branches grises de poussière d'un air presque mélancolique, — comme pourraient le faire des vieillards avec leurs têtes che-nues! Seulement il n'y a pas ou presque pas de maisons autour de ce Golgotha des misérables larrons & des assassins vulgaires! Seulement, pour l'œil & pour l'esprit du rêveur qui interroge tout — depuis la couleur des pavés jusqu'au frémissement des arbres, —

c'est là un lieu maudit, un lieu sinistre, un lieu de mort !

Oui, l'herbe pousse là comme sur un honnête sentier ! Oui, les oiseaux chantent & sautent sur les ramures de ces vieux arbres qui ont assisté pendant vingt ans au dénoûment brutal de tant de drames judiciaires ! Oui, — parce que la Nature est d'une superbe indifférence pour les douleurs humaines, — parce qu'elle n'a de soucis que pour chacune des graines qu'elle fait germer & se développer, — parce qu'elle n'a d'entrailles que pour ses œuvres immortelles ! La créature périssable ne l'émeut pas. L'homme n'est que l'accessoire de sa création grandiose : il peut mourir sans qu'elle voile sa face auguste & sereine devant son agonie, sans qu'elle interrompe un seul instant sa mission souveraine. Ah ! cirons ! parce que vous faites des livres, parce que vous bâtissez des cathédrales, vous croyez valoir mieux qu'un brin d'herbe ? Regardez de votre dernier regard, de votre regard de moribond : les prés sont plus verts, le ciel plus bleu, le soleil plus lumineux, les fleurs plus parfumées ! Écoutez : jamais les oiseaux n'ont gazouillé de plus joyeuses chansons !

On cite souvent les illustrations criminelles — & quelquefois innocentes — de la place de Grève, cette héritière de Montfaucon, & la liste en est longue. Marguerite Porette, une hérétique, ouvre la marche en 1310. Après elle défilent des noms d'hommes & de femmes, de magistrats & de guerriers, de philosophes

& de poètes, de fanatiques & de rêveurs. Les Desrues & les Brinvilliers y abondent, — & aussi les Ravailac & les Damiens, — & aussi les Étienne Dolet & les Claude Petit ! Sans parler des Sergents de la Rochelle...

Les illustrations de la place de la Barrière Saint-Jacques — cette *Abbaye de Monte-à-Regret* du règne de Louis-Philippe — ne sont que de deux catégories : des coquins & des fous, des meurtriers & des conspirateurs, — des Lacenaire & des Alibaud, des Poulmann & des Fieschi.

En traversant cette barrière & en songeant à sa destination, je n'ai jamais pu m'empêcher de songer à cette boutade funèbre de Danton : « Il y a des verbes qui ne peuvent se conjuguer dans tous leurs modes... On dit bien : *Je serai guillotiné*, mais on ne dit pas : *J'ai été guillotiné*. » Ah ! si l'on pouvait dire cela, au moins on saurait à quoi s'en tenir sur bien des choses, — & spécialement sur la prétendue « douleur » du supplice imaginé par le docteur Guillotin, à la grande joie des philanthropes, qui affirment que « cela ne fait pas souffrir. » On voit bien qu'ils n'ont pas essayé.

---

## *LA BARRIÈRE D'ENFER*

L'eau-forte d'Émile Thérond me dispense d'une description monumentaire, — pour laquelle d'ailleurs je ne me sentirais aucun goût.

D'ailleurs aussi, les deux pavillons de Le Doux sont encore à leur place, où l'on peut aller les admirer. Ce sera une excellente occasion, soit de prendre le chemin de fer de Sceaux & d'aller cueillir les premiers muguets dans le bois d'Aunay, soit de visiter les Catacombes, dont l'entrée se trouve précisément dans la cour du pavillon de droite.

Pourquoi *Barrière d'Enfer*? Parce que située à

l'extrémité de la rue d'Enfer, — une rue qui a donné bien du fil à retordre aux étymologistes & aux historiens. C'était au quinzième siècle — disent les frères Lazare — « un chemin nommé de *Vanves* & d'*Issy*, parce qu'il conduisait à ces deux villages; plus tard on le désigna sous la dénomination de *Vauvert*, parce qu'il se dirigeait vers le château sur l'emplacement duquel les Chartreux bâtirent leur couvent; plus tard on l'appela *Rue d'Enfer*, parce qu'elle devint un lieu de débauche & de voleries, un *enfer* pour les pauvres bourgeois qui se hasardaient le soir dans ce quartier perdu. » Les frères Lazare ignorent sans doute que la rue d'Enfer, avant de s'appeler Chemin de Vanves, ou d'Issy, ou de Vauvert, s'est appelée *Via infera*, — parce que voie inférieure. *Infera*, & non pas *inferna*. Les « pauvres bourgeois » avaient autant de dangers à courir à n'importe quelle autre extrémité de Paris qu'à celle-là, surtout la nuit.

Quoi qu'il en soit de son étymologie, c'est une des plus belles entrées de Paris, il faut le reconnaître, — pavillons de Le Droux à part. Elle ne nous fait pas honte, au moins, comme la plupart des autres barrières. La route d'Orléans, qui continue la rue d'Enfer, est d'une largeur convenable, & les maisons qui la bordent jusqu'aux fortifications ne la déshonorent pas. Bien qu'elle soit très-passante, elle n'a pas le fourmillement vertigineux de certaines autres routes voisines de Paris; le bruit qui s'y fait, aux jours fériés, n'est pas aussi insupportable qu'ailleurs; la poussière qui y tourbil-

bonne l'été, sous les pas des nombreux troupeaux de bœufs du marché de Sceaux, y est moins désagréable à avaler qu'ailleurs. Aussi je m'explique pourquoi les joueurs de boules, chassés des Champs-Élysées, — où ils régnaient en maîtres depuis si longtemps, — se sont réfugiés sur la contre-allée qui vient aboutir au pavillon de droite de l'ancienne barrière d'Enfer, en face de la rue du Champ-d'Asile. Ils y ont de l'ombre & de l'espace, & peuvent lancer en toute sûreté leur *cochonnet*, dont la trajectoire ne menace plus les jambes de personne, — si ce n'est des Ferragus qui assistent aux émotionnantes péripéties de ce jeu renouvelé des Grecs.

Au delà de la barrière, à gauche, est l'Hospice la Rochefoucauld, une maison de retraite pour les vieillards qui ont su conserver « une poire pour la soif, » — & qui ne savent plus boire. En deçà, à droite, un peu en face d'une maison habitée par Béranger, est l'Infirmérie Marie-Thérèse, fondée par Chateaubriand, cet écrivain qui a produit en France, avec son *René*, les mêmes ravages que Goethe en Allemagne avec son *Werther*. Nous sommes les fils de René, mes frères : c'est pour cela que nous manquons de gaieté...

Des Catacombes, sur lesquelles est bâti tout ce quartier, depuis la route d'Orléans jusqu'à la Seine, je voudrais bien dire quelque chose, parce que intéressantes, mais l'espace me manque ici ; d'autres bar-



rières nous attendent, où j'ai le devoir de vous conduire sans plus tarder. Je le regrette, car il m'eût été agréable de descendre de nouveau, cette fois avec vous, dans cet immense ossuaire où dorment, superposées, tant de générations qui ont aimé, pleuré, souffert & ri comme nous sommes nous-mêmes en train de rire, de pleurer, d'aimer & de souffrir, — sans savoir pourquoi ni comment. Ce n'est pas à la Sorbonne que s'enseigne la philosophie, — c'est-à-dire l'indifférence : c'est dans ces caves funèbres où tant d'ossements humains sont empilés, bouteilles vides d'âmes !

---

## *LA BARRIÈRE DE MONTROUGE*

On avait fini par comprendre ce qu'il y avait de blessant pour le regard & de choquant pour l'esprit dans cette interminable procession de corbillards tout le long de la rue du Montparnasse, sillonnée par une allée & venue continuelle d'ivrognes attirés ou repoussés par les cabarets de la rue de la Gaïeté; on avait fini par comprendre, &, en 1854, on avait troué le mur d'enceinte à la hauteur de la rue Campagne-Pre-mière, sur le boulevard d'Enfer, presque en face de l'entrée du cimetière du Sud, afin d'éviter désormais aux familles des défunts l'indécence d'un contact trop jovial, qui formait une antithèse un peu trop forte.

Du reste, pas de monuments (1) comme le témoigne le dessin de Thérond. On n'avait eu ni le temps, ni l'envie d'en construire seulement un. Quand la journée était terminée, qu'il n'y avait plus de convois à passer, les employés de l'octroi se retiraient chez eux, en se félicitant d'être encore de ce monde, — comme s'il y avait de quoi.

Le corbillard des pauvres que l'on voit sur ce dessin, franchissant la barrière de Montrouge, se dirige vers le cimetière du Sud, où la fosse commune attend son voyageur, — un privilégié, quoique pauvre, puisqu'il reposera en terre sainte. S'il était mort à l'hôpital, & que personne n'eût réclamé son corps — personne, excepté les carabins de l'amphithéâtre — ce n'est pas à droite qu'il irait, c'est en face, dans le *Cimetière des suppliciés*, appelé aussi le *Cimetière des hospices*.

Je l'ai dit ailleurs, &, puisque j'en trouve l'occasion, je le répète ici, les deux cimetières sont voisins, mais un mur les sépare, — le mur de l'intolérance & du préjugé. L'un a une entrée de bonne maison, avec avenue seigneuriale, gardiens en tricorne & en tunique bleu de roi, & les sépultures qu'on y voit sont faites pour durer longtemps — plus longtemps que le souvenir des gens qui sont dedans — dans le cœur des

(1) Les frères Lazare constatent cependant l'existence d'un pavillon. Sans doute, mais il était de beaucoup antérieur à l'année 1854, à ce qu'il me semble du moins, & je ne crois pas qu'il ait jamais eu la destination que lui prêtent les auteurs du *Dictionnaire des rues de Paris*.

gens qui sont dehors. A chaque pas l'œil du promeneur indifférent est sollicité par des épitaphes émouvantes & forcé de se mouiller des douces larmes de l'attendrissement en s'apercevant que toutes les vertus se sont réfugiées dans cette somptueuse nécropole : *Bon époux, bon père, bon fils, bon citoyen ; excellente fille, excellente mère, femme fidèle, sœur dévouée, ami discret*, etc. D'où il est naturel de conclure que, si les morts ont tant de vertus, il n'est pas étonnant que les vivants en aient si peu. C'est l'histoire de la fameuse jument de Roland, qui avait toutes qualités, — sauf...

L'autre cimetière — le voisin de cet orgueilleux accapareur de toutes les vertus sociales — se cache sous l'herbe comme la violette, & il sent aussi bon qu'elle. Je n'exagère pas. Il y a là, en face de cette barrière de Montrouge, aujourd'hui démolie, de l'autre côté du boulevard extérieur, au milieu d'un mur qui n'en finit pas, une grande porte charretière qui pourrait s'ouvrir si elle le voulait, — mais qui ne le veut presque jamais. Pourquoi s'ouvrirait-elle ? N'y a-t-il pas à côté d'elle, à gauche, couronnée de lierre, une petite porte ? Cette petite porte est bonne enfant comme tout. Il y a un loquet, une bobinette, je ne sais plus quoi : on tire, — & la petite porte s'ouvre. Vous êtes dans un jardin. A droite, des lilas & du jasmin ; à gauche, la maison du concierge, qui n'a pas d'uniforme & qui ne vous demande pas où vous allez. Pourquoi s'en informerait-il, cet homme ? Cette pré-

caution n'est de mise que dans les riches hôtels où il y a des marquises au second & des lorettes au premier; mais là, dans cette pauvre maison hantée par des gens de peu — les uns misérables & les autres criminels — qui songerait à vous arrêter pour savoir ce que vous voulez faire?... .

On entre donc, étonné d'abord. On croit s'être trompé; on va faire un mouvement de retraite, c'est une ferme : il y a des poules qui picorent sur un tas de fumier; il y a deux ou trois chèvres blanches qui broutent l'herbe verte; il y a un brave homme de chien assis sur son arrière-train, regardant philosophiquement courir les nuages, — de bien gros lièvres pour ses vieilles petites pattes; il y a des fleurs, il y a des fruits, — n'y aurait-il pas aussi une étable?... On avance cependant, enhardi par le silence mystérieux & particulier de cette retraite. Ce n'est décidément pas une ferme : le chien n'aboie pas, le coq ne chante pas, les chèvres ne bêlent pas, le portier & sa famille vont & viennent sans sonner mot, — pour ne pas réveiller ceux qui dorment là d'un si bon sommeil. On avance, & l'on se trouve dans un îlot de verdure, où poussent d'une façon exubérante les chardons, les laitues, les laïches, les bardanes, les graminées, les orchis & les giroflées. Des cyprès, des peupliers, quelques saules & quelques acacias : telles sont les essences d'arbres de cette petite forêt, dont le sol est jonché de pierres sépulcrales, — sans inscriptions, pour la plupart. Un nom quelquefois, quelquefois une date, le plus sou-

vent rien. C'est brutal, mais au moins ce n'est pas hypocrite. Des suicidés, vieux & jeunes, qui ont fait leur lit mortuaire de leurs propres mains, y sont couchés, livides, défigurés, horribles, — noyés les uns, pendus les autres, la tête fracassée ceux-ci, la poitrine trouée ceux-là : des vieux qui avaient trop attendu, des jeunes qui n'avaient pas su assez attendre, des fatigués & des impatientes, des passés & des futurs, des ambitieux & des rêveurs, des Catons & des Werthers.

C'est la partie pittoresque de ce cimetière. Le reste n'a pas d'herbes, pas d'arbres : il est planté de pierres blanches & de croix noires, — plus de croix encore que de pierres ; car une pierre, cela coûte encore dans les vingt francs, & une croix de bois ne va que dans les vingt sous. N'oubliez pas que c'est le cimetière des gueux & des suppliciés, — des pauvres diables qui meurent à l'hôpital ou sur la place de la Roquette... Si encore une main pieuse & furtive ornait de temps en temps ces pierres & ces croix d'une touffe de romarin ou de myosotis, — le romarin, qui est la fleur symbolique des funérailles, — le myosotis, « qui défend d'oublier ? » Mais non, rien, vous dis-je, rien ! Il semble que, par la façon violente dont ils sont sortis de la vie, ceux qui sont là vous défendent, au contraire, de vous souvenir...

On n'y rencontre personne dans la journée. Seul, le fossoyeur — en chemise écrue, tannée comme sa peau qui reluit sous la sueur — trouble du bruit de

sa pioche & de sa chanson le silence de ce champ lépreux. C'est toujours le tableau de Shakspeare peint par Delacroix. Seulement, ici, le fossoyeur est moins cynique en ses propos & plus folichon dans sa chanson, qui est de Charles Colmance : il respecte à sa façon les morts, — en outrageant la langue. Je préfère la chanson du fossoyeur de Shakspeare :

*I loth that I did love  
In youth that I thought sweet  
As time requires : for my behove  
Me thinkes they are not meet.*

(Je hais aujourd'hui ce que j'aimais jadis, — Ce qu'en ma jeunesse je trouvais si doux. — Ainsi le veut la vie ! Pour le profit que j'en ai retiré, — Je ne trouve plus que ce soit là du plaisir...)

Il ajoute :

*For age with steeling steps,  
Hath clawde me with his clutch,  
And lusty youthe awaye he leaps,  
As there had been none such.*

(Car l'âge, en venant avec ses impitoyables enjambées, — M'a enlevé dans ses serres aiguës, — Laissant loin derrière ma puissante jeunesse, — Comme si elle n'avait jamais existé...)

Il y a longtemps que les hommes la chantent, cette chanson désespérée, dans toutes les langues de la terre :

« Mon beau printemps & mon été  
Ont fait le saut par la fenestre ;

Plus ne suis ce que j'ay esté  
Et plus ne voudrais l'estre... »

En restant dans ce cimetière jusqu'à la brune, on voit entrer la petite voiture verte de la Morgue ; & souvent, en même temps que celle-là, arrive la voiture des hospices, c'est-à-dire des amphithéâtres. L'une & l'autre s'en viennent là sans tambour ni trompette, & en un tour de main & de bras, les serpillères qui contiennent des débris humains sont vidées dans la grande fosse creusée par le fossoyeur ami des chansons de Colmance. Enterrez, enterrez toujours ! chacun reconnaîtra bien les siens au grand jour du jugement dernier !

Au temps de Mercier, cela ne se passait pas ainsi. Le cimetière des suppliciés & des hospices n'était pas à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui : il était entre la place Scipion & la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Marcel, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Clamart, — d'où l'erreur généralement accréditée que ce Clamart sinistre & le joyeux Clamart campé au pied des bois de Meudon ne font qu'un, au lieu de faire deux. Tous les matins, à quatre heures, un chariot traîné par douze hommes — « avec un prêtre sale & crotté, une cloche & une croix », dit l'auteur du *Tableau de Paris* — partait de l'Hôtel-Dieu. La cloche derlinait & chambrollait à battant que veux-tu, réveillant ainsi sur son passage les plus endormis, qui, une fois réveillés, ne se rendormaient plus, — au grand détriment de leurs femmes. Merveilleux équi-



libre, n'est-ce pas ? Ces morts qui s'en allaient à leur dernier gîte, semaient des vivants pour les remplacer & boucher les vides qu'ils venaient de faire momentanément dans la société !

Au dire de Mercier, ce chariot pouvait contenir jusqu'à cinquante corps : on mettait les enfants entre les jambes des adultes ; on versait ces cadavres dans une fosse large & profonde ; on jetait dessus de la chaux vive, le prêtre bénissait la terre d'alentour, — & tout était dit. Aujourd'hui, ce n'est plus cela : tous les cimetières de Paris ont un *aumônier des dernières prières*, tous — excepté le Cimetière des suppliciés & des hospices.

Allez-y quelquefois, gens bénévoles qui croyez, avec le docteur Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; allez-y, & quand vous en sortirez, vous vous sentirez « tout chose ».

---

## LA BARRIÈRE MONTPARNASSE

Elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, & ornée de deux bâtiments ayant chacun deux péristyles avec colonnes.

Pourquoi son nom ? Les historiens ont répété à l'envi l'un de l'autre, — & les frères Lazare après les historiens : « Parce que c'était sur un monticule voisin de cette barrière que les écoliers de l'Université s'assemblaient pour discuter sur la poésie & pour lire leurs ouvrages. » Je le veux bien. En tout cas, cette éminence n'a pas toujours porté ce nom, ainsi que cela résulte du plan de Paris, édité en 1567 par J. Janssonius (avec texte latin sur deux colonnes) qui l'appelle *Mont de la Fronde*, où l'on voit, en effet, des écoliers s'exerçant à lancer l'arme terrible avec laquelle David tua Goliath. Nous voilà bien loin du Pinde & de l'Hélicon.

Mais les habitués de cette barrière s'occupaient peu de ces vétilles. Pour eux, & quelle qu'en fût l'origine, ils venaient à Montparnasse comme ils allaient à Belleville, pour engloutir leurs économies de la semaine dans les tire-lires des cabaretiers de la rue de la Gaïeté, qui fait suite à la rue du Mont-Parnasse. Ils y vinrent encore, malgré la suppression de la barrière; ils y viendront toujours, — du moins tant que la rue de la Gaïeté sera bordée de cabarets comme les *Deux Edmond*, comme les *Deux Éléphants*, comme une vingtaine d'autres popines dont les enseignes m'échappent, mais qu'ils connaissent très-bien, & où ils sont assurés de rencontrer le *petit bleu* & la gibelotte de leurs rêves.

Le dimanche, surtout, — le saint jour du repos, qu'ils passent à s'éreinter dans des ripailles acharnées, presque toujours suivies de *batteries* non moins acharnées. Et c'est un spectacle qui a son prix pour le flâneur — désintéressé de l'humanité — que celui de cette foule grouillante, tumultueuse, affamée, assoiffée, en quête de son plaisir dominical. A mesure qu'on approche de la barrière Montparnasse, le bruit de cette marée montante & descendante vous arrive aux oreilles & vous les déchire sans pitié. Le pavé est littéralement inondé de buveurs qui entrent & de mangeurs qui sortent. Partout les tonneaux coulent, les broches tournent, les viandes fument, les cuisines flambent, les casseroles détonent; partout on entend dire aux derniers venus, aux traînards qui veulent

prendre leur part de victuaille dans ces hôtelleries de passage, partout on entend dire, comme dans *Macbeth* : « La table est pleine ! »

Ce qui n'empêche pas la Mort de faire son petit commerce ordinaire au milieu même de cette turbulence de vie. On enterre le dimanche comme les autres jours, — l'Administration des Pompes Funèbres ne fait jamais relâche, — la grande nécropole est toujours ouverte, dimanches & fêtes, toujours prête à recevoir ses hôtes illustres ou plébéiens. Souvent l'ivrogne heurte dans sa marche arabesquée le cercueil blanc d'une jeune vierge qu'accompagne une famille en larmes. Souvent de braves époux de la veille — qui vont au hasard, dans cette foule, songeant à leurs belles amours en fleur, rêvant un large avenir, une nombreuse lignée, des poupards roses & blancs comme la mère, forts & bons comme le père — se croisent avec le cercueil d'un petit enfant que personne ne verra plus sourire, dont la place manquera toujours au foyer domestique, veuf désormais de sa meilleure joie, déshérité désormais de son plus pur bonheur...

Et les bruits de violons & de cornets à piston des guinguettes voisines, quel étrange effet ils font, mêlés au psalmodiement des prières qu'on jette à quelques pas de là, avec des pelletées de terre, sur des tombes fraîchement creusées ! Il y a quelque chose comme cela au dernier acte de *Lucrece Borgia* : — « Messieurs, vous êtes tous empoisonnés ! » — Et ce qui

m'a si souvent impressionné au théâtre, dans le drame de Victor Hugo, m'impressionne souvent aussi dans la rue, quand je vais en noter les accents & en étudier les aspects. Nous n'avons pas la pudeur de la Mort, — pas plus que nous n'avons, du reste, la pudeur de la Vie : nous ne savons ni vivre, ni mourir convenablement. J'ai déjà eu occasion de le dire, je saisis cette occasion de le répéter, — quoique sachant d'avance combien cela est inutile : Troie n'a-t-elle pas été prise, malgré les avertissements prophétiques de Cassandre ?...

Laissons donc *rigoler* le peuple !

---

## LA BARRIÈRE DU MAINE

Je ne sais pas ce qu'on fera des deux bâtiments de Le Doux qui la décorent, ni pourquoi on les a conservés; mais ils tiennent bien de la place, — ainsi qu'on peut s'en assurer en prenant l'omnibus qui, du Chemin du Nord, conduit à l'ancienne barrière du Maine, à l'extrémité de l'avenue du même nom, au point de jonction des anciens boulevards extérieurs.

Comme sa voisine, la Barrière du Maine est célèbre par ses cabarets, — entre autres par la *Californie*, la grande mangeoire populacière; mais, plus que sa voisine, elle a perdu de sa physionomie d'autrefois, — une physionomie assez crapuleuse, il faut l'avouer. Les

chansons ne lui ont pas manqué, — des chansons dignes d'elles; mais aujourd'hui elle manque aux chansons en se faisant moins tapageuse & moins avinée. Je n'en conclus pas que le peuple s'est moralisé depuis une vingtaine d'années, mais seulement que la foule s'est déplacée.

C'est à cause de ce qu'elle a été, que Thérond lui a fait les honneurs d'une eau-forte plus intéressante que toute la prose que je pourrais lui consacrer. Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit, on le dessine.

---

## LA BARRIÈRE DES FOURNEAUX.

C'était une barrière bien triste & bien délaissée dont, assurément, peu de Parisiens — les charcutiers exceptés — ont connu l'existence. Je n'en fais pas plus un crime aux uns qu'un mérite aux autres, qui sont bien forcés de la connaître, puisque c'est là, à l'extrémité de la rue des Fourneaux, qu'est l'*Abattoir aux porcs*.

Pourquoi cette appellation ? On l'ignore, — quoi qu'on dise qu'on le sait. — Ce que je puis dire, moi, c'est que le plan de Roussel — qui est de 1731 indique un *Moulin* & une *Tour des Fourneaux* à l'endroit même où depuis exista la barrière. Avant ce moulin & cette tour était le *Moulin de la Pointe*, à la jonction des rues de Vaugirard & des Tuileries, en face de l'Enfant-Jésus ; après ce moulin & cette tour était une voirie, &, dans le voisinage, le *Moulin de la Charité*, le *Moulin des Cornets*, le *Moulin de Beurre*, illustré



depuis par le cabaret de la mère Saguet, & deux autres moulins sans noms.

Le 6 avril 1794, Condorcet, secrétaire *perpétuel* de l'Académie des sciences, membre de l'Assemblée législative & de la Convention, & l'un des hommes que la France d'alors devait le plus s'honorer d'avoir vus naître, passait, déguisé en ouvrier, par cette barrière des Fourneaux, & gagnait rapidement les champs. Il venait de la rue Servandoni, où il s'était tenu caché depuis le mois de juillet 1793. Une fois dans la plaine, il s'orientait, & sûr de n'être pas suivi, il se dirigeait vers Fontenay-aux-Roses, arrivait rue de Diane & frappait à la porte de l'ancienne maison de Scarron, où demeuraient les époux Suard.

La porte s'ouvrit lentement, car en ces temps troublés on était soupçonneux ; elle s'ouvrit lentement, — & se referma très-vite devant le proscrit. Suard avait peur ! Homme, il se refusait à faire pour un autre homme, son collègue & son *ami*, ce qu'une femme avait fait sans hésiter durant une dizaine de mois, & ce qu'elle eût continué de faire si Condorcet, par probité, ne s'y fût opposé. Le sexe faible a parfois plus de vaillance au cœur que le sexe fort.

Condorcet, découragé & encore plus attristé par cet accueil inattendu, reprit sa route à travers champs, à travers bois surtout, — il y a soixante-dix ans, les champs de fraises d'aujourd'hui n'existaient pas encore, & toute cette partie de la banlieue de Paris était boisée, — & il arriva ainsi au milieu de la route de

Chevreuse, où il s'arrêta, ne sachant plus où aller. De la hauteur où il était, il voyait Paris dans sa brume sinistre que ses pressentiments zébraient de lueurs sanglantes, — Paris où il ne voulait pas revenir, parce qu'il était assuré d'y rencontrer la mort. Derrière lui, à perte de vue, à droite & à gauche de la vieille route, étaient des bois épais où il pouvait bien espérer se cacher pendant quelques jours, mais voilà tout. Et puis les bois, pour un homme habitué au luxe, au confort, aux aises de la vie, c'était dur, c'était impossible. Comment se nourrir?

Cette question se présentait à son esprit avec d'autant plus d'âpreté, qu'il marchait depuis l'aube, qu'il était tard, & qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Il marcha encore un peu jusqu'à ce qu'ayant découvert un cabaret il y entra résolûment & y demanda une omelette...

Condorcet, en sa qualité de marquis, était de la famille du poète Santeuil, qui ignorait les détails les plus ordinaires de la vie & qui, si on lui eût demandé quarante écus d'une paire de souliers, les eût payés en se contentant de dire : « Quarante écus une paire de souliers, cela est bien cher ! » Non-seulement Condorcet ignorait le prix d'une omelette, mais encore il ne savait pas combien il faut d'œufs pour en faire une. Interrogé par le cabaretier, il répondit, au hasard : « Seize — ou dix-huit. »

Dix-huit œufs pour une omelette destinée à une seule personne ! c'était exorbitant, c'était louche, —

surtout à une époque où les moindres actions & les moindres paroles étaient si facilement atteintes & convaincues de strabisme. On regarda avec attention Condorcet, & l'on s'aperçut qu'il avait les mains bien blanches & le visage bien distingué pour un prolétaire, & que le signalement jurait avec le déguisement. Au lieu de lui rédiger l'omelette dont il avait si grand besoin, on rédigea un procès-verbal dont il se fût fort bien passé, & on le conduisit à la prison du district, où, aussitôt qu'il fut seul, il s'empoisonna avec de la strychnine (1) que lui avait donnée son ami Cabanis & qu'il portait dans le chaton d'une bague.

(1) Je sais, comme tout le monde, que la strychnine n'a été découverte *officiellement* qu'en 1818 par MM. Pelletier & Caven-  
tou. J'affirme cependant, sur la foi des Mémoires du temps, que c'est bien avec cet alcali végétal, & non avec un autre, que Condorcet s'empoisonna. Est-ce que Cabanis, en sa qualité de médecin physiologiste, ne pouvait pas connaître les propriétés terribles de la noix vomique ?

---

## LA BARRIÈRE DE VAUGIRARD

Celle-là aussi était bien mélancolique & bien abandonnée. Les commis qui y veillaient auraient pu y dormir sans redouter la contrebande. Personne ne songeait à passer par là ; elle ouvrait seulement sur la plaine de Vaugirard, voilà tout. L'herbe poussait entre ses pavés avec une facilité qui témoignait éloquemment du dédain des Parisiens pour cet endroit de Paris, — qu'ils ne connaissaient peut-être pas. L'herbe poussait entre ses pavés, sur sa muraille, sur le toit de ses deux bureaux de perception, & jusque dans la main de ses *gabelous*. Heureux gabelous, — *sua si bona nôrint!* Pouvoir rêver à leur aise toute la sainte & belle journée, & toucher quatre-vingts francs par mois pour la peine, n'était-ce pas trop de bonheur ? *O fortunatos!* — qu'ils ne sont plus, puisqu'on a supprimé la barrière de Vaugirard.

Les champs qui l'avoisinent ont été le théâtre d'événements sanglants, autrefois, il y a bien longtemps, dans les premiers jours de Lutèce. Qui s'en douterait, à voir la tranquillité, le calme, le sourire de cette vaste plaine où poussent les betteraves & les carrières ? Qui se douterait qu'il y a dix-huit siècles les Gaulois — ces héroïques Gaulois dont on ne dirait pas que nous sommes les fils — ont été taillés en pièces dans cette plaine par les légions romaines, commandées par Labiénus, le lieutenant de César ? Le vieux Camulogène les commandait : il périt au milieu de la mêlée avec les trois quarts de son armée, car cette mêlée fut chaude ! Les Gaulois étaient pleins de courage, mais les légions romaines avaient l'avantage du nombre & des talents militaires : la cavalerie de Labiénus faucha la petite armée de Camulogène, & ce qui restait fut poursuivi jusque sur les hauteurs des bois voisins, de Meudon sans doute....

A cause de ce souvenir — qui me fait aimer Camulogène & haïr César — la barrière de Vaugirard m'est chère.

---

## LA BARRIÈRE DE SÈVRES

Des deux bâtiments dont l'architecte Le Doux l'avait ornée, un seul subsiste & sert aujourd'hui de poste de police. Ses quatre faces sont pareilles : un porche formé de trois arcades sur colonnes géminées, & terminé par un étage en attique éclairé par trois mezzanines ; la face qui regarde la rue de Sèvres a, de plus que les autres, un petit perron qui donne accès dans le bâtiment. C'est laid, mais solide : les sergents de ville pourraient être plus mal logés.

La barrière de Sèvres a eu quelque célébrité jadis, — la célébrité de la barrière du Maine. Elle est un peu morne aujourd'hui, malgré les cabarets qui essayent d'y ramener la foule, le dimanche & le lundi. D'ailleurs, ces cabarets eux-mêmes ont perdu de leur ancienne splendeur, & je crois que les plus fameux, le *Petit-Bercy* & la *Ville de Tonnerre*, sont fermés.

•

Seul, Ragache persiste, tout en changeant souvent de propriétaires; on continue à y faire noces & festins comme par le passé, — des repas de corps, & spécialement des banquets typographiques.

Ma mémoire ne me fournit rien d'intéressant à ajouter à propos de cette barrière, dont le seul mérite est d'être dans le voisinage du puits artésien, foré par l'ingénieur Mulot au milieu de la cour de l'abattoir de Grenelle.

---

## LA *BARRIÈRE DES PAILLASSONS*

Quelque envie que j'aie d'en dire plus long sur cette barrière que sur la précédente, & malgré toutes mes recherches pour trouver trace d'un événement qui s'y rapportât de près ou de loin, je n'ai rien trouvé, je n'ai rien à dire, sinon qu'elle était située à l'extrémité de la rue Pérignon, en face la rue Saint-Fiacre, & qu'elle était fermée depuis longtemps déjà lorsqu'arriva sa suppression officielle.

Cela n'étonnera pas mes lecteurs, je pense. Ils savent aussi bien que moi qu'il en est de l'histoire des Barrières de Paris comme de celle des Rois de France : pour un monarque de quelque valeur, il y en a dix de parfaitement insignifiants, — pour un Louis XI, dix Childebert, pour un roi « vaillant », dix princes « fainéants ». La barrière des Paillassons était une barrière fainéante; pour lui découvrir le moindre mérite il



faudrait être aussi courtisan que le maréchal de Ville-roi, gouverneur de Louis XIV, lequel disait : « Quelque ministre qui vienne en place, je déclare d'avance que je suis son serviteur, son ami & même un peu son parent (1). » A moins qu'on ne soit disposé à tenir compte à la barrière des Paillassons de l'assiduité que mettaient à venir s'y promener quelques braves pensionnaires de l'Hôtel royal des Invalides, amis du soleil & de la solitude, — comme des lézards éclopés.

Quant à son nom — que seraient disposés à mal interpréter les lecteurs de mon *Dictionnaire de la langue verte* — je m'empresse de déclarer qu'il lui était venu purement & simplement d'une fabrique de paillassons du voisinage. Une fabrique de tuiles a bien donné son nom au palais de nos modernes pharaons. !

(1) Les exemples de courtisanerie se pressent en foule sous ma plume. Je n'en veux citer qu'un encore, celui de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, « si glorieux & si bas, dit Duclos, qu'il fonda un prix à l'Académie pour célébrer à *perpétuité* les vertus de Louis XIV, comme un sujet inépuisable. »

---

## *LA BARRIÈRE DE L'ÉCOLE MILITAIRE*

Elle était située à l'extrémité de l'avenue Lowendal, à la rencontre des rues de l'École & Croix - Nivert & des boulevards de Sèvres & de Grenelle. Son animation d'autrefois, elle ne l'a pas perdue comme la plupart des barrières, parce qu'elle a forcément, fatalement la même population, qui lui est fournie par l'École-Militaire, sa voisine, — dragons & fantassins mêlés. C'est même pour cette population spéciale & nombreuse qu'on a autorisé, dans les environs, l'établissement de petites maisons mystérieuses du genre de celles auxquelles j'ai fait une rapide allusion à propos de la barrière du Trône. L'éternelle histoire de Mars & de Vénus, des myrtes & des lauriers!

L'École-Militaire, où ont été casernés tour à tour tant de régiments de tant d'armes différentes, est une création de Louis XV, qui en voulait faire une pépi-

nière d'officiers, comme l'indique son nom. En 1787, Louis XVI la supprimait & destinait ce vaste édifice à remplacer l'Hôtel-Dieu, jugé avec raison insuffisant & insalubre. L'idée était bonne, humaine, digne d'un roi père de ses sujets plutôt que leur bourreau, berger plutôt que boucher : à cause de cela sans doute il n'y fut pas donné suite, & l'École-Militaire devint ce qu'elle est aujourd'hui, une caserne, une grande & belle caserne, — si tant est que les casernes puissent être jamais belles.

Toutes les fois que je passe devant la grille de l'avenue Lowendal, je m'arrête un instant pour contempler ce va-&-vient de soldats dans les cours immenses, ce remue-ménage d'armes reluisantes, & je me dis : « De tous ces hommes pleins de force, de santé, de vie, combien reverront le clocher natal ? La guerre en tuera la moitié, & l'autre moitié, rouillée par l'oisiveté des camps, ne saura plus ou ne voudra plus manier la charrue nourricière... Quels bras alors feront pousser le blé?... »

Mais à quoi vais-je rêver-là ! Français, succès, — guerriers, lauriers, — gloire, victoire : cela suffit, le reste est vain.

---

## *LA BARRIÈRE DE LA MOTTE-PICQUET*

Ouverte en 1840 à l'extrémité de l'avenue du même nom, au point de jonction des boulevards de Meudon & de Grenelle, elle se composait de deux pavillons construits sur les dessins de M. Jay, architecte. La nécessité de cette barrière n'était pas très-clairement démontrée; on s'en était passé pendant cinquante ans, on s'en serait passé pendant soixante-dix ans. Mais il y avait une grille d'entrée au Champ de Mars, en avant de l'École-Militaire & parallèlement à l'avenue de la Bourdonnaye : il fallait bien une grille de sortie de l'autre côté, parallèlement à l'avenue de Suffren.

Suffren, la Bourdonnaye, la Motte-Picquet, Duplex, ces noms, qui servent d'étiquettes aux voies de communication de ce quartier essentiellement militaire, évoquent de grands souvenirs. Qui n'a entendu

parler de M. de la Bourdonnaye, du bailli de Suffren & de ce pauvre Dupleix, gouverneur de Pondichéry ? Quant à Toussaint-Guillaume Picquet de la Motte, ou de la Mothe-Piquet, il mérite quelques lignes de plus que les autres, d'abord parce qu'il a servi de parrain à la barrière qui nous occupe présentement, ensuite parce qu'il a une importance historique plus grande.

Né à Rennes en 1720, entré au service à quinze ans, il avait déjà fait neuf campagnes navales en 1745. Au commencement de la guerre d'Amérique, il était chef d'escadre. En 1778, au combat d'Ouessant, il montait le *Saint-Esprit* & combattait avec avantage contre des forces dix fois supérieures. Ensuite il croisait sur les côtes d'Angleterre avec dix vaisseaux & rentrait un mois après dans le port de Brest avec treize prises faites sur l'ennemi. En 1779, il rejoignait le comte d'Estaing & contribuait à la prise de Grenade, ainsi qu'à la victoire remportée à la fin de juin sur le vice-amiral Byron. Mais son titre de gloire le plus précieux, c'est le combat de Fort-Royal (18 décembre 1779), où sur l'*Annibal*, & aidé du *Vengeur* & du *Réfléchi*, il tint tête pendant quatre heures à une flotte anglaise de quinze vaisseaux. Cela lui valut, dès le lendemain, les félicitations mêmes de l'amiral ennemi Parker, & quelque temps après le cordon rouge de Sa Majesté. Il y a du Surcouf dans la légende de la Motte-Piquet.

## LA BARRIÈRE DE GRENELLE

Elle était située à l'extrémité de la rue Dupleix, à deux pas de la barrière de la Motte-Picquet, & l'une des deux au moins était inutile. Sa décoration à la Le Doux consistait en deux bâtiments avec péristyle à pilastres carrés, d'un effet médiocre. En 1792, elle s'était appelée *Barrière des Ministres*, je ne sais déjà plus pourquoi. Son autre nom, elle le devait au territoire sur lequel on l'avait élevée, le village de Grenelle, — une plaine où avaient lieu, sous l'Empire & sous la Restauration, les exécutions militaires. La plaine se peuple chaque jour, les maisons l'envahissent, & je doute qu'on y retrouvât le petit coin de terre inculte & désolée où tombèrent Mallet, Labédoyère & tant d'autres porte-uniformes, avant eux & après eux. Encore moins retrouverait-on les trois piliers indiqués sur la feuille VII du plan de Jouvin de Roche-

fort, de 1690, comme ceux du *Gibet de Grenelle*.

Dans le voisinage de cette barrière — là où l'on a établi depuis une fabrique de noir animal — était une poudrière qui, en 1814, renfermait trois cent mille quintaux de poudre en barils, cinq millions de cartouches d'infanterie, vingt-cinq mille cartouches à boulet & trois mille obus chargés. Après la capitulation de Paris, & dans le but de rendre Napoléon odieux aux Parisiens, on avait prétendu qu'en fuyant il avait donné l'ordre de mettre le feu aux poudres, afin que les armées alliées ne trouvassent plus que des ruines là où elles comptaient trouver la plus riche & la plus belle des capitales de l'Europe. Cette calomnie avait fait son chemin dans les esprits crédules, & l'Empereur était parti pour l'île d'Elbe chargé de l'exécration des bourgeois, menacés par lui dans leurs plus chers intérêts, — dans leurs moellons. Il y a même encore aujourd'hui des gens, fort peu propriétaires pourtant, qui en veulent à Napoléon de cette pensée sauvage — qu'il n'a jamais eue. Vous auriez beau leur dire qu'en effet, avant de partir, Napoléon avait donné un ordre concernant la poudrière de Grenelle, mais que ce n'avait pas été d'y mettre le feu, afin de faire sauter la moitié de Paris ; que ç'avait été, au contraire, de faire noyer ses munitions, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi ; vous auriez beau leur dire cela & le prouver par un procès-verbal en règle, constatant que, dans la nuit du 30 au 31 mars, barils de poudre, cartouches, obus, bis-

caïens furent jetés en Seine par un détachement de pompiers, sous la surveillance des généraux d'Aboville & Caron, ces gens crédules ne vous croiraient pas, parce que les calomnies, une fois semées dans l'esprit des sots, y poussent des racines si profondes qu'on ne saurait les en arracher. L'Humanité n'est pas seulement bête, elle est méchante, — puisqu'elle accueille plus volontiers les mauvaises nouvelles que les bonnes, puisqu'elle donne plus de créance aux bruits déshonorants qu'aux bruits honorables, puisqu'elle se réjouit plus des chutes que des ascensions!...

Où l'Humanité se réhabilite un peu, cependant, c'est au Champ de Mars, le voisin immédiat de la barrière de Grenelle, — une vaste plaine aussi, mais peuplée de souvenirs.

Le premier que je veuille citer & que je cite avec empressement, c'est le 14 juillet 1790, une date précieuse de l'histoire de la Révolution, — & même de l'histoire de l'Humanité, car elle prouve éloquemment de quelle façon & à quelles profondeurs peut être remué le cœur d'une nation réputée frivole. Je regrette que l'espace me manque ici pour raconter, non pas la *Fête de la Fédération*, mais les préparatifs de cette fête, c'est-à-dire Paris entier transformé en armée de terrassiers. Les douze mille ouvriers payés pour creuser & aplanir le Champ de Mars, bossué, mamelonné, étriqué, ne suffisant pas à cette besogne énorme, les districts avaient invité les bons citoyens, au nom de la Patrie, à venir les aider, & deux cent mille



citoyens avaient répondu avec enthousiasme à cet appel. Deux cent mille terrassiers composés de gens de lettres & d'artistes, de moines & de collégiens, d'étudiants & de paysans, — sans oublier les femmes, honnêtes ou non, ouvrières & modistes, actrices & bourgeoises, dames de la halle & dames de la cour! « On voyait, attelés au même chariot, une bénédictine, un invalide, un juge, une nymphe de l'Opéra; les plus jolies filles de Paris, vêtues de robes blanches élégamment rattachées par des ceintures & des rubans aux couleurs nationales, allaient, venaient, chargeaient, piochaient, roulaient, traînaient, &, à l'aide de quelques aides officieux, arrivaient au haut du talus, d'où elles redescendaient avec rapidité pour charger de nouveaux matériaux & de nouvelles terres. En vingt jours, la surface irrégulière du Champ de Mars fut aplanie; une enceinte circulaire établie & entourée de talus; un arc de triomphe élevé à l'entrée principale; un pont de bateaux jeté sur la Seine, & un vaste amphithéâtre adossé à l'École-Militaire. »

Le 14 juillet, dès sept heures du matin, deux cent mille spectateurs attendaient au Champ-de-Mars, ainsi transformé, les acteurs de la fête nationale, c'est-à-dire les représentants de la Commune, les présidents des soixante-dix districts, les députés de la Commune pour la Fédération, les soixante administrateurs de la Municipalité, les députés des troupes de ligne, les députés de la marine, les députés des quatre-vingt-trois départements, etc., etc. A trois heures

& demie, l'évêque d'Autun, assisté de soixante aumôniers de la garde nationale, officia & bénit les drapeaux. Puis la Fayette jura d'être à jamais fidèle à la Nation, à la Loi & au Roi; les Fédérés jurèrent après lui; l'Assemblée nationale jura après les Fédérés, & le Roi après l'Assemblée nationale. On s'embrassa avec effusion, on pleura des larmes de bonheur, on illumina, on dansa, on but pendant toute la soirée & jusqu'au lendemain. La France était devenue subitement une Arcadie!

Le 20 septembre 1791, autre fête, également mémorable, à l'occasion de l'acceptation & pour la publication de l'Acte Constitutionnel. Bailly, précédé de hérauts d'armes & environné d'un corps de grenadiers, montait sur l'autel de la Patrie, y élevait & offrait au respect du peuple le Code constitutionnel. Un orchestre nombreux exécutait cette strophe du *Samson* de Voltaire, mise en musique par Gossec :

« Peuple, éveille-toi, romps tes fers,  
Remonte à ta grandeur première :  
    La liberté t'appelle !  
Peuple fier, tu naquis pour elle,  
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,  
.....  
    L'affreux esclavage  
    Flétrit le courage,  
    Mais la Liberté  
Relève sa grandeur & nourrit sa fierté.  
    Liberté ! liberté ! liberté !... »

Les vers sont mauvais, mais l'intention était bonne.

Le 15 avril 1792, autre fête, — celle des quarante Suisses de Château-Vieux, condamnés aux galères pour la révolte des troupes de Nancy & qui avaient été amnistiés.

Le 10 août 1793, autre fête, — celle de l'acceptation de la Constitution républicaine.

Le 8 juin 1794, autre fête, — celle de l'Être Suprême, une imagination de Robespierre qui se refusait à croire en Dieu pour croire à la Divinité.

Puis d'autres fêtes encore : la distribution des aigles à l'armée par Napoléon, le 10 novembre 1804 ; la distribution des lys à la garde nationale par Louis XVIII, le 7 septembre 1814, etc., etc.

Malheureusement, toute médaille brillante à son revers : en regard de cette joie, il faut placer un deuil, — le *Massacre du Champ de Mars* du 17 juillet 1792, où le drapeau rouge fit ce fameux tour dont a parlé M. de Lamartine, & l'accident du 15 juin 1837, où un grand nombre de personnes périrent étouffées.

Champ de Mars, Champ de Mai, Champ de Course : des soldats, des chevaux, des revues, des solennités, — tout ce qu'il faut enfin pour amuser le peuple le plus enfant de la terre. Cela dure depuis longtemps, cela durera longtemps encore !

---

## LA BARRIÈRE DE LA CUNETTE

C'est la dernière, mais ce n'est pas la moins intéressante. Elle était située à l'extrémité du quai de la Grenouillère — transformé depuis en quai d'Orsay, — à l'endroit où finit aujourd'hui l'île des Cygnes, en face de la barrière de Passy, par laquelle nous avons commencé cette revue rétrospective. Elle se composait d'un seul bâtiment à deux arcades, avec colonnes & frontons. Une *cunette*, ou fossé de fortification, ménagée jadis en cet endroit, lui avait valu son nom, ignoré des Parisiens, — peu soucieux de leur propre histoire.

Et puis, où menait-elle, cette barrière? Quand on sortait de Paris par là, on risquait fort de s'égarer dans un désert, celui de la plaine de Grenelle, sans espérance d'y rencontrer la moindre oasis, — c'est-à-dire le moindre cabaret. Pour cela il aurait fallu aller

jusqu'au bas Meudon, chez Dupré ou chez Contesenne, & c'est loin ! Tandis qu'à la barrière du Maine, ou à la barrière de Belleville, ou à la barrière de la Villette, on n'avait que l'embarras du choix. La foule est moutonnière. Si quelque Ramponeau ou quelque Desnoyers eût mis à la mode la barrière de la Cunette, on s'y porterait encore avec empressement fêtes & dimanches.

L'endroit en valait la peine. A partir de là, en effet, la Seine coule tranquille & majestueuse, comme un fleuve qui n'est pas pressé d'arriver & qui sait qu'il arrivera toujours assez tôt. A partir de là, ses rives sont charmantes & plus pittoresques qu'en amont, où elles sont bordées d'autant de monuments que la Tamise depuis London-Bridge jusqu'à Greenwich. La Seine n'a plus là de corset de pierre pour contenir ses robustes flots, &, n'étant plus gênée, elle n'est plus grondeuse. Elle s'est affranchie, elle va maintenant à sa fantaisie & ne craint pas de faire l'école buissonnière, respectant les minuscules Atlantides qui poussent sur son chemin, & caressant nonchalamment de ses vagues apaisées les grèves verdoyantes qui lui font cortège jusqu'à la mer, — où elles se disent un éternel adieu.

La première de ces Atlantides est l'île des Cygnes, formée autrefois de deux îles, l'île des Vaches & l'île des Treilles, réunies plus tard en une seule, dite l'île Maquerelle, & qui commençait à peu près à la hauteur de la manufacture des tabacs pour ne finir qu'à deux

kilomètres en aval du Champ de Mars. On ne la reconnaîtrait pas aujourd'hui dans cette langue de terre, dite *Allée des Cygnes*, qui commence au pont de Grenelle & ne peut même pas aller jusqu'au pont d'Iéna.

C'est dans les broussailles aquatiques de cette île qu'au lendemain de la Saint-Barthélemy des centaines de cadavres de protestants s'accrochèrent, rejetés par les flots indignés, comme une muette mais éloquente protestation contre les massacreurs catholiques. Cela est constaté par un compte de l'hôtel de ville : « Des charrettes chargées de corps morts de damoiselles, femmes, filles, hommes & enfants, furent menées & déchargées à la rivière. Ces cadavres s'arrêtèrent partie à la petite île du Louvre, partie à celle Maquerelle, ce qui mit dans la nécessité de les tirer de l'eau & de les enterrer pour éviter l'infection. » Le même compte de l'hôtel de ville dit encore : « Aux fossoyeurs des Saints-Innocents, vingt livres à eux ordonnées par le prévôt des marchands & échevins, par leur mandement du 13 septembre 1572, pour avoir enterré depuis huit jours mille cent corps morts, ez environs de Saint-Cloud, Auteuil & Chailliau. » Il y a un pareil mandement du 9 septembre pour quinze livres données à-compte aux mêmes fossoyeurs.

C'est dans les mêmes broussailles qu'au lendemain du 9 Thermidor, Jean-Baptiste Coffinhal vint se cacher pour échapper à l'échafaud, où, en sa qualité de vice-président du tribunal révolutionnaire, il avait

envoyé lui-même tant de victimes. Coffinhal était un de ces patriotes farouches, plus républicains que la République, qui croient de leur devoir de faire tomber toutes les têtes qui dépassent le niveau commun, résignés du reste à sacrifier aussi celles de leurs amis & la leur propre. Un enthousiaste, ce Coffinhal, un fanatique ! Ne s'était-il pas opposé au sursis de quinze jours demandé par Lavoisier pour mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait utile, en s'écriant : « La République n'a pas besoin de chimistes ! » Une cruauté bête qu'on a de la peine à pardonner à cet homme, malgré l'excuse qu'on lui trouve dans l'ardeur de son fanatisme, malgré aussi son honnêteté réelle, inattaquée jusqu'ici.

Coffinhal était parvenu à s'ouvrir un passage à travers les sections armées, &, après avoir erré quelque temps à l'aventure, il avait pu gagner l'île des Cygnes sans être arrêté ni suivi. Malheureusement, cette île offrait encore moins de ressources que celle de Robinson, &, en outre, on y était moins en sûreté. Pendant quelques jours, ce naufragé politique fit ce qu'il put pour ne pas mourir de faim en mangeant de l'herbe ; puis ce régime, trop exclusivement végétal, l'affaiblissant au lieu de le nourrir, il songea à aller demander le pain & le sel à un ami à qui il avait rendu jadis d'importants services. Les services ne s'oublient jamais, — pas plus que les humiliations ; plus ils sont grands, plus on trouve de volupté à s'en venger : l'ami auquel Coffinhal s'adressa n'eût rien de plus pressé que de le

livrer à la gendarmerie. Voilà comment on entendait l'amitié, à cette époque-là !

Une fois livré, Coffinhal était perdu, puisqu'il était hors la loi par le décret du 9 Thermidor. On n'eut qu'à constater son identité pour l'envoyer rejoindre Robespierre, Saint-Just & les autres.

---





## APPENDICE

J'ai fait l'histoire des Barrières parisiennes, — mais seulement des Barrières de 1786, supprimées le 1<sup>er</sup> janvier 1860. Il est bien entendu qu'il y en avait d'autres avant celles-là, & à d'autres endroits, sans mur d'enceinte & sans monuments, ainsi que je crois l'avoir dit ou laissé deviner dans mon *Coup d'œil rétrospectif sur Paris*. Les lecteurs que cela intéresse me sauront gré de leur en donner la liste, avec la désignation de l'emplacement qu'elles occupaient.

### BARRIÈRES PAR EAU, OU PATACHES

*Barrière du port de la Conférence, vis-à-vis les Invalides.*

*Barrière de la Rapée, à la Rapée.*

*Barrière du port Saint-Paul*, devant le port du même nom.

*Barrière du port Saint-Nicolas*, en face dudit port.

#### BARRIÈRES PAR TERRE

*Barrière des Anglaises*, derrière le couvent de ce nom, au faubourg Saint-Marceau.

*Barrière Sainte-Anne*, à l'extrémité de la rue Poissonnière.

*Barrière d'Antin*, à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin.

*Barrière Saint-Antoine*, à l'entrée du faubourg du même nom.

*Barrière Saint-Bernard*, à l'extrémité du quai du même nom.

*Barrière Blanche*, près la rue Saint-Lazare.

*Barrière des Carmes*, à l'extrémité de la rue de Vaugirard, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

*Barrière de Chaillot*, du côté du Roule.

*Barrière des Champs-Élysées*, à la grille même.

*Barrière de Charonne*, à l'extrémité de la rue du même nom.

*Barrière des Chartreux*, à la hauteur de la rue de la Bourbe, — aujourd'hui rue de Port-Royal.

*Barrière de Clamart*, à la Croix-de-Clamart, près le Marché-aux-Chevaux.

*Barrière de Clichy*, à l'extrémité de la rue de Courcelles.

*Barrière de la Conférence*, à l'extrémité du Cours-la-Reine.

*Barrière de la Courtille*, à l'extrémité de la rue du Faubourg-du-Temple, — qui s'arrêtait alors à la hauteur du canal.

*Barrière de la Croix-Faubin*, dans le faubourg Saint-Antoine.

*Barrière Saint-Denis*, à l'extrémité de la rue du faubourg de ce nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

*Barrière Saint-Dominique*, à l'extrémité de la rue du même nom.

*Barrière de la Folie-Regnault*, dans le faubourg Saint-Antoine.

*Barrière Saint-Germain*, derrière le palais Bourbon, près l'Esplanade des Invalides.

*Barrière des Gobelins*, devant l'établissement de ce nom.

*Barrière de Grenelle*, à l'extrémité de la rue de ce nom.

*Barrière Saint-Honoré*, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

*Barrière de l'Hôpital*, à la hauteur de la Salpêtrière.

*Barrière Saint-Jacques*, à l'extrémité du faubourg du même nom, — qui finissait alors à l'endroit où il commence aujourd'hui.

*Barrière du Jardin-du-Roi*, à l'extrémité de la rue de ce nom, à peu près à la hauteur de la rue Fer-à-Moulin.

*Barrière Saint-Laurent*, à l'extrémité de la rue du faubourg de ce nom.

*Barrière Saint-Lazare*, à l'extrémité du faubourg de ce nom.

*Barrière de Lourcine*, vers le milieu de la rue de ce nom.

*Barrière Saint-Marcel*, à l'extrémité de la rue des Fossés-Saint-Marcel.

*Barrière Saint-Martin*, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

*Barrière du Marché-aux-Chevaux*, vers le milieu de la rue de Poliveau.

*Barrière de Ménilmontant*, à l'extrémité de la rue du chemin de ce nom.

*Barrière Saint-Michel*, à l'extrémité du faubourg du même nom.

*Barrière de Montmartre*, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom.

*Barrière de Montreuil*, à l'extrémité de la rue du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

*Barrière de Monceaux*, à l'extrémité de la rue du même nom.

*Barrière Notre-Dame-des-Champs*, à l'extrémité de la rue du même nom.

*Barrière de Picpus*, à l'extrémité de la rue du faubourg Saint-Antoine.

*Barrière Plumet*, à l'extrémité de la rue de Babylone.

*Barrière de la Pologne*, à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin & de la rue Saint-Lazare.

*Barrière des Porcherons*, à l'extrémité de la rue du même nom, près celle des Martyrs.

*Barrière des Poules*, à l'extrémité de la rue de Charenton.

*Barrière de la Rapée*, au bout des fossés de la Bastille.

*Barrière de Reuilly*, à l'extrémité de la rue de ce nom.

*Barrière La Rochefoucauld*, à la Nouvelle-France.

*Barrière de la Roulette*, à l'extrémité de la rue des Brodeurs.

*Barrière du Roule*, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

	PAGES.
La barrière de l'Étoile. . . . .	51
La barrière de Fontainebleau. . . . .	225
La barrière de Fontarabie. . . . .	177
La barrière des Fourneaux. . . . .	267
La barrière Franklin. . . . .	29
La barrière de la Gare. . . . .	215
La barrière de la Glacière. . . . .	241
La barrière de Grenelle. . . . .	281
La barrière d'Iéna. . . . .	39
La barrière de Longchamp. . . . .	41
La barrière du Maine. . . . .	265
La barrière des Martyrs. . . . .	99
La barrière de Ménilmontant. . . . .	157
La barrière de Monceau. . . . .	79
La barrière Montparnasse. . . . .	261
La barrière de Montreuil. . . . .	181
La barrière de Montrouge. . . . .	253
La barrière de la Motte-Picquet. . . . .	279
La barrière des Paillassons. . . . .	275
La barrière de Passy. . . . .	17
La barrière de Picpus. . . . .	195
La barrière Pigalle. . . . .	95
La barrière Poissonnière. . . . .	107
La barrière de la Rapée. . . . .	211
La barrière des Rats. . . . .	175
La barrière de la Réforme. . . . .	83
La barrière des Réservoirs. . . . .	49
La barrière de Reuilly. . . . .	199
La barrière de Riom. . . . .	153
La barrière Rochechouart. . . . .	105
La barrière de la Roquette. . . . .	171
La barrière de la Rotonde de Chartres. . . . .	67
La barrière du Roule. . . . .	61
La barrière Saint-Jacques. . . . .	244

	PAGES.
La barrière de Saint-Mandé. . . . .	193
La barrière Sainte-Marie. . . . .	35
La barrière de la Santé. . . . .	243
La barrière de Sèvres. . . . .	273
La barrière des Trois-Couronnes. . . . .	155
La barrière du Trône. . . . .	187
La barrière de Vaugirard. . . . .	271
La barrière des Vertus. . . . .	111
Les barrières de la Villette & de Pantin.. . . .	113
Appendice . . . . .	293

FIN DE LA TABLE





A LA PORTE

DU PARADIS

---

Vichy, imprimerie A. Wallon.

ALFRED DELVAU

---

A LA PORTE  
DU PARADIS

---

*Ma première leçon de boxe.  
Je me tuerai demain. — Feu André André.  
L'Héritier du Mandarin, &c.*

---

PARIS

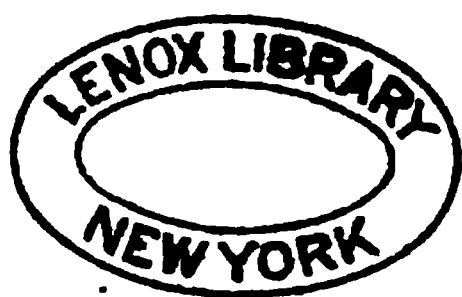
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN.

---

1867

*Tous droits réservés.*



## A MONSIEUR ARTHUR CALLOU

*Je suis venu ici, Monsieur, avec une résignation qui prouvait que j'aurais bien voulu aller ailleurs, — excusez cette rude franchise d'un homme que ses confrères appellent avec dédain un écrivain du Danube, et qui s'honore de mériter cette injure.*

*Mais, dès le lendemain de mon arrivée, grâce à vous, Monsieur, grâce aussi aux hôtes charmants de votre chalet de Bon Accueil, je me suis retrouvé en plein Paris, — et dans le meilleur Paris que je connaisse, le Paris élégant & bien élevé, le Paris aimable & savant.*

*Je m'attendais à trois mois d'exil : j'ai eu trois mois de fêtes délicates, dont le souvenir ne me quittera plus désormais.*

*C'est de votre faute, et je vous en remercie  
de tout mon cœur, en vous priant de vouloir  
bien accepter la dédicace de ce volume —  
comme un faible à-compte sur la recon-  
naissance que je vous dois.*

Alfred DELVAU.

Vichy, 15 septembre 1866.

A L A

# PORTE DU PARADIS

---

## I

Le cadre était digne du tableau & le tableau digne du cadre, — ce qui n'arrive pas toujours aux cadres & aux tableaux.

Un ciel bleu, à peine égratigné ça & là de quelques minces flocons de nuages blancs — brins de fils échappés au fuseau de la Vierge Marie. Des prairies verdoyantes comme les grasses prairies normandes, coupées par des rigoles & des rideaux de peupliers, & au milieu desquelles paissaient gravement, enfouies



jusqu'au fanon, de petites génisses tachetées de noir & de blanc. Une rivière babillarde, frangée de vieux troncs d'aulne & de touffes d'épilobes roses ; quelques maisonnettes aux toits mouffus : voilà le cadre.

Une jeune fille de seize ans, à la physionomie ingénue et sereine comme celle de ces rustiques beautés qu'on voit dans les paysages de Miéris, présentant d'une main à boire à un cavalier, & de l'autre modérant l'impatience de son cheval blanc qui piaffe & hennit ; une jeune fille blonde comme le soleil & rose comme une fleur d'amandier, avec des yeux de pervenche d'une limpidité sans égale : à faire croire qu'elle avait été pétrie par les mains délicates d'une fée avec un peu de crème et de sang, car on sentait courir la santé sous cette chair ferme au toucher & douce au regard comme le duvet d'un fruit non cueilli. Un jeune homme pâle & triste comme une matinée de novembre, qui cependant avait dû naître pour être joyeux & plein de santé, & dont certaines privations, certaines douleurs, seules, on le devinait, avaient pu ainsi prématurément voûter la taille, voiler les yeux intelligents, pâlir le doux visage encore imberbe. Voilà le tableau.

Le cadre s'appelait les bords de la Senne,

dans la banlieue de Bruxelles, — à l'endroit même où cette rivière, qui ressemble tant à la Bièvre parisienne, reçoit un ruisseau dont le nom seul attirerait les amoureux & les rêveurs, le *Vogelzang Beek*, ou Ruisseau-du-Chant-d'Oiseaux.

Le tableau, à deux compartiments, s'appelait Hans et Nellen.

Nellen était la fille de l'ancien bourgmestre de Molenbeek, un homme important par sa position & par sa fortune, mais qui n'avait pas toujours été bourgmestre & riche. Hans était un grand artiste inconnu, fils de pauvres gens qui avaient toujours été pauvres.

Tout à l'heure, ces deux jeunes amoureux chantaient l'éternel duo du cœur avec leurs lèvres passionnées & chastes, & semblaient aussi oublieux du monde qu'ils en étaient oubliés dans ce petit coin de verdure choisi pour leur rendez-vous. Voilà que maintenant les cordes divines de leurs voix se détendent & que les cordes graves résonnent douloureusement. Qu'est-il donc arrivé ? Quel mauvais génie est donc venu détruire cette harmonie, souffler sur cette pure lumière, renverser les châteaux de cartes édifiés par l'imagination ailée de ces

•

deux enfants si tendrement épris l'un de l'autre ?

Un mot, un souvenir, presque rien, a été malencontreusement jeté par la jeune fille sur ce beau lac d'amour & de rêverie : il en a troublé la surface limpide. C'est fini, le charme est rompu, un brutal coup de corde a ramené du ciel sur terre ces deux jolis petits cerfs-volants.

Ils étaient pourtant si bien là-haut, dans les vastes plaines bleues du rêve ! Ils couraient si bien de conserve sur les savanes parfumées de l'amour !

— Ainsi, mon pauvre Hanske, notre mariage est encore retardé ! dit Nellen avec un gros soupir en serrant les mains de son amant, que cette parole avait fait tressaillir. Mon père ne veut pas me marier parce qu'il me trouve trop jeune et parce que...

— Et parce qu'il me trouve trop pauvre, dis tout, Nell ! interrompit le jeune homme avec plus d'amertume qu'il n'aurait voulu en laisser voir.

— Trop pauvre, mon Hanske ? Trop pauvre, mon doux artiste ? Tu as mon amour dans le présent & la gloire dans l'avenir : tu es plus riche que le roi !

— Trop pauvre, je te le répète, chère Nell ! Ton père n'a jamais vu d'un œil bienveillant notre mutuel amour. Quand nous étions enfants & que tu m'appelais, en m'embrassant bien fort, ton petit mari, & que je t'appelais, en te rendant tes baisers, ma petite femme, ton père, alors bourgmestre de Molenbeek, fronçait ses gros sourcils, me tirait l'oreille, & je pleurais... Tu me consolais vite le lendemain... Mais il nous surprenait encore, & cette fois, il me châtiait avec plus d'énergie & tout autant d'injustice ; il m'accablait d'injures, il murmurait des menaces contre moi, contre mon père encore vivant, contre ma mère... contre ma mère, surtout... Pauvre femme ! que lui avait-elle donc fait?... Nous avons grandi, Nell, & notre amour aussi, & aussi la haine de ton père... Oui, il me hait, pardonne-moi, chère, de te répéter cela ; il me hait & me méprise, parce que je suis pauvre, parce que je suis le fils de ma mère... Il ne veut pas que tu songes à moi, il ne consentira jamais à notre mariage...

Nell voulut interrompre son amant en lui mettant sa bonne petite main sur les lèvres, mais il continua :

— Je sais bien, chère Nell, que je n'ai pas

le droit de me plaindre, puisque tu es là & que tu me dis que tu m'aimes : mais malgré moi, & en dépit de tes encouragements, je me sens tout triste & un peu courroucé contre le sort, en songeant à ma pauvreté qui ferait la tienne, Nell !...

— Qu'importe la pauvreté, Hanske, à qui a comme toi le talent, comme moi la tendresse, comme nous la jeunesse ? Pourquoi voir ainsi sans cesse des nuages dans le ciel bleu de notre existence ? Je t'aime & tu m'aimes, je t'aimerai & tu m'aimeras toujours, & nous vieillirons ensemble sans nous en apercevoir, même sans avoir de vieillesse, car les amoureux n'en ont jamais, l'amour étant la fleur éternelle qui s'épanouit jusque dans la neige... Que souhaites-tu donc de plus, ambitieux?... Viens, mon Hanske, je suis sûre que, même dans le tombeau, nous nous dirons encore ce que nous nous disons en ce moment : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !... » Pourquoi donc nous attrister ?...

Hans secoua la tête avec un mélancolique sourire ; puis il prit Nellen dans ses bras, &, l'étreignant avec une tendresse fiévreuse, il lui murmura :

— Chère lumière de mes ténèbres ! Blonde & chaste étoile de mes nuits ! Douce, chère et bonne petite fée ! où donc tes lèvres rouges puisent-elles le miel dont elles sont parfumées ? Où donc ton cœur de vierge puise-t-il les fortifiantes paroles que tu répands comme un baume sur mes plaies les plus secrètes & les plus douloureuses ?

— A cette divine source qu'on appelle l'amour, Hanske ! murmura Nellen, en penchant sa blonde tête sur le cou de son amant.

— Je le sais , reprit Hans en tressaillant, & c'est à cause de cela , ma bien-aimée , que je m'alarme, que je m'inquiète & que je souffre. Il faut que je m'acquitte envers toi, Nell, pour tout le bonheur que tu me donnes et pour celui que tu me promets... La femme apporte son cœur en dot, c'est sa seule richesse, la plus grande & la plus pure ; mais l'homme qu'elle aime a pour devoir sacré de lui procurer, en échange, une vie calme, heureuse & bonne. Son courage, à lui, s'accommoderait de la misère, qu'il peut braver ; mais sa loyauté se refuse à faire partager ce lourd fardeau à la femme qu'il a choisie pour compagne. Les amoureux sont des oiseaux, Nell, des oiseaux

charmants, des oiseaux chanteurs, mais les oiseaux eux-mêmes cherchent le grain qui les nourrit & qui ne tombe pas tout seul dans leur nid. Il ne faut pas que tes plumes soient froissées par les tourmentes de ma vie; il ne faut pas que ta radieuse jeunesse, que ton éclatante beauté se fanent dans les privations, dans la gêne, dans les luttes de la pauvreté... Ces luttes sont terribles, Nell, terribles en vérité! L'homme, parfois, n'est pas assez fort pour en sortir vainqueur; l'homme, la créature énergique & courageuse pourtant, est parfois vaincu par la pauvreté: que deviendrait une femme aux prises avec ce démon hideux?...

— Mais puisque je t'aime, Hanske! murmura doucement & tendrement la jeune fille, en cachant de nouveau sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme.

— Chère flamme de mon cœur! cela ne suffit pas, répondit Hans. Cela ne suffit pas! cela ne suffit pas! répéta-t-il avec une sorte de rage douloureuse.

— Hanske! mon Hanske! les oiseaux & les amoureux sont les créatures préférées du bon Dieu; pourvu qu'ils aient un nid, de

mouffe ou de paille, ils n'en demandent pas davantage. La Providence n'est-elle pas là pour le reste?... Je n'ai pas un bien fort appétit, va ! deux ou trois grains de mil & ta tendresse, & me voilà plus riche qu'une reine, plus heureuse qu'une impératrice... Est-ce que tu serais ambitieux, décidément, mon Hanske?...

— Tu dis que je blasphème, n'est-ce pas, Nell ? Non, je ne blasphème pas. Je t'aime violemment et tendrement ; tu es mon rêve le plus caressé. Enfant, je t'aimais ; jeune homme je t'aime & je t'aimerai toujours ; mais mon amour est loyal, Nell, je veux qu'il te fasse vivre & non qu'il te tue... il me défend d'embarquer ta blonde & souriante jeunesse sur un océan de ténèbres & de misères. Je veux que tu sois heureuse, Nell...

— Je le suis puisque tu m'aimes, Hanske ! répondit Nellen de sa voix la plus melliflue.

— Je veux que ma mère le soit aussi, reprit Hans. Ma mère, pauvre chère martyre qui désespère de la vie, qui doute de Dieu & de moi, parce qu'elle doute du bonheur... Elle est fatiguée d'attendre, parce qu'elle a attendu trop longtemps... Ah ! Nell ! mon cœur se



brise à cette idée... A quoi peut-elle se raccrocher dans la vie, en effet ? Toutes les tendresses lui manquent, excepté la mienne, dont elle ne fait pas un grand cas parce qu'elle ne se prouve pas assez. Elle n'espère plus rien, elle n'attend plus rien. Comme elle n'est pas dévote, Dieu ne peut rien pour elle. Comme elle n'est pas liseuse, les livres ne peuvent guère la distraire... Quoi, alors ? Elle n'a donc plus qu'à attendre le jour suprême du repos, après lequel elle aspire. Ah ! si, du moins, en attendant ce repos éternel, & pour s'y habituer un peu, elle avait une existence calme, un bien-être assuré, peut-être attendrait-elle patiemment...

— Pauvre maman ! soupira Nellen avec une compassion sincère.

— Il ne faudrait pourtant pas grand'chose pour réaliser tous les projets que j'ai formés à propos d'elle & de toi, reprit Hans en désignant de la main à Nellen une petite maisonnette plantée sur les bords de la Senne, à quelques pas d'eux. Voilà le nid que j'ai osé convoiter. Il est digne de nous, & nous serions dignes de lui : une oasis dans un désert, à deux pas de la ville ! Il y a huit jours, nous passions devant

cette maison de pauvres gens, ma mère & moi; involontairement, instinctivement, l'idée nous vint, à elle & à moi, d'entrer pour la visiter... Elle est à vendre... Ma mère avait retrouvé ses jambes de quinze ans; elle allait, venait, montait, descendait, se faisait montrer tout, donnait ses conseils, ses observations, ses critiques, comme quelqu'un qui a fait son choix & qui va venir s'installer... J'étais sous le charme, moi aussi, & je la regardais faire & dire avec des yeux attendris. Cette maison n'est pas grande, chère Nellen, mais elle a des arbres & des fleurs, des parfums & des oiseaux, de l'ombre & de la musique : un vrai paradis pour des gens aussi simples que nous ! C'est notre nid, te dis-je!.. Le jardinier la voyait déjà vendue, &, malgré la pauvreté de nos habits, il devenait de plus en plus respectueux pour nous ; il saluait déjà ma mère comme sa future propriétaire, & ma mère recevait tous ses compliments, toutes ses offres de service, d'un air qui m'attendrissait & me navrait tout à la fois. Pauvre chère femme!.... Quand nous fûmes sortis & que le jardinier nous eut reconduits humblement jusque sur la route, ma mère revint sur ses pas pour contempler encore une fois cette maisonnette, objet de ses

légitimes convoitises. Son visage, de gai qu'il était auparavant, devint amer & sombre, le visage que j'en lui vois que trop souvent ! Elle regardait la maisonnette d'un air étrange qui m'oppressait, qui me faisait froid au cœur, car il disait, ce regard, avec une éloquence cruelle : « C'est là que j'aurais aimé à finir ma vie, & c'est à l'hôpital que je la finirai ! » Puis, de la maison ses regards se reportèrent sur moi, aussi étranges ; elle remua plusieurs fois les lèvres, comme pour parler, mais, s'interrompant brusquement dans ses méditations, elle reprit le chemin du faubourg avec tant de vitesse que j'eus, pendant quelques instants, de la peine à la suivre... Ah ! Nelke ! son regard est resté là, comme un coup de couteau ; il me poursuit comme un reproche... & pourtant, mon Dieu ! pourtant...

Hans n'acheva pas. De grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine.

— Hanske ! murmura Nellen de cette voix harmonieuse qui ressemblait à un souffle ; Hanske !...

— Je ne peux pas avoir cette maison ! reprit le jeune homme avec désespoir. Elle coûte six

mille francs... Six mille francs ! Quelle ironie ! Toutes mes toiles réunies, toutes mes planches réunies ne vaudront jamais cela... Si je les avais, Nelke, conçois-tu notre joie ? t'imagines-tu notre bonheur ?... Mais je ne les aurai jamais.... je suis pour toujours condamné à l'obscurité & à la misère... je ne suis qu'un misérable artiste... je ne vaudrais pas un misérable artisan !... Mes veilles & mon labeur sont moins payés, moins honorés que le labeur & les veilles d'un sabotier !... Ah ! mes projets ! ah ! mes rêves !... Six mille francs ! Il y a des gens qui ont six mille francs & qui ne sont pas heureux... Comment s'arrangent-ils donc ? Il y a des gens qui pourraient me donner cette somme sans plus s'appauvrir que moi lorsque je donne une centime à un mendiant... Le croirais-tu, Nell, j'ai mis à deux ou trois loteries, dans l'espérance de gagner une petite somme.... N'ayant plus foi dans la Providence, j'ai cru au hasard : le hasard a été aussi sourd à mes appels que l'avait été la Providence... Oh ! la misère !... quelle horrible chose, surtout pour ceux qui ne sont pas seuls !... Fuis-moi, Nell, je ne suis pas digne de t'obtenir, je te porterais malheur... Ne m'aimes plus, Nelke, tu ne dois plus m'aimer... Je suis pauvre et tu seras ri-

che.. Ton père, le bourgmestre de Molenbeek, ne veut pas de ce mariage, et il a raison... C'est un bon père que ton père, Nellen, un père prévoyant, qui t'aime plus raisonnablement que moi... Il songe à ton avenir, il connaît le mien : il a raison de me repousser, car je ne suis pas le gendre qu'il lui faut... Il me hait, et il hait ma mère qui l'a refusé pour épouser mon père, non parce qu'il était plus riche que le tien, mais parce qu'elle l'aimait comme je t'aime, Nell ! Ton père nous hait, il me méprise... Je ne dois pas lui voler sa fille, son héritière... je serais un malhonnête homme !

— Cher Hans ! répondit Nellen d'un air de doux reproche, cher Hans ! au nom de notre amour, ne me dis plus de ces affreuses paroles... Je t'aime, & ne serai jamais à un autre qu'à toi... Si les autres te dédaignent, moi j'ai foi en toi... Tu es un noble cœur & un homme de génie. Je suis heureuse de ton amour & je serai fière de ton nom, qui deviendra célèbre & honoré, crois-en mes pressentiments... Tu sais bien cette petite esquisse que tu m'avais donnée ? Je l'ai fait encadrer & placer dans la galerie de tableaux de mon père, à son insu.... Dimanche dernier, M. le baron Vanderhecht, un amateur distingué, un homme très-bien-

veillant, est venu nous voir ; après le dîner, mon père & lui ont visité la galerie ; je les accompagnais. Après avoir examiné toutes les toiles, M. Vanderhecht allait se retirer, lorsque ton esquisse attira son regard ; il s'en approcha brusquement, la contempla à plusieurs reprises avec une attention qui me faisait bondir le cœur ; puis, se tournant vers mon père, occupé d'un autre côté, il lui demanda le nom de l'auteur de ce petit tableau. Mon père, étonné, le regarda, me regarda sans rien comprendre à la présence de ton œuvre dans sa collection. « J'ignore, dit-il avec une moue de dédain, quel barbouilleur.... » Le baron l'interrompit pour lui dire : « Mais c'est un blasphème ! cette toile n'est pas d'un barbouilleur, elle est d'un homme de talent, de beaucoup de talent. Un barbouilleur ! comme vous y allez ! C'est fait dans la manière des maîtres, & si Joost Cornélius Droogsloot n'était pas mort depuis longtemps, je croirais que c'est lui... » Je lançai à M. Vanderhecht un regard noyé de reconnaissance ; je lui savais un gré immense de la justice qu'il te rendait, &, au risque de m'attirer la colère de mon père, je m'écriai : « Vous avez raison, monsieur le baron, cette toile est d'un homme

de génie, aujourd'hui inconnu, mais qui sera demain célèbre dans toute la Belgique & dans toute l'Allemagne : il se nomme Hans Mosselgat ; il est pauvre & il soutient sa mère... » Le baron sourit de mon enthousiasme ; il s'avança vers moi, me prit les deux mains, les baïsa avec une respectueuse sympathie, & se tournant vers mon père : « Quel que soit l'auteur de cette toile, dit-il, connu ou inconnu, je vous la demande, &, en échange, je vous prierai d'accepter un Gérard Honthorst, très-estimé des connaisseurs et de moi-même. » — « Oh ! répondit mon père avec ironie, prenez, baron, prenez, et ne donnez rien en échange ; je serai trop heureux d'être débarrassé de cette ébauche sans nom & sans valeur... » M. Vanderhecht ne se fit pas prier plus longtemps ; il décrocha la toile et l'emporta. En me quittant il me glissa entre les doigts une bague d'un grand prix, comme arrhes du marché, a-t-il dit. Cette bague t'appartenait, je te l'aurais fidèlement remise, si mon père n'avait pas cru de son devoir de me l'arracher... Et maintenant, cher Hans, crois-tu que j'aie tort de te dire d'espérer?..

Hans releva le front à cette question de sa jeune maîtresse, &, pour toute réponse, il lui

prit la tête dans ses deux mains et la baïsa avec effusion. Il avait des larmes de joie dans les yeux.

— Tu es une brave fille du bon Dieu, Nell, & tu mérites bien le bonheur des anges ! murmura-t-il avec attendrissement.

— Une baise alors, la dernière, monsieur ! reprit la jeune fille avec la coquetterie charmante de l'enfance. Une baise ! & en route pour la maison paternelle !...

— Une baise, cruelle enfant, une seule ?...

— Si votre fiancée vous donne tout, que vous donnera donc votre femme, monsieur ?

— *O my lieven ! my lieven !* soupira Hans en reprenant pour un moment le langage flamand, si tendre & si nonchalant quand il est parlé par des lèvres jeunes & amoureuses.

— *O my lieven ! o my lieven !* répéta Nell en parodiant doucement l'air langoureux de son amant.

## II

Le chemin est long du Ruisseau-du-Chant-d'Oiseaux à Bruxelles, — surtout quand on marche aussi lentement que les amoureux, — &



il s'agissait d'arriver avant la nuit. Hans & Nellen, se tenant par la main, se mirent en route, le long des rives capricieuses de la Senne, en chantant les interminables couplets de la *Chanson de Mai*, — une de ces chansons d'amour si populaires & si mélancoliques dont on ne connaît jamais l'auteur et qui ont peut-être été faites par tout le monde.

Quelques-uns de ces couplets se perdirent dans des susurrements de baisers & dans les murmures mystérieux de la campagne aux approches de la nuit. Tout chantait avec ces deux beaux enfants, absorbés dans la vision resplendissante de leur mutuel amour : les oiseaux, les fleurs, les ruisseaux ! La nature mariait ses harmonies à l'harmonie vibrante de leurs cœurs & continuait le concert commencé par le bruit éclatant de leurs lèvres de vingt ans.

Le chemin est long du Vogelzang-Beek à Bruxelles : Hans & Nellen trouvèrent encore moyen de l'allonger en s'arrêtant de temps en temps pour cueillir des wergiff-mein-nicht sur les bords de la Senne, puis sur les bords du canal de Charleroy.

Quand ils furent arrivés à la hauteur du

pont mobile par lequel on va à Molenbeek, ils cessèrent de chanter & de se tenir par la main, comme ils avaient fait jusque-là, de peur de rencontres malveillantes. M<sup>lle</sup> Nellen Van Elde au bras de M. Hans Mosselgat, passe encore ; mais le bras de M. Hans Mosselgat autour de la taille de M<sup>lle</sup> Nellen Van Elde, cela eût été par trop scandalisant ; ils étaient fiancés, non mariés, ils se devaient à eux-mêmes de n'éveiller dans l'esprit de personne aucun soupçon injurieux à l'honneur.

Ils ne chantaient donc plus ; ils ne parlaient plus. Mais, si leurs voix étaient muettes, leurs cœurs continuaient à jafer de la façon la plus tendre. Hans, grisé par une atmosphère de bonheur, avait l'air de marcher sur des nuages. Il lui semblait qu'une forme invisible le poussait doucement, bien doucement, sans qu'il fît le moindre effort pour avancer. Il nageait dans un éther enivrant qui lui ôtait presque la conscience de son existence ordinaire. Il devinait bien qu'il n'était pas dans le ciel ; mais il ne se croyait pas, néanmoins, si près de la terre.

Un cri terrible le réveilla bientôt.

Ils marchaient au milieu de la rue des

Fabriques, en ce moment encombrée de promeneurs. A quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient, un rassemblement tumultueux barrait le chemin. Des cris, des huées, des éclats de rire, sortaient par intervalles du milieu de la foule, sans cesse grossie par de nouveaux curieux.

— Voyons donc ce que c'est ! s'écria Nellen avec cet empressement de la jeunesse à tout voir & à tout entendre — même, & surtout, ce qui doit blesser ses yeux & ses oreilles.

— Pourquoi voir ? répondit Hans, qui, sans en savoir la cause, se sentait inquiet.

— Pour voir, donc, monsieur mon mari ! pour voir ! avec votre permission toutefois, ajouta la folle enfant en entraînant son amant vers les groupes les plus animés.

Hans ne céda à ce caprice et n'obéit à cette pression qu'avec une répugnance instinctive. Il aimait peu la foule, d'ordinaire, à cause de sa brutalité ; mais, en ce moment, il la haïssait de toute l'énergie de son âme.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda une petite voisine de Nellen à un monsieur haut en favoris & en couleurs.

— Il y a, ma belle enfant, répondit l'homme

interrogé, il y a qu'il n'y a rien, moins que rien : c'est une femme qui vient de cheoir sur le pavé... On la croyait tombée de faiblesse d'abord, mais on s'est aperçu bien vite qu'elle était tombée de genièvre... Elle aimait trop le genièvre, c'est ce qui l'a fait tomber. Voilà, ma belle enfant !...

— Oh ! c'est affreux !... Une femme ! jeune, peut-être ?

— Non, ma belle enfant, non. Tout au contraire !... Cette femme est très-vieille, trop vieille... & c'est ce qui rend la chose plus hideuse encore... Les femmes jeunes se grifent avec de l'amour, ma belle enfant, vous devez le savoir, &...

Le discours de cet éloquent orateur fut coupé par un cri étrange parti du milieu des groupes en belle humeur. A ce cri répondirent des clameurs frénétiques, des exclamations joyeuses & sauvages.

Hans tressaillit, comme si on lui eût appliqué un fer rouge dans le dos.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda Nellen.

Hans lui quitta brusquement le bras. Puis, tout haletant & se penchant vers son visage,

•

il murmura d'une voix brève & d'un air enfiévré :

— Nellen ! vous êtes un bon cœur & une brave fille... Je sais que vous m'aimez un peu... Eh bien ! prouvez-le moi... Quittez-moi à l'instant même ! Fuyez ! au nom du ciel, fuyez ! Allez droit devant vous, de ce côté, sans vous retourner... Vous me jurez, n'est-ce pas ? de ne pas vous retourner, de ne pas revenir sur vos pas?... Allez maintenant ! je vois que vous m'avez compris & que vous êtes une brave créature du bon Dieu... Merci ! Adieu !

Hans, qui était sûr de l'effet de ses paroles, ne prit pas la peine de se retourner pour s'assurer que Nellen s'éloignait bien dans la direction qu'il lui avait indiquée. Il se rapprocha impétueusement des groupes de curieux, fondit au milieu d'eux, tête baissée, comme un taureau, en poussant un mugissement sonore. Une fois là, il se baissa, ramassa dans le ruisseau une masse informe qui y gisait en proférant de temps en temps des paroles incohérentes ; puis, robuste & furieux de douleur, il enleva cette masse, la plaça sur ses épaules & disparut en se frayant un chemin à travers la foule stupide d'étonnement.

Au bout d'un quart-d'heure d'une course défordonnée, il entra dans une allée de la rue de la Chaufferette, monta trois étages, ouvrit une chambre & déposa avec précaution son fardeau sur un mauvais lit qui meublait cette chambre. Puis il vint à la porte & la ferma après avoir écouté s'il avait été suivi. Quand il eut allumé une chandelle & aperçu dans dans toute sa navrante laideur le spectacle qu'il avait devant lui, il tomba lourdement sur ses deux genoux, le long du lit, la tête sur les vêtements souillés de la femme & sanglota.

— Oh ! mamère ! ma mère ! s'écria-t-il avec un désespoir sombre. Ma mère ! Que vous ai-je donc fait, ma mère !

— J'ai soif, dit celle-ci en étendant les bras.

Hans détourna la tête avec douleur, prit son mouchoir & le porta à ses lèvres pour étouffer ses sanglots.

— Que votre volonté soit faite, mon Dieu ! murmura-t-il accablé.

— C'est toi qui es cause de tout cela ! râla d'une voix sombre la vieille femme, qui avait surpris le geste de désespoir de son fils ; oui, c'est toi... Tu me laisses toujours seule... toujours seule & misérable... pour courir après

je ne sais quoi... pas après la fortune, non ! La fortune ! continua-t-elle en ricanant & en montrant le poing à son enfant agenouillé. La fortune ! tu m'en devais une... tu me l'avais promise pour mes vieux jours... Mes vieux jours sont venus... mais la fortune... où est-elle ? Ah ! bien oui, la fortune ! La misère, à la bonne heure ! C'est bien assez bon pour moi, la misère, n'est-ce pas ?...

— Ma mère ! dit Hans d'un ton suppliant.

— Laisse-moi, mauvais fils ! Va-t'en, paresseux, qui laisses ta mère mourir de faim & s'abrutir dans l'ivrognerie !... Si ton père vivait encore, il te tuerait & il ferait une bonne œuvre, une bien bonne œuvre, en vérité... Il te tuerait ! il te tuerait ! il te tuerait ! répéta avec une énergie cruelle la vieille femme encore hallucinée par l'ivresse ; mais je me tuerai, moi... Je me débarrasserai d'un fardeau... La vie m'est honteuse & lourde à porter... Personne ne m'aime, tout le monde me repousse... je n'ai plus de mari, je n'ai plus d'enfant... Non ! je n'ai plus d'amis, plus de famille !...

Et la pauvre folle se mit à chanter sur un air dolent une chanson flamande triste & monotone comme le murmure du vent dans les nuits d'hiver, & dont voici la traduction :

*« On me repousse partout — Du pied comme un chien ! — On ferme toutes les portes — Où je frappe accablée ! — Nulle porte hospitalière ! — Partout le même accueil ! — Mais je connais une maison — Dont je pourrai franchir le seuil... — A sa porte je frapperai.... — C'est la porte du tombeau ; — Et l'on m'ouvrira bien vite, — Et j'y trouverai enfin le repos ! »*

— Ma mère ! ô ma mère ! sanglota le jeune homme.

— Je ne suis plus ta mère ! reprit la malheureuse femme avec colère. Je ne veux plus être ta mère... Je te renie !.. Ton père t'aurait tué... il aurait bien fait.... Tu ne travailles pas... Tu es un fainéant... Tu aurais pu devenir un bon ouvrier, gagner honnêtement ton pain, celui de ta mère... Nous aurions pu être heureux... Mais non ! monsieur a préféré.. comment appelles-tu cela ?... la gloire !... Ah ! oui !... Qu'est-ce que c'est que cela, la gloire ?.. Ah ! tu me fais rire ! Oui ! Tu me fais pleurer aussi... Tu ne sais pas même vendre tes eaux fortes pour le prix du cuivre, tes tableaux pour le prix de la toile. Tu gaspilles notre argent dans des achats ridicules... Tu t'ima-



gines peut-être que tu es un artiste parce que tu sais barbouiller une toile ou couvrir un morceau de cuivre de griffonnages ! Un artiste, toi ! Ah ! tu me fais rire... Oui, tu me fais pleurer aussi... Qu'est-ce que cela te rapporte, dis?... Nous mourons de faim... Personne, dans le faubourg, ne nous estime à cause de notre misère... ne nous respecte à cause de ton dédain ridicule... On rit de toi quand tu passes dans les rues... Je le sais, je l'ai vu... On dit en ricanant : « Ce petit monsieur qui passe fier comme un roi, vêtu comme un gueux, c'est le fils de Jean Mosselgat le cordier... Ça n'a pas de talent, encore moins d'argent & ça ne salue personne.. Il fait bien, car personne ne le saluerait.... » Voilà ce qu'on dit de toi quand tu passes..... Sais-tu ce qu'on dit de moi quand je passe ?

— Ma mère ! supplia Hans, les mains étendues vers elle.

— Ah ! tu m'entendras... Ou plutôt, non, va-t'en ! mauvais fils ! mauvais fils ! mauvais fils ! va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !...

Et d'un geste plein de dignité sombre, elle le congédia en lui montrant la porte. Puis, après cet effort, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, elle redevint immobile, inerte, sans souffle et comme sans vie.

Hans se releva, se pencha doucement sur le visage de sa mère, contempla d'un air de respectueuse tristesse les ravages causés par le chagrin & la misère sur cette pauvre physionomie autrefois si calme, &, après avoir pieusement baisé les cheveux gris qui la voilaient, il s'éloigna en emportant la lumière dont l'éclat aurait pu fatiguer la malade.

Il n'y avait qu'une porte entre son atelier, où il couchait, & la mansarde de sa mère : il pouvait accourir au moindre bruit, au moindre appel. Ainsi rassuré, il rentra chez lui.

### III

Une fois chez lui, seul avec son désespoir, Hans — l'honnête artiste, le fils pieux, crucifié dans son double amour — sentit son âme se briser ; ses forces l'abandonnèrent : il alla rouler sur le carreau de sa chambre.

Toopl, — son chat noir favori, le seul consolant que pût souffrir sa mère, — Toopl sauta familièrement sur ses épaules, & salua son retour par un ron-ron amical prolongé outre mesure, qui se mêla à ses gémissements.

Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien que l'immense déroute des espérances édifiées par lui à grands frais, et auxquelles sa mère venait de porter un coup mortel.

Seul enfant, unique fruit des amours d'un pauvre cordier & d'une pauvre ouvrière, Hans avait grandi sans faire de bruit. Son père était mort en croyant laisser un successeur, & sa mère, bonne & digne femme, pleine de simplicité & respectueuse envers les dernières volontés de son mari, avait voulu faire continuer à Hans un métier pour lequel il ne se sentait pas fait.

L'inspiration lui était venue; la révélation s'était faite en lui. Il s'était senti attiré vers les sommets lumineux de l'art, & tous ses efforts, depuis ce moment, avaient tendu à quitter la vallée fangeuse où il avait jusque-là vécu, & où sa famille l'avait destiné à mourir.

Enfant, il préludait à sa vocation future en charbonnant, sur le mur le long duquel il tournait la roue du cordier, des croquis informes assurément, mais qui témoignaient cependant de dispositions remarquables très-dignes d'encouragements.

Les encouragements n'étaient pas venus, mais une voix secrète avait murmuré des pro-

messes dorées à l'oreille de l'enfant, & , jeune homme, il obéissait tout à fait, enfin, aux suggestions puissantes de cette voix intérieure.

Un petit héritage, inopinément recueilli par sa mère, lui avait permis de vivre un peu à sa guise, & il en avait profité pour étudier, pour fortifier son goût, pour éclairer son intelligence en dessinant toujours & partout.

Au bout de trois années d'études acharnées, il était devenu un artiste. Il peignait bien, dessinait mieux encore, et faisait des eaux-fortes où l'on sentait le souffle puissant de Rembrandt.

Mais l'héritage une fois dévoré, la pauvreté était venue s'asseoir au foyer de la veuve & de son fils.

Alors avait commencé une série de luttes, de déboires, d'angoisses, de chagrins, qui avaient tué l'énergie de la femme & l'amour de la mère. Quant à l'enfant devenu homme, il avait cru pouvoir sortir victorieux de ce combat avec la destinée. Tout à l'heure encore, dans ses causeries avec Nellen, sa jeune & douce maîtresse, il espérait ; maintenant, il se sentait désarmé, il ne pouvait plus lutter, il était renversé. Au matin, Hans était encore plongé dans ces méditations douloureuses.

La fenêtre était ouverte : Hans vint s'y accouder, rêveur, & regarda dans le lointain, par l'échancrure du toit, les grasses prairies des bords de la Senne, du côté d'Anderlecht.

— Toute ma vie est là ! murmura-t-il avec mélancolie ; tout mon bonheur est là, au bout d'un regard ! Mon bonheur ? Un rêve, une fumée bleue ! Elle s'évanouit, il disparaît !... La nuit se fait de nouveau dans mon cœur ; le vide se fait de nouveau dans ma cervelle. Je m'étais attaché à un devoir : le devoir se fait cruel au lieu de se faire doux. Le fardeau devient trop lourd pour mes épaules... Et personne ! personne ne peut en prendre la moitié !... Ce qui est arrivé hier me ferme sans retour la porte de l'espérance... La loyauté me commande de rompre avec Nellen... J'hésitais à lui faire partager ma pauvreté : dois-je lui faire partager mon avilissement ? Ah ! misérable ! misérable que je suis ! Des affections brisées, une sainte croyance détruite, & puis le doute ! Le doute !... Ma mère a peut-être raison. Ce que je prends pour du talent n'est que de l'orgueil... Je me crois artiste & je ne veux pas un artisan... Elle a raison... elle a raison... La gloire est une chimère... Notre pauvreté seule est une réalité, une réalité terrible, une réalité

monstrueuse ! Ah ! ma mère, vous m'avez dit cette nuit des paroles qui me donnent appétit de mourir ! Quand je ne vous appartiendrai plus, je m'appartiendrai... et alors... alors !...

#### IV

Pendant que Hans Mosselgat se perdait dans ses rêves douloureux, deux coups étaient discrètement frappés à la porte de la chambre, &, comme il ne répondait pas, la personne qui avait frappé, fatiguée d'attendre le « Entrez ! » de rigueur, entra sur la pointe du pied.

Cette personne était un presque vieillard à l'œil inquiet, à l'allure cassée, aux vêtements assez sordides : un type d'Hoffman, dépaycé en Belgique.

— Bonjour & bon souhait, mon jeune ami ! dit ce vieillard en refermant la porte & en s'avancant avec précaution dans la chambre.

Hans ne répondit pas à cette voix, connue de lui cependant. Son regard suivait un fantôme évoqué par son imagination fatiguée, une image flottante, indécise, prête à disparaître à l'horizon de son rêve.

— Ah ! ah ! mon jeune ami ! reprit le vieillard en frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme ; nous dormons encore !...

Hans se réveilla en surfaut et fixa des yeux effarés sur son visiteur que Toopl accueillait déjà en ami, à en juger par son ron-ron formidable & par le plaisir qu'il prenait à frotter son épaisse fourrure noire le long du maigre tibia du vieillard.

— M. Zièle ! murmura-t-il, en se levant à demi.

— Moi-même, mon jeune ami, moi-même ! Eh bien ! que devenons-nous ? Que faisons-nous ? Que disons-nous ?

Et sans attendre une réponse à ses questions le vieillard se pencha sur la table & se mit à considérer avec attention l'immense planche de cuivre gravée par Hans Moßelgat.

— Hum ! hum ! grommela-t-il en asseyant ses lunettes sur son nez, qui ressemblait au bec d'une mouette rieuse. Hum ! hum ! Ceci est bien ! fort bien ! très-bien ! tout à fait bien ! Des progrès, jeune homme ! des progrès ! Pas la moindre trace de burin... Rien que de l'eau-forte ! Pas de roulette ! Pas de ficelles ! Un dessin vigoureux, une couleur superbe... Par-

fait ! parfait ! parfait ! A la bonne heure ! Nous arriverons, jeune homme, nous arriverons !

Mais Hans l'écoutait à peine : sa pensée était ailleurs.

— Avez-vous fait tirer un état de cette planche, maître Mosselgat ? demanda le vieillard sans quitter des yeux le chef-d'œuvre qu'il avait devant lui.

D'un geste machinal, Hans indiqua un carton placé sur une chaise. M. Zièle y courut de toute la vitesse de ses pauvres jambes de cinquante-quatre ans, ouvrit le carton, le feuilleta d'une main hâtée &, au bout de quelques minutes de recherches, il en tira une grande feuille, blanche d'un côté, noire de l'autre : c'était l'épreuve de l'eau-forte faite par Hans Mosselgat.

— En vérité, en vérité ! Cela est très-beau ! très-beau ! très-beau ! ne put s'empêcher de dire le vieux marchand, oubliant, pour la seconde fois, sa prudence habituelle, qui consistait à déprécier les œuvres qu'il voulait acheter.

Et, en effet, c'était un chef-d'œuvre que cette eau-forte signée d'un nom inconnu, inventée par une imagination de vingt ans, exécutée par un artiste presque ignorant, mais



seulement amoureux de l'Art & merveilleusement doué par la Nature, — pour son malheur.

Cette immense planche — non terminée encore & dont une seule épreuve avait été tirée — était une fantaisie sortie du cerveau de ce jeune rêveur de génie; une fantaisie apocalyptique, où le fantasque heurtait le réel, où de fraîches & ravissantes figures se trouvaient éclaboussées par la marmite du diable, par les monstres les plus hideux, les plus invraisemblables, les plus faits pour terrifier! Quelque chose dans le goût des diableries de Teniers & de Rembrandt, avec la verve particulière de Goya! Une vision infernale & céleste, tout à la fois: un cauchemar double, à double effet, à double émotion, — un chef-d'œuvre!

Le vieux Zièle était ravi, transporté, presque heureux.

— Je vous l'achète! dit-il brusquement en mettant l'épreuve sous son bras. Cette épreuve est bonne... Finissez la planche... et... vous serez riche!

Riche! ce mot fit sourire amèrement le jeune homme, qui connaissait l'ironique générosité du brocanteur.

— Oui, mon jeune ami, riche & heureux ; c'est moi qui vous le dis , & vous avez intérêt à me croire.

— Heureux ! riche ! répéta Hans avec le même sourire. Voilà deux mots bien ambitieux, que je ne sais pas prononcer quand je veux, par hafard, leur donner le sens qu'il vous plaît de leur donner en ce moment. Voyez-vous, monsieur Zièle, j'appartiens à cette catégorie trop nombreuse de misérables qui passent leur vie à la porte du Paradis, qui y voient entrer, pimpants, joyeux & fiers, une foule de beaux messieurs & de belles dames, & qui n'y peuvent entrer, eux, que du regard, par l'entrebaillement, voilà tout ! Voir ouvrir & fermer les portes du bonheur, les recevoir quelquefois sur le nez quand on s'en est trop approché, cela manque de gaîté, convenez-en, monsieur Zièle ! Mais, en somme, n'est-ce pas ? la vie s'écoule dans cette occupation, &, une fois mort, on n'a plus rien à convoiter ni plus rien à posséder...

— Allons, allons, mon enfant ! reprit paternellement le vieux brocanteur en prenant dans ses vieilles mains sans chaleur les mains fiévreuses du jeune artiste. Allons, voilà de mauvaises paroles ! de folles paroles ! Vous

avez du talent, vous aurez de l'argent... Et dame ! quand on a du talent & de l'argent, & que, par-dessus tout cela, on est jeune, je ne vois pas trop ce que l'on peut se souhaiter... Tenez, faisons une affaire, une bonne affaire ; voulez-vous ?

Ici, le père Zièle tira de sa lévite un sac de cuir noirci par un long usage & d'une rotondité respectable. On entendit la petite chanson que chantent entre elles les pièces d'or qui pressentent une séparation prochaine.

Hans tressaillit & regarda le vieillard avec des yeux brillants d'espérance & de crainte.

— J'ai là-dedans, reprit le brocanteur en frappant respectueusement sur le sac de cuir comme pour imposer silence aux bavardes & belles prisonnières ; j'ai là-dedans, mon jeune ami, de quoi vous rassurer quant à présent sur mes intentions à votre égard. Ecoutez-moi bien. Votre eau forte, quand elle sera terminée, vaudra pour moi trois mille francs. Vous entendez ? trois mille francs ! C'est beaucoup sans doute ; mais votre œuvre est belle, & j'en tirerai un bon parti, je l'espère... Ne m'interrompez pas ! Vous m'en ferez une autre de la même grandeur comme pendant à

celle-ci, & je vous la paierai le même prix... Ne m'interrompez pas ! Seulement, il faudra travailler plus assidûment... Voilà dix-huit mois au moins que je vous vois sur celle-ci, & c'est trop... Il faut vous habituer à improviser des chefs-d'œuvre.... car les chefs-d'œuvre, mon jeune ami, ça s'improvise !... Avez-vous vu les eaux fortes de Goya ? Non... sans doute... cela coûte trop cher à se procurer... Eh bien ! mon enfant, Goya faisait ses eaux-fortes en moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter... Et les eaux-fortes de Goya se vendent des prix fous... Faites-donc des chefs-d'œuvre, mon jeune ami, faites des chefs-d'œuvre !... Faites-en beaucoup, je vous en conjure !...

Hans n'avait pu parler, suffoqué qu'il était par une joie délirante. Il écoutait d'un air presque égaré les paroles du vieux marchand. Celui-ci avait cessé de parler qu'il écoutait encore.

— Ah ! monsieur Zièle ! mon bon monsieur Zièle ! vous ne vous trompez pas ? vous ne me trompez pas ? dit-il enfin en se jetant dans les bras du vieillard. Ce serait un jeu trop cruel ! Si je rêve, du moins ne me réveillez pas ! Je

n'espérais plus... et vous venez me dire d'espérer... Ah ! ma mère ! ah ! Nellen !...

Dans l'excès de sa joie, Hans voulut se jeter aux genoux de son bienfaiteur, qui eut le bon goût de s'opposer à cette manifestation, dont peut-être il ne se sentait pas tout à fait digne.

— Vous êtes vif, mon jeune ami, très-vif, lui dit-il en examinant d'un air de connaisseur les quelques toiles accrochées à la muraille. Modérez votre enthousiasme & causons de notre affaire. Trois mille francs pour cette planche & trois mille autres pour une autre planche à exécuter dans l'année, cela fait six mille francs... C'est une grosse somme ! J'espère que vous me récompenserez un peu du sacrifice que je suis disposé à faire en votre faveur... Tenez, je vois là quelques ébauches qui ne doivent avoir aucun prix pour vous & qui, pour moi...

— Ah ! prenez, prenez tout ! interrompit Hans Mosselgat qui ne se contenait plus. Tout ce qui est ici vous appartient... Je vous appartiens, moi aussi ! Vous me sauvez la vie, ma vie vous appartient !

— Gardez-la, mon jeune ami, gardez-la.

Je ne veux de vous que votre talent... Mais, encore une fois, causons tranquillement... Nous avons dit six mille francs...

— Oui!... répéta Hans qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— En quoi voulez-vous que je vous paie? En numéraire ou en immeubles? J'ai sur la route de Forêt, à la sortie du faubourg de Saint-Gilles, un petit morceau de terre qui conviendrait à merveille... On y a semé des *spreutches* qui sont en plein rapport....

Hans sentit sa joie s'évanouir à cette étrange proposition. Il paraît qu'il est dans la tradition des brocanteurs de payer les artistes, qui ne veulent que de l'argent, avec toute autre chose que de l'argent. Les uns vous offrent des animaux empaillés et même des animaux vivants; les autres vous forcent à accepter des échantillons de minéraux précieux ou un prince abyssinien qui sait parfaitement cirer les bottes. Mais aucun d'eux jusque-là ne s'était avisé d'offrir un morceau de terre orné de jets de choux en plein rapport. L'honneur de ce progrès devait appartenir à maître Zièle, marchand de tableaux derrière le marché aux Herbes, à Bruxelles.

.

— A moins, se hâta d'ajouter ce dernier, en s'apercevant du mauvais effet de sa première proposition, à moins que vous ne préféreriez une maison... une petite maison... mais enfin une maison. Je pourrais vous en céder une qui est charmante... ma foi ! oui... elle est charmante... Peut-être la connaissez-vous ? C'est cette maisonnette isolée qui se trouve sur les bords de la Senne, non loin du *Vogelzang-Beek*... Elle est tout à fait libre... Vous n'aurez plus qu'à l'habiter, si toutefois elle vous convient.

Le pauvre Hans avait poussé un cri étouffé.

— Ah ! s'écria-t-il, monsieur Zièle ! monsieur Zièle ! Cette fois ne me trompez pas ! ne me trompez pas ! je vous tuerais !

— Oh ! fit le brocanteur en s'écartant prudemment.

— Ah ! mon rêve ! mon rêve ! J'en deviendrai fou ! Je le suis déjà... Cette maison... De l'argent... Du travail assuré... Un peu de gloire, peut-être... Je vous devrai tout cela, mon bon monsieur Zièle ! Ah ! vous êtes ma Providence !... Et moi qui ne me suis pas même levé quand vous êtes entré... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?... Oui... vous êtes

un digne, un excellent homme... Vous aimez l'art... Vous protégez les artistes... Partons vite... partons... Prouvez-moi que je ne rêve pas, ou continuez mon rêve, & tuez-moi à mon réveil...

— Ainsi, c'est une affaire arrangée? demanda le vieux marchand en se dérobant aux témoignages de reconnaissance dont Hans cherchait à l'accabler.

— Si elle est arrangée? Courons, vous dis-je! Courons!... Ah! attendez. Je vais prévenir ma mère... Je vais écrire à Nellen... Non... non... ménageons-leur plutôt à toutes deux une surprise...

Hans s'arrêta tout-à-coup & regarda sa Providence avec embarras & tristesse.

— Monsieur Zièle... je n'ai pas d'argent... je ne pourrai acheter des meubles pour meubler cette maison... pour la meubler vite surtout...

— Mais, c'est inutile, mon jeune ami : elle est toute meublée... Du moins, elle doit l'être à cette heure... Comme j'avais l'intention de la louer, j'ai fait prévenir mon vieil ami Kobel, le tapissier de la rue Haute... Il a dû mettre dès ce matin les ouvriers à la besogne. Si les



meubles vous conviennent, vous les garderez et vous me donnerez mille francs... Oh! rassurez-vous, mon jeune ami... vous me les donnerez plus tard... S'ils ne vous conviennent pas, ces meubles...

— Ils me conviendront! Courons... je vous en supplie, courons...

— Je le veux bien... mais je ne le peux pas... Réglez, s'il vous plaît, votre pas sur le mien, si vous voulez que nous arrivions ensemble.

— Allons! soupira Hans.

En descendant l'escalier, le vieux brocanteur marmottait :

— Bonne affaire! excellente affaire! Mille francs à la jeune fille... De bons tableaux à cet innocent, qui n'y voit pas plus loin que son nez... Cela me fera une bonne journée... Il a décidément beaucoup de talent, ce jeune homme, beaucoup de talent...

Et il se frottait joyeusement les mains, pendant que, brûlant de fièvre & d'impatience, Hans Mosselgat le tirait par sa lévite & lui criait :

— Courons, je vous en supplie, mon bon monsieur Zièle; nous n'arriverons jamais!

## V

M. Zièle n'avait pas menti au jeune artiste... La petite maisonnette du Ruiffeau-du-Chant-d'Oiseaux était livrée aux tapissiers depuis l'aube. Des ouvriers rangeaient, clouaient, lavaient, nettoyaient avec un ensemble qui prouvait que leur zèle avait été stimulé par quelque promesse d'argent. Encore quelques heures & tout serait prêt...

Hans n'en revenait pas. Il courait comme un fou à travers la maison, regardait, approuvait, s'extasiait. La joie lui débordait du cœur & des lèvres. Il embrassait le vieux Zièle, il embrassait le vieux Kobel, il embrassait les ouvriers... Pauvre cher garçon !

O Providence ! Providence ! Pourquoi ne fais-tu pas plus souvent d'heureux ! Il faut si peu de chose pour cela !

Le vieux Zièle avança quelque argent à Hans qui voulait remplir les tiroirs des meubles & des armoires avec les choses qu'il savait devoir être agréables à sa mère & à Nellen.

La journée se passa ainsi pour le jeune artiste.

Après avoir donné un dernier coup d'œil à la petite maisonnette dont chaque buisson lui envoyait des parfums & des gazouillements d'oiseaux, dont chaque chose lui envoyait au cœur une promesse de bonheur, il se décida à sortir pour aller chercher sa mère, d'abord, Nellen ensuite.

Il marchait d'un pas allègre & un peu extravagant. Sa vie était changée ; le bonheur lui venait, &, avec le bonheur, la gloire, — ces deux chimères si longtemps caressées par lui dans le silence & dans la détresse. Il se représentait la joie qu'allait éprouver sa mère à cette nouvelle : « Mère ! nous avons une maison, avec des fleurs, avec des oiseaux ! Une maison à nous, une maison à toi, mère ! Une maison où tu passeras en paix, en quiétude, en douce mélancolie, les jours que le ciel te doit en récompense de tes fatigues passées, de tes chagrins, de tes douleurs, de tes épreuves ! Une maison pleine d'ombre & de soleil, faite pour d'humbles gens comme nous, pour de braves cœurs comme Nellen & toi, mère ! pour un pauvre & doux artiste comme moi ! Une maison où personne ne nous troublera désormais, où nous vivrons unis, pieux & recueillis dans notre bonheur !

Il y a dans le jardin un grand carré de verdure où sont semées les fleurs que tu aimes... Il y a dans la cour un grand coin de terrain destiné aux animaux familiers que tu veux élever & nourrir ! Il y a ta chambre au premier, la plus belle chambre ! où sont des meubles que tu aurais choisis toi-même, des meubles bien simples dans les tiroirs desquels il y a du linge à ourler & à marquer. Tu verras tous les jours au-dessus de ton lit le portrait de mon père, que j'ai fait de souvenir ! de mon père qui manquera vivant à notre réunion, mais qui ne sera, cependant, jamais absent de nos cœurs... Oh ! mère ! je te devais ces jours de repos auxquels tu aspirais, que tu me demandais avec l'amertume du doute & l'accablement de la fatigue. Je te devais ce repos & je vais te le donner. Embrasse-moi, mère, nomme-moi bien ton fils, oublie tout, & aimons-nous jusqu'à la fin ! »

Et, tout en répétant cela, il hâtait le pas, ému, troublé d'avance par l'émotion que cette nouvelle allait communiquer à sa mère...

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Et une larme vint glisser silencieusement le long de sa joue & se mêla à la sueur qui emperlait son visage.

— Et ma petite Nellen ! reprit-il. Ma blonde & douce Nellen ! ma fiancée ! ma compagne ! ma femme ! Ange aimé ! bien aimé ! Elle m'a attendu, elle a eu confiance en moi, elle a eu foi dans mon talent, dans ma loyauté, dans mon courage... Elle s'est associée à mes espérances, elle a partagé mes tristesses, elle n'a pas reculé devant ma pauvreté : il est temps qu'elle partage mon bonheur & qu'elle jouisse de ma réputation, dont la moitié lui appartient. Que dira-t-elle de la petite maisonnette ? Le jardin lui plaira-t-il ? Sera-t-il assez grand ? assez ombreux ? assez abrité des vents & des curieux ? Et sa petite chambre, notre chambre de mariés ?... Oh ! Nellen ! Nellen ! Ma mère & toi, vous êtes ma vie ! Le jour où vous ne serez plus, je n'aurai plus de raison d'être ; le jour où vous me manquerez, je disparaîtrai... Vivez longtemps ! Vivez toujours, si vous voulez que je vive aussi !...

A quelque distance de la maison, Hans s'arrêta, mit la main sur son cœur & se sentit défaillir. Ces promesses de bonheur qu'il donnait ainsi à deux êtres idolâtrés par lui, ces promesses de bonheur le grisaient. Il commençait à douter de lui-même & de tout ce qu'il venait de faire. Il avait peur d'avoir rêvé tout

cela. Avoir rêvé ! Cette pensée le remplissait d'épouvante.

Cependant, le sentiment de la réalité lui revint peu à peu ; ses pensées reprirent leur cours régulier, & il se remit de cette alarme pour ne plus songer qu'aux heureux qu'il allait faire.

Le jour commençait à baisser. Hans se dirigea vers la maison du faubourg qu'il habitait avec sa mère.

Comme il entrait sous l'allée qui conduisait à l'escalier, il sentit bondir sur son épaule Toopl, le chat noir, son camarade d'enfance.

— Bonjour Toopl, bonjour, mon garçon ! lui dit-il, en le caressant amicalement. Vous aussi, vous serez heureux ! Vous aussi, vous mangerez tous les jours, vieux Toopl ! Entendez-vous, tous les jours !...

Comme Hans allongeait de nouveau la main pour caresser l'animal, il entendit celui-ci gronder, puis deux yeux lumineux & comme en fusion brillèrent dans l'obscurité.

Hans sentit son cœur se serrer : il pressentait quelque chose. Quoi ? il ne le savait pas ; mais il eut la cervelle traversée par un éclair

sinistre. Il hâta le pas, gravit rapidement l'escalier, entra dans la mansarde & la trouva dans un désordre étrange.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, tremblant ; que se passe-t-il donc ici ?

Il s'approcha de la table & poussa un cri terrible. Sa planche, — son chef-d'œuvre, — labourée de coups de burin, défigurée pour ainsi dire, sa planche nageait dans un flot d'acide nitrique.

C'était un acte de vengeance ou de folie, c'était un crime !

Hans chercha de l'œil la bouteille qui avait contenu le liquide impitoyable : elle n'était plus là. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, une sueur froide lui mouilla le corps, son cœur cessa de battre : il avait compris !

D'un bond il fut dans la chambre de sa mère.

Elle était étendue sur le carreau, les yeux sanglants, la face horriblement convulsée, les lèvres méconnaissables, les vêtements couverts de brûlures. L'une des mains de la morte serrait encore convulsivement la fiole d'acide nitrique, l'autre main laissait échapper un papier sur lequel étaient griffonnés ces mots :

« Ta planche est morte... je l'ai tuée, parce que tu l'aimais plus que moi... Et l'instrument qui m'a servi à commettre ce crime va me servir à en commettre un autre... Je ne tenais plus à rien ici-bas... Personne ne tenait plus à moi... J'ai voulu mourir... Je meurs... Il n'y a pas de Dieu, puisqu'il n'y a pas de mères heureuses... »

— Oh ! ma mère ! ma mère ! cria Hans d'une voix désespérée, en étreignant le cadavre refroidi de la morte. Oh ! ma mère, vous me tuez aussi... mais vous me tuez deux fois : vous avez douté de moi ! vous avez douté de ma tendresse ! Votre agonie a été terrible, mais vous aurez rendu la mienne plus terrible encore ! Ma mère, vous ne m'aimiez pas !...

Alors le cœur du pauvre artiste se noya sous les sanglots, son visage s'abîma dans les larmes, son esprit se perdit dans les vertiges de la folie & dans les abîmes du désespoir. Tout était dit pour lui, en effet : il n'avait plus qu'à mourir, tué par le suicide de sa mère... Cette âme aimante, méconnue par celle-là même qui aurait dû la mieux comprendre, cette âme tendre, enthousiaste & poétique n'avait plus rien à faire dans la vie ; il ne lui



restait plus qu'à déployer ses ailes & à prendre son vol vers l'éternelle patrie.

La nuit fut lugubre. Hans la passa dans les sanglots & dans les cris... Il collait ses lèvres pieuses sur le cadavre insensible qu'il cherchait ainsi à ranimer, ne pouvant se résoudre à croire à la lamentable réalité qui, pourtant, s'étalait devant lui inexorable & brutale. Il appelait sa mère, & rien ne lui répondait. Seulement, de temps en temps Toopl, le chat noir, poussait un miaulement menaçant, & ses deux yeux en feu suivaient obstinément, dans l'obscurité, tous les mouvements de l'artiste.

Que ceux qui ont veillé des morts aimés se souviennent ! Il en est de certaines douleurs comme de certaines joies : elles ne se racontent pas.

Les sanglots du malheureux Hans avaient été entendus. A l'aube, plusieurs voisins entrèrent pour connaître la cause de ces lamentations qui avaient plus d'une fois troublé leur sommeil. Ils arrachèrent le fils à ses embrassements douloureux, placèrent sa mère sur le lit, & rejetèrent le drap sur son visage rendu au calme de cette heure solennelle. Puis, l'un d'eux se chargea d'emmener Hans pour

essayer de le distraire de ses préoccupations navrantes, pour l'enlever à ses méditations désespérées.

Hans fit ce qu'on voulut. Il se laissa emmener comme un enfant, il obéit comme un somnambule à son magnétiseur, sans avoir conscience de ses actes. Il marcha sans savoir qu'il marchait. Ses yeux étaient grands ouverts & regardaient vaguement devant eux, comme ceux des fous, qui ne voient bien qu'avec leurs yeux intérieurs. Il semblait que les battements de son intelligence se fussent arrêtés, comme ceux d'une pendule, à l'heure où il avait vu sa mère morte : elle marquait toujours pour lui cette heure-là. Sa vie s'était arrêtée à la mort de sa mère.

Le voisin qui l'avait emmené le crut tranquille, &, comme c'était un homme de sens, ce voisin, il supposa que cette douleur filiale se calmerait au grand air. Il pleuvait précisément. La matinée était fraîche. Rien n'était plus propre, en effet, à rasséréner l'esprit & à calmer les agitations. Les pleurs de l'aurore allaient se mêler aux propres pleurs de ce jeune homme, & l'on ne saurait bientôt plus si c'étaient des larmes ou de la pluie qui ruisselaient sur son visage... C'était vraiment un

homme de grand sens & de grande raison, ce voisin !

Puis, en homme prudent, & d'ailleurs ennemi des pleurésies, ce voisin jugea opportun de rentrer chez lui. Il essaya bien d'entraîner Hans ; mais ils étaient arrivés au bout du faubourg d'Anderlecht : Hans Mosselgat avait aperçu dans le lointain la petite maisonnette, objet de ses rêves, où, la veille encore, il se berçait de l'espoir de vivre entre Nellen & sa mère, & il s'était enfui loin, bien loin dans la campagne.

Le voisin rentra alors en ville, & tout en trottant il se mit à arranger dans sa tête le récit qu'il devait faire de cet événement aux amis qu'il allait probablement rencontrer.

Hans arriva bientôt près du Vogelzang-Beek. Les oiseaux chantaient bruyamment leurs chansons matinales, mis en gaieté par la rosée. Il revit la place où, deux jours auparavant, Nellen & lui s'étaient assis, où ils s'étaient entretenus de leurs projets d'avenir!...

Là, son cœur se brisa de nouveau. Il chancela & tomba sur l'herbe humide. Il était en sueur : il grelotta. Il voulut se lever, ses jambes refusèrent de le porter ; il retomba, se releva,

retomba encore. Enfin, haletant, fou de douleur & de fièvre, il se releva & se mit à courir à travers la campagne, les cheveux au vent, les yeux ardents, les lèvres écumantes.

Dans la matinée de ce jour sinistre, & pendant que les *lykdraggers* faisaient la dernière toilette de la morte, le jardinier de la petite maisonnette du Vogelzang-Beek recevait pour son maître, M. Hans Mosselgat, une lettre ainsi conçue :

« *Cher & bien-aimé Hanske,*

« *Tu as du recevoir hier matin la visite du vieux Ziële. Il a dû t'offrir sept mille francs, c'est-à-dire la petite maisonnette que tu avais rêée pour ta mère et pour moi. Tu as deviné, n'est-ce pas, que j'étais pour quelque chose là-dedans ? J'ai emprunté cette somme, le soir même du jour où nous nous sommes vus, à ma tante Louise, de Tournay, qui est en ce moment chez nous. Elle l'a empruntée elle-même à mon père, sans lui dire, bien entendu, que c'était pour moi. Je lui avais recommandé le secret, & elle a dû le garder fidèlement. Le lendemain, de très-grand matin, j'étais dans la boutique du*

*vieux Zièle, et, en lui remettant cette somme, je le priais de s'arranger de manière à ce que tu crusses qu'elle te venait bien de lui, car de moi tu n'aurais pas accepté et n'aurais pas acheté la petite maison, notre nid d'amoureux, où j'espère bien entrer avant un an avec le titre que j'ambitionne tant, celui de ta bien-aimée femme. D'ici là, j'ai à travailler à vaincre la résistance de mon père, et j'y réussirai avec l'aide de Dieu, de ma bonne tante Louise et de M. le baron Vanderecht, qui s'intéressent tous deux à toi, le bon Dieu aussi. De ton côté, travaille, cher Hanske, prends patience. Nous serons enfin tous heureux, ta mère, toi, et moi par-dessus le marché. Comme j'accompagne ma tante, qui va à Hall voir une de ses amies, je ne pense pas pouvoir t'embrasser avant demain au Vogelzang-Beek. A demain, cher Hanske!*

*« Ta femme,*

*« Nellen Mosselgat, née Van Elde. »*

*« P. S. N'oublie pas surtout d'embrasser pour moi notre pauvre chère mère et de lui dire que je serai pour elle une fille aussi dévouée que soumise et respectueuse. J'espère*

*qu'elle retrouvera dans sa petite maisonnette du Vogelzang-Beek le repos qu'elle se souhaitait tant, et qu'elle sera contente de l'ameublement que j'ai indiqué moi-même au vieux Zièle. Mille baisers.*

« N. M. »

Un mois après la mort de la mère de Hans Mosselgat, on conduisit son fils au village de Gheel, — le Bicêtre rustique de la Belgique, où les *zotts* vivent en communauté avec les paysans, leurs gardiens responsables.

Un an après, Nellen Van Elde était conduite à l'autel par le baron Vanderecht, époux agréé du bourgmestre de Molenbeek — et d'elle-même. Et, si vous me demandez si elle avait l'air heureuse, je vous répondrai comme d'Alembert à propos du mariage de Madame Denis avec M. du Vivier : « Heureuse, je vous en réponds ! heureuse à faire mal au cœur... »



MA PREMIÈRE

LEÇON DE BOXE

---

I

J'ai passé mon enfance & ma première jeunesse en Angleterre, & les souvenirs que j'en ai rapportés ne m'engageront jamais à y retourner.

Les petits Français du lycée Bonaparte ou du lycée Louis-le-Grand ne sont pas des anges assurément ; mais les petits Anglais du collège de Streatham étaient de véritables diables pour la méchanceté. Parce que j'avais eu l'honneur de naître dans la patrie de Molière au lieu de naître dans la patrie de Shakespeare,



ils m'appelaient tous *french frog*, avec des coassements qui prouvaient qu'ils eussent plus que moi mérité l'épithète de *grenouilles*.

Les injures, passe encore : j'en souffrais un peu, mais pas beaucoup, étant encore trop jeune pour être chauvin ; mais, tout en m'appelant *french frog*, on me battait, sans pitié pour ma faiblesse, & en riant au contraire de mes trépignements de désespoir & de mes révoltes contre cette tyrannie. Je ne restais pas huit jours sans avoir les yeux pochés & la mâchoire secouée par l'un ou par l'autre de mes compagnons, petits, moyens & grands, qui vengeaient sur ma chétive personne les défaites de leurs pères à Fontenoy & à Taillebourg, à Hondschoote & à Quiberon. Personne ne me soutenait, un seul excepté, le fils d'un officier anglais, & tout le monde m'accablait, — spécialement un grand, Buzzard, dont je suis heureux de clouer ici le nom, & contre lequel je ne pouvais absolument rien, & qui en abusait.

Je vois encore l'endroit où cela se passait, loin de l'œil du maître, aux heures de la récréation. C'était une sorte de vieux cloître au-dessous des salles d'étude, qui servait de

promenoir & en même temps de *boxing room*. Quand deux *moyens* voulaient se battre, les grands faisaient un rond à la craie sur les dalles & y plaçaient les combattants, qui ne devaient pas plus sortir de ce cercle qu'Antiochus Epiphane de celui de Popilius-Lænas, avant de s'être catégoriquement expliqués — à coups de poings. Mais, quand il ne s'agissait que de moi, *la petite grenouille française*, on ne prenait pas tant de précautions diplomatiques : à peine étais-je arrivé sous les arceaux du cloître, on m'affaillait & on me bourrait le visage aux cris mille fois répétés de *Waterloo! Waterloo! Waterloo!* C'était l'odieux Buzzard qui donnait le double signal, celui des coups & celui des cris. Oh ! comme je le haïssais, ce grand lâche de vingt ans qui battait un enfant de douze ans ! Et comme j'aurais souhaité de lui rendre la monnaie de son *Waterloo!*

## II

Les vacances de la Christmas arrivèrent ; elles durent environ six semaines en Angleterre. J'allai naturellement les passer dans ma

amille, dont les caresses ne pansèrent qu'à moitié les plaies vives de mon amour-propre : j'étais trop profondément humilié pour être consolé. D'ailleurs, comme Rachel, je ne voulais pas l'être : je préférais au contraire songer sans cesse aux affronts reçus afin de rêver sans cesse aux moyens d'en tirer vengeance.

Le matin du troisième jour de mon arrivée, je quittais sournoisement la maison paternelle, située à une lieue de Londres, & je me dirigeais résolument vers Charing-Cross, cherchant, sans la demander, une petite rue dont j'avais souvent entendu parler, Saint-Martin's lane, que je finis par trouver.

Saint-Martin's lane, son nom l'indique (*lane*, ruelle), est une sentine plutôt qu'une rue, comme il y en a beaucoup autour des quartiers aristocratiques de Londres. Imaginez la rue Maubée aboutissant place de la Concorde !

Huit heures sonnaient à l'église St-Martin comme j'entrais dans le cabaret de M. Ben Caunt, professeur de boxe.

Il était trop matin pour qu'il y eût grand monde : il n'y avait en effet personne que Madame Elisabeth Caunt, une grande, grande,

grande femme d'environ cinquante ans, dont les cheveux rouges grisonnants étaient tire-bouchonnés avec prétention, & dont les longues dents, autrefois blanches, ébauchaient un perpétuel sourire à l'ombre d'un magnifique nez aquilin, légèrement teinté de rose à son extrémité.

Madame Élisabeth— ou plus familièrement *Beff* — trônait dans le comptoir avec une gravité que venait aussitôt tempérer l'enjouement à l'entrée d'une pratique. Elle faisait vraiment très-bien, encadrée comme elle l'était par les *taps* (robinets à bière) placés derrière elle, & aussi par les faux tonneaux, placés au-dessus des taps, sur lesquels on voyait écrit en grosses lettres noires : *Whisky, Brandy, Old Tom* (le fameux gin le *Vieux Tom*), etc., etc. Je m'arrêtai à l'admirer respectueusement :

— Monsieur Ben Caunt, Madame, s'il vous plaît ? lui demandai-je.

— C'est moi, mon ami, me répondit-elle en me montrant ses longues dents sous le prétexte d'être aimable.

— Pardon, Madame... je dis : *Monsieur Ben Caunt*...

— Eh bien ! oui... j'ai parfaitement entendu. Ben Caunt, c'est moi quand il n'est pas là, comme Bess Caunt, c'est lui quand je ne suis pas là... Que lui voulez-vous ? dites-le moi...

— J'ai à l'entretenir d'une affaire sérieuse, Madame...

Madame Bess fit un haut-le-corps d'étonnement & me transperça de ses petits yeux—autrefois bleus, maintenant gris — comme avec deux tarières. Une affaire sérieuse ! Remarquez, je vous prie, que j'avais tout au plus une treizaine d'années & que j'avais pour costume cette petite jaquette ornée de ce grand col blanc rabattu que vous avez rencontrés cent fois se promenant dans les rues de Paris avec leurs parents ou avec leur bonne. Une affaire sérieuse ! C'était une parole bien risible sur mes lèvres encore humides du lait de leur nourrice.

Cependant, comme je paraissais résolu — malgré ma jaquette & mon grand col — à ne rien raconter à Madame Caunt & à tout réserver pour son mari, elle fit un geste de dépit & cria : « Ben ! Ben ! venez, mon agneau... on vous demande par ici... »

M. Ben sortit subitement de je ne sais où

— peut-être du fameux tonneau d'*Old Tom*  
— et tomba droit devant moi qui, pour lui parler, dut prendre l'attitude fatigante que vous avez pu constater chez les gens qui regardent la colonne Vendôme. Sa femme était grande ; mais lui, il se contentait d'avoir cinq pieds neuf pouces — anglais !

— *Monfieur* désire vous entretenir d'une affaire *sérieuse* ! dit mistress Caunt en saupoudrant sa phrase d'ironie à mon adresse.

M. Ben Caunt m'examina de la tête aux pieds & me dit, en daignant sourire :

— Mon jeune *Monfieur*, ce n'est sans doute pas pour des leçons ?

— Une affaire très-grave, lui répondis-je.

— Alors, venez par ici.

Ici, c'était le *parlor*.

### III

Presque tous les parloirs de cabaret se ressemblent à Londres ; celui où je venais d'être introduit était une petite salle enfumée, divisée en *boxes* destinés aux buveurs, & dont les murs étaient décorés de gravures

coloriées représentant, les uns les portraits des illustrations du pugilat anglais, les autres les portraits des chevaux vainqueurs aux courses d'Epſom & de Newmarket. Un énorme feu de charbon de terre brûlait dans la corbeille de fonte de la cheminée.

— Et maintenant, mon jeune monsieur, racontez-moi votre affaire ! dit M. Ben Caunt après avoir allumé sa pipe & s'être assis en face d'une pinte d'*half-and-half* que venait de lui apporter sa femme, moitié pour lui être agréable, moitié pour s'être agréable à elle-même en essayant de saisir au vol quelques lambeaux de mon récit.

Ce que le Petit Jean de Racine savait le mieux, c'était son commencement. Moi, au contraire, c'était mon commencement que je savais le moins. Comment aborder cette confession de mes humiliations & de l'envie que j'avais d'en tirer vengeance, devant un homme que cela devait aussi peu intéresser que M. Ben Caunt ? Comment lui faire comprendre toutes les amertumes de mon âme d'enfant, à lui qui ne s'occupait en ce moment qu'à *siroter* son *half-and-half* ?... Je l'essayai cependant ; je racontai tout, ému, empourpré,

enfiévré au souvenir des avanies & des brutalités subies, & je fus, sans le vouloir, éloquent, car M. Ben Caunt, dodelinant de la tête & me regardant avec attendrissement (ce qui prêtait un air singulier à son visage, d'où le nez était absent), me dit :

— Pauvre jeune monsieur ! pauvre, pauvre jeune monsieur !... Vous savez, mon jeune monsieur, ajouta-t-il aussitôt, que je suis un des plus fameux boxeurs de Londres : mon nez est là (il voulait dire : n'est plus là) pour raconter ma vie passée... Aussi les élèves abondent-ils chez moi... C'est 10 shillings par leçon, mon jeune monsieur.

Je tirai de ma poche trois livres sterling, mes étrennes de la Noël, & je les lui tendis en disant :

— C'est tout ce que j'ai, monsieur, vous ne m'en donnerez que pour soixante-quinze francs & peut-être cela me suffira-t-il...

— Allons, allons, mon jeune monsieur, tout ira bien... En échange de vos trois livres sterling, je vous donnerai dix leçons, au bout desquelles je vous promets que vous pourrez rendre à vos camarades de collège, petits, moyens & grands, la monnaie de leurs pièces, une



belle monnaie toute battante neuve... Voilà ! Vous viendrez tous les deux jours, le matin, à la même heure qu'aujourd'hui, je vous enseignerai les rudiments de la noble science de la boxe, & quand vous les connaîtrez bien, quand vous saurez bien *tenir vos poings* (*hold your fist*), Madame Caunt vous continuera... Adieu, mon jeune monsieur...

Je me levai, je saluai & je sortis à reculons du parloir, sans détacher mes yeux de la place où se tenait maître Ben Caunt, — un grand homme que j'admirais, maintenant qu'il m'avait promis de me mettre en état de me venger !

En passant devant le comptoir, je saluai humblement aussi mistress Ben Caunt, chargée *de me continuer*...

#### IV

Deux jours après, je me retrouvais devant le comptoir du petit cabaret de Saint Martin's lane, &, cette fois, mistress Caunt daignait m'épargner le supplice de la question & m'introduisait elle-même dans la salle d'affaut —

dans le *boxing room* — située à l'extrémité d'un couloir, derrière le *parlor*.

Cette salle d'affaut n'avait rien de bien particulier, autant qu'il m'en souvienne. De grands diables de murs nus, ornés çà & là de gants de boxe en buffle. Par terre, une couche épaisse de sciure de bois pour amortir les chûtes. A peine éclairée, froide, presque sinistre.

Je mis une paire de gants ; M. Ben Caunt en mit une aussi, & la leçon commença. Je compris bientôt pourquoi il n'y avait pas de feu dans cette pièce comme dans le parloir : c'était inutile ! A se démener ainsi sous les attaques & dans les parades, on s'échauffait rude, je vous prie de le croire, bien qu'on fût en hiver & que nos vêtements fussent à bas. M. Ben Caunt s'échauffait moins que moi, mais il s'échauffait aussi, & je ris de bon cœur en me rappelant la singulière attitude que sa grande taille le forçait de prendre pour se mettre à la hauteur de la mienne... Ce n'était pas la grenouille qui se faisait taureau, c'était le taureau qui se faisait grenouille... Ben Caunt avait tantôt un genou, tantôt deux genoux en terre, & il sautillait là-dessus comme

sur ses pieds. J'aurais voulu rire alors, comme je le fais aujourd'hui, mais le diable d'homme ne m'en laissait pas le temps. Toc ! toc ! V'li ! v'lan ! Et rien qu'en me touchant *légèrement*, il m'envoyait rouler à vingt pas de lui en me criant :

— Mon jeune monsieur, ramassez-vous !

Je me ramassais, meurtri, mais content. En tombant ainsi, j'apprenais à faire tomber les autres...

A la cinquième leçon, M. Ben Caunt étant absent, mistress Caunt me *continua*. Si son mari était grotesque à voir, boxant à genoux, elle ne l'était pas moins, elle, tournant avec rapidité tout autour de moi en me regardant de ses yeux autrefois bleus, maintenant déteints, & en frôlant parfois mon visage de ses longues anglaises rousses grisonnantes.

M. Ben Caunt ne me parlait pas, il se contentait de me crier de temps en temps : « Mon jeune Monsieur, ramassez-vous ! » Mistress Caunt parlait encore moins : elle se contentait de pousser par moments un petit cri guttural assez sauvage, qui me faisait toujours sursauter désagréablement.

La dixième & dernière leçon me fut donnée

par M. Caunt, assisté de sa chère Bess. Il paraît qu'il fût content, car, après m'avoir invité à partager une pinte d'half-and-half, sa boisson favorite, il me dit d'un air entendu :

— *Now you may go in and win!* — la phrase qu'on entend si souvent retentir dans les rues de Londres & qu'on peut traduire par :

— Maintenant, vous pouvez aller ! Vous serez vainqueur !

Douce assurance que je ne cessai de me répéter mille fois en chemin, sans oser trop la partager. J'avais certes grande confiance dans la science de M. Ben Caunt & de sa femme Bess, mais j'avais peur de n'en avoir pas suffisamment profité ; j'aurais voulu une vingtaine de leçons encore, afin d'être *bien plus sûr!*...

Cela me préoccupait à ce point l'esprit, qu'un peu avant d'arriver chez ma mère, rencontrant un jeune *butcher boy* d'environ dix-sept ans, qui revenait de porter sa viande à ses pratiques, je l'arrêtai pour lui dire n'importe quoi qui provoquât une grossièreté de sa part & qui amenât une réplique de la mienne. Il sourit de pitié d'abord, haussa les

épaules, & voulut passer outre ; mais voyant que j'étais résolu à l'en empêcher, il se mit en garde, allongea le poing — & reçut les miens en pleine figure & pleine poitrine.

— Aôh ! dit-il en tombant lourdement.

Je l'aidai à se relever ; puis :

— En voulez-vous encore un peu ? lui demandai-je.

Il s'éloigna rapidement sans me répondre. Il y avait du sang sur la neige, — le sien, sans doute....

Je revins tout joyeux à la maison.

## V

Trois ou quatre jours après, les vacances de la Christmas étant terminées, je rentrais vers neuf heures du matin au collège de Streatham.

A midi, j'avais *tombé* deux de mes adversaires habituels, deux *moyens*. Il y avait cercle autour de moi, &, au premier rang du cercle, me regardant curieusement, sans rien comprendre à l'éloquence de mes poings, l'odieux & lâche Buzzard.

— Eh bien! vous, lui dis-je, pâle de colère & de menace, pourquoi ne criez-vous plus *Waterloo?*...

Il disparut, & ses voisins l'imitèrent.

A partir de ce jour, et après quelques autres vendettes accomplies avec le même succès, on me laissa tranquille.



# JE ME TUERAI DEMAIN

---

7 avril.

J'ai reçu hier une lettre qui n'était pas même cachetée — une circulaire ! — contenant ces lignes banales, sèches & ridicules :

*Monfieur et Madame Michelin ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Ange-Marie-Madeleine Michelin, leur fille, avec Monfieur Paul-Louis-Monique-Oscar Fouquet, commissionnaire en marchandises, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée demain 16 avril 186..., à onze heures du matin, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, leur paroisse.*



Le nom de l'imprimeur est au bas de cette circulaire : *Seringe frères, passage du Caire*. C'est là que se fabriquent ces sortes de choses, lettres de baptême, lettres de mariage — & lettres de mort. Il ne manquait à celle-ci qu'une ligne pour la rendre complète : *On se réunira à la maison mortuaire*.

Mais cette maison-là, ce n'est pas la leur, à ces nouveaux mariés de ce matin : ce sera la mienne ! Ce soir, il y aura bal quelque part, chez Deffieux ou ailleurs ; on dansera en famille pour célébrer la chose ; puis, après avoir dansé, on s'en ira chacun chez soi, les uns avec leurs femmes & les autres tout seuls, comme dans la chanson de *Monfieur Malbrouk*... Parmi ceux qui s'en iront avec leurs femmes, M. Paul-Louis-Monique-Oscar Fouquet. Parmi ceux qui s'en iront tout seuls, moi !

Oui, je m'en irai seul — au cimetière. Je n'ai plus rien à faire ici-bas, puisque la femme que j'aimais est maintenant la femme d'un autre, qu'elle aime sans doute plus que moi, puisqu'elle l'épouse. Grand bien leur fasse !

Mon amour est mort, je dois mourir. Ce sera pour ce soir. J'ai tout ce qu'il me faut,

là, sur ma table. Quelques dernières dispositions à prendre, & tout sera dit. Je n'ai pas demandé à venir au monde : j'ai bien le droit d'en sortir à ma guise en donnant un coup de pouce au cadran où sont inscrites mes années, afin d'en avancer le terme. Mon père est mort, ma mère est morte, je n'ai plus de parents, je ne crois pas avoir d'amis : personne ne s'affligera de mon départ précipité. C'est une fin comme une autre ! Cela vaut bien le mariage.

Ecrivons à Aurélien pour l'avertir de me faire enterrer décemment à ses frais. Je lui laisse mes derniers mille francs — le dernier débris de la fortune paternelle — à cette seule condition. C'est un fou, mais un fou honnête. Il sera peut-être affligé de voir que j'ai été plus fou que lui ; mais les deux mille francs aideront à le consoler. On n'est pas riche dans les arts, & Aurélien est un rapin qui eût pu devenir un grand peintre — s'il n'avait pas coupé les ailes à son génie à mesure qu'elles poussaient. Avec mes deux mille francs, il ira passer son été à Marlotte, où, sous prétexte de faire des études de paysage, il se grisera du soir au matin & du matin au soir chez le père Antony.

Car c'est un bel ivrogne, mon *ami* Aurélien. Je ne crois pas l'avoir jamais vu à jeûn. Le matin, à midi, le soir, à minuit, toujours gris ! « C'est comme les comédiens, m'a-t-il dit une fois : on ne doit jamais les voir sans leur rouge ni leur blanc. Je me maquille à coups de vin afin de ne rien laisser paraître des rides de mon âme. » Pauvre âme que celle de ce fou !

Mais qu'importe ! S'il est heureux ainsi !

8 avril.

A mon grand étonnement, je suis encore debout au lieu d'être couché comme je comptais bien l'être aujourd'hui, & demain, & toujours. Mais ce n'est que partie remise.

Hier, pendant que je lui écrivais, Aurélien est entré dans ma chambre, dont j'avais oublié de verrouiller la porte, & comme j'étais absorbé par la rédaction de cette façon de testament, il s'est approché de moi & a lu par-dessus mon épaule. — « C'est parfait ! s'est-il écrié. C'est parfait ! sauf un point im-

portant. — Lequel? — Je te le dirai tout-à-l'heure. Pour l'instant laisse-moi t'embrasser puisque nous allons nous quitter. — Ainsi tu m'approuves? — Je n'ai jamais eu l'impertinence de désapprouver mes amis : je suppose toujours qu'ils ont des raisons de faire ce qu'ils font. Quand on s'ennuie quelque part, on salue ses voisins & on s'en va... Il n'est pas même nécessaire de saluer, ce serait faire remarquer son départ. Les gens bien élevés, seuls, tout en s'ennuyant énormément, se résignent à ne s'en aller qu'à la fin, à l'heure où les convenances veulent qu'on s'en aille. Toi qui es un indépendant, tu t'en vas parce qu'il te plaît de t'en aller. Parfait! Je n'ai plus qu'à te dire adieu, ne sachant pas si on a le droit de se dire au revoir. Adieu donc! Mais auparavant, laisse-moi te prier d'accepter la moitié des deux mille francs que tu me donnes. — Que veux-tu que j'en fasse? — Ce que je vais faire moi-même de l'autre moitié : la dépenser. Avec mes mille francs, je vais d'abord me renipper un peu, car mon habit a autant de trous qu'un morceau de Gruyère & j'effraierais ainsi les Cydalises avec lesquelles je compte cydaliser... Le reste, je le boirai. Toi, dépense à ta guise les mille francs que je

te laisse, & , quand ils seront dépensés, bonsoir la compagnie !... *Dixi.* »

Aurélien n'a pas voulu en démordre, il a fallu en passer par où il voulait. Il a pris sa part, m'a mis de force la mienne dans ma poche, nous nous sommes embrassés, & il est parti...

— « Va faire tes adieux à la campagne, aux champs, aux bois, aux monts, aux plaines que tu as tant aimés ! » m'a-t-il dit en me quittant.

Il a raison : j'irai.

10 avril.

Me voici installé à Milon-la-Chapelle, dans la vallée de Chevreuse, chez le père Jean Communal, meunier, une vieille connaissance d'il y a trois ans.

Rien n'est changé ici — que moi. Le père Communal a toujours sa bonne grosse figure réjouie par la double santé du corps & de l'âme. Il m'a accueilli comme un fils prodigue, sans me demander pourquoi je n'étais pas revenu le voir depuis trois ans. La vieille

Marie-Jeanne, sa servante, a toujours son air rébarbatif et grognon que j'aimais tant, parce que je savais ce qu'il dissimulait de trésors de charité & de tendresse, l'hypocrite ! Moustache lui-même, le grand barbet noir de la ferme, m'a fait fête de la langue & de la queue comme à son maître. Bon Moustache !

Une seule personne ici s'est ressentie des trois années écoulées : c'est Rosette, la fille du père Communal. C'était une enfant alors : c'est aujourd'hui une petite femme. Quelle gentille fermière cela fera !

On m'a installé dans la chambre que j'ai déjà habitée & où nul autre voyageur n'est entré depuis moi. Le père Communal est à son aise, il n'a pas besoin de gagner un argent supplémentaire en se faisant aubergiste. C'est ma bonne mine qui, aujourd'hui comme il y a trois ans, l'a décidé à m'accepter sous son toit. Les gens honnêtes croient volontiers à l'honnêteté des autres, et le père Communal croit à la mienne.

Je l'ai revue avec plaisir, cette grande chambre si propre, si poétique en sa rusticité. Voilà le lit à courtines vertes, le vieux fauteuil en tapisserie, la vieille table de chêne, &, sur

la cheminée, le vieux pot de faïence bleue où les fleurs font si bien ! Ce sont des amis comme Jean Communal, comme Marie-Jeanne, comme Moustache. Ah ! j'ai peut-être eu tort de revenir ici : cela me coûtera de m'en aller !... Mais je m'en irai ! je me tuerai — je l'ai résolu — quand il ne me restera plus un sou de ces mille francs que je dois à la générosité d'Aurélien.

Ah ! Si Madeleine avait voulu, quel joli nid nous aurions eu ici pour chanter l'hosannah de notre bonheur !

15 avril.

La Nature, plus que l'Amour, est une grande recommenceuse. Chaque année, sans se lasser, elle refait sa merveilleuse besogne ; chaque année revient le printemps, plus doux, plus vert, plus tiède, plus parfumé. Et l'homme meurt sans connaître un seul mot des lois de cette éternelle résurrection ! Ah ! le chétif, qui se croit fort ! Ah ! l'orgueilleux, qui se croit quelque chose !

Comme l'année dernière, comme les années

d'auparavant, à cette époque, les viornes des haies sont en fleurs. Grappes rouges des fusains. Les pervenches commencent à montrer le petit bout de leur joli petit nez. Les giroflées parfument l'air : j'en ai vu aujourd'hui en abondance sur les ruines de Port-Royal. Cette humble ravenelle, voilà tout ce qui consacre le passage en ce monde du grand Arnauld, cet aigle !

La méfange chante avec obstination : signe de beau temps, affirme Jean Communal, — un savant en sabots qui en remontrerait à beaucoup de savants en souliers à boucles d'argent.

Je n'entends plus rien chanter en moi : la petite bête est morte ! Pour admirer comme il convient les belles choses & les bonnes choses, il faut être en bonne santé physique & morale. Les gens malades ou tristes trouvent tout laid. C'est comme les ictériques : ils voient tout enjaune. Mon jaune à moi, c'est le noir. Il y a un crêpe sur la Nature. Les haies en fleurs ont la bonté de porter mon deuil...

Jouissons d'aujourd'hui, merveilleux et superbe ;  
Demain, nous finirons notre rêve sous l'herbe....



25 avril.

Ce matin, dans les bois qui font une si pittoresque ceinture au Désert de Port-Royal, j'ai entendu la première note du coucou & le premier solo de flûte du crapaud. Signe de chaleur, dirait le père Communal.

Sur le chemin j'ai rencontré un petit garçon venant de Milon-la-Chapelle & allant à Saint-Lambert, où il y a une école. Il avait l'air intelligent, je l'ai arrêté pour causer avec lui. Les enfants, ce sont de petits hommes, je le sais bien; mais, du moins, leurs vices paraissent plus petits aussi, et l'on ne s'en attriste pas autant.

— « D'où viens-tu, mon ami? lui ai-je demandé en mettant le plus de velours possible sur ma voix pour ne pas l'effrayer. — Je viens de Milon, Monsieur. — Qu'est-ce que tu as fait à Milon? — J'ai dit la messe avec M. le curé. — Ah! Et où vas-tu à présent? — A l'école, Monsieur. — C'est très-bien, mon petit ami... Tu ne portes pas encore la croix à la procession? — Non, Monsieur, je ne suis pas assez grand; c'est Hébert qui la porte. — Ah!

Hébert?... Très-bien!... Ton maître est-il bon? Est-il méchant? — Oh! non, Monsieur, il a un poële. — Un poële? — Oui, Monsieur... Nous avons chaud, l'hiver, dans la classe... — Ah! bien!... Va à l'école, mon enfant, va!... »

Et je lui ai donné deux belles pièces de dix sous toutes neuves, qu'il hésitait à accepter, étonné de tant de générosité. Les pièces de dix sous, pour les petits garçons comme lui, cela ne se voit que dans les contes de fées!

Au bout de quelques minutes, je me suis retourné : le garçonnet était toujours à la même place, au milieu de la route, regardant les deux pièces neuves et n'en pouvant croire ses yeux. Il est capable d'en *caler l'école*!

A force de marcher, je m'égare. Pour me remettre dans mon sentier, je demande à un mendiant qui passe là, par hasard, de m'indiquer Port-Royal. De Port-Royal à Milon-la-Chapelle j'irais les yeux fermés, malgré les cinq kilomètres qui m'en séparent. — « Port-Royal? me répond le mendiant en étendant la main dans la direction des ruines & en me la tendant ensuite, par un mouvement machi-

nal ; Port-Royal ? j'en viens : il m'a donné la soupe... »

*Il m'a donné la soupe ? Qui ça, il ? Le grand Arnould ?...*

A midi j'étais de retour à la ferme. On allait se mettre à table pour déjeuner, la soupe fumait, — une odorante *soupe blanche* composée de lait, de beurre, d'ognons & de cerfeuil.

Le père Communal m'a grondé de sa bonne grosse voix qui ressemble à une tape amicale.

— « En retard, aujourd'hui, M. Henri ! a-t-il dit en essayant de prendre un air fâché. Vous savez, ici, nous n'attendons personne. Tout se fait à l'heure, militairement. Sans Rosette, vous auriez déjeuné par cœur. Une autre fois... — Ne vous occupez donc jamais de moi, je vous en prie, père Jean. Quand je viens, prenez-moi ; quand je ne viens pas, laissez-moi. En agissant autrement, vous me chagrineriez... — Tu entends, Rosette ? tu le chagrinerais ! Et je ne pense pas que tu veuilles faire du chagrin à M. Henri ?... — Oh ! papa !... non !... »

Il y a des phrases parlées qui devraient pouvoir se noter comme les phrases charté

Cet *Oh! papa! non!* de Rosette était charmant.

Après la soupe blanche, plantureuse omelette au lard arrosée d'un petit cidre qui me faisait faire la grimace, dans les premiers temps, mais auquel j'ai fini par m'habituer.

Il y a dans ma vie des souvenirs qui sentent la poudre de riz. Si je vivais longtemps, le souvenir de la famille Communal sentirait la pomme...

La vieille Marie-Jeanne est une bonne cuisinière, malgré son air réfrogné.

*27 avril.*

Les créquiers des bois & les amandiers du jardin sont en fleurs. Les haies de Sainte-Lucie & les aubépines aussi. Quelles frondaisons vigoureuses ! On rencontre de petits maraudeurs qui au lieu d'aller à l'école vont aux nids.

— « Je sais un nid, viens ! »

*Savoir un nid !* O souvenir de mon heureuse enfance ! Que de culottes déchirées à grimper dans les arbres pour faire la chasse

aux petits oiseaux ! Ceux que je dénichais de préférence, c'étaient les loriots, à cause de la difficulté qu'il y avait à cela.

Le nid du loriot est solidement bâti dans une fourche d'arbre, &, pour l'avoir, il faut le démolir : il ne se laisse pas emporter entier, comme la plupart des nids. Mais aussi, quels jolis petits œufs d'un blanc de neige, piqueté ça & là de noir !...

Les enfants les plus doux sont cruels, parce qu'ils sont ignorants. Aujourd'hui, quand je *sais un nid*, je le laisse. Tantôt, en passant sur la lisière du bois pour m'en revenir à la ferme, j'ai surpris dans le buisson, à la portée de la main, une fauvette à tête noire, couvant. Nos regards, à elle & à moi, se sont croisés. J'ai deviné les mouvements de son âme aux mouvements de ses yeux. — « Ah ! semblait-elle me dire ; aie pitié ! sois bon ! ne me forces pas à fuir ! Mes petits ont besoin de moi, &, si je fuyais, je ne reviendrais plus, et ils mourraient !... Tu vois combien mon nid est fait de peu de chose... Ne touches pas à ce fragile édifice qui abrite le fruit de mes amours... Sois bon comme je suis confiante !... »

J'ai compris & je me suis éloigné sans bruit.

*Elle* aussi aura des petits, — « fruit de son amour ! » Ses petits, à *elle*, seront ses petits, à *lui* ! Ah !...

29 avril.

Le temps a changé. Nous avons du soleil, nous avons de la pluie. — « Le mois de Marie s'annonce mal ! » a dit ce soir à souper, en bougonnant bien fort, la vieille Marie-Jeanne.

Elle a positivement du chagrin & de la colère, la vieille Marie-Jeanne, & pour un peu je crois qu'elle en pleurerait, — si elle savait encore pleurer. Mais, la pauvre ! elle a eu dans sa vie tant d'occasions de verser des larmes, que la source en est à présent tarie. Elle a été jeune, la vieille Marie-Jeanne ; elle a été jolie même, à ce que prétend le père Communal ; mais aujourd'hui il n'y paraît guère, tant elle est rabougrie, cassée, jaunie, fanée, — presque ridicule à force de laideur.

Eh bien ! en l'entendant pouffer de gros soupirs, ce soir, & en lui voyant le visage tout

conterné par le mauvais temps qui menace le mois de mai, je me suis senti ému malgré moi. Plus les gens sont laids, plus ils sont touchants quand ils pleurent. La beauté du corps se fane, celle de l'âme est immarcescible.

La vieille Marie-Jeanne ne s'intéresse tant au mois de mai que parce que c'est le mois où les jeunes filles sont le plus jolies, vêtues qu'elles sont de blanc comme des vierges — qu'elles ne sont pas toujours toutes. Mai, c'est le mois des dévotions poétiques. L'église est pavée de fleurs, les chants séraphiques y retentissent, les jeunes âmes s'y exhalent avec l'encens des encensoirs : c'est charmant ! — « Vous savez, notre maître, a dit la vieille Marie-Jeanne entre deux soupirs, que le devant d'autel de notre église a grand besoin d'être remplacé?... C'est le moment... Il serait honteux que le mois de Marie se passât avec un pareil devant d'autel. — Ta, ta, ta ! a répondu avec brusquerie le père Communal, qui n'est pas précisément très-pieux ; ta, ta, ta ! que ton église s'arrange comme elle voudra ! Un devant d'autel déchiré est toujours un devant d'autel, cela n'empêche pas de dire la messe !... — Oh ! notre maître !... — Petit

père !... a murmuré Rosette de sa voix la plus douce. — Ta, ta, ta ! a répondu Communal en se levant brusquement. M. Henri, a-t-il ajouté, venez-vous fumer une pipe dans le jardin ?... »

Je l'ai suivi. Tous les arbres fruitiers ont été secoués par le vent & par la pluie : il y a comme un tapis de fleurs blanches & roses sur lequel on est tenté de s'agenouiller. Il a sa nappe d'autel en bon état, lui, le jardin !

Je suis resté tout songeur.

3 mai.

L'autel de la petite église de Milon a des nappes blanches & neuves. Sans compter deux superbes chandeliers à sept branches, jouant l'argent à une certaine distance...

La vieille Marie-Jeanne est radieuse, comme elle ne l'a jamais été. Elle a profité d'un moment où personne ne la voyait, & où je ne la voyais pas moi-même, pour me prendre la main & la baiser. — « Oh ! M. Henri ! M. Henri ! m'a-t-elle dit d'une voix étouffée. Vous êtes bon comme le pain, & je vous baise



les mains parce que je ne suis pas digne de vous embrasser... Faites excuse si je vous offense, Monsieur Henri, mais c'est plus fort que moi ! M. le curé est si content, le pauvre cher homme ! Je vous en remercie de tout mon cœur, de la part de notre chère petite Rosette !... »

Quoi ! tant de reconnaissance pour une misérable somme de quatre cents francs ! Est-ce que l'argent ferait véritablement le bonheur ?...

Oui, le bonheur — des autres.

10 mai.

Les lilas se défleurissent. Déjà !

La tonnelle de chèvre-feuille sous laquelle le père Communal vient chaque soir fumer sa pipe, pour se récompenser de sa journée de rude labeur, rougit de plus en plus. Le syringa ne veut pas s'ouvrir, le paresseux ! Les cognassiers persistent toujours, ils ont même encore des boutons. Les fruits des cerisiers commencent à se nouer. Les jacinthes sauvages se décolorent & se déparfument. En revanche, les muguetts dorment encore, frileuse-

ment enroulés : j'attends avec une sorte d'anxiété qu'ils se soient décidés à s'épanouir pour juger nettement de l'état de mon cœur. Que de bottes de muguet nous avons rapportées, *elle* & moi, des bois de Ville-d'Avray ! L'enivrante odeur de cette fleur & la sienne — plus enivrante encore — se confondent dans mon souvenir...

Les grenouilles coassent. — « Elles sont en amour, » vient de me dire la vieille Marie-Jeanne en étendant du linge sur la haie, au soleil.

En amour, les grenouilles ! Ces abominables bêtes aiment donc ?... Mais pourquoi pas ? Il aime bien, *lui* !...

Des petites filles chantent & dansent une ronde dans le jardin du voisin. Leurs voix fraîches ressemblent à des gazouillements.

- Que fair' de c'te violette,  
Giroflé, girofla ?
- Pour mett' dans ma bavette,  
Giroflé, girofla !
- Pourquoi dans ma bavette,  
Giroflé, girofla ?
- Pour embaumer mon linge,  
Giroflé, girofla...

Quand elles ont fini, elles recommencent. Les petites filles sont aussi ardentes au plaisir que les grandes, & c'est aussi dangereux pour elles, — mais d'un danger différent.

L'une d'elles — je ne sais pas laquelle, puisque je les entends sans les voir — a modifié les derniers vers de la ronde, & d'une façon poétique. Au lieu de :

Pour embaumer *mon linge*,  
Giroflé, girofla !

Elle a chanté :

Pour embaumer *mon cœur*,  
Giroflé, girofla...

Pour embaumer son cœur ! Chère innocente ! elle ignore quel parfum il faut pour cela, — un parfum qui, en s'aigrissant, devient un poison : l'amour...

16 mai.

C'est aujourd'hui le lundi de la Pentecôte. Je me suis décidé à le passer sous la tonnelle du père Jean, couché sur l'herbe — afin de mieux me végétalifer. L'effort de la pensée

m'est douloureux. Et puis, à quoi bon penser ?

J'avais quitté les hommes : je les retrouve dans ces brins d'herbe — où s'agitent & s'entredéchirent des milliers de créatures microscopiques. Leurs passions sont plus grosses qu'elles, à en juger par l'acharnement avec lequel elles se disputent la possession de tel ou tel fétu invisible. Sont-elles bêtes, ces bêtes ! Et nous, donc !...

Je suis heureux de m'être retiré de la mêlée humaine : c'est vraiment malpropre !

Quelle est cette robe légère d'une entière blancheur que j'aperçois entre les arbres ? Une robe blanche, avec une ceinture de soie bleue, & de mignons souliers mordorés qui trottaient comme deux petites souris sur le sable des allées.

C'est Mademoiselle Rosette qui m'apporte mon *goûter* : Merci, Mademoiselle Rosette ! Aussitôt arrivée, aussitôt repartie, alerte, souriante — & rougissante ! Cela va bien à ses joues en fleur, de rougir ainsi.

Elle n'a pas ménagé le beurre sur ma tartine, — ni le sucre non plus. Rosette voudrait-elle me corrompre ? Pauvre chère enfant !

L'autre jour, comme elle distribuait devant moi aux enfants pauvres du village des miches de pain bis-blanc sentant bon la fleur de farine, je lui ai dit en plaisantant : « Ce n'est pas à moi que vous donneriez de ces bonnes tartines-là !... » Elle m'a pris au mot &, depuis trois jours, elle me traite en enfant... Merci, Rosette !

On n'est pas plus Charlotte que Rosette. Elle est douce, elle est pitoyable & tendre, avec cela intelligente & bien élevée comme l'héroïne du roman de Goëthe. Si elle est paysanne par sa naissance, si elle distribue des tartines aux pauvres, si elle compte la lessive & surveille le pressoir, elle est bourgeoise — dans le bon sens du mot — pour une infinité de choses & par une infinité de côtés. Elle ne fait pas de musique, mais elle aime la musique : je l'ai vue pleurer une fois en entendant un orgue jouer le grand air de la *Lucie*. Elle ne peint pas, mais elle a le sentiment de l'harmonie des couleurs : les bouquets de fleurs dont elle emplait chaque matin mon pot de faïence bleue ne sont jamais *criards*, ils ont l'air d'avoir poussé là. Le portrait de Charlotte !

Charlotte ! Je viens de rire de bon cœur en

me rappelant que l'année dernière, en allant à Marnes, chez les Michelin, qui y ont une maison de campagne, j'avais l'habit bleu & le pantalon de nankin de Werther.

Werther ! Tiens ! je ne ris plus... Est-ce parce que je dois finir comme Werther?... Si cela n'a rien de bien gai, cela n'a rien de bien triste. Je ne ris plus parce que je ne ris plus : voilà tout.

On ne se doute pas combien les romans — les histoires *inventées* — sont le reflet de la vie réelle. A moins pourtant que la vie réelle ne soit le reflet des romans... Cela arrive quelquefois. La Révolution de 93 avait guillotiné toutes les duchesses qui n'étaient pas encore mortes de leur belle mort de belles amoureuses, il n'en restait plus rien — pas même de la graine : Balzac les a réinventées pour les besoins de sa *Comédie humaine*, grâce à lui nous avons maintenant des duchesses de Maufrigneuse à remuer à la pelle ; j'ai même connu, — je l'affirmerais sur l'honneur si j'avais à cette heure à affirmer quelque chose à quelqu'un, — j'ai même connu une Madame Marneffe plus Marneffe que celle de l'auteur de la *Cousine Bette*.

En ce qui me concerne, j'ai pu imiter parfois quelqu'un dans quelques actions de ma vie ; mais dans ce dénouement que je lui couds sans me préoccuper de celui que le Destin avait écrit pour elle, je n'imiterai personne — même en imitant Werther.

.

22 mai.

Les grappes des acacias sont fleuries. Autrefois j'en faisais des bouquets pour *elle* : aujourd'hui j'en ai fait faire une omelette — pour moi.

Bouquets de fleurs d'acacia, parfum de muguet, cela ne me *dit* plus rien. Je suis content de moi, au moins je mourrai guéri de l'amour, qui me tue. Mon cœur s'est tout-à-fait vidé de la passion ridicule qui l'encombrait — à lui en donner une indigestion. Mon âme est veuve désormais — &, comme toutes les veuves, elle n'est pas fâchée de l'être.

J'ai oublié ! Est-ce bien possible ? Pourquoi n'oublierais-je pas ? Elle oublie bien, *elle* !... C'est même là une des facultés du cœur féminin les plus dignes d'admiration — & de mé-

pris : il s'ouvre à votre amour comme une fleur au soleil, il s'en réchauffe & s'en illumine pendant plus ou moins de temps ; puis, votre lumière pâlit, votre flamme s'éteint — & il se referme à jamais pour vous ! Ni vu ni connu ! Qu'est-ce que vous demandez, mon brave homme ? Je vous ai donné hier : à d'autres pauvres maintenant... Oh !...

*27 mai.*

Je suis au lit depuis une douzaine de jours. Il paraît qu'à mon infu j'ai été en danger de mort & que je n'ai pas encore complètement soustrait ma vie à la fièvre de Damoclès suspendue au-dessus d'elle.

Quoiqu'il en doive advenir, et malgré l'amicale colère du père Jean Communal & les prières passionnées de sa fille Rosette, j'ai renvoyé le médecin qui avait été mandé en toute hâte dès la première heure de l'accident. Puisque je suis résolu à me tuer, il est tout simple que je profite de l'occasion qui m'est offerte de le faire — sans m'en mêler. Que ce soit ma main ou celle de la maladie qui se charge de



l'exécution, qu'importe ? pourvu que je sois exécuté. Le nom du bourreau m'est indifférent.

Je vais essayer de rassembler mes idées ; elles flottent en ce moment dans une sorte de nuage que je voudrais déchirer comme j'ai déchiré les linges de mes plaies, car il m'impatiente comme eux. Je voudrais continuer à écrire, mais je ne peux...

— « Monsieur Henri ! » murmure une voix qu'il me semble avoir déjà entendue dans mes rêves...

Quelle est cette voix ?...

*29 juin.*

Après de grands efforts & une grande fatigue, je suis enfin parvenu à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je me rappelle maintenant...

Oui... Il y a dix ou quinze jours, un dimanche en tout cas, je traversais la place de Milon, encombrée de femmes sortant de vêpres. Je m'arrêtai un instant & me rangeai contre la maison de l'adjoint, regardant sans voir au milieu de cette foule bariolée de cor-

nettes blanches & de fichus écarlates. Tout-à-coup un grand cri — le total de trois ou quatre cents respirations — retentit aigu, sibilant, désespéré. — « La mouche ! La mouche !... » criaient les femmes, affolées de peur, en se poussant & en s'écrasant pour s'enfuir plus vite.

*La mouche !* J'en avais quelquefois entendu parler, le soir, à souper, par le père Communal. C'est une folie subite qui se déclare dans un troupeau de bêtes à cornes. Tout-à-l'heure elles paissaient gravement dans les prés, ne songeant pas le moins du monde à mal; voilà que toutes, comme piquées ensemble de la même tarentule maligne, bondissent & se précipitent torrentueusement, écrasant tout comme une avalanche, foudroyant tout comme un tonnerre. On imagine sans peine quelle terrible trouée cela doit faire dans les rangs épais d'une foule épeurée, trente ou quarante grands diables de bœufs arrivant ainsi ventre à terre, les cornes baïflées comme autant de baïonnettes !... *La mouche ! la mouche !*

Tout le monde fuyait épouvanté, — excepté moi, à qui l'épouvante est inconnue. Pourquoi et de quoi aurais-je eu peur ? Autrefois, peut-

être, quand j'aimais et que, me croyant aimé, je demandais aux Dieux de prolonger mon existence au-delà des limites ordinaires — afin d'éterniser ainsi mon bonheur ; mais maintenant que j'étais résolu à brusquer le dénouement de ma vie, désormais sans intérêt, je ne pouvais pas redouter ce dénouement, d'où qu'il me vînt. Donc, moitié par compassion pour un groupe de femmes qui, n'ayant pu fuir à temps, allaient être abominablement écrasées, & moitié par dédain du péril mortel auquel je m'exposais, je m'avançai tranquillement, froidement, à la rencontre de cette trombe vivante d'où sortaient par moments des mugissements formidables...

Ce qui se passa alors, je l'ignore. J'ai le souvenir vague d'une sensation aigüe et humide tout à la fois, quelque chose comme un coup de bistouri & un coup d'éponge simultanés. Cette sensation, quoique douloureuse, avait cependant un certain charme, j'ajouterai même une certaine volupté, — celle de l'anéantissement inconscient. Finir ainsi, c'était fort agréable...

Quand je revins de mon évanouissement — qui se prolongea, paraît-il, au point d'alarmer

la famille Communal — j'étais couché dans mon lit. Quinze jours d'immobilité et d'horizontalité, c'est trop — ou ce n'est pas assez : sommeil pour sommeil, je préfère celui dont on ne se réveille pas ; lit pour lit, j'aime mieux celui d'où l'on ne se lève plus...

30 juin.

Tout-à-l'heure, Jean Communal est entré dans ma chambre. — « Puisque vous vous obstinez à ne plus recevoir le médecin, m'a-t-il dit, c'est que peut-être vous vous sentez mieux... Vous écrivez, vous pouvez parler, ou tout au moins entendre... Donc je ne veux pas remettre à plus tard ce que je peux vous dégoîser dès aujourd'hui... Vous avez sauvé ma chère Rosette & la vieille Marie-Jeanne : c'est entre nous à la vie à la mort, mon garçon !... »

Le père Communal allait continuer, je le devinais à l'émotion de sa voix ; je l'interrompis brusquement : — « Je veux être seul, Monsieur Communal... »

Il s'est retiré, me voilà seul.

Je l'ai interrompu brusquement, j'ai voulu être seul — parce que moi aussi je sentais l'émotion me gagner, & que j'étais heureux d'être ainsi remercié par cet honnête homme. Ne m'intéressant plus à elle, je ne veux plus être rattaché à la vie par aucun des sentiments humains ordinaires ; j'ai à cet effet cassé toutes les amarres, je vais à la dérive, résolu à sombrer... L'émotion, le plaisir d'être remercié, — faiblesse ! sottise ! lâcheté ! Le dévouement parfait, c'est-à-dire désintéressé, c'est l'or trouvé sans sa gangue naturelle, & tous nos sentiments sentent la poussière — d'où nous sommes sortis. J'ai fait de ma poitrine un bouclier à la vieille Marie-Jeanne & à la jeune Rosette, probablement parce que, malgré la rêverie à laquelle j'étais en proie au moment du sauve-qui-peut, je les avais reconnues, l'une à son pauvre vieux visage tanné par les fatigues & par les années, l'autre à sa douce figure de vierge, alors pâle comme un lys. Me serais-je précipité au-devant d'autres avec le même empressement qu'au-devant d'elles ? Je le crois...

Le courage pur, le dévouement parfait, c'est le merle blanc des sentiments humains. Qui l'a rencontré, ce sentiment ? Vous êtes

proscrit, votre tête est mise à prix, vous vous cachez, parce que vous tenez à votre tête. Un de vos amis d'enfance sait où vous êtes. La police sait qu'il sait cela, & elle vient lui dire : « Si vous nous le livrez, vous serez récompensé. Si vous ne nous le livrez pas, nous vous retirons l'emploi que vous avez : vous êtes ruiné. Choisissez !... » L'ami a une minute d'hésitation. Il songe à sa femme, à ses enfants réduits à la misère, à sa carrière brisée, à son avenir perdu, à mille choses terribles. Mais comme il songe aussi à l'exécration universelle qui couvre le nom de Judas comme un crachat ; comme au fond il est loyal homme & fidèle ami, il préfère encore le pain noir de l'honnêteté au pain blanc de la lâcheté ; il refuse... C'est bien ! Sa conscience le remercie, il a fait une bonne action, il est tout joyeux... Attendez ! Si l'on ajoutait : « C'est bien, en effet ; mais, cette bonne action que tu viens de faire, cet acte d'héroïsme que tu viens d'accomplir, personne ne le saura, tu ne le diras à personne, — pas à même à la terre, comme le barbier du roi Midas, car les roseaux le répéteraient... » Oh ! alors, cet honnête homme répondrait : « A quoi bon faire une bonne action si personne ne sait que je l'ai faite, sur-

tout celui pour qui je l'ai faite !... » Garder le secret sur un acte de courage ou de dévouement est plus difficile que l'acte lui-même.

Tu en aurais donc voulu au père Communal s'il ne t'avait pas remercié ? Misérable !...

*28 juillet.*

Bon gré, malgré, j'ai dû garder le lit & la chambre jusqu'aujourd'hui. Ils n'y allaient pas de corne morte, messieurs les bœufs, dans leur panique à fond de train ! J'ai eu le bras traversé, la poitrine labourée, le visage lui-même... Ah ! ici j'avoue que cela m'a contrarié. Je tiens à descendre au cercueil avec le visage intact, — afin d'être reconnu, dans le pays des ombres, par ceux qui m'y ont précédé. Coquetterie funèbre, aussi respectable qu'une autre... Mais les ravages ne sont pas trop grands : il ne me reste qu'une cicatrice sur la joue gauche, au-dessous de l'œil, & le père Communal prétend que cela me va aussi bien qu'un coup de sabre à un soldat. Soit !...

J'ai donc eu une rechûte. De nouveau j'ai été, à mon infu, en danger de mort, &, à

mon infu, on a appelé de nouveau le médecin qui m'avait soigné une première fois.

Un homme habile & intelligent, ce médecin. Il est jeune, il parle doucement aux malades & les guérit par ses bonnes paroles autant que par ses bons soins. C'est être doublement savant. Il demeure à Chevreuse : je vais faire seller le meilleur cheval de la ferme, &, sous prétexte de promenade, j'irai remercier & payer le docteur Serres. Il n'est pas juste que tous ces frais-là soient à la charge de la famille Communal.

D'ailleurs, depuis six semaines, près de deux mois, que je suis sur le dos, j'ai fait des économies — & cela m'offusque. Avec ce qui me reste en caisse je pourrais aller encore un an. Un an ! Pas de ça, pas de ça, Lifette !...

2 août.

J'ai repris mes habitudes. Je vais, je viens dans la ferme & dans le pays sans qu'on fasse plus attention à moi qu'à Moustache, le bon barbet noir. Ça & là, sur mon chemin, j'ai recueilli quelques saluts, une ou deux



poignées de main, voilà tout — & c'est assez pour ma consommation.

Le père Jean Communal me boude depuis qu'il a appris — en allant régler avec le docteur Serres — que je l'avais devancé dans l'accomplissement de ce petit devoir. Dam ! mon bonhomme, est-ce vous ou moi que le médecin est venu soigner à Milon-la-Chapelle ?

Je crois que Rosette me boude aussi. Mais la chère enfant s'y prend si gentiment que je suis ravi d'être boudé. Si je pouvais la faire souffrir un peu, elle qui ne m'a rien fait, j'en serais heureux ! cela me vengerait des douleurs qui me viennent d'une autre...

Je ne suis pas un saint, moi : quand on m'a blessé à mort, je trouve tout naturel de blesser aussi, légèrement, à droite & à gauche. Bast ! que sont mes coups d'aiguille auprès de ce coup de poignard qui m'a fendu le cœur en deux ?...

10 août.

*Les fêtes* reviennent des champs.

Les fêtes, ici, sont les moissonneurs, parce qu'ils sont en fête de ce que la moisson

est finie & de ce que la récolte a été bonne. Les voitures, dont les roues pesamment chargées crient en tournant sur leurs essieux, sont ornées de bouquets éclatants, & leurs conducteurs, fleuris aussi, dansent au-devant d'elles. Léopold Robert n'avait pas besoin d'aller en Italie pour faire le tableau qui l'a rendu célèbre : il n'avait qu'à rester en France — où il ne se serait probablement pas tué.

Il eût eu tort.

Que de pains de quatre livres traînent là, sans s'en douter, ces grands bœufs accouplés sous le joug, qui ruminent leur dernière bouchée de foin — comme moi ma dernière poignée de souvenirs !

Il est trois choses dont on ne peut jamais se dégoûter : le pain, le vin, & le printemps. Chaque année, quand on voit fleurir les aubépines, on croit que c'est pour la première fois qu'elles fleurissent. Chaque soir, après une rude journée de labeur, quand on rompt le pain & qu'on boit le vin réparateurs, on s'imaginerait qu'on y goûte pour la première fois. Et le vin, le pain & le printemps vous semblent bien bons ! Je comprends que les Anciens

— plus pieux que nous — les aient adorés. Sous prétexte que nous valons mieux que les Païens, nous nous abstenons de toute reconnaissance.

Bientôt, avec le goût du vin & du printemps, je perdrai le goût du pain...

29 septembre.

Rosette, la fille de Jean Communal, en m'apportant ce matin dans ma chambre un bouquet de colchiques cueillies par elle à mon intention, s'est écriée : « Tiens ! Vous avez un cheveu blanc ! Deux... trois ! Oh ! un nid de cheveux blancs, là, sur la tempe gauche !... Est-ce drôle... à votre âge !... — A mon âge ? Quel âge croyez-vous donc que j'ai, Rosette ? lui ai-je demandé en souriant malgré moi. — Mais... vous avez bien... attendez que je compte... Vous avez bien dans les alentours de trente ans... Je vous demande pardon, M. Henri, de vous avoir offensé !... ajouta Rosette en rougissant jusqu'aux oreilles. — Vous ne m'avez pas offensé, mon enfant, au contraire !... On n'offense pas les gens en les rajeunissant comme vous venez de le faire pour

moi en me donnant dix ans de moins que ne m'en donne mon acte de naissance...— Quoi! vous auriez?... — Quarante ans, oui, mon enfant...»

Rosette est devenue plus rouge, puis elle a pâli, puis, pour échapper à son trouble, elle s'est mise à ranger ça & là dans ma chambre, sans faire plus de bruit qu'un oiseau. Si je ne l'avais pas vue marcher, j'aurais cru volontiers qu'elle volait.

Une aimable enfant, Rosette! Elle est fraîche, elle est jolie, elle est appétissante — pour les gens qui ont encore de l'appétit; en outre, elle est bonne, elle a l'air de n'avoir pas encore *fauté*: cela fera une excellente femme de ménage.

Je songeais à cela en la regardant aller & venir de la commode à la cheminée, de la porte à la fenêtre. — « Vous avez été en vendange hier? lui ai-je demandé. — Oui, Monsieur Henri. — On a dansé le soir, en revenant? — Oui, M. Henri. — Je vous ai vue avec Majorel... — Pierre Majorel? — Oui, Pierre Majorel. C'est un rude gars & qui fera un excellent mari. — Majorel? Lui?... C'est un bon gros garçon, je ne dis pas non, &, à cause de cela, je danse volontiers avec lui à nos

assemblées, de préférence à tout autre ; mais pour mari, c'est une autre affaire, & jamais il ne sera le mien !... — Pourquoi donc cela, Mademoiselle Rosette ! Serait-il trop pauvre ?.. — Nenni point ! Majorel a du bien au soleil, & son oncle le marguillier en a aussi, qu'il lui laissera à sa mort. — Si ce n'est pas parce que Majorel est trop pauvre que vous répugnez à l'épouser, pourquoi donc est-ce, mon enfant ?... — Parce qu'il est trop vieux !... »

Cet aveu involontaire échappé, Rosette a poussé un petit cri, m'a regardé avec des yeux suppliants auxquels je n'ai d'abord rien compris, puis elle s'est sauvée plus rougissante que jamais.

A déjeuner, j'ai profité d'un instant où Rosette n'était pas là pour demander à son père l'âge de Pierre Majorel. — « Il a trente-trois ans, donc ! m'a répondu Jean Communal. — Trente-trois ans ? Ne vous trompez-vous pas ? — Faites excuse, Monsieur Henri... je me trompe en effet d'une moitié d'année... Majorel a présentement trente-trois ans, cinq mois & une semaine... juste l'âge qu'aurait aujourd'hui mon pauvre François, si les Arabes d'Abd-el-Kader ne l'avaient pas malvairement

massacré, avec d'autres camarades... Ils étaient nés le même jour, ces deux enfants-là... Rosette, elle, est — sauf votre respect — la *pouillarde* de la couvée... autrement dit la dernière venue... Elle aura ses dix-huit ans aux neiges de la Toussaint... A votre santé, Monsieur Henri !... » a ajouté le père Communal en avançant son verre pour trinquer avec moi.

Ainsi Majorel, qui a trente-trois ans, est *trop vieux* ! Et que suis-je donc, moi, avec mes quarante ans sonnés ? Un centenaire ?... Trop vieux ! Madeleine pensait sans doute là-dessus comme Rosette : c'est pour cela qu'elle a épousé son... Mais non ! son mari est bien plus *vieux* que moi ! son mari a quarante-deux ans !...

Ah ! le cœur des femmes, quel abîme !

L'aveu naïf de Rosette me donne à rêver. Elle trouve Majorel plus vieux qu'il n'est réellement, mais elle me trouve plus jeune que je ne le suis. Je n'ai pas l'air d'avoir mes quarante ans : mon visage proteste encore contre la sénilité de mon esprit. C'est un masque auquel on se laisse prendre à mon insu ; mais ce masque tombera un de ces matins.

Un de ces matins, en me regardant dans la glace, je me verrai les cheveux rares, le front ridé, les joues jaunies, les yeux rougis, les lèvres pâlies : j'aurai reçu le *coup du lapin*, — comme dit le peuple en son énergique & pittoresque langage.

On ne dira pas de moi : *ce vieillard*. *Ce vieillard* ! même en ajoutant l'épithète de *respectable*, cela n'en est pas moins affligeant à penser...

Je veux disparaître avant cette métamorphose de papillon en chenille ! Je veux m'en aller tout d'une pièce avant de m'en aller en morceaux ... J'aime mieux n'être plus tout d'un coup que d'avoir à me rappeler que j'ai été. Ce sont les souvenirs qui font les regrets. J'aime mieux abdiquer dignement que d'être détroné ignominieusement. Le rôle de Charles-Quint me convient mieux que celui de Charles-Dix...

30 octobre.

Depuis quelques jours il n'y a plus de fleurs dans le jardin du père Communal. Seuls les dalhias, les chrysanthèmes & quelques pieds

de bourrache, persistent encore. Pourquoi tant tenir à rester quand il faut s'en aller ? Pourquoi tant persister à verdir, quand il est heure de se faner ? Je ne ferai pas tant de façons, moi...

A propos, pourquoi Alphonse Karr cherchait-il noise, jadis, à George Sand, sur ses *chrysanthèmes bleus* ? Le fameux romancier professeur de grec — il en a mis partout — s'insurgeait contre l'ignorant écrivain de génie qui, tout au rebours de la femme de Magu, tisserand à Lizy-sur-Ourcq,

.....Distinguait bien les vers d'avec la prose,  
Mais ne distinguait pas un œillet d'une rose,

& ne savait pas que *chrysanthème* signifiant *fleur d'or* — ou *fleur jaune*, au choix — ne pouvait être une fleur bleue, ou rouge, ou verte.

J'en suis bien fâché pour le grec & pour Alphonse Karr, mais Madame Sand a eu raison de découvrir des *chrysanthèmes bleus* — puisqu'en voilà de violets dans le jardin du père Communal.

Un peu pédant, M. Karr ! N'a-t-il pas prétendu aussi un jour que les poètes étaient des



farceurs & des ignorants pour avoir fait danser sur la fougère, pendant tant de siècles, tant de bergers & de bergères, — affirmant, comme à propos des chrysanthèmes, qu'on ne pouvait danser ni *dessus* ni *dessous*, parce que trop grande & trop petite ? M. Karr n'est donc jamais sorti de son jardin ? Il n'a donc jamais vu les fougères des environs de Paris, ni celles des environs d'Alençon, — les unes hautes de quelques pouces, les autres élevées de quelques mètres ?... On peut danser sur la fougère — puisque cet été j'ai dormi dessus, dans mes excursions autour du désert de Port-Royal.

Mais je pardonne ces accès de pédantisme à l'auteur de *Sous les Tilleuls*, — le premier roman que j'aie lu quand j'ai su lire, & le premier qui m'ait fait verser des larmes.

Je ne savais pas alors que je pleurais sur moi en pleurant sur Stéphen, & que j'aurais, moi aussi, une Madeleine coupable — & non repentante — à haïr & à mépriser ! Etrange jeu du sort ! Ce nom est aux deux extrémités de ma vie, à son début & à son issue. Le rêve de ma vingtième année sera devenu la réalité de mes quarante ans. Seulement, au lieu de tuer Madeleine, c'est moi que je tuerai.

Madeleine l'échappe belle !...

2 novembre.

Tantôt, en revenant du désert de Port-Royal—splendide de mélancolie à cette heure de l'année, où la Nature revêt sa fourrure rousse, — je m'arrêtai un instant, pour me reposer, dans le cabaret de Dodiche, qui se trouve à mi-chemin de Milon-la-Chapelle, à une portée de fusil de Saint-Lambert.

Un cabaret mal famé, le cabaret de Dodiche ! On y a tué un homme l'année dernière, & l'on a toujours soupçonné Dodiche d'avoir trempé le bout de ses doigts dans le sang répandu ce jour-là sur les pavés de sa maison. On l'a même arrêté ; mais, faute de preuves — car les présomptions, les meilleures preuves pourtant ! ne suffisent pas, — on a dû le relâcher. Les honnêtes gens du pays se signent en passant par là ; mais les chenapans, les *mauvaises pratiques*, y abondent. Quand on entend du bruit dans le cabaret de Dodiche, on peut-être assuré que ceux qui le font sont de la *clique*...

J'étais fatigué, malgré l'aide de mon bâton de cornouiller ; j'avais même soif, malgré

l'humidité de l'atmosphère : j'entrai chez Dodiche, & je m'assis à la première table venue, près de la porte.

Au fond de la salle un groupe de buveurs — d'ivrognes plutôt — chantait avec accompagnement de pots. Ils étaient si occupés à boire & à chanter que j'avais pu entrer inaperçu d'eux — & de Dodiche, qui braillait avec eux.

Une voix dominait les autres, avinée aussi, mais moins *canaille* que celles de ses compagnons. Cette voix chantait :

Tant qu'aux bords des fontaines  
Ou dans les frais ruisseaux,  
Les moutons baign'nt leur laine  
Et dansent au préau :

Eho !

Les agneaux vont aux plaines,

Eho !

Et les loups sont aux bois.

Mais queuq'fois par vingtaines  
Y s'éloign'nt des troupeaux  
Pour aller sous les chênes  
Aux herbages nouveaux ;

Eho ! ....

Et les ombres lointaines  
Leur-z'-y cach'nt leurs bourreaux :  
Malgré leurs plaintes vaines  
Les loups croqu'nt les agneaux ;  
Eho ! ....

T'es mon agneau, ma reine.  
Les grand's vill's, c'est les bois ;  
Par ainsi, Madeleine,  
T'en vas pas loin de moi.  
Eho !

Les agneaux vont aux plaines,  
Eho !  
Et les loups sont aux bois.

Je n'étais pas entré dans le cabaret de Dодiche pour entendre brailler des ivrognes, mais pour me reposer & me délasser : je frappai du bout de ma canne sur la table afin de faire savoir que j'étais là. A ce bruit, trois ou quatre têtes se retournèrent, & pendant que continuait le refrain :

Eho !  
Les agneaux vont aux plaines,  
Eho !  
Et les loups sont aux bois.

une exclamation d'étonnement se faisait entendre : — « Eh ! Majorel ! Le *Parisien* ! »

*Le Parisien*, ce ne pouvait être que moi, & c'était moi qu'on désignait ainsi en effet.

Les chants cessèrent, un grand silence leur succéda, — si grand, que j'entendis les battements du cœur de Majorel lorsqu'il fut debout devant moi, pâle & menaçant. — « Tu as été bien imprudent, parisien, de venir ici !... murmura-t-il ; tu t'es jeté dans la gueule du loup !... »

— « Je ne vous comprends pas, monsieur Majorel, lui dis-je froidement, en me levant cependant tout d'un trait & en assujettissant mon bâton dans ma main droite. — Tu vois bien que si, que tu me comprends, monsieur l'enjoleur de filles, puisque tu t'assures de ton rotin !... Eh ben ! j'aime mieux ça... Nous allons joûter, muscadin !... Attends que j'assure ma trique... & je suis à toi... Une, deux, trois... ça y est ! Défends ta peau, parisien, si tu y tiens !... »

Quoique je ne comprisse absolument rien à ce discours de Pierre Majorel, que j'avais toujours trouvé doux & poli avec moi, dès les premiers mots de ce fou je m'étais mis en garde — & de façon à lui prouver, si par hasard il l'avait apprise, que je connaissais aussi l'es-

crime roturière. L'épée est une défense de gentilhomme — & les gentilshommes sont rares ; tandis que les drôles & les goujats pullulent comme l'ivraie, on ne peut les faucher qu'à coups de bâton. C'est pour cela que j'ai pris de bonne heure des leçons de Lecour, — le Griflier de la savate & de la canne ; je suis même un de ses bons élèves. Majorel n'avait pas encore eu le temps d'achever sa phrase injurieuse, qu'il était défarmé... — « Ah ! » s'écria-t-il d'une voix rauque en ramassant son bâton & en le levant de nouveau sur ma tête.

Ses amis, & Dodiche lui-même, au lieu de s'interposer dans cette rixe absurde, faisaient cercle autour de nous, — un cercle prudent, à l'abri des éclabouffures ; au lieu de jeter de l'eau sur la rage folle de Majorel, dont je cherchais en vain la cause, ils y jetaient à flots l'huile des encouragements : — « Hardi, Pierre ! hardi ! Casse lui les reins, au parisien !... Kiss ! kiss !... hardi ! mon Pierre !... » disaient ces ivrognes, ces brutes.

Je ne sais pourquoi, moi d'ordinaire si indifférent en pareil cas, j'eus le tressaillement involontaire d'un homme courageux qui se sent en face d'un danger sérieux & qui

veut s'y soustraire : je songeai à *défendre ma peau*, comme me l'avait ironiquement recommandé mon adversaire, &, tout en maintenant celui-ci à distance respectueuse en faisant un vigoureux moulinet avec mon cornouiller, je me rapprochai tout doucement de la porte du cabaret, que j'ouvris. Une fois sur la route, la voltige du bâton m'était permise, je ne craignais plus rien.

Un hurrah de mépris & de colère accueillit ma savante retraite. — « Il est lâche, le parisien ! » cria Majorel en se précipitant à ma poursuite.

Il n'y avait pas à faire entendre raison à ce forcené ; la seule conversation possible entre nous était celle que nous avions commencée dans le cabaret & que Majorel voulut continuer dehors.

Un homme qui vous appelle lâche quand vous vous sentez brave vous fait sourire. Je ne répondis pas autrement à l'outrage de mon adversaire, dont la rage redoubla d'autant. Je battais en retraite sur la route, mais en faisant face au danger, me contentant de parer les coups que me portait Majorel sans songer à les lui rendre, comprenant qu'un seul, asséné

par moi, — *coup de tête* ou *coup debout*, — pourrait lui fracasser le crâne ou lui briser la poitrine. Je ménageais ce fou furieux, précisément parce que je le croyais fou. Mais tous ces ménagements l'irritaient davantage, ainsi que ses compagnons, & comme il fallait en finir, l'un de ces derniers — Dodiche, je crois — ramassant un caillou sur la route, me le lança & m'atteignit en pleine figure, sous l'œil, à l'endroit même où, cet été, j'ai déjà reçu un coup de corne. La douleur fut si vive que j'en laissai choir mon bois de cornouille pour porter la main qui le tenait à ma joue, où le sang coulait.

Les chenapans qui me poursuivaient poussèrent alors un nouveau hurrah, — mais cette fois un hurrah de joie sauvage pareil à celui que poussent les Peaux-Rouges en découvrant la retraite d'Alice & de Cora, dans le *Dernier des Mohicans*. C'en était fait de moi, & bien certainement, à cette heure, au lieu d'être en train d'écrire sur la table de ma chambre le récit de cette agression à laquelle je ne comprends absolument rien, je serais gifant, écrasé dans une ornière de la route, si la Providence n'était venue à mon secours sous la forme & avec les crocs d'acier de mon ami Moustache.



— « Mords-les, mords-les tous, Moustache ! tous ! les lâches ! tous ! mords-les, mon brave Moustache ! » criait une voix jeune & fraîche qu'éraillait l'indignation.

C'était la voix de Rosette. Je me tournai du côté d'où elle venait, mais sans pouvoir la voir : j'avais un voile rouge sur les yeux. — « Lâches ! lâches ! lâches ! » criait toujours la chère petite voix, de plus en plus éraillée par une belle indignation d'honnête fille. Ah ! Majorel ! vous me l'aviez bien dit, que vous me le tueriez !... Mais prenez garde ! prenez garde, Majorel !... Si je dis un seul mot de tout ceci à mon père, il vous tue comme un chien enragé que vous êtes... »

J'essayais d'entendre la réponse que pouvait faire à ces justes reproches celui à qui on les adressait, mais sans y parvenir. Mes ennemis s'éloignaient sans doute, ou ils se taisaient, honteux de leur mauvaise action. Comme je me baissais, cherchant de la main le ruisseau que je savais être au bord de la route, afin d'y puiser l'eau nécessaire à ma blessure, je sentis quelque chose de chaud qui se promenait sur mon visage : c'était la langue de Moustache. Le vaillant animal, son devoir fait, mes enne-

mis en fuite, venait me présenter ses compliments & m'assurer que je n'avais plus rien à craindre.

Bientôt, je pus ouvrir les yeux, grâce à la langue du barbet & à l'eau du ruisseau. Je regardai sur la route : il n'y avait plus personne que Rosette qui venait en toute hâte vers moi. — « Ah ! M. Henri ! les méchantes gens !... — Les sottes gens, répondis-je ; car enfin, quand on veut me battre, on devrait bien me dire pourquoi !... Cela me consolerait peut-être d'être battu... Connaissez-vous la cause de cette agression aussi brutale que ridicule, vous, Mademoiselle Rosette ?... »

Rosette, dont l'indignation avait jusques-là empourpré exagérément la jolie petite frimousse, devint d'une pâleur de cierge à ma question, &, au lieu d'y répondre, elle s'approcha de moi avec un empressement affectueux, & considéra avec attention la plaie que je devais au caillou de M. Dodiche. — « Cela ne sera rien ! lui dis-je en souriant de son petit air effaré. — J'en remercie Dieu !... murmura-t-elle en levant ses beaux yeux au ciel. — Il faut en remercier aussi Moustache... » ajoutai-je.

A quelque distance de là, au milieu de la route, une voiture était arrêtée dont je reconnus aussitôt le cheval, la vieille jument poulinière du père Communal. — « Vous alliez à Saint-Lambert? demandai-je à Rosette. — Oui, mais il sera temps d'y aller demain, répondit-elle vivement. Il faut que vous rentriez au plus vite chez nous... chez vous, M. Henri... pour vous soigner... Et avec Cocotte nous serons arrivés dans cinq minutes... Je vous en prie M. Henri, montez ! » ajouta-t-elle en voyant que j'hésitais.

Je montai, je m'installai auprès de Rosette — redevenue rouge — sur le devant de la voiture ; elle fouetta Cocotte, &, Moustache bondissant joyeusement au-devant, nous partîmes. Un quart d'heure après nous étions à la ferme.

Et me voilà, ne me ressentant presque plus du coup de caillou du cabaretier Dodiche & cherchant à deviner pour quelles raisons Pierre Majorel, qui était presque mon ami il y a quatre mois, est devenu si inopinément mon ennemi acharné. Je m'y perds !

Au fait, qu'est-ce que cela me fait à présent?...

5 novembre.

C'est décidé, tout ce qu'il y a de plus décidé : mes mille francs sont dépensés jusqu'au dernier sou, — ma vie est dépensée jusqu'à son dernier jour. Plus d'argent, plus d'homme !

Je me tuerai demain.

Jamais je n'ai été plus calme. Ceux qui tiennent à la vie ont les affres suprêmes de l'agonie, ils luttent désespérément, lâchement. Moi qui n'ai pas la moindre attache, pas la moindre racine ici-bas, je m'en irai sans secousse. Rien ne tenant à moi, je ne tiens à rien — ni à personne.

Je me tuerai demain.

*Dame Diex pere, m'ame et mon cors vos rent*, — comme le dit le preux Roland mourant à Roncevaux.

Seigneur Dieu-le-Père, je vous rends mon âme & mon corps — dont je n'ai plus que faire, puisque

Je me tuerai demain.

. . . . .  
. . . . .

*Henri, vous ne vous tuerez pas, je veux que vous viviez, car je vous aime.*

*Votre résolution est impie : vous offensez Dieu doublement, car en vous tuant vous me tuez aussi. Si vous mourez, je mourrai, je vous le jure ! Vivez donc si vous voulez que je vive.*

*Puisque vous avez vidé votre cœur (vous voyez que j'ai lu votre douloureuse confession d'un bout à l'autre), puisque vous avez vidé votre cœur, rien n'y reste plus de ce que le passé y avait déposé d'amertumes et de déceptions. Puisque votre âme est veuve (c'est encore un de vos mots), elle peut se fiancer de nouveau : je vous offre la mienne, pure de toute pensée étrangère à vous. Je me donne à vous sans hésiter comme à l'homme le plus loyal et le meilleur qui soit au monde. Vous ne serez jamais vieux pour moi, qui vous verrai toute la vie avec les yeux de mon amour et de ma reconnaissance. Ne savez-vous pas que vous avez à la joue une cicatrice qui pour moi est le plus beau des grains de beauté ? Chère cicatrice !... Oh ! le terrible coup de corne que vous avez reçu là, mon ami, en nous protégeant, Marie-Jeanne et moi...*

*N'alléguez pas que vous êtes ruiné et que je suis trop riche : ce serait une vilaine raison, une hypocrisie indigne de vous. En m'épousant vous me donnerez plus que je ne vous apporterai en dot, puisque je ne vous apporterai que la fortune et que vous me donnerez le bonheur.*

*Plus qu'un mot, Henri : mon père consent.*

*Oseras-tu mourir maintenant ?...*

*ROSETTE.*

*6 novembre.*

Je n'ai jamais autant réfléchi que cette nuit, tout entière passée à peser avec impartialité les raisons que je pouvais avoir de refuser la proposition de Rosette & celles que je pouvais avoir de l'accepter. J'ai mis tout sur le tapis, ma conscience & mon cœur, afin de jouer franc jeu à mes propres yeux & de m'empêcher de tricher. Nous avons tant de subtilités dans l'esprit, quand nous voulons !

Eh bien ! de cette méditation douloureuse — qui le croirait ? — est sortie ce matin une résolution diamétralement opposée à celle que

j'avais prise en venant ici. Le père Jean Communal est trop honnête homme pour croire un seul instant qu'en consentant à devenir son gendre j'obéis à une arrière pensée de lucre, à un calcul malhonnête : il est convaincu que j'accepte sa fille comme il me la donne. C'est bien ! Topez-là, père Communal : Rosette aura en moi un loyal mari, comme j'aurai en elle une loyale petite femme. Le bonheur viendra quand il voudra : le logement est prêt pour le recevoir.

8 janvier.

Je

Rosette lit par-dessus mon épaule ce que suis en train d'écrire sur ce mémorial qui commence si mal pour finir si bien.

— « Henri, comme tu es bon ! » murmure Rosette.

‘Moustache est là qui nous lèche les mains à tour de rôle, à ma femme & à moi.

— « Tu es le meilleur des amis, Moustache ! — Eh bien ! et moi ! pour qui me comptes-tu ? s'écrie avec enjouement Aurélien qui vient d'entrer à pas de loup, comptant bien

nous surprendre en train de nous embrasser, Rosette & moi. — C'est vrai mon cher Aurélien, jè t'oubliais, pardonne-moi. Je suis un ingrat, car c'est à toi que je dois mon bonheur d'aujourd'hui... Sans tes mille francs... — Chut ! ne parlons plus du passé... &, pour le mieux enterrer, il faut envoyer un billet de faire part à la famille Michelin... N'est-ce pas père Communal?... — On doit le respect aux morts, mon garçon, souvenez-vous de ça... — Le respect, c'est-à-dire l'oubli ? Bon ! Ça me va. — Je venais vous prévenir, mes enfants, que le déjeuner vous attend & que la vieille Marie-Jeanne crie & tempête... — Allons embrasser l'une & manger l'autre, papa Communal !... »

—

Ceci est la dernière page de mon journal intime — qui n'a plus d'objet maintenant.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, a-t-on dit.

Les hommes heureux non plus.

—————





# FEU ANDRÉ-ANDRÉ

---

## I

Un matin, comme il se disposait à aller au Louvre, on remit à Louis de Méru — le meilleur peintre de genre que nous ayons, peut-être — une large lettre toute maculée de timbres, de cachets bleus, rouges & noirs, qui disaient très-haut à l'œil les longs voyages qu'elle avait dû faire avant d'arriver à destination.

Louis hésita pendant quelques instants à accepter ce pli bariolé, qui ressemblait plus à un fragment d'obélisque qu'à une missive honnête. Pendant quelques instants il eut la pensée — bien naturelle & qui fût venue certainement

à l'esprit de tout le monde — que ces timbres hiéroglyphiques cachaient une de ces mystifications de mauvais goût comme certains oisifs un peu envieux en font parfois subir aux gens connus dont la réputation les offusque ou les gêne. Les frais de port étaient exorbitants, — ce qui méritait considération pour un artiste qui avait plus de talent que de fortune. Puis, la suscription était étrange ; elle était écrite en une infinité de langues — les unes mortes & les autres vivantes — & portait une foule de renseignements minutieux qui témoignaient de l'extrême désir de l'expéditeur de faire parvenir la lettre à son destinataire.

Cependant, la curiosité fortement éveillée de l'artiste, certains souvenirs que la forme de l'écriture évoquait en lui, toutes sortes de choses enfin le déterminèrent à accepter cet envoi, — mystification ou autre chose. Il rompit les cachets, fit sauter l'enveloppe & trouva une douzaine de feuilles d'un papier jauni, couvertes dans tous les sens d'une écriture menue & rapide qu'il reconnut alors aussitôt. Il courut à la signature : il ne s'était pas trompé, la lettre était signée *Feu André-André*.

Louis remonta précipitamment dans son

atelier, en referma au verrou la porte sur lui, se jeta tout ému sur un divan & commença en tremblant la lecture de cette étrange épître.

Celui qui l'avait écrite avait été autrefois le camarade, l'ami, l'Euryale de Louis de Méru. Ensemble ils avaient passé les meilleures années de leur jeunesse, les plus joyeuses heures de leur pauvreté, — ce temps d'épreuves dont Sophie Arnould a eu raison de dire que c'est le bon temps, puisqu'on a en soi les ressorts nécessaires pour regimber contre les brutalités de la vie & la philosophie suffisante pour se moquer d'elles. Louis étudiait alors la peinture dans l'atelier de Delacroix & donnait déjà les espérances qu'il réalisa aujourd'hui. Quant à André-André, c'était alors un fantasque mais loyal & chevaleresque garçon, déclassé comme tant d'autres, bon à tout & propre à rien comme tant d'autres aussi, qui au sortir du collège — plusieurs fois lauréat, sans famille & sans fortune — s'était vu forcé de battre monnaie avec son esprit & de mettre son savoir à toutes les sauces ; c'est-à-dire qu'il avait fait de la *copie* très-maigrement payée pour des Recueils scientifiques, & des vaudevilles très-grassement rétribués pour les théâtres du boulevard.

Mais quand on se sent le cœur mangé par une noble & grande ambition, ce n'est pas ainsi qu'on doit aboutir. Il faut un autre but à ces belles intelligences que la Pauvreté jette chaque jour par centaines sur le macadam parisien. La vie plate, mesquine, sordide, abrutissante, — la vie de beaucoup trop de gens ! — ne convenait guère à une intelligence d'un si haut titre, qui s'attardait volontiers du reste dans le pays des Chimères, en haine du pays fangeux de la Réalité, où elle n'avançait le bout de son pied & ne trempait le bout de son aîle que quand elle ne pouvait faire autrement.

Un jour André-André avait rapporté de ses voyages à travers les boutiques des brocanteurs un pastel de l'époque des vrais pastels, — c'est-à-dire du temps de Latour, — & il l'avait accroché avec un religieux respect au-dessus de son lit, dans son alcove à baldaquin du temps de Louis XIV. Puis, à force de regarder ce pastel — merveilleux de conservation, il faut l'avouer, — il en était devenu éperduement amoureux. Chaque jour — quelque temps qu'il fût dehors & dans sa bourse, pluie ou soleil, or ou cuivre — il lui apportait des bouquets magnifiques de chez Madame

Prévost, &, chaque soir, agenouillé & faisant les yeux blancs, il lui adressait des élégies & des madrigaux aussi parfumés que ses bouquets. Il allait plus loin encore, — quoique cela fût déjà bien joli : son amour pour cette belle enfant du temps de Louis XV, duchesse ou ravaudeuse, habillée en Diane chasseresse, avec de la poudre & des mouches, son amour était tel qu'il en était venu à la croire vivante & à l'embrasser chaque matin & chaque soir avec une respectueuse ivresse. Puis, à force de baiser ce portrait — dont les lèvres roses appelaient bien en effet les caresses, — il en avait enlevé petit à petit les éblouissantes couleurs. Les mouches s'étaient envolées des fossettes adorables où le caprice du peintre les avait posées ; la poudre à la maréchale des beaux cheveux s'était évanouie ; les lèvres roses avaient pâli, la gorge s'était odieusement marbrée. Le pastel superbe s'était changé en une ignoble image !...

Fou de chagrin de voir disparaître ainsi de son cadre d'or la Divinité qu'il avait entourée de tant de respects & d'amour, la maîtresse idéale qu'il s'était choisie pour se reposer de ses maîtresses beaucoup trop terrestres, André avait, un soir, déserté le logis habité en com-

mun par les deux amis &, depuis ce moment-là, personne ne l'avait revu, nul n'avait pu dire où il était allé, sous quel ciel il s'était volontairement exilé, quelle nouvelle patrie il avait adoptée. Seulement, quelques mois après sa disparition, qui n'avait préoccupé Landerneau que pendant une huitaine de jours, les journaux avaient fait mention d'un sinistre arrivé en mer : le trois-mâts l'*Otéron*, capitaine Turnelle, s'était perdu corps & biens en vue des Açores, &, parmi les passagers engloutis, on citait un homme de lettres parisien dont le signalement se rapportait à celui d'André-André.

Il y avait cinq ans de cela. Dans l'interval, Louis de Méru avait perdu son père, ce qui l'avait mis à la tête d'une petite fortune & lui avait permis de voyager, d'aller faire son tour du monde — qu'il aurait bien voulu faire avec son ami mort.

André-André n'était pas mort, puisque cette lettre que venait de recevoir Louis de Méru était de son écriture. Mais pourquoi ce long silence ? Pourquoi aussi cette signature fantaisique : *Feu André-André* ? La lettre seule pouvait lui apprendre quelque chose, il la lut.

Voici ce que cette lettre contenait :

## II

Vous m'avez tous cru mort, là-bas, à Paris, — & vous avez bien fait. Je suis mort, bien mort, on ne peut plus mort, & je n'ai pas la plus imperceptible velléité de ressusciter. Outre que le métier de revenant est assez peu lucratif & passablement désagréable — pour celui qui revient & pour ceux ou celles vers qui il revient, — je me trouve très-bien au fond de la tombe que le hasard m'a choisie, & comme, de mon vivant j'avais l'habitude de rester où je me trouvais bien, je resterai ici, s'il vous plait. Tu m'approuveras quand tu m'auras lu &, j'espère même que tu m'imiteras.

Avant de continuer, laisse-moi te donner une chaude embrassade, qui te semblera bien tiède venue de si loin, mais qu'en tout cas je te donne du meilleur de mon cœur, que tu connais & qui te connaît, ô le meilleur & le plus ami de mes amis !... Vivant, je t'aimais ; mort, je t'aime toujours. Tu étais, tu es le préféré, l'ami choisi, la seconde moitié de mon



âme. Depuis que tu ne m'as plus tu dois être dépareillé, pauvre cher bien-aimé ! A toi seul je pouvais révéler ce qui va suivre. Tu garderas mon secret si tu n'en profites pas ; tu le garderas davantage encore si tu en profites.

Quand je me dis mort, cher vieux, ce n'est pas une façon de parler comme pourraient le croire des esprits vulgaires, idiotisés par la civilisation. Beaucoup de gens, en effet, se refuseraient obstinément à admettre que les morts aient une administration des postes à leur service, ainsi que des plumes, du papier, de l'encre, etc. Ils se tromperaient puisque je t'écris ces lignes avec de l'encre-Guyot, avec une plume-Cutbert, sur du papier-Marion... Je me suis relevé de mon tombeau, où je dormais comme un bienheureux — bien heureux ! — & je me suis fait traîner jusqu'à la ville la plus prochaine, qui est une grande ville où l'on reçoit tous les produits d'Europe & de France, &, de là, je t'ai écrit cette longue lettre où il se peut que tu rencontres un certain nombre de fautes d'orthographe & d'incorrections grammaticales. Il n'est pas étonnant que depuis le temps que je ne parle plus, que je n'écris plus, que je ne lis plus, j'aie désappris les langues qui se parlent, s'écrivent

& se lisent sur la surface du globe. J'ai oublié tant de choses & tant de gens, qu'il n'est pas surprenant que j'aie oublié Lhomond ou tout autre Bescherelle. Passons. Je t'ai écrit cette longue lettre & je suis revenu vite me recoucher & me rendormir de mon doux sommeil de trépassé que troublera seule ton arrivée, si tu es encore vivant, si tu m'aimes toujours, si tu te décides à venir me rejoindre.

O mon ami ! cher cœur, chère intelligence dont les nobles battements ont été comptés tant de fois par moi ! Si tu savais, cher *Louis d'or*, — comme nous disions autrefois dans nos longues causeries fraternelles, — si tu savais comme c'est bon, voluptueux, & doux, le repos de la Mort, après les durs cahotements, les noirs orages, les sinistres tempêtes de la Vie ! Si tu savais ! Se sentir dégagé pour toujours du maillot social, de cette vie courante si pleine de coutumes barbares, d'usages ridicules, de préjugés odieux, où l'innocent est quelquefois frappé à la place du coupable, où le fort peut s'asseoir impunément sur le faible, où le génie crève de faim tandis que la bêtise crève d'indigestion, où les riches prennent les pauvres pour leurs domestiques,

où les valets deviennent maîtres avant que les inventeurs soient devenus riches !...

N'avoir plus à redouter les jaloufies, les rivalités, les trahisons, les haines, les humiliations, les misères, les maladies de l'esprit & les maladies du corps ! Ne plus blémir de froid, ne plus suer de chaud ! Ne plus attendre une maîtresse adorée qui ne vient pas, — attendue qu'elle est par un autre, qui lui-même en attend une autre ! N'avoir plus à atteler son intelligence — cette pure flamme, précieux don de la Divinité ! — à quelque besogne bête, à la satisfaction des besoins quotidiens du corps ! N'être plus l'esclave de personne, ni de rien, — ni d'un maître, ni d'une maîtresse ; ni de la faim, ni de l'envie ; ni de la pièce de cent sous, ni de la pièce à faire ! N'être plus citoyen, électeur, éligible, garde national, pompier, époux, père, frère, fils, ou cousin ! N'avoir plus devant ses yeux ni créanciers ni rivaux, ni sycophantes ni sycophantins, ni aucune de toutes ces bêtes venimeuses, petites & grosses, sur lesquelles il faudrait pouvoir librement marcher, & auxquels — au contraire — les gendarmes vous défendent de toucher, à vous autres civilisés, sous peine de prison — & même de pis !

N'appartenir plus à aucune patrie, à aucun pays, à aucun peuple, à aucune caste, à aucune coterie, à aucune famille, à aucune tradition, à aucun préjugé de derme & d'épiderme, de couleur & de langage ! S'appartenir enfin, s'appartenir ! Etre soi ! Le beau rêve!...

Ce beau rêve, tous les hommes de cœur & d'intelligence le font, mais nul d'entr'eux ne peut le réaliser, parce que tous vivent garottés par les codes, les usages, les préjugés de la Civilisation au milieu de laquelle le hasard de la naissance les a jetés.

Ce rêve a été le tien & le mien, quand nous marchions côte-à-côte dans la vie; ton rêve, souviens-t-en, mélancolique artiste qui étais aussi un poète à tes heures, & dont je me suis rappelé ces vers — que je te rappelle :

Pour que nous vivions tous en bonne intelligence  
Il faut nous témoigner mutuelle indulgence.  
Le séné vaut la casse, et le gueux vaut le roi...  
Nous sommes un troupeau qu'un berger invisible  
— Dans un but qu'il n'a pas daigné rendre tangible —  
Conduit à l'abattoir de la Mort. C'est son droit !  
Ne nous dévorons pas en chemin notre laine !  
Ne nous séparons point par l'envie ou la haine,

Par la peur ou l'orgueil ! Marchons en rangs épais,  
Partageant sous le joug qui courbe nos épaules  
Le soleil dans la plaine et le pain dans les geôles !  
Vivons malheureux — mais en paix !...

Pauvre fou sensible, tu croyais à l'efficacité  
de l'Amour ! Pauvre cher rêveur, tu croyais  
à tes mirages ! Eh bien ! ton rêve — notre  
rêve — est devenu pour moi une réalité...  
Comprends-tu, cher vieil ami de mon cœur !  
seul cordon ombilical par lequel je tiens  
encore au monde des vivants, — oublié de  
moi pour tout le reste...

Oui, oui, oui ! Crois-moi comme je te  
croyais, ô mon frère ! J'ai piqué une tête dans  
un Léthé infailible, &, comme je m'y suis  
plongé moi-même, je n'ai aucun talon de vul-  
nérable, pas une place de tout mon être que  
l'eau de l'oubli n'ait mouillée, recouverte —  
& lavée ! Je me trompe : une seule place a  
été épargnée, mais imperceptible, un point  
d'aiguille dans ce qui fut autrefois mon cœur :  
ton souvenir, ô mon vieil ami !

C'est le seul nuage qui trouble la sérénité  
superbe de mon existence actuelle. Mon cœur,  
qui a cessé de battre depuis longtemps, —

horloge détraquée, — recommence à battre toutes les fois que ton nom vient à tomber — précieuse goutte d'huile — sur ses rouages rouillés. Mort à tout, excepté à la béatitude du repos, je ne ressuscite qu'à ton souvenir. Tu m'as donné une heure de joie immense : l'heure pendant laquelle j'ai été occupé à écrire cette lettre. Je reprendrai tout à l'heure mon calme & mon impassibilité. Le vrai bonheur est froid, méthodique, uniforme. Les joies exubérantes sont toujours suivies d'abattemens énormes, comme les jours trop gais de lendemains trop tristes. Mieux vaut une dose raisonnable & spirituelle de félicité : cela ne grise pas, — mais cela ne tue pas non plus.

Ce bonheur placide & monotone est celui que je goûte depuis un grand nombre de lunes. Il ne faudrait pas que je songeasse trop souvent à toi, parce que ton souvenir serait une clef d'or qui m'ouvrirait un égout : les souvenirs terrestres me feraient rentrer dans cette immonde caverne appelée la vie sociale, où j'ai été dévalisé & torturé par ces brigands des deux sexes qui te retiennent encore prisonnier, — où grouillent, rampent & sifflent ces hideux reptiles de tous les formats, de toutes les peaux, de toutes les couleurs, qui

te salissent encore de leur bave, qui te piquent encore de leurs aiguillons, qui te déchirent encore de leurs crocs féroces & insatiables ! Une fois cette lettre en route pour sa destination, je tire le verrou sur le passé, auquel j'appartiens forcément par toi — mais par toi seul, — & je reprends mes chères habitudes de bienheureux dont je vais te faire une esquisse imparfaite mais fidèle, afin de te mettre la malle sur la gorge & le passeport sur le front & de t'arracher à une société de pygmées & de crocodiles pour laquelle tu n'es pas né, — ô mon pauvre frère de génie !

Je ne sais pas au juste à quelle époque j'ai été rayé du nombre des vivants & enlevé à cette société élégante & frivole — dont je ne faisais pas du reste le plus bel ornement. Je crois que c'est un peu après mon dernier vaudeville & ma dernière passion, — cette passion enthousiaste pour cette charmante enfant aux lèvres roses, aux joues à fossettes si heureusement mouchetées, aux cheveux crespelés & poudrés à la maréchale, au sein fleuri comme un parterre, aux yeux étincelants de malice & de volupté, une reine ou une grisette, — toutes les deux, peut-être. Oui, c'est un peu après les malheurs arrivés à cette adorable personne

que j'ai disparu d'entre vous autres, amis, ennemis & indifférents, — les pires des ennemis.

Tu n'as jamais su pourquoi ces folles ardeurs & cette chaste passion pour ce pastel. Tu as dû supposer mille choses aussi invraisemblables les unes que les autres. J'étais alors ce que les bourgeois appellent avec tant de mépris un original — parce que je ne copiais personne & qu'il m'arrivait souvent d'agir à rebrousse-pois, de faire souvent le contraire de ce que fait tout le monde, par exemple de me faire friser pour aller me coucher & de mettre des gants pour aller à la campagne voir les arbres, moi qui n'en mettais pas pour aller voir les hommes... Original ! parce que, quand je voyais un beau tableau ou une belle statuette, quand j'entendais un air agréable ou un plaisant morceau de musique, quand je lisais une belle pièce de vers, un article spirituel, une anecdote qui n'eût encore servi qu'une vingtaine de fois, j'avais l'habitude de jeter par la fenêtre, ou dans la rivière, ou sur la table d'un salon, partout enfin où je me trouvais, tout l'argent que j'avais dans ma poche, afin de ne rien devoir à personne — si ce n'est à mes créanciers. Ce qui explique & ennoblit ma pau-



vreté persistante... Mais comme disent les capitaines à Picrochole : un noble prince n'a jamais un sou... Thésauriser est fait de vilain!...

Donc, j'étais original, très-original, je le concède, — & encore plus distrait ! Si distrait, cher vieil ami, que je me donnais parfois des conseils que je suivais religieusement, croyant qu'ils m'avaient été donnés par toi, que je savais être plus raisonnable que moi. J'étais distrait & original, & tu as pu supposer de ma part une originalité & une distraction d'un plus fort calibre que celles qui t'avaient si souvent réjoui...

Une distraction ! Ah ! je vois bien que je te dois un aveu : je vais te le payer. Ce pastel du temps de Louis XV était le portrait d'une jeune fille du temps de Louis-Philippe I<sup>er</sup> — & dernier ; mais le portrait frappant, comme on dit, si frappant qu'il m'a rendu fou... Voilà pourquoi je l'avais acheté, voilà pourquoi je l'avais entouré de tant de soins, de tant d'amour — & de tant de respect.

Ecoute cette simple histoire de mon cœur : elle a la longueur d'une cigarette. M<sup>lle</sup> Contat faisait pleurer en lisant les comptes de sa blanchisseuse : j'espère bien t'émouvoir un peu, ô

mon ami, en te racontant cette page inédite de mes Mémoires.

Un soir d'été, vers minuit, je rentrais, — ou plutôt je ne rentrais pas, sollicité au vagabondage par la beauté de la nuit, par le ciel ruisselant d'étoiles, par les rues veuves de leurs habitants de la journée.

Toi qui m'as connu, tu sais que j'étais alors jeune, hardi, galant, frisque & dehait comme le bon moine claustralier nommé frère Jean des Entommeures. J'arpentais les trottoirs de l'air d'un conquérant auquel il ne manquait qu'une longue rapière pour être tout-à-fait ridicule. Humant l'air avec la gloutonnerie d'un ivrogne humant le piolet,

Je marchais en faisant des vers sous les arcades,

à l'exemple de Don César de Bazan, l'aimable chenapan si fort applaudi par nous jadis au Théâtre de la Renaissance & au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. J'allais de ci, de là, chantant de ma voix la plus fausse l'air le plus délicieux de Bellini, *la Marche des Puritains*. Tout-à-coup, derrière moi, retentit un éclat de rire vibrant comme du cristal... Je me retourne brusquement, beaucoup moins offensé

\*

de l'impertinence qu'étonné de l'heure à laquelle on me l'adressait, & je me trouve en face d'une jeune fille en costume d'ouvrière, modeste & pimpante cependant, qui avait encore des traces de son rire aux lèvres.

Il y a trente-trois façons d'aborder une femme dans la rue ; je les connais toutes — mais je ne les pratique pas. J'avais compris en un instant, avec cette faculté vaticinatrice que je possède & dont tu as eu quelquefois la bonté de t'émerveiller, à quelle femme j'avais affaire, &, avant qu'elle ne me l'eût avoué, je savais qu'elle avait travaillé toute la soirée chez une patronne quelconque, à terminer des robes preflées, & qu'elle s'en revenait bien tranquillement, bien mélancoliquement, toute seule comme un pauvre chien, chez elle où personne ne l'attendait, ni père, ni mère, ni sœur, ni amie, ni amant, — ses moyens ne lui permettant pas d'avoir les uns, sa délicatesse lui défendant d'être *eue* des autres...

Elle était très-pâle, — de cette pâleur qui n'offusque pas les yeux mais qui blesse le cœur, parce qu'on devine de quelles honnêtes & rudes fatigues elle est faite. Ses yeux noirs étaient un peu trop estompés par les ombres

avant-courrières des ombres éternelles, — la craie noire dont la Mort marque ses brebis de prédilection dans le grand troupeau des humains & des humaines. Sa main, que je pris dans la mienne, avait des frissonnements de mauvais augure, et sa voix des notes douloureuses comme des cordes brisées. Un ange en mission sur le point d'être rappelé!...

Pendant qu'elle me parlait — nous étions bouche à bouche — je buvais son haleine : elle sentait la pomme, comme les enfants. Ah ! les suaves & chastes effluves qui se dégageaient d'elle ! Les romanciers ont beau faire leurs efforts pour rendre le vice aimable : rien n'est aphrodisiaque comme une jeune fille honnête. Sa jeunesse, qui transsude partout, à ses hanches & sous son corset, est un parfum capiteux qui trouble les sens plus que tous les raffinements des femmes corrompues. Ah ! l'honnêteté ! Ah ! la jeunesse !...

— « Louise, lui dis-je tout en marchant à côté d'elle & en réglant mon pas sur le sien, Louise, vous travaillez trop!... Vous vous tuez, mon enfant!...

— « Il faut bien vivre ! me répondit-elle avec un sourire mélancolique qui me remua, — un sourire de vierge-martyre.

Il faut bien vivre !

— « Si vous viviez deux, peut-être vivriez-vous mieux & plus gaiement ? lui dis-je en lui serrant affectueusement la main, sans avoir à ce moment là, en lui disant cela, la moindre arrière pensée de commis-voyageur, fais-moi l'honneur de le croire.

— « Peut-être ! Voilà ! Vous le dites vous-même : peut-être !

— « Je dis peut-être, mon enfant, parce que j'ignore vos sentiments là-dessus & que je n'ose les pressentir...

— « Osez ! allez ! osez ! Vous ne m'êtes pas du tout indifférent... Et la preuve, c'est que je suis à votre bras comme si nous nous connaissions depuis deux ou trois siècles, & que nous caufons ensemble comme une paire d'amis, de vieux amis... Il y a des gens qui repoussent ; il y en a d'autres qui attirent. Vous êtes de ces derniers... J'ai plus de confiance en vous que je n'en avais en mon frère, qui me battait toujours — pour faire comme ma mère... Si j'avais longtemps à vivre...

— « Vous avez de longues & belles années devant vous, chère & douce enfant ! me hâtai-je de dire, quoique je ne pensasse pas un seul mot de ce que je disais.

— « Pourquoi m'interrompez-vous ainsi quand je parle, Monsieur ? Cela n'est pas poli !... Mais je vous pardonne, je vous sais gré même de votre pieux mensonge... Je reprends donc... Si j'avais longtemps à vivre, je vous donnerais bien volontiers ma vie à garder... Vous avez peut-être été trompé quelquefois ; je suis sûre que vous n'avez jamais trompé... N'est-ce pas que j'ai deviné juste ?...

— « Chère & bonne enfant ! murmurai-je, attendri, en sentant venir mes larmes & en essayant de les refouler. Vous êtes une brave & courageuse fille ! Aussi vaillante que belle & tendre ! Je ne veux pas vous dire de paroles banales, — elles seraient indignes de vous ; je voudrais même en trouver qui n'eussent pas encore servi pour vous faire comprendre le je ne sais quoi qui me remue jusqu'au fond des entrailles... Il y a, dans ce que j'éprouve pour vous, quelque chose de paternel qui ressemble bien un peu à de l'amour, mais à de l'amour rectifié & épuré. Je ne peux pas vous aimer comme j'ai aimé jusqu'ici tant de femmes... Vous êtes une autre femme : il vous faut un autre amour... Prenez-moi pour ce que je vaux, Louise ; depuis que je suis avec vous, il me semble que je vaux mieux, que je

suis meilleur qu'auparavant.... Le croyez-vous ?

— « Je le crois ! je crois à l'influence des natures sympathiques, puisque, depuis que je vous ai rencontré, je me sens plus heureuse & presque bien portante... Ah ! il est des instants où je voudrais vivre beaucoup d'années !... ajouta-t-elle d'une voix sourde & déchirante.

Nous marchions toujours.

— « Il faut nous quitter, dit la jeune fille avec tristesse.

— « Pourquoi nous quitter ? repris-je avec chagrin, avec reproche même. Ne pouvons-nous rester ensemble, puisque nous nous trouvons bien ?... Fiançons-nous à la lueur de ces belles lampes d'or qui pendent au-dessus de nos têtes, accrochées à ce beau plafond, bleu comme votre âme !... Ne pouvons-nous au moins nous revoir ?

— « Nous revoir ! s'écria mélancoliquement la jeune fille. Nous revoir ! répéta-t-elle en me regardant avec une tendresse triste & un sourire mouillé.

— « Oui, nous revoir ?... C'est aujourd'hui jeudi... Vous ne devez pas travailler le di-

manche... Venez avec moi dimanche ! Nous irons à Fleury, à Enghien, à Marnes, où vous voudrez aller enfin !... Nous ferons de gros bouquets des champs... vous devez les aimer... Nous courrons dans les bois comme deux chevreux & nous dînerons sous la feuillée comme deux moineaux-francs... Cela vous va-t-il ?... Le cœur vous en dit-il ?...

— « Si le cœur m'en dit ?... Ah ! il m'en rit d'avance !... Mais... mais... dimanche... il y a trois longs jours d'ici là !...

— « Demain, alors ?...

— « Non ! pas demain ! s'écria-t-elle vivement. J'aime mieux rêver pendant trois jours à ce bonheur promis : il en sera trois fois plus beau !... J'aime les bonheurs qui commencent la veille...

— « Vous me le promettez, Louise ?...

— « Je vous le promets... Est-ce que je n'ai pas l'air sincère en vous faisant cette promesse ? Je désire cette réunion avec autant d'ardeur que vous, avec plus d'ardeur peut-être... On ne m'a jamais dit ce que vous venez de me dire : cela me rend tout heureuse...

— « Avez-vous jamais aimé, Louise ? lui demandai-je presque en tremblant.



— « Si l'on m'avait demandé cela il y a une heure, répondit-elle en rougissant & en souriant avec une grâce irrésistible, j'aurais répondu avec assurance : Non !... »

— « Et maintenant ?... »

Elle s'arrêta hésitante.

— « Si on me le demandait maintenant... »

— « Eh bien ! vous n'achevez pas ?... »

— « Je vous dirai le reste dimanche ! murmura-t-elle en rougissant de nouveau & en s'échappant de mes mains, qui voulaient la retenir prisonnière. »

Elle disparut. Je restai une partie de la nuit planté devant la maison où je l'avais vue entrer. Je vis s'allumer à une des fenêtres du dernier étage une petite lumière qui me fit tressaillir. Cette petite lumière s'éteignit subitement & je me sentis chanceler comme si j'avais vu une étoile se détacher du ciel & s'abîmer dans les ténèbres opaques de l'inconnu. Quelque chose d'étrange, d'incompréhensible, de douloureux, se passa en moi. Il me sembla qu'en même temps que s'était décrochée cette étoile, quelque chose de douloureux s'était décroché dans ma poitrine. J'eus peur ! Pourquoi ? De quoi ? je l'ignore, mais j'eus peur !

L'aube vint, qui dissipa les ombres de la nuit sans dissiper les ténèbres de mon imagination. J'étais toujours là rêveur. Je compris enfin qu'il fallait me retirer & je m'en revins chez toi accablé, attristé. Tu étais déjà au travail dans ton atelier. Je me rappelle encore ton sourire en m'apercevant ainsi pâle & défait.

— « Encore les Cydalifes ! me dis-tu de ta bonne voix de bon garçon.

Les Cydalifes !

Je te laissai supposer tout ce qu'il te plaisait, & j'allai me coucher, non pour dormir, mais pour être plus seul avec le cher souvenir dont je venais d'enrichir mon cœur. Pour la première fois — pardonne-moi, mon Louis ! — je me cachais de toi comme d'un indiscret...

*Elle* n'avait pas voulu que j'allasse l'attendre avant le jour fixé. Je respectai ce désir, qui était un ordre cher. J'attendis le Dimanche nuptial, &, à l'heure indiquée, j'étais devant cette maison où elle vivait, où j'aurais tant voulu vivre avec elle !

D'abord j'eus comme un éblouissement funèbre. La maison était tendue de deuil & sous la porte il y avait une bière recouverte

d'un drap blanc tacheté de gouttes d'eau bénite comme d'autant de larmes.

— « Louise ! m'écriai-je, tout pantelant.

— « On l'a trouvée morte avant-hier dans sa chambre, dit un voisin.

— « Morte ! répétais-je, foudroyé.

. . . . .  
. . . . .

Voilà ce que tu ne savais pas, ami cher, voilà ce que je t'apprends. Tu as maintenant la raison de mes enthousiasmes exagérés pour ce pastel que mes baisers ardents ont effacé ! Tu as maintenant l'explication du culte amoureux que j'avais voué à cette image charmante, qui était comme un reflet profané de ce pudique & pâle visage entrevu pendant une nuit d'été.

N'en parlons plus — de peur d'en trop parler. Il en est de certains cœurs comme du cyprès : une fois coupés ils ne repoussent plus. J'ai enterré le mien dans la bière de ma petite Loufette... C'est ainsi que je suis devenu sage, de fou que j'étais. La sagesse, c'est la folie figée ; ce sont les cendres refroidies de la folie. Pour accoucher de Minerve il fallut que Ju-

puter reçut un coup de hache sur la tête. Mon coup de hache, c'est la mort de Louise...

Mais n'en parlons plus ! n'en parlons plus !

Si tu ne sais pas tout cela, cher ami de mon enfance, je ne sais pas non plus au juste, moi, de quelle manière, ni par quelle voie — de terre, de mer, ou de ciel — j'ai été transporté & transplanté dans le pays de Cocagne que je vais te décrire. Je ne m'en occupe guère, selon l'habitude que j'avais contractée dans mon existence antérieure, d'accepter tous les événements, même — & surtout ! — les plus invraisemblables... Il n'y a rien qui ressemble plus à un coupable qu'un innocent : il n'y a rien qui ressemble plus à un mensonge que la vérité. Partant de là, tout le réel de la vie me paraissait fantastique & tout l'invraisemblable possible... Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu ; moi je croyais en Swedenborg, en Saint-Martin & en Hoffman. Pourquoi n'y aurait-il pas des Terres Australes comme il y a des Terres Australes ? L'astronomie ne dément pas l'illuminisme, il me semble, & les incrédules, ici, pourraient bien n'être que des ignorants... Quant aux couleuvres vertes aux yeux d'or, filles de l'archiviste Lindhorst, elles sont de beaucoup plus agréables que celles

que les hommes sont forcés d'avaler tout le long de leur misérable existence, & j'avoue que j'ai parfois envié le sort de l'étudiant Anselme & que j'ai passé bien des nuits à rêver de la belle Serpentine. Il ne s'agit que de bien voir clair dans ses affections pour être heureux, et j'aurais certainement été plus heureux avec cette ravissante petite couleuvre verte qu'avec cette bourgeoise demoiselle Véronique, bonne tout au plus à confectionner des ragoûts aux confitures & des marmelades pour gigots. Le conte d'Hoffman n'est pas si conte que cela !

Ainsi j'admets comme possibles, à mon endroit, toutes les choses étranges & fantastiques des légendes & des histoires sérieuses. Les enlèvements merveilleux du prophète Élisée — dans l'histoire sacrée — & de Romulus — dans l'histoire profane — sont là pour servir de parrains à mon enlèvement non moins merveilleux &, en tout cas, plus réel. Si je ne doute pas de ce qui est arrivé aux autres, je doute encore moins de ce qui m'arrive à moi-même. Je ne sais pas où je suis, c'est vrai ; mais de ce que je ne peux pas déterminer la latitude & la longitude de mon séjour actuel, est-ce une raison pour qu'il n'existe pas ? *Scribo, ergo sum*, n'est-ce pas ?

Or, je suis quelque part, je pense ; à moins que je ne sois ailleurs, — ce qui ne serait pas impossible. Je suis peut-être aussi dans Jupiter ; peut-être dans Vénus ; peut-être dans la Lune ! Pourquoi pas ? Cyrano de Bergerac y a bien été — & il passe généralement pour un homme d'esprit...

De ce que les savants de toutes les nations ont fait tenir l'univers sur une boule peinte qui tient elle-même dans un coin de la classe de géographie des collèges, beaucoup de mortels candides & casaniers se sont imaginés que l'univers est très-petit, très-étroit, — aussi étroit que l'imagination de leurs savants, — & que quand on a fait trois ou quatre fois ce qu'ils appellent audacieusement le tour du Monde, on a tout vu, tout découvert & qu'il ne reste plus la moindre Amérique à conquérir. Leur siège est fait, — ils n'y veulent rien changer.

Cela m'importe peu, quant à présent, mais cela me révoltait beaucoup durant mon existence antérieure. J'avais — & tu avais ainsi que moi — une imagination ailée comme une péri, & si tu te le rappelles, nous disions souvent qu'il était impossible que l'univers créé par la main prodigue de la Divinité fût

entièrement connu des hommes. Nous ne parlions pas des autres mondes, habités ou non, devinés par les Astronomes & par les Voyants, & bien que nous ayons été tentés une fois de faire à coup de pistolet un voyage aux pays lunaires, nous n'avions sérieusement en vue que notre planète, que nos deux hémisphères, — pas autre chose !

Eh bien ! nous ne nous trompions pas, cher aimé ! Il y a d'autres Amériques & j'ai été le Christophe Colomb de l'une d'elles ! Mais, mieux inspiré que le pauvre navigateur génois, & fort peu désireux de mourir de chagrin & d'une attaque de goutte dans un coin de la vieille Europe, je n'ai pas voulu faire part de ma découverte à mes contemporains, grands ou petits, maigres ou gras. Tous les monarques ressemblent un peu — ou beaucoup — à Ferdinand le Catholique & à Isabelle de Castille, & tous les contemporains ressemblent énormément aux contemporains de Christophe Colomb, lesquels accablèrent ce grand homme de fers & d'outrages.

La France est, je n'en doute pas, une grande nation gouvernée par un Grand Roi. On m'aurait porté en triomphe & à la Chambre des

Pairs. On m'aurait chamarré la poitrine de toutes les décorations du monde civilisé. Je le sais bien. Mais cela ne m'a pas du tout tenté & affriolé. En outre, je hais profondément les ovations : c'est bête & indécent. Des hommes qui pleurent de joie, qui hurlent de plaisir en voyant passer dans les rues un autre homme qui a découvert quelque chose ! Des hommes qui se précipitent avec enthousiasme sur les pas d'un autre homme qui a inventé quelque chose : cela me choquait. Les triomphateurs anciens ou modernes m'ont toujours paru puérils & mal élevés... Je n'ai jamais compris les ovations délirantes, les larmes de joie, les acclamations frénétiques qu'à propos d'une belle femme. Qu'on baise la poussière où vient de passer le char de triomphe d'une courtisane faite comme la Vénus de Milo — avec des bras & un orteil de plus : rien de mieux ! Les femmes sont des Divinités ou des Maritornes : il faut les adorer — ou leur faire laver la vaisselle... Il n'y a pas de milieu. Mais adorer les hommes ! Ils ne sont pas assez beaux ! Je ferai à peine une exception en faveur de l'Antinoüs ou du Bacchus Indien, — & encore.....

Quant aux brochettes de décorations dont



toutes les cours d'Europe & d'Asie auraient voulu m'accabler, je n'ai qu'une seule objection à faire : pour porter une brochette de croix, il faut un paletot ou un habit noir, &, ma foi ! j'ai toujours eu une telle horreur du vêtement — surtout du vêtement moderne — qu'il eût été assez difficile d'attacher mes décorations sur ma chemise, seul costume que je me fusse décidé à porter par pure concession aux mœurs ridicules de mon pays. Ma mère m'avait mis tout nu au monde, — & dans un moment où l'homme devrait venir tout habillé, des pieds à la tête, tant il est laid ! On a l'habitude de coucher les morts tout nus dans leurs cercueils : je voulais vivre comme j'étais né & comme je devais mourir. Les règlements de police s'y opposaient. Je ne pouvais ainsi sortir dans les rues. Je restais chez moi le plus que je pouvais. Aujourd'hui que je suis tout ce qu'il y a de plus libre & de plus indépendant, & que je ne redoute plus le moindre procès en correctionnelle, je vis comme j'aurais voulu vivre autrefois. *La terre est un vêtement* — à ce que prétend Isaïe, le prince des prophètes d'Israël.

Quoiqu'il en soit, j'ai découvert mon continent, qui est une île immense, perdue au

milieu de l'Océan, — quelque Atlantide, sans doute !

Le nom de cette île ? vas-tu me demander.

Elle n'en avait pas : je lui ai donné le tien — & personne ne m'a contesté ma prise de possession. Je m'étais endormi dans mon alcôve à baldaquin de la rue des Petits-Augustins, à Paris : je me suis réveillé sur un lit de mousse & de fleurs, au milieu d'une troupe d'enfants frais comme la santé, d'une troupe d'hommes forts comme la virilité, d'un essaim de femmes belles comme la beauté. On m'entourait sans curiosité, on m'embrassa sans violence. Le ciel était bleu, les oiseaux chantaient sous les vertes ramures, la mer murmurait au loin, l'air était imprégné de vapeurs parfumées. Chacun allait, venait, s'asseyait, se regardait, s'embrassait, chantait, avec une joie calme, sereine & forte qui m'impressionna vivement. Tu as vu au salon, il y a longtemps, le *Rêve de Bonheur* de ton ami Dom. Papety ? Eh bien ! c'était une édition de ce tableau, revue, corrigée & diminuée : je veux dire qu'il n'y avait pas au loin — comme sur cette toile que tu admirais — un navire à vapeur, des instruments de labourage, des temples, etc.

Papety était phalanstérien, & les habitants de mon Eden me font l'effet de n'avoir jamais lu Fourier...

Un moment, mes souvenirs de civilisé aidant, je m'étais cru à O' Taïti, la *Nouvelle Cythère* découverte par Bougainville. Mais je fus vite & très-heureusement détrompé : il n'y avait pas dans toute l'île un seul homme, une seule femme, ou un seul enfant qui ressemblât de près ou de loin à un descendant des marins de l'équipage de ce navigateur, & aucun Pritchard n'a encore mis le nez & la Bible dans cette île d'amour, ou dans cet amour d'île, — à ton choix !

Milton a fait le *Paradis perdu* ; moi, je l'ai retrouvé & je me garderai bien d'aller le dire à Rome, — en vers ou en prose. Les meilleurs poèmes sont ceux que l'on n'écrit pas. Celui-ci a été écrit par la Nature pour le bonheur d'un petit nombre d'êtres qui le lisent chaque jour comme s'il venait d'être imprimé. J'appartiens à ce petit troupeau, cher Louis, & j'attends que tu viennes le grossir pour me dire complètement heureux. Je le suis beaucoup, assurément ; mais, encore une fois, tu manques à ma félicité. Viens vite, seconde & meilleure part de ma vie & de mon âme !...

Tu sais quelle était ma paresse : plus violente encore que celle de Figaro, — & pleine de délices comme celle de ce parisien de la Décadence que Beaumarchais a éprouvé le besoin de déguiser en espagnol pour que nous ne fussions pas humiliés de son esprit. La position horizontale — celle que préfèrent aussi les femmes, à ce qu'affirme Sterne — était celle que j'affectionnais. Ce n'était pas de mourir pour sa patrie qui me semblait le sort le plus beau, le plus digne d'envie : c'était le sort du lézard, parce que ce petit saurien térétiuscule flâne au soleil pendant de longues heures & qu'il n'a pas l'air de s'occuper beaucoup de sa nourriture — qui, au contraire, à l'air de s'occuper beaucoup de lui. On n'a jamais trouvé de lézard dans la situation fâcheuse & délicate d'Ugolin, & cependant le lézard dort tant que la journée est longue — quand il ne flâne pas au soleil...

Ma paresse te faisait sourire. Tu ne l'encourageais pas par ton exemple, — toi, l'homme laborieux par excellence ; mais au moins tu ne la décourageais ni par des épigrammes, ni par des conseils ennuyeux, ni par quoique ce soit qui sentît le pédant, — toi, la bienveillance faite homme... Tu me disais seulement (je t'en-

tends encore) : « Les paresseux sont la réserve de l'avenir. » Cher & bon Louis ! comme tu dois être heureux & riche, si le monde social t'a payé ce qu'il te doit !...

Eh bien ! mon ami, ma paresse a trouvé ici son aliment. Le travail est aussi inconnu dans cette oasis bénie que la modestie parmi les artistes & la fraternité chez les gens de lettres. On est ici de l'avis d'Attilius, le spirituel ami de Pline-le-Jeune, on pense comme lui qu'il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens : *Otiosum esse, quam nihil agere*. Cet île est une contrefaçon de l'Eden — mieux réussie que l'original, suivant la coutume des contrefaçons. D'abord, c'est un Eden avant la lettre — c'est-à-dire avant le serpent. Les savants qui font à Paris des cours d'erpétologie seraient fort empêchés ici, où il n'y a ni reptiles, ni domestiques, ni courtisans, ni créanciers, ni maçons, ni envieux, ni bourgeois, ni libraires, ni marchands, ni cocottes, ni cocodès. Il y a les plus belles fleurs appartenant à une Flore inconnue qui attend encore son Linnée & qui l'attendra longtemps ; mais elles ne recèlent pas le moindre serpent. Pourquoi des serpents, d'ailleurs ? Les femmes d'ici n'ont jamais su & ne sauront jamais ce que

signifient les mots terribles de *péché originel*, de *faute*, de *souffrance*, de *misère*, etc : elles se contentent d'être bonnes, d'être douces, d'être belles, d'être merveilleusement faites.

En parlions-nous assez, de la femme, autrefois, dans nos vagues songeries, aux heures où nous n'avions rien de mieux à faire pour égayer notre *Radeau de la Méduse*!.. Souviens-t-en ! Souviens-t-en !

La femme !

Il est une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme & la femme sont deux bêtes très-malfaisantes, — selon l'expression un peu crue de feu Denis Diderot. D'accord. Mais, des deux bêtes, quelle est la plus malfaisante — & surtout la plus bête ?...

« La plus malfaisante, c'est la femme ! » répond l'homme — qui tient beaucoup à passer pour avoir du cœur.

« La plus bête, c'est l'homme ! » répond la femme — qui tient surtout à passer pour avoir de l'esprit.

Or, il arrive fréquemment que l'homme a raison, &, plus fréquemment encore, que la femme n'a pas tort. Ah ! les hommes nous

faisaient toujours rire, & les femmes nous faisaient toujours pleurer...

Les femmes !

On ne connaîtra jamais la femme : c'est pour cela qu'on l'étudiera toujours. La femme est ténébreuse comme un puits : c'est pour cela qu'on voudra toujours descendre dans ce puits — au risque de s'y noyer ou de s'y casser les reins, la tête & le cœur.

La femme ! Faut-il que je l'adore pour la mépriser ainsi !

Je parle des femmes des civilisés, qui affluement n'ont pas dû sortir telles que nous les voyons des mains du Créateur, le divin Pygmalion. Parfaites au début comme celles que j'ai retrouvées ici, petit-à-petit — sous je ne sais quel prétexte d'améliorations — elles se sont déformées & enlaidies, à l'intérieur & à l'extérieur, de l'âme & du corps ; & ces difformités morales & ces imperfections physiques, elles passent leur vie à les dissimuler ou à essayer d'en faire des vertus & des séductions... — « Puisque la femme s'est perdue, il faut la retrouver ! Il doit en exister quelques échantillons intacts sur quelque point ignoré du globe !... » disions-nous alors avec la foi des paladins & la confiance des Illuminés.

Nous avons raison, mon cher Louis, & je suis déjà récompensé d'avoir eu cette bonne opinion de la femme pétrie dans la glaise céleste par le pouce savant de l'infailible artiste. Chaque jour amène pour moi de nouvelles découvertes à propos de cette compagne de choix, dont le corps doit être une harmonie & le cœur une source d'amour. Ah ! mon ami, mon ami ! si par impossible tu as trouvé une perle dans le fumier parisien, emporte-là avec toi & venez tous deux vous réfugier ici !... Si tu n'en as pas trouvé, viens plus vite encore : je t'en donnerai un collier, de ces perles rares qui poussent ici sur des fleurs, sans cesse parfumées & lavées par les rosées fécondes de la tendresse !

Ah ! si tu les voyais !

Leurs mains charmantes ne sont point déformées par des habitudes grossières, rudes, & triviales. Elles ne cousent pas, — puisqu'elles ne s'habillent pas. Elles ne brodent pas, puisqu'elles ne se parent pas, — parées qu'elles sont, & surabondamment, orientalement, de leur riche écrin de beautés. Elles ne cuisinent pas — puisque ce sont les enfants qui ont ici cette spécialité, dont ils sont très-heureux. Leurs mains restent telles que la



Nature les a faites. Il ne leur manque rien — qu'un poète pour les chanter. A défaut de Théophile Gautier, je les chante avec mes baisers.

Comme elles n'ont pas été élevées dans un pensionnat, elles n'ont aucune idée fausse sur la vertu, sur la pudeur, sur le devoir, sur les convenances, sur ceci, sur cela, sur les mille et mille choses inutiles qui constituent l'éducation morale des jeunes personnes. Leur vertu, c'est leur tendresse. Leur devoir, c'est leur amour. Elles sont tendres, douces, bonnes et belles tout naturellement, comme chante l'alouette, comme verdit la feuille, comme parfume la fleur, comme mûrit le fruit, comme coule la source, comme éclaire le soleil. Ni la source, ni la feuille, ni la fleur, ni l'alouette, n'ont été que je sache, au Couvent des Oiseaux ou au Sacré-Cœur, & elles ne s'en portent pas plus mal.

Comme conséquence de ce qui précède, tu ne trouveras pas ici un seul bas-bleu, gris, ou jaune. Ici personne n'écrit & personne ne lit, — moi pas plus que les autres. A quoi bon ? La chose imprimée, la *lettre moulée* de Paul-Louis, — ces fakiots dont les civilisés font tant de cas et tant de bruit, et qui sont cause de

tant de procès, de tant de duels, de tant de querelles, de tant de jalousies, de tant de sottises, mais cela dure moins que le chant du rossignol ! L'encre s'efface, le papier s'émiette, & le journal ou le livre disparaît dans l'oubli. L'Oubli ! O la bonne farce ! O le bon châtiment de toutes ces piétreries humaines !

Donc ici, cher frère d'hier & de demain, l'encre est aussi inconnue que la littérature, & le journaliste & le libraire sont deux bêtes exclues de notre Faune. Il y a des feuilles, mais elles ne sont ni politiques, ni philosophiques, ni littéraires : ce sont des feuilles de mimosas & de bananiers. Le verbe divin *aimer* est écrit dessus en caractères magiques, en lettres vivantes, et chacun ici — enfants, hommes & femmes — passe sa vie à le conjuguer, mais sur un seul mode, l'Indicatif, et dans un seul de ses temps, le Présent. *Leben, lieben!* Vivre, aimer ! Aimer, vivre ! Les deux mots sont frères, les deux occupations sont sœurs. Le grand Manitou ne nous a pas créés pour autre chose. Quand nous faisons autre chose, nous l'insultons.

*Perduto è tutto il tempo*

*Che in amar non si spende !*

\*\*\*

Dans cette île bénie, la tristesse est ignorée — parceque les causes de mélancolie n'existent pas. Le bonheur rayonne sur tous ces beaux visages comme la grâce sur tous ces beaux corps. Nul n'est triste parceque nul ici ne sait ce que c'est que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, la peur, l'orgueil, la luxure, — toutes ces sanies hideuses qui vous coulent du cœur, toutes ces lèpres honteuses qui vous rongent l'esprit, ô civilisés !

Nul n'est triste ici parceque nul ne souffre. La Divinité a un tel respect de ces divines créatures faites véritablement à son image, qu'elle se garde bien de laisser tomber la moindre pierre sur ces beaux marbres vivants, de peur de les ébrécher, le moindre souci sur ces belles âmes de peur d'en troubler l'incassante limpidité.

La douleur est inconnue, parceque les causes de la douleur n'existent pas.

La vieillesse aussi. Nous portons nos rides au talon, comme le voulait votre Ninon de Lenclos. J'ignore de combien de lunes se compose ici l'existence ; mais tous ceux qui vivent sur ce petit coin béni de l'Univers visible sont forts, vigoureux, agiles & sains, sans cheveux gris ou blancs. Quand je songe à vos nom-

breux genoux.... La blancheur ou l'absence des cheveux indique chez vous une maladie — & personne ici n'est malade. On n'y voit que des enfants adolescents & des hommes...

Ici, tous se ressemblent comme des médailles sorties du même moule, comme des gravures sorties de la même planche. Quand l'un disparaît, nul ne s'en aperçoit parmi les autres. On n'a ni à le regretter ni à le pleurer. On supprime ainsi toutes les hypocrisies ennuyeuses & écoeurantes. Un homme s'en va aujourd'hui, un enfant est né il y a vingt ans : l'équilibre se rétablit, tout est dit !

Peut-être y a-t-il quelque part, dans un coin perdu de cette terre bénie, un endroit réservé exclusivement à cet usage, un lieu désert où ceux qui ont vécu viennent cesser tout naturellement de vivre & rendent à la terre, pour la féconder, la dépouille mortelle qu'ils ont reçue du ciel... Est-ce que l'un de vos plus ingénieux écrivains, Méry, ne raconte pas quelque chose de semblable dans sa *Floride*, à propos des éléphants?...

En tout cas, cette disparition n'est pas remarquée. Pourquoi le serait-elle, quand il y a là cent autres créatures vivantes pour rem-

placer celle qui est morte ? On ignore la Mort parce qu'on a sans cesse le tableau de la Vie devant les yeux...

Le seul être qui jure un peu au milieu de ces splendeurs éblouissantes, c'est moi, mon ami, moi seul — & c'est assez ! Je me souviens un peu trop de mon existence antérieure — puisque je me souviens de toi — & cela assombrit un peu mon existence actuelle. Mais cela ne dure pas, &, quand je suis parvenu à oublier tout-à-fait, je suis le plus heureux des morts. J'aime mieux cela que d'être le plus misérable des mortels.

Accours donc, ô vieil ami de mon cœur ! pour que je puisse refermer cette porte qu'à ton intention je tiens entrebâillée sur le passé, & tirer l'éternel verrou de l'indifférence. Ici mon âme est venue s'abattre & reposer ses ailes déchiquetées par les coups de vents furieux de la Destinée. Peut-être ne retrouverais-je jamais une patrie aussi maternelle aux blessés de la grande bataille humaine, un lit aussi doux aux esprits fatigués par les luttes sanglantes & ridicules du monde social... Je suis bien ici, très-bien, je veux y rester. Mais, pour cela, il faut que tu sois réuni à moi &

que je sois réuni à toi, — âme jumelle de la mienne !

Je ne peux plus que te crier d'un souffle qui s'affaiblit d'instant en instant :

— « Viens ! viens ! avant que soit venue la machine qui doit me dire bruyamment le dernier bonsoir & poser l'éteignoir funèbre sur la chandelle de ma vie, selon la pittoresque expression de Jean-Paul.

Ton frère,  
Feu ANDRÉ-ANDRÉ.

### III

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

### IV

Louis de Méru avait à peine terminé la lecture de cette étrange lettre qui, en plus d'un passage, lui avait arraché des larmes, qu'on lui en apportait une autre, bordée de noir & ainsi conçue :

*La Société des Auteurs Dramatiques a l'honneur de vous prier d'assister aux convoi, service & enterrement de Monsieur André-André, l'un de ses membres, décédé lundi dernier, 14 juin, à l'âge de trente-trois ans, dans la Maison de santé du docteur P<sup>re</sup> à Ivry-sur-Seine.*

---

ET MOI AUSSI

## J'AI EU LA CLEF

---

### I

Il faisait au dehors un vent à décorner Georges Dandin lui-même, & j'éprouvais à l'entendre souffler le plaisir égoïste & profond qu'on éprouve toujours en pareil cas — lorsqu'on est auprès de son feu, les pieds sur les chenets, les coudes sur la table & l'esprit n'importe où. Le bonheur de l'homme est surtout composé du malheur de ses semblables, &, quoique assez bon au fond, je n'étais pas fâché de penser qu'en ce moment une foule



de gens avaient à se plaindre des avanies de Borée, celui-ci à cause de son parapluie retourné, celle-là à cause de sa crinoline violentée, cette autre à cause d'autre chose aussi désagréable ; &, tout en pensant à cela, je savourais avec volupté une tasse de thé exquis dont l'arôme parfumait ma chambre.

J'étais seul & j'en étais bien aise — par hasard.

On frappa à ma porte : je laissai frapper. On entra : je laissai entrer. Je ne me serais pas retourné — & encore moins dérangé — pour un empire.

— Monsieur Gaston? demanda une voix masculine qui me fit bondir comme si mon fauteuil eût été rembourré de fusées à la Congreve auxquelles on eût mis le feu sans m'en prévenir.

— Adrien ! m'écriai-je. Toi ici ! à Paris !

— Sans doute ! cher vieil ami ! Si grand qu'il soit, le monde a un bout : j'y ai été & j'en suis revenu. Tu me croyais mort, avoue-le ?

— Mort, non ; mais prisonnier de quelque peuplade sauvage ou roi de quelque Araucanie à demi-civilisée.

— Mon cher Gaston, il n'y a plus de sauvages : le gin & les missionnaires anglais les ont tous tués, sous prétexte de leur apprendre à vivre... Quant aux Araucanies, il n'en est pas une seule qui n'ait son roitelet, & d'ailleurs le métier de porte-couronne ne vaut plus grand'chose depuis 1848.

— Enfin, tu es revenu, c'est l'essentiel. Et bien portant, je n'ai pas besoin de le demander : je lis la santé dans tes yeux & dans ton sourire... La joie te va bien : je ne t'ai jamais vu aussi jeune que ce soir ! Tu vous as un petit air de Dimanche-Gras qui donnerait envie de danser un rigodon !...

— Garde tes jambes pour mardi prochain : elles auront de l'ouvrage.

— Mardi prochain ?

— Jour choisi pour la célébration de mon mariage avec M<sup>lle</sup> Aglaé de Villegénis...

— Une des trois Grâces ? Parfait, cher Adrien ! parfait !

— Tu me railles, mais tu m'envieras. Du reste, Aglaé a justement deux sœurs adorables...

— Oui, je sais : Euphrosine & Thalie !

— Non : Juliette & Claire, deux charmants petits démons, &...

— Merci, cher Adrien ; mais, vois-tu, cela ne peut pas me convenir... J'ai interrogé deux ou trois fois déjà le Mariage & il m'a répondu comme Polyphème à Ulysse : « Toi, je ne te mangerai que le dernier ! » Il y a encore, avant mon tour, une douzaine de nos camarades d'enfance à pourvoir... J'ai le temps !

— Comment ! tu n'es pas tenté par ce que les Anglais appellent les sucreries de la vie domestique, *the sweetness of domestic life* !

— Je n'aime pas les douceurs.

— Comment ! tu n'es pas fatigué d'avoir cassé des vitres, rossé des sergents de ville, & troublé le repos des honnêtes gens en donnant des sérénades aux dames, à minuit?...

— Moins fatigué que toi d'avoir fait le tour du monde.

— Comment ! tu n'as pas honte de fréquenter avec des Lalagé & des Glycère du Château des Fleurs ou de la Reine Blanche ?

— Je n'ai pas la moindre honte, trouvant plus honnête de me laisser séduire par les filles que de séduire celles des autres... D'ailleurs, cher ami, ma Lalagé ne ressemble pas aux drôlesses que tu as connues avant ton départ... Elle est jeune comme l'amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange,

spirituelle comme un démon, &, malgré tout cela, sage comme...

— Une image! voyons, dis-le tout de suite!

— Sage comme Minerve elle-même, mon ami, & en voici la preuve, ajoutai-je en tirant de ma poche une petite clef d'acier ciselé & guilloché comme un bijou.

— Ah! tu es à la clef? murmura Adrien d'un air goguenard qui m'intrigua autant qu'il m'offusqua. Allons! je vois bien que c'est à moi, qui reviens du fond de la Polynésie, de t'apprendre les mystères du Paris galant auquel j'ai dit un éternel adieu... Je ne suis pas fâché de l'occasion, qui me permettra, tout en écumant mon cœur de ses fâcheux souvenirs, d'évoquer pour la dernière fois l'image de ma dernière Lalagé...

— Mais...

— Pas de mais! Remplis ma tasse, allume ton cigare; je commence:

## II

Ma Lalagé s'appelait Cora... Tu ne l'as pas connue: je la cachais à tout le monde de peur qu'on me la prît ou qu'elle me prît un de

mes amis... Cora était jeune comme l'Amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange, spirituelle comme un démon & sage comme... ta Lalagé... Toutes les Lalagé sont jeunes, fraîches, jolies, spirituelles & sages, c'est convenu !...

Eh bien ! sais-tu combien toutes ces qualités me coûtaient en bloc ? Six mille francs par mois, pas un sou de plus, pas un sou de moins. C'était pour rien !

Il faut te dire qu'au début, malgré la véhémence de ma passion pour Cora, j'avais la pingrerie de m'en tenir à trois mille francs, plutôt moins que plus, & j'avais le front de trouver cela déjà bien joli... Cora ne murmurait pas, la pauvre fille ! elle m'en donnait loyalement pour mes cent cinquante louis, & je crois même qu'elle était encore obligée d'y mettre du sien... Moi, triple brute ! je ne me plaignais pas non plus, en homme qui sait vivre & ne veut pas avoir l'air de s'apercevoir qu'on ne lui en donne pas assez. Cora, qui n'était pas spirituelle pour rien, s'en aperçut, elle.

— Cher petit, me dit-elle un soir d'épanchements intimes, je t'aime & je suis à peu

près assurée que tu m'aimes aussi... Je veux faire quelque chose pour toi... Écoute bien... Tu me donnes trois mille francs par mois... tu es trop bon... je ne veux pas cette folie... Si tu veux me donner trois cents louis, je te remettrai la clef de ma chambre à coucher où tu pourras alors entrer à toute heure du jour & de la nuit & t'assurer ainsi que la fidélité que je t'ai vouée & l'amour que je te porte ne sont pas des chimères...

Six mille francs ! C'était mon capital entier que cela allait engloutir ! Il était déjà fortement entamé... J'hésitais. Il y avait de quoi, n'est-ce pas ?

Un baiser de Cora me décida. Les plus grosses folies sont les meilleures.

J'eus la clef !

Ah ! mon ami ! cette clef ! cette clef ! quelle joie immense elle me procura ! & quel orgueil ! La femme la plus belle de Paris — où pourtant les jolies filles ne manquent pas — la plus belle & la plus courue, par conséquent, je l'avais à moi tout seul ! Elle n'aimait que moi ! ne se laissait aimer que de moi ! j'en étais sûr, puisque j'avais la clef de son alcôve !... Tu m'aurais dit qu'elle me trompait que je n'au-

rais même pas eu le courage de t'en vouloir, à cause de la pitié que tu m'eusses inspirée ! Me tromper, elle?... Mais puisque j'avais la clef !

On compte les jours d'ennui, parce qu'ils sont longs ; on ne compte pas les jours de bonheur, qui passent comme autant d'éclairs qui vous illuminent & vous réchauffent le cœur. Mon bonheur dura donc tout ce qu'il lui plut, un mois, six semaines, je ne sais plus combien. J'allais chez Cora à tout moment, & surtout aux moments où je supposais qu'elle devait m'attendre le moins. Je remontais chez elle une heure après l'avoir quittée en lui disant que l'allais à l'Opéra ou en soirée... Je revenais brusquement d'Enghien où je m'étais installé pour rester huit jours pleins... Toujours je retrouvais Cora souriante, empressée, aimante — & seule !

Cette persistance dans la fidélité jurée devenait de la monomanie : j'eus peur pour la raison de cette chère enfant, à qui je faisais ainsi contracter une infirmité gênante pour l'avenir ; car enfin, je ne pouvais espérer l'aimer éternellement à ce prix-là, & je prévoyais avec tristesse l'heure où il me faudrait renoncer à ce projet que j'eusse payé de ma vie si les

fournisseurs de Cora s'étaient contentés de cette monnaie-là... Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'une après-midi je montai chez mon adorée, dont je tenais à repaître mes yeux & mon cœur, pour la seconde fois depuis le matin.

J'ai oublié de te dire que Cora habitait un entresol digne d'elle, rue Caumartin. D'ordinaire, je montais doucement, tranquillement, comme un homme qui se sait attendu par une femme, & qui a la coquetterie de ne pas se presser trop, afin de mieux savourer son bonheur. Mais, ce jour-là, en deux bonds je fus à la porte secrète que j'ouvris précipitamment, grâce à la précieuse clef, & je me trouvais dans le couloir, condamné pour tout le monde, excepté pour moi, qui aboutissait au boudoir de mon adorée. Au moment où j'allais entrer, un violent coup de sonnette retentit au-dessus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici? demandai-je, étonné de la présence de cette sonnette en cet endroit.

Cora vint au-devant de moi, un peu troublée, un peu rougissante, dans un négligé un peu en désarroi, mais plus belle encore sous



ce trouble & ce désordre. Manon, sa camériste — une fille plus rufée à elle toute seule que toutes les soubrettes de Molière réunies — Manon, après avoir jeté un rapide regard à sa maîtresse, qui l'avait saisi au vol, avait disparu.

— Qui sonne-t-on ici & pourquoi sonne-t-on ? répétais-je en jetant à mon tour un rapide regard circulaire dans le boudoir, car j'étais mordu au cœur par les crochets de serpent du soupçon.

— Adrien ! mon Adrien ! répondit Cora en m'enveloppant de ses deux beaux bras blancs & parfumés.

Cette réponse n'étant pas suffisante, j'allais en provoquer une autre en répétant pour la troisième fois ma question, lorsque Manon rentra, &, sans avoir l'air de rien, en rangeant un fauteuil qui n'avait pas besoin d'être rangé, échangea avec Cora un nouveau coup-d'œil que j'interceptai.

— Vous me demandiez, mon Adrien ? murmura langoureusement l'adorable créature.

— Je vous demandais, madame, ce que signifiait cette sonnette dans votre alcôve, & pourquoi elle avait sonné à mon arrivée ?

— Cette sonnette? quelle sonnette, mon ami? dit Cora en levant ses beaux yeux céruleens agrandis par l'étonnement.

Je lui indiquai du doigt le corps du délit — étant trop ému d'émotions diverses pour lui parler autrement.

— Que veut dire cette sonnette, mademoiselle? reprit-elle en se tournant vers sa camériste.

— Je n'en sais pas plus que madame là-dessus, répondit la Dorine en jouant à son tour la surprise... Si monsieur veut interroger le concierge, peut-être apprendra-t-il...

J'interrompis cette fille d'un geste, &, m'adressant à sa maîtresse qui m'étudiait attentivement sans en avoir l'air :

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame! dis-je avec amertume. Mais, ajoutai-je, cela ne m'arrivera plus, car j'étais revenu précisément pour vous prier de reprendre cette clef que vous aviez eu la bonté de me confier : elle me serait inutile désormais & elle peut être utile à d'autres...

Puis je saluai & je sortis. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'avant de quitter cette maison que je ne voulais plus revoir, j'entraï chez le con-

cierge. Il avait été soudoyé ; je mis une enchère & j'obtins un aveu complet : toutes les fois que je venais, il prévenait Cora de mon arrivée en sonnant la fameuse sonnette. La semaine suivante, je m'embarquais &... me voilà de retour, mon cher Gaston ! On revient de loin... & j'espère que tu en reviendras aussi... A mardi !

### III

Adrien parti, je m'habillai à la hâte & je me rendis, avec plus de hâte encore, rue La Rochefoucauld. C'était dans cette rue que demeurait Esther, au numéro 5, à l'entresol, — mon paradis.

J'avais ma clef, ma chère clef : je mets plus de temps à vous le dire que je ne mis à l'introduire dans la serrure de la porte secrète par laquelle j'entrais chez Esther. Au moment où je la retournais, un bruit violent de sonnette se fit entendre au-dessus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici ? m'écriai-je plein d'une sourde rage, en me rappelant la confiance d'Adrien.

— Quoi ! c'est vous, cher Gaston !... répondit Esther en venant au-devant de moi, un peu troublée comme Cora, rougissante comme Cora, le costume un peu en désarroi comme celui de Cora.

— Oui, madame, dis-je avec une ironie qui me brûla la lèvre en passant, c'est moi qui viens vous rendre votre clef dont je ne saurais plus rien faire désormais, & que vous pourrez placer plus avantageusement entre des mains plus inexpérimentées que les miennes. Adieu, madame, adieu !

Et je m'en allai — pour ne plus revenir.

Ah ! mes amis ! n'ayez jamais la clef ! Cela coûte pour l'obtenir — & surtout pour la rendre...



# ALL IS WELL THAT...

---

## I

Les lumières s'éteignaient une à une dans les rues désertes. Les voitures se faisaient de plus en plus rares, & un épais tapis de neige affourdisait encore le bruit de leurs roues, — d'ordinaire si fatal aux dormeurs, à cette heure avancée où l'oreille gagne en acuité & le pavé en sonorité.

Un petit coupé de remise — assez élégant pour être un coupé de maître — s'arrêta vers le milieu de la rue de la Bruyère : un vieux monsieur, trop fringant pour son âge, en des-

cendit, tira la sonnette d'une maison de bonne apparence, &, la porte ouverte, monta précipitamment cinq étages par hasard encore éclairés.

Une fois sur le palier du dernier étage, le vieux monsieur s'orienta un instant, de peur de se tromper & de réveiller une personne pour une autre ; puis, les aîtres reconnus, il frappa doucement deux coups légers, destinés pour ainsi dire à n'être entendus que de l'intérieur de l'appartement, — & il attendît qu'on lui vînt ouvrir.

Rien ne bougea, personne ne vint. Le visiteur nocturne n'entendait que le tic-tac exagéré de son cœur & le souffle bruyant de sa respiration, car il avait monté assez allègrement l'escalier, — ce que lui reprochaient en ce moment ses cinquante-cinq ans.

— Est-ce qu'Alcide serait couché ? murmura-t-il avec impatience.

Et, pour s'en assurer, il refrappa deux coups plus nets, plus accentués, plus indiscrets que les premiers.

Le même silence lui répondit, — en admettant toutefois, ce qu'on a cru trop légèrement jusqu'ici, que le silence soit une réponse.

— Décidément, Alcide dort ! s'écria le visiteur d'une voix qui ressemblait fort à de la colère.

En promenant machinalement la main à la hauteur de la serrure, il s'aperçut que la clé avait été laissée sur la porte.

— Il y est du moins, dit-il en ouvrant résolument & entrant comme chez lui ; je reconnais bien là mon neveu, ajouta-t-il en souriant. Je me reconnais bien là moi-même ! Il fait ce que je faisais lorsque j'avais le bonheur d'avoir son âge. Sa sécurité est celle de l'homme pauvre & jeune, qui ne craint pas les voleurs & qui n'attend que les maîtresses. Mais, à propos ! s'écria le visiteur en s'arrêtant tout à coup au milieu de l'antichambre ; à propos ! si j'allais le trouver... deux ? Alcide est un fou fort aimable, qui, ne pouvant dépenser la fortune qu'il n'a jamais eue, prodigue la santé qu'il a encore. On m'a raconté de ses fredaines : elles étaient charmantes, & si je n'y ai pas applaudi, comme me le défendait mon titre d'oncle, je les ai facilement comprises & pardonnées, comme m'y invitait mon titre d'homme... Mais il ne faut pas qu'Alcide oublie à ce point ses nouveaux devoirs ; il va se marier, et...



Le bonhomme interrompit son monologue semi-mental, semi-parlé, pour prêter l'oreille à un léger bruit qui lui venait de la pièce voisine, dont la porte entrebâillée laissait arriver sur le parquet de l'antichambre un imperceptible filet de lumière jaune.

— Il est seul, murmura-t-il de nouveau en avançant sur la pointe du pied ; ou, s'il n'est pas seul, ils font à deux trop ou pas assez de bruit....

Cela dit, il poussa doucement la porte & se trouva dans une chambre fort pittoresquement meublée, éclairée à moitié par une lampe à abat-jour vert posée sur la cheminée.

Un jeune homme, en robe de nuit de cachemire à ramages chinois, en pantalon de molleton à pied, en babouches de cuir rouge, se tenait assis auprès d'un bon feu de bois qui flambait joyeusement, & lisait avec beaucoup d'attention une lettre qu'il venait de tirer, avec un grand nombre d'autres, d'un petit portefeuille en cuir de Russie, à fermoir d'acier, posé sur une table en laque, à portée de sa main.

— Tu ne m'as donc pas entendu frapper ? demanda le visiteur quasi sexagénaire en s'avançant vers le jeune homme.

— Mon oncle ! s'écria ce dernier en replaçant précipitamment dans son portefeuille la lettre qu'il était occupé à lire une minute auparavant, & en se levant avec non moins d'empressement pour aller serrer la main du bonhomme.

— Tu as la veille dure, mon ami, dit l'oncle en riant. J'ai frappé quatre fois, deux petites & deux grosses : tu n'as pas plus bougé qu'un soliveau, &, n'avait été la clef que j'ai trouvée sur la porte, je t'aurais cru mort ou envolé avant moi rue Saint-Lazare au bal de ton beau-père.

— Il me semblait bien, en effet, que quelqu'un marchait dans mon mur ! répondit le jeune homme avec enjouement en débarrassant son oncle de son pardessus & en le faisant asseoir auprès du feu, dans un fauteuil capitonné, en face de lui. J'ai là une caisse de londrès exquis, mon cher oncle, ajouta-t-il en offrant un paquet de cigares à son visiteur ; renouvelez votre étui, je vous prie, & allumez-vous pendant que je vous rédigerai un de ces grogs corfés comme Philippe & moi — vous savez, Philippe, le garçon du café de Paris ? — savons seuls en rédiger.

— Tes cigares sont en effet très-bons, dit

l'oncle en s'installant dans le fauteuil auprès du feu ; je dois même rendre cet hommage à la vérité, d'avouer que je n'en fume de pareils que chez toi, quoique je sois alimenté par la belle marchande du passage de ....., une demoiselle superbe !...

— Qui, au moyen de ses beaux yeux, écoute ainsi ses vilains cigares de la régie, n'est-ce pas ? Ah ! mon cher oncle, vous serez donc toujours le même ? Vous ne vous apercevrez donc jamais que les plus jolies femmes à Paris sont toutes doublées de commerçantes ? Je gage que vous ne regardez jamais ce qu'elle vous donne en échange de vos napoléons ?...

— Quand je suis devant une femme, mon cher Alcide, je ne regarde jamais qu'elle.

— C'est très-galant de votre part, mon oncle, & je me garderai bien de vous objurguer à ce propos, non plus qu'à nul autre ; mais, franchement, il n'y a pas de raison pour qu'un jour votre friponne de marchande ne vous donne une boîte de sardines au lieu d'une boîte de cigares.

— Eh bien ! après ?...

— Mon bon oncle, permettez-moi de vous embrasser ; il n'y a que les fous comme vous

& moi pour trouver des réponses aussi sages ! Mais vous ne me dites rien de mon grog : ne vous semble-t-il pas savoureux, ambrosien, nectarique ?...

— Je trouve, cher ami, que tu ne t'habilles, pas assez vite & que nous arriverons au bal de ton beau-père au moment où tout le monde s'en ira.

— Ce serait une entrée originale !

— D'accord ; mais, en attendant, fais-moi le plaisir d'endosser le harnais de soirée, l'habit noir que je t'ai commandé chez mon tailleur & qui doit t'aller comme un gant.

— Je vous obéis, oncle barbare, je vous obéis !

## II

L'appartement dans lequel avait lieu cette conversation d'oncle à neveu était un appartement de garçon, meublé avec un goût, avec un art qui trahissait les habitudes d'esprit de son locataire, M. Alcide Jacquemart, — rentier.

Rentier n'est peut-être pas le mot juste, car rentier suppose ordinairement rentes, comme

propriétaire suppose pignon sur rue, — &, de son chef du moins, Alcide Jacquemart n'avait ni pignons ni rentes d'aucune sorte. Cependant il vivait bien, sans faste, — mais avec le luxe des gens qui n'ont pas un sou vaillant, & qui, faute du nécessaire, se contentent du superflu. Elevé par son père — riche manufacturier ruiné plus tard par de maladroites spéculations — comme sont élevés les fils de sénateurs, qui ont toujours une légitime à dévorer en quelques années, Alcide Jacquemart avait été mis au collège, en était sorti pour se faire recevoir bachelier ès-lettres, avait commencé sa médecine, avait ébauché son droit, ne savait ni l'une ni l'autre, s'était dérangé, avait dérangé les autres, — &, finalement, en baguenaudant ainsi dans la vie, était arrivé à trente ans sans posséder d'autre position sociale que ses trente-deux dents, tous ses cheveux bruns & un grand amour de l'indépendance.

Cela ne lui eût certainement pas suffi — quoique cela suffise à beaucoup d'autres jeunes gens — s'il n'eût été doublé d'un oncle, M. Oswald Jacquemart, qui avait remplacé auprès de lui, comme providence, son père & sa mère, absents de l'éternelle absence.

M. Oswald Jacquemart, plus âgé que son frère de quelques années, avait fait de sa fortune personnelle un tout autre usage que celui qu'avait fait de la sienne le père d'Alcide, son puîné. Après la part du feu — c'est-à-dire la part de la jeune fille — il s'était arrangé pour avoir des rentes sur la planche jusqu'à la fin de ses jours, en outre d'un argent de poche plus que suffisant pour deux. En sa qualité de cadet, son frère avait joué le rôle de sage — & s'était ruiné; lui, en sa qualité d'aîné, avait joué le rôle de prodigue — & n'avait pu parvenir à se mettre sur la paille, ne tenant pas sans doute à mûrir à ce prix. Sa belle-sœur était morte en lui recommandant son Alcide, & il lui avait promis d'en faire son fils — qu'il aurait pu être, si, au lieu d'épouser M. Joseph Jacquemart, manufacturier, M<sup>lle</sup> Adeline Vinet avait épousé M. Oswald Jacquemart, rentier, son premier prétendu. Les deux frères, sans s'aimer beaucoup, — les frères sont toujours un peu ennemis depuis Etéocle & Polynice, — avaient eu l'un pour l'autre une estime réelle, oubliant volontiers leur rivalité amoureuse pour ne se souvenir que de leur titre de frères, & certes, si, à l'époque du désastre commercial du cadet, son aîné s'était

trouvé à Paris au lieu de se trouver à Naples, il n'eût pas hésité un seul instant à sacrifier une partie de sa fortune pour empêcher ce grand naufrage dans lequel tout avait péri, corps & biens. M. Joseph Jacquemart mort, son fils Alcide ruiné, l'oncle Oswald était intervenu, — d'abord pour obéir à la prière de la seule femme qu'il eût jadis aimée sérieusement, ensuite pour obéir à son devoir d'oncle.

M. Oswald Jacquemart, à cinquante-cinq ans, — il en avait en réalité cinquante-neuf, — était le type des oncles de comédie, qui sont moins rares dans la vie vraie qu'on ne le croit communément. Il morigénait de temps en temps son neveu pour obéir aux traditions avunculaires, qui veulent que la barbe grise tance vertement les folies de la barbe blonde ; mais, au fond, il adorait son « coquin de neveu, » par l'excellente raison que c'était un garçon adorable, qui respectait son oncle mais ne l'écoutait jamais, ce dont celui-ci se gardait bien de se fâcher, sachant bien, par expérience personnelle, que les conseils des vieillards sont absurdes adressés à des têtes éventées, les Mentors étant encore plus rares que les Télémaques. N'avait-il pas à se reprocher

les fredaines qu'il reprochait à son neveu ? Pour condamner avec autorité les péchés des autres, ne faut-il pas avoir été toujours impeccable ?

Donc, M. Ofwald Jacquemart laissait dire & faire, — s'en rapportant, au sujet des folies de son neveu, sur la sagesse de la Providence.

— Remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux dans la vie, lui avait-il dit cent fois, — non pour éperonner ses caprices déjà trop emportés, mais pour les mieux couvrir du manteau de son indulgence; remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux : le Temps, ce régisseur grognon, t'avertira toujours assez tôt d'avoir à jouer le rôle de père noble & de financier ! Jette ton bonnet par-dessus les moulins, pendant que tu as assez de cheveux pour t'en passer; il sera toujours assez tôt d'aller le ramasser pour en recouvrir ton crâne chauve !...

Ainsi avait parlé l'oncle Jacquemart à son neveu Alcide, & le neveu Alcide avait plus que littéralement suivi les conseils élastiques de son oncle Jacquemart, — s'endormant, de vingt à trente ans, dans les délices de la



Capoue parisienne, en formant le souhait de ne se réveiller que le plus tard possible.

Ce réveil, cependant, était venu un beau matin, sous la forme de l'oncle Jacquemart qui, pénétré de cette vérité que, si la jeunesse est éternelle, il n'en est pas de même de la vieillesse, & à cause de cela, voulant assurer avant de mourir le sort de son bien-aimé neveu, avait songé à le marier avec une riche héritière, fille d'un gros négociant du quartier de la place du Havre.

Ce projet, quoique conçu & mûri dans la cervelle un peu évaporée de l'oncle Jacquemart, était en somme des plus raisonnables, & le parti qu'il offrait à son neveu était des plus « sortables, » — pour employer l'expression consacrée.

Pourtant Alcide s'était cabré, — alléguant sa grande jeunesse & sa grande folie, son amour de l'indépendance, sa haine des bambins pleurards, & citant les mésaventures de Sganarelle, qui l'attendaient infailliblement, en regard des aventures de Don Juan qu'il avait eues, au chiffre près — *mille e tre*.

Mais le bonhomme Jacquemart lui avait répliqué avec enthousiasme, — employant pour

le convaincre la colère & la tendresse, le menaçant de le déshériter, lui montrant sa vie gaspillée mal à propos, ses créanciers hurlant après ses chausses, ses maîtresses infidèles, son repos troublé par la pauvreté ; lui faisant comprendre que si la grande Providence ne manquait à personne, sa petite Providence — lui, l'oncle Jacquemart — pouvait lui manquer d'un moment à l'autre ; de telle sorte que, courbant la tête sous le joug de cette éloquence bourgeoise & honnête, Alcide avait cédé — moitié figue & moitié raisin — & avait permis à son oncle de demander pour lui la main de mademoiselle Charlotte Legros, fille de M. Charles Legros, riche négociant fort estimé. Mademoiselle Charlotte était plus que riche : elle était « jolie comme un cœur » au dire de l'oncle Ofwald — qui se connaissait en femmes pour avoir vécu toute sa vie dans leur familiarité. Alcide l'avait cru sur parole, — quitte à n'en croire plus tard que par ses yeux, — & c'était pour cela précisément qu'il devait aller ce jour-là à la soirée donnée par M. Charles Legros.

## III

— Ah ! ça, mon cher Alcide, tu ne t'habilles donc pas ? s'écria l'oncle Jacquemart stupéfait, en relevant la tête, qu'il avait tenue jusques-là tournée du côté du feu, & en s'apercevant que son neveu, au bout d'une demi-heure, en était juste au point où il l'avait trouvé en entrant chez lui, c'est-à-dire toujours chaussé de son pantalon de molleton & toujours vêtu de sa robe de chambre chinoise à cordelière d'or & de soie.

— Mon cher oncle, répondit Alcide d'une voix caline, ne vous emportez pas ainsi ; vous vous feriez du mal, votre colère étant combinée avec les deux grogs que vous venez de boire coup sur coup & qui m'ont paru exagérés comme expression...

— Ta ! ta ! ta ! Quelles sornettes me débités-tu là ? Tu me regardes tranquillement, les mains dans tes poches, fumant ton cigare, quand je te croyais derrière le rideau de ton alcôve, occupé à te préparer pour la cérémonie de ta présentation à ta fiancée !... Te moques-tu de moi ?...

— Le ciel & ma mère m'en gardent, mon cher oncle ! Je vous aime trop sincèrement pour mériter jamais un semblable reproche de votre part. Je ne me moque pas de vous ; seulement...

— Seulement, tu me bernes !

— Oh ! mon oncle, mon oncle, vous vous répétez !

— Tu viens de parler du ciel & de ta mère, Alcide : le ciel, je ne sais pas encore ce que c'est ; mais ta mère était une honnête & brave créature que j'adorais comme elle méritait d'être adorée ; c'est en son nom que je t'ai prié de mettre un peu de plomb dans ta cervelle, un peu d'ordre dans ta conduite, un peu de bonheur vrai dans ta vie, & que je t'ai fait promettre il y a un mois de te marier avec mademoiselle Charlotte Legros...

— Charlotte Legros ! On ne s'appelle pas Charlotte Legros ! s'écria le jeune homme avec une sorte de mauvaise humeur, en se promenant de long en large dans sa chambre. Charlotte ! Mademoiselle Legros ! Ce ne sont pas là des noms de chrétiens !

— Je te conseille de faire le dégoûté, toi, monsieur Alcide Jacquemart, fils de M. Joseph

Jacquemart & neveu de M. Ofwald Jacquemart !

— Mon oncle, cela n'a aucun rapport ; &, d'ailleurs, les infirmités de l'un n'excusent pas les infirmités de l'autre... Ofwald est un nom... difficile à porter, à cause de la défaveur qu'a jetée dessus le bas-bleu Corinne.... Alcide aussi... On ne s'appelle pas plus Alcide qu'on ne s'appelle Charlotte.... Alcide ! c'est un nom fabuleux qui réveille chez les femmes qui l'entendent prononcer des idées de travaux impossibles à accomplir pour un homme comme moi, qui ne suis pas le fils de Jupiter & d'Alcimène... Charlotte ! c'est un nom grotesque, qui réveille chez les hommes qui l'entendent prononcer des idées de gigots aux confitures, impossibles à digérer pour des estomacs rebelles à la littérature allemande. Alcide ! Charlotte ! Charlotte ! Alcide ! Cela n'a pas le sens commun...

— Dis tout de suite que ton parrain était un imbécile & que ta fiancée est une cuisinière...

— Je ne dis rien, mon oncle ; mais il me semble, sans vous faire injure, que vous me poussez bien gaiement & bien prématurément

vers les fondrières du mariage, où je me casserai le cou dès le lendemain de la noce, j'en suis sûr... Rien ne pressait... J'avais le temps d'attendre... Vous m'avez mis le contrat sous la gorge & m'avez arraché ainsi une promesse que je tiendrai certainement un jour ou l'autre, mais pas ce soir. Non ! je me sens trop indisposé pour cela...

L'oncle Jacquemart, au lieu de continuer à gronder, au lieu de s'offusquer de cette indocilité de son neveu, comme celui-ci s'y attendait, le regarda, au contraire, d'un air de profonde commisération & de paternelle sollicitude.

— Mon cher enfant, dit-il en lui tendant la main...

Le jeune homme, ému, alla avec empressement la serrer dans les siennes.

— Mon cher enfant, reprit l'oncle Jacquemart, je te supplie de ne pas me punir de la faiblesse que j'ai toujours montrée à ton égard, au lieu de la fermeté qui convenait à mon âge & à ma qualité de parent... J'ai cru que le meilleur moyen de me faire respecter de toi était de m'en faire aimer, & tu as toujours vu percer sous mes bougonneries la bien-

veillance de mon cœur, qui ignore la passion, rends-moi du moins la justice de le reconnaître. Il y a des mains de fer sous des gants de velours ; il y a aussi des roseaux peints en fer : je suis un de ces roseaux-là, j'ai toujours ployé sous tes caprices de jeune homme, j'ai toujours cédé à tes exigences de prodigue... Ne m'en punis pas, je t'en supplie, &, pour la première chose sérieuse que je te propose, ne me chagrine pas en la repoussant aveuglément...

— Mais, mon bon oncle...

Alcide allait entreprendre de s'excuser : l'oncle Jacquemart l'en empêcha par un geste & continua :

— Je ne veux ni t'attrister, ni m'attrister moi-même, mon cher enfant : j'ai cinquante-cinq ans, peut-être cinquante-sept, peut-être même cinquante-neuf, c'est-à-dire que je suis sur les frontières de la vie, & qu'il est temps de graisser mes bottes pour le grand départ... Ne m'interromps pas, morbleu ! je ne parle pas si souvent !... Je te disais donc que j'avais cinquante-neuf ans... Je ne ferai pas de vieux os, parce que j'ai sur la tête une apoplexie de Damoclès permanente, & qu'un de ces matins

en sortant de souper chez Bignon — car tu sais que j'ai conservé cette pernicieuse habitude — je n'aurai pas le temps de digérer mes crevettes roses ou ma langouste : on me jettera dans un fiacre, on me conduira chez moi, & tu seras héritier, mon neveu!... Riche & garçon! je te vois perdu, avec tes goûts ruineux & fantasques qui n'ont jamais été les miens — même au temps où je me dissipais le plus volontiers. C'est pour cela que je veux te voir marié à une bonne & belle fille qui n'a qu'un tort, qui est de s'appeler Charlotte... A part ce défaut, elle est irréprochable... Elle a des cheveux blonds comme les blés, des yeux couleur de myosotis, des joues savoureuses comme une pêche, des lèvres éclatantes comme une grenade; elle chante comme un oiseau, elle danse comme une fée, elle babille comme un ange, elle adore son père & en fait tout ce qu'elle veut... Un bijou!... Que si cependant son nom de Charlotte t'offusquait trop, par hasard, elle n'hésitera pas à en changer pour te faire plaisir, & à prendre celui de Pauline, de Virginie, de Claire, de Juliette, de...

— Juliette! interrompit le jeune homme en devenant tout-à-coup triste, & en poussant un



soupir sur le sens duquel son oncle se méprit. Juliette ! répéta-t-il.

— Oui, j'ai dit Juliette : c'est un nom charmant, n'est-ce pas ? J'ai eu le bonheur d'être aimé, au temps jadis, par une jolie personne qui portait ce nom & qui, par parenthèse, m'appelait son Roméo... Cela allait de soi : Roméo, Juliette ; Paul, Virginie ; Héloïse, Abélard ; Daphnis, Chloé... Mais tu me fais dire là des sottises, ajouta l'oncle Jacquemart en se levant & en jetant dans le feu le cigare qu'il venait d'allumer ; veux-tu, oui ou non, épouser M<sup>lle</sup> Charlotte Legros ?

— Oui, répondit Alcide d'une voix faible.

— Veux-tu, oui ou non, venir à la soirée qui se donne ce soir en ton honneur chez ton beau-père ?

— Non, mon cher oncle ; je ne me sens pas très-bien, & je vous prie de m'excuser près de M. & M<sup>me</sup> Legros.

— Quelle M<sup>me</sup> Legros ? Je t'ai déjà dit que la mère de Charlotte était morte depuis longtemps ; j'ai même ajouté que c'était là une raison de plus pour l'épouser, les filles sans mères étant rares, & les mères étant le portrait vivant de leurs filles vieilles, ce qui fait qu'on épouse les mères en même temps que

les filles... Charlotte n'a pas cela à se reprocher, & avec elle — exemplaire unique d'un moule détruit — tu n'auras pas à faire de rapprochements pénibles... Charlotte n'a plus que son père, sur lequel cette petite diablesse a pris un empire dont elle aurait pu abuser, si elle n'était pas honnête comme l'honnêteté elle-même.

— C'est vrai, je ne me rappelais plus ce détail, mon oncle. Excusez-moi donc auprès de M. Legros, en prenant l'engagement de me présenter à lui dans deux ou trois jours.

— Cela fera très-mauvais effet!...

— Ne peut-on pas être malade ou assez gravement indisposé pour garder sa chambre?...

— Sans doute; mais, je te le répète, cela fera très-mauvais effet. D'ailleurs, tu n'es ni malade ni indisposé, que je sache...

— Je ne me sens pas en disposition d'esprit convenable pour aller là où je devais aller avec vous ce soir, mon oncle. J'apporterais avec moi involontairement des préoccupations fâcheuses qui me nuiraient auprès de la nouvelle famille dans laquelle vous souhaitez de me voir entrer... Je vous donne ma parole

d'honneur que j'épouserai M<sup>lle</sup> Charlotte Legros, si M<sup>lle</sup> Charlotte Legros veut de moi pour mari toutefois...

— Si elle veut de toi ! s'écria l'oncle Jacquemart, heureux de cet engagement d'honneur que prenait là son neveu. Si elle veut de toi !... Mais, pour ne pas vouloir de toi, beau neveu, il faudrait qu'elle fût diantrement difficile, car, sans te flatter, si elle cût un morceau de roi, tu es un morceau de reine, toi !...

Là-dessus, l'oncle Jacquemart, ayant remis son pardessus & repris sa canne, fit un geste d'adieu à son neveu, pirouetta sur ses talons & disparut.

Quelques minutes après, la porte de la rue s'ouvrait & se refermait. Un bruit de roues retentissait dans le silence de la nuit, & Alcide reprenait au coin de son feu l'intéressante occupation à laquelle il avait été arraché si mal à propos.

#### IV

Le portefeuille en cuir de Russie avait donc été ouvert de nouveau, & le jeune homme en

avait tiré un certain nombre de lettres dont l'écriture était assez récente, — lettres d'amour, cela va sans dire.

Je n'ose pas avancer qu'il eût été bon, dès l'origine des sociétés, de ne pas apprendre à lire — & encore moins à écrire — aux enfants, parce que ces enfants, devenus hommes ou femmes, passent le plus beau temps de leur vie à entasser pattes de mouches sur pattes de mouches & à les échanger imprudemment entre eux, sans se douter qu'il arrive un jour où ces témoignages puérils d'un sentiment souvent imaginaire peuvent devenir une arme dangereuse dans la main d'un drôle ou d'une drôlesse. On s'écrit, on s'écrit, on s'écrit ; on se promet, on se promet, on se promet — & l'on ne se tient pas. « Monsieur, je me marie : je vous crois trop galant homme pour conserver par-devers vous des lettres que, dans un moment de regrettable folie, j'ai eu la faiblesse de vous envoyer... » etc., etc. — « Madame, nous avons rêvé, je me réveille. Je ne rougis pas de vous avoir écrit que je vous aimais, parce que je vous aimais alors ; mais aujourd'hui que la raison me conseille & que le devoir me guide, je viens vous redemander, pour les anéantir, ces preuves de la fragilité

des affections humaines...» etc., etc., etc. Ces mensonges de part & d'autre ne sont-ils pas lamentables ?

Alcide Jacquemart avait promis à son oncle, &, pour tenir sa parole, il voulait liquider son passé, en jetant au feu tous les souvenirs écrits.

Déjà bon nombre de lettres, d'écritures & de signatures différentes, avaient subi leur sort ; d'autres encore allaient le subir, pêle-mêle, dates & noms mêlés, les vieilles maîtresses avec les jeunes, les blondes avec les brunes, les coquettes avec les dévouées, les humbles filles avec les grandes demoiselles, lorsqu'à l'une d'elles la main de l'exécuteur s'arrêta tremblante.

C'était la seconde lettre de la même écriture qui l'arrêtait ainsi. La première, il allait en commencer la lecture au moment de l'entrée de l'oncle Jacquemart chez lui, & il l'avait rejetée vivement parmi les autres pour qu'elle échappât au regard investigateur du bon-homme. La seconde lettre, signée du même nom, ne contenait que ces quelques lignes .

*Mon Henry,*

*Je t'ai vu hier, il me semble qu'il y a un mois de cela. Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres, toute pleine de toi, où je passerais volontiers ma vie si je pouvais la passer là-dedans avec toi. Toi, encore toi, toujours toi, toujours, encore ! Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire. Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais : j'aurai tout compris et je me résignerai sans oser t'adresser le moindre reproche. Au fait, pourquoi t'en voudrais-je ? C'est moi qui t'ai aimé la première, tu ne me dois rien, tandis qu'au contraire je te dois tout.*

*Mais je suis folle ! je suis sûre que tu viendras demain à l'heure accoutumée. J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche et une bruyère rose ; tu m'as dit que tu les aimais, et bien qu'en hiver il ne soit pas facile de s'en procurer, j'ai pu avoir ces deux-là, que j'ai placées sur notre cheminée. Tu verras !*

*Je t'embrasse comme je t'aime ; aime-moi comme je t'embrasse, et dis-toi mon Henry comme je me dis*

Henry, on l'a deviné, c'était Alcide. Les comédiens ont bien des noms de guerre; pourquoi les amoureux n'auraient-ils pas des noms d'amour?

Henry devint tout rêveur après avoir lu cette lettre qu'il venait de décacheter & qui s'était trouvée par mégarde au milieu des autres, qu'il avait lues & relues cent fois déjà.

Il aimait — du meilleur & du plus honnête de son cœur — cette aimable enfant qui lui faisait si ingénûment l'aveu de son amour. Ils s'étaient rencontrés un jour, ou un soir, fortuitement, comme on se rencontre dans la vie, au moment où l'on s'y attend le moins, où on le désire le moins quelquefois, — bien qu'il soit toujours très-agréable pour un garçon de rencontrer une jolie fille, &, pour une fille, de rencontrer un beau garçon. Juliette n'était pas seule, la première fois, elle avait avec elle une sorte de chaperon, une femme d'âge qui n'était assurément ni sa mère ni sa servante : Henry-Alcide Jacquemart l'avait suivie, lui avait parlé en passant dans les Tuileries, où elle s'était arrêtée un peu avec sa compagne, & avait appris ainsi qu'elle y venait quelquefois, — toujours accompagnée. Au bout de quelques semaines de ces fréquentes rencon-

tres, Henry & Juliette s'étaient trouvés seuls dans une modeste chambre de la rue de Sèvres, où ils s'étaient promis un amour éternel. Henry venait là à midi & ne s'en allait que le soir fort tard ; elle cousait, il dessinait, & de temps en temps ils cessaient, lui de dessiner, elle de coudre, pour se sauter au cou avec une tendresse facile à comprendre. Pour Henry, Juliette était une ouvrière digne du prix Monthyon ; pour Juliette, Henry était un artiste digne du prix de Rome. Et, de fait, il dessinait aussi bien qu'elle cousait, — & elle cousait comme la fée qui sans doute avait été sa marraine.

L'oncle Jacquemart était venu se jeter en travers de ces belles amours en fleurs, — sans s'en douter. Il s'était bien dit : « mon neveu a des maîtresses ! » mais il avait immédiatement ajouté : « il les congédiera. » Quoique baptisé en pleine *Corinne*, l'oncle Jacquemart avait, en matière de sentiment, des idées qui sentaient furieusement leur XVIII<sup>e</sup> siècle, & s'il ne portait pas de talons rouges, c'était pour obéir au goût de son époque, qui porte des talons noirs. Au demeurant, le meilleur homme du monde, — comme on a pu en juger précédemment.



Henry  
coméd:  
pour  
n'

acquemart avait parlé, & son  
avait écouté respectueusement, — in-  
le parti qu'il prendrait au moment  
c'est-à-dire la veille de son mariage.  
néanmoins, subissant à son infu, depuis  
quelques jours, l'influence des discours pleins  
de sagesse de son second père — qu'il n'avait  
pas, en somme, le droit d'affliger par une révolte  
trop prolongée — Alcide avait mis moins  
d'empressement à monter les quatre étages de  
la maison de sa maîtresse, &, à sa dernière  
visite, il s'était même roidi, pour paraître  
moins tendre.

La lettre que lui avait écrite Juliette était datée du dimanche soir, & on était au mardi, — ou plutôt au mercredi matin, car la nuit était fort avancée, & l'aube n'allait pas tarder à se montrer. Il y avait donc quatre grands jours que les deux amants ne s'étaient vus.

— Pauvre chère aimée ! murmura Alcide, qui sentait quelque chose lui tortiller le cœur. Elle m'a attendu, & je ne suis pas venu !... Qu'a-t-elle dû penser ? que je ne l'aime plus ? ou que je suis malade ? ou que je suis mort peut-être ?... Peut-être a-t-elle été chez le concierge de la rue de Tournon, que j'ai chargé

devoir les lettres qui viendraient à mon oncle d'Henry, & cet homme n'a pu rien lui apprendre, sinon que je n'ai jamais demeuré là... Pauvre adorée ! elle a cru en mon amour comme je crois au sien, &, à cette heure, ne me voyant pas revenir pour la détromper, elle se croit abandonnée à jamais par moi... La vie est brutale avec ses exigences renaissantes ! Pourquoi ai-je promis à mon oncle d'épouser sa Charlotte Legros, qui ne songe pas plus à moi que je ne songe à elle, & qui m'épousera comme je l'épouserai moi-même, pour épouser quelqu'un... C'est bête & odieux tout cela ! Ne pouvoir obéir à sa fantaisie ! ne pouvoir écouter son cœur ! Non ! il faut se ranger, faire comme tout le monde, se laisser parquer dans son banc social, avec une étiquette de mari & de citoyen !... Mais, c'est affreux ! mais j'aime mieux Juliette que mademoiselle Charlotte ! mais j'aime mieux ma maîtresse que ma femme ! Et, d'ailleurs, pourquoi ne ferais-je pas de ma maîtresse ma femme ? Juliette vaut son pesant d'or, tout comme la première héritière venue... Elle est industrielle, elle est douce, elle est bonne, elle est belle : pourquoi dédaignerais-je les trésors qu'elle m'offre pour aller courir après

des trésors qu'on ne m'offre pas ? Je ne connais pas plus mademoiselle Charlotte que je ne connais la reine d'Oude ; elle peut être affreuse en dedans, cette belle personne au dehors ! Je serai peut-être très-malheureux avec elle... Tandis que je connais Juliette, tandis que je la sais par cœur, & que je n'ai pu encore trouver en elle la moindre tare rédhibitoire... Pourquoi quitterais-je Juliette ? Ce serait quitter la proie pour l'ombre ; ce serait couronner les folies de ma vie passée par la plus misérable & la plus impardonnable des folies !... Juliette ! Juliette ! attends-moi !...

Alcide s'était levé, tout frémissant, — criant plutôt que parlant les paroles que nous venons d'écrire. Au bout de quelques instants, il était habillé & prêt à sortir.

## V

Paris, qui avait fait sa nuit, commençait à s'éveiller. Les rues s'emplissaient peu à peu de bruits de toute sorte. Les boutiques ouvraient un œil, puis l'autre. Les voitures roulaient. Les ouvriers allaient à leur besogne. Les

laitières s'installaient sous les portes cochères. Les commères emmitouflées allaient aux provisions.

Alcide-Henry descendit d'abord rapidement la rue de La Bruyère & la rue Notre-Dame-de-Lorette — dont la déclivité, d'ailleurs, ne permet pas aux jambes des piétons d'être paresseuses. Il n'était pas fatigué, puisqu'il n'avait pas marché depuis la veille; cependant, tout en arpentant à grands pas les rues, il cherchait des yeux une voiture quelconque qui pût le transporter plus rapidement encore là où il se savait attendu & où il lui tardait d'être arrivé : car une des infirmités de notre pauvre nature humaine, c'est d'avoir une pensée mal obéie par le corps, — de voler en imagination comme l'hirondelle, & de nous traîner en réalité comme le pingouin. Ah ! si nous avions tous la lampe d'Aladin à notre disposition !

Bien qu'on ne rencontre pas toujours ce que l'on cherche, — même à Paris, la ville où tout se trouve, — Alcide-Henry finit par se croiser avec une voiture de place qui s'en allait en maraude après avoir conduit à domicile quelque couple amoureux échappé des cabinets de Vachette ou de Bignon.

Il n'eut qu'à faire un signe : le cocher, dont l'œil était aux aguets, s'arrêta subitement — attendant.

— Rue de Sèvres, 65 ! cria Henry-Alcide en montant dans la voiture & en refermant la portière sur lui.

— Rue de Sèvres ? grommela le cocher, presque scandalisé. Merci !...

Le cocher grommelait parce qu'il est de règle, à ce qu'il paraît, parmi cette respectable corporation toute parisienne, qu'on ne prend ordinairement une voiture que pour aller à deux pas, — de la rue Saint-Georges au boulevard des Italiens, par exemple. Et, en y réfléchissant bien, les cochers ont raison — malgré l'outrecuidance apparente de leur raisonnement : une voiture n'est-elle pas une chose de luxe ? Si chose de luxe, pourquoi en faire une chose d'utilité ? Prenez l'omnibus, alors !...

Maugréant ou non — ce qui revenait au même pour Alcide Jacquemart, plongé dans ses rêveries & étranger à ce qui se disait autour de lui — le cocher fouetta avec énergie son cheval, qui n'en pouvait mais, & la voiture roula à travers Paris.

La course était longue, en effet : c'était toute la ville à traverser — dans sa plus grande longueur.

Au bout d'une heure, Alcide-Henry était arrivé à destination. Il avait mis plus de temps — pour aller d'un bout de Paris à l'autre — que n'en met une dépêche télégraphique pour aller du Ministère des Affaires Etrangères à Mexico ou à Saïgon.

Si la figure du cocher s'était allongée en entendant l'adresse que lui avait jetée Alcide en montant dans sa voiture, elle s'épanouit en largeur en recevant le généreux pour-boire qu'il crut devoir lui mettre dans la main — pour le remercier, sans doute, de n'avoir pas été plus lentement. A la couleur jaune de la monnaie qu'il reçut, l'automédon supposa même un instant que le jeune homme s'était trompé, & déjà il ouvrait — à regret — la bouche pour réclamer contre cette générosité qui dépassait les limites ordinaires ; mais Henry-Alcide, qui avait autre chose à faire qu'à écouter les doléances bonnes ou mauvaises de son cocher, Henry-Alcide avait disparu, — ce dont cet homme n'osa pas se plaindre trop haut.

— Allons ! allons ! les fous ont du bon ! se contenta-t-il de murmurer en guise d'accommodement de conscience, en remontant prestement sur son siège & en fouettant son cheval avec une nouvelle énergie.

Pauvre bête ! Que son maître fût satisfait ou mécontent des pratiques qu'elle avait traînées, elle était toujours sûre de recevoir un généreux pour-boire — de coups de fouet...

Alcide-Henry était entré dans la maison ; il avait passé rapidement devant la loge du portier — dans ces quartiers excentriques, où la montre de la civilisation retarde d'un siècle, les *portiers* ne sont pas encore *concierges* — & avait franchi avec ses jambes de seize ans les cinq étages qui le séparaient de sa bien-aimée.

Une fois arrivé devant la porte, il s'arrêta pour permettre à son cœur de ralentir ses battements extravagants ; puis, quand il fut un peu calmé, quand il eut repris un peu de sang-froid, il se décida à frapper un petit coup discret, bien que la clef fût sur la porte, & qu'il n'eût qu'à vouloir pour entrer.

Alcide avait heurté si discrètement que personne ne songea à lui répondre de l'intérieur. Alors, comme il était presque chez lui, en

somme, & qu'il supposait bien ne pas devoir être importun, il se décida, non pas à frapper un second coup, mais tout simplement à tourner la clef dans la serrure—& à entrer sur la pointe du pied.

Il avait fait si peu de bruit dans cette double opération que la personne chez laquelle il entraît ainsi sans crier gare ne l'avait pas entendu & continuait à se livrer, comme si elle eût été seule, au travail dans lequel elle venait d'être surprise—& qui consistait à tirer des lettres d'un petit coffret en malachite & à les jeter dans le feu après les avoir lues.

— Juliette ! dit Alcide de sa voix la plus douce & la plus triste, car il comprenait que les lettres ainsi sacrifiées étaient ses lettres d'amour.

— Henry ! s'écria la jeune fille troublée par cette apparition inattendue, & en se levant vivement comme pour aller au-devant de son amant.

## VI

Si la chambre dans laquelle se passait ce petit drame de cœur était pauvrement parée,



il n'en était pas de même de celle qui l'habitait.

Cela faisait un contraste singulier, presque choquant; il semblait que les vêtements de l'une fussent une condamnation des vêtements de l'autre, c'est-à-dire que celle-ci eût l'intention d'humilier celle-là, une fois seulement — avant de se quitter. Autant le papier de la chambre de Juliette était simple & modeste, autant la robe de Juliette était riche & coquette : du papier à cinq sous le rouleau, une robe à quarante francs le mètre ! du papier à deux teintes, jaune & bleue; une robe de soie grise, à volants de dentelles noires !

Alcide Jacquemart n'en revenait pas, & s'il n'avait pas été si ridicule de se frotter les yeux, — car cela indique trop clairement qu'on est endormi, & il n'est pas séant de se présenter en cet état devant le monde, — il les eût volontiers frottés, croyant rêver.

— Ce n'est pas là Juliette ! murmura-t-il, sans oser avancer vers elle pour l'embrasser, ainsi qu'il en avait la douce habitude.

En effet, ce n'était pas là Juliette.

Celle-ci — qui, après s'être levée pour aller, elle aussi, au-devant de son amant, était re-

tombée sur sa chaise comme pétrifiée — le regardait douloureusement sans oser lui adresser une parole, de peur d'en dire plus qu'elle ne voulait, qu'elle ne devait en dire.

Cependant, comme après tout cette situation réciproque ne pouvait durer, & que le jeune homme, à bout de courage, n'avait plus qu'une seule chose à faire, s'en aller, — ce que ne voulait pas la jeune fille, — celle-ci se décida.

— Quatre grands jours sans vous voir ! murmura-t-elle en adressant à son amant un long regard chargé d'autant de tendresses que de reproches, — de plus de tendresses que de reproches.

Alcide Jacquemart, à son tour, se décida : il courut pour presser dans ses bras sa maîtresse toujours adorée ; mais elle, l'arrêtant, quoique à regret :

— Nous ne devons plus nous aimer, Henry, dit-elle d'une voix tremblante, en baissant les yeux pour ne pas rencontrer ceux d'Alcide Jacquemart.

— Ne plus nous aimer ! s'écria ce dernier avec explosion.

— Oui, mon ami, reprit doucement la jeune

filles. La destinée & la raison le veulent ainsi... Comme deux enfants qui ne savent ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent, nous avons joué avec notre cœur, avec nos sentiments, nous avons rêvé, nous avons oublié qu'il y a au monde autre chose que l'amour, qu'il y a le devoir...

— Ah ! murmura Alcide avec amertume. Comme c'est bien cela ! Toujours la même histoire, donc ?... Oui, c'est la femme qui se réveille la première de ce beau rêve qui devrait, qui pourrait durer toute la vie ! C'est toujours Juliette qui avertit Roméo que l'alousette a chanté & qu'il faut se séparer, quand au contraire ce n'est que le rossignol & qu'il y a encore de longs moments pour être heureux !...

— Henry, mon cher Henry, ne me dites pas ces vilaines choses, je vous en supplie ! répondit la jeune fille émue. Je ne me suis pas réveillée la première du beau rêve que nous faisons tous deux : nous nous sommes réveillés ensemble, mon doux ami..... Je croyais en vous, je vous aimais, parce que je me sentais aimée ; quand, à votre silence, j'ai compris que vous ne m'aimiez plus, je me suis raidie, j'ai pleuré, & j'ai pris la résolution de vous quitter pour...

— Pour vous marier, sans doute ! interrompit ironiquement Alcide.

— Pour me marier ? répéta Juliette, blessée dans ses plus délicats instincts de femme & d'amante. Pour me marier ? Ah ! Henry, voilà un mot cruel & immérité... Je croyais valoir mieux à vos yeux... Vous me punissez bien injustement du crime de vous avoir aimé !

— Alors, pourquoi brûler mes lettres ?... demanda Alcide, radouci.

— Parce qu'il faut que je rompe avec le passé, qui a voulu rompre avec moi le premier.

— Juliette, je t'affure que...

— Ne mentez pas, Henry, ne mentez pas ! dit vivement Juliette. Quand je vous ai vu partir, il y a cinq jours, quelque chose m'a dit que vous ne reviendriez plus, que c'était la dernière fois que je vous voyais... Mon cœur s'est serré, j'ai pleuré, j'ai sangloté, puis je vous ai écrit pour vous prier de venir...

— Oui, oui, je me rappelle... répondit Alcide, que l'émotion envahissait & qui avait la gorge pleine de larmes... Oui... tu me l'écrivais... Oh ! je l'ai relue assez de fois, ta lettre, pour savoir ce qu'elle contient mot par

mot, virgule par virgule... Tu me disais : « Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres... Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire... » Quel aveu ?...

— Vous ne vous rappelez pas tout, interrompit Juliette. Je vous disais : « Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais ; j'aurai tout compris, & je me résignerai sans oser t'adresser le moindre reproche... » Pourquoi n'es-tu pas venu, Henry ?...

— Tu ne te rappelles pas tout, toi non plus ! s'écria le jeune homme avec une vivacité pleine de tendresse. Tu ajoutais : « Mais je suis folle ! je suis sûre que tu viendras... »

— « A l'heure accoutumée, » ajouta Juliette en souriant à travers le brouillard de mélancolie qui pâlisait son jeune & beau visage.

— Aujourd'hui ou demain, qu'importe, pourvu qu'on vienne ? répondit le jeune homme, qui reprit : « Je suis sûre que tu viendras demain... J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche & une bruyère rose... »

— Les voilà ! dit Juliette en montrant les deux fleurs placées sur la cheminée. Vous

voyez, Henry, que je ne vous ai pas oublié, moi...

— Juliette, Juliette, pardonne-moi ! s'écria Alcide en s'agenouillant pour baiser le bas de la robe de sa maîtresse.

Puis se relevant aussitôt, & pâlisant :

— Mais d'où vient ce costume étrange que je vous vois pour la première fois & qui ne peut être porté que par une...

— Qui ne peut être porté que par une femme qui a le droit, par sa condition, de s'en vêtir, répondit Juliette en interrompant son amant, qu'elle devinait près de blasphémer. Car je vous ai trompé, mon ami, ajouta-t-elle doucement.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria Alcide avec amertume.

— Je vous ai trompé, mon ami, reprit Juliette, mais non pas comme vous êtes malheureusement disposé à l'interpréter. Écoutez-moi bien, Henry, avant de me condamner, & lisez cette lettre que j'ai écrite tout-à-l'heure, avant de brûler les vôtres...

En disant cela, Juliette tendit à son amant une lettre ouverte, à laquelle il ne manquait que la suscription.

— Lisez, je vous en prie, ajouta-t-elle, s'apercevant qu'il hésitait à la prendre.

— A qui est-elle adressée? demanda-t-il d'un air farouche.

— Oh! ce n'est pas à vous! répondit avec élan la jeune fille. A vous, si vous m'aviez fait la demande à laquelle je réponds par cette lettre, à vous j'aurais fait une toute autre réponse!...

Alcide Jacquemart prit machinalement le papier que sa maîtresse lui tendait, &, plus machinalement encore, lut :

*Monsieur,*

*Mon père veut que je me marie : je ne peux pas me marier.*

*Je n'ai pas plus l'honneur de vous connaître que je n'ai l'honneur d'être connue de vous, & cependant vous m'avez été annoncé comme un galant homme; on a fait devant moi un tel éloge de votre esprit et de votre cœur, que je n'hésite pas à vous faire, rougissant, un aveu que je n'eusse certainement pas fait à un autre, le considérant comme indigne de recevoir une confession si délicate.*

*Je ne peux être à vous, monsieur, parce que je suis à un autre, & que lorsque, par le fait de sa volonté ou de celle du ciel, je serai veuve, je ne serai plus à personne qu'à Dieu. Une femme ne doit aimer qu'une fois dans sa vie : j'ai aimé, j'aime encore, j'aimerai ainsi jusqu'à ma dernière heure mortelle, que celui que j'aime soit une ombre ou une réalité, un souvenir ou un regret. Le couvent est un refuge aujourd'hui comme autrefois, & c'est dans le silence de l'une de ces saintes maisons que j'irai prier pour mon amant tant qu'il vivra, et que j'irai le pleurer quand il sera mort.*

*Voilà, monsieur, la confession que je vous devais, pour répondre dignement à l'honneur que vous avez bien voulu me faire en demandant ma main à mon père, qui vous l'a accordée peut-être un peu trop vite ; car s'il m'avait consultée là-dessus, il nous aurait épargné à tous trois, à vous l'ennui d'un refus, à lui le chagrin de ce refus, & à moi la douleur de me déclarer indigne de l'amour d'un honnête homme comme vous, monsieur.*

*Je n'aurai pas lieu de me repentir de cette démarche, je me plais à l'espérer, &....*

.



En ce moment, et comme il ne restait plus à Alcide que quelques lignes à lire pour arriver à la signature, il se fit un grand bruit au dehors ; on entendit des voix qui se disputaient, parmi lesquelles une qui fit treffaillir Alcide & qui criait :

— Je vous dis que je ne me trompe pas, que c'est bien dans cette maison qu'elle est entrée, & que je veux savoir où elle s'est réfugiée, pour lui demander pourquoi elle sort de chez son père à cinq heures du matin, toute seule, en robe de bal, dans un fiacre !

Et, tout aussitôt, un homme d'une soixantaine d'années entra sans plus de cérémonie dans la chambre, où il n'aperçut d'abord que Juliette — un peu effarouchée de cette invasion.

— Ah ! vous voilà enfin, mademoiselle ! s'écria-t-il en respirant bruyamment, comme un limier qui a enfin trouvé sa piste.

## VII

Juliette ne savait quelle contenance tenir, embarrassée qu'elle était, non par la présence

de son amant, mais par l'arrivée de ce sexagénaire, ami de son père, qu'elle voyait disposé à la morigéner & à qui elle en reconnaissait le droit.

— Monsieur... balbutia-t-elle.

— Ta, ta, ta ! il me faut une explication claire & nette, mademoiselle. J'ai le devoir de vous demander un compte sévère de votre fugue. Quoi ! quand tout le monde vous croit retirée dans votre appartement pour y passer le reste de votre nuit, comme il convient à une honnête jeune fille qui a dansé chez son père en décente compagnie, vous vous échappez comme une criminelle, vous montez dans une voiture de place, & fouette cocher ! vous courez je ne sais où !... Ah ! si je n'avais pas été là, mon neveu en aurait vu de belles, plus tard !... Mais je voulais avoir la clef de cette charmante petite énigme en souliers de satin blanc, en robe de soie gris perle, & je vous ai suivie en voiture... Malheureusement mon cocher était endormi sur son siège, il a pris une rue pour une autre, je vous ai perdue de vue ; je désespérais même de vous rejoindre, lorsqu'au pont Royal j'ai reconnu la voiture dans laquelle vous étiez montée ; j'ai fait signe au cocher d'arrêter, je l'ai soudoyé pour avoir

de vos nouvelles, il s'est fait un peu prier, mais il a fini par me déclarer qu'il vous avait conduite rue de Sèvres, n° 65. J'ai couru, je suis venu, j'ai demandé bêtement à votre concierge mademoiselle Charlotte Legros, il m'a répondu qu'il ne connaissait pas ça...

— Charlotte Legros! Vous seriez Charlotte Legros! s'écria l'amant de Juliette en s'avançant vers elle avec empressement.

— Alcide ici! s'écria à son tour l'oncle Ofwald en apercevant son neveu. Que signifie cette comédie? Qui trompe-t-on ici?...

— Cela a déjà été dit par Brid'oïson, mon cher oncle, répondit le jeune homme, joyeux, car il commençait à deviner.

— Monsieur est votre oncle, Henry? demanda Juliette-Charlotte, commençant à son tour à comprendre. Mais alors, ajouta-t-elle, vous êtes donc monsieur Alcide Jacquemart?

— Hélas! oui, ma bien-aimée, tout ce qu'il y a de plus Alcide, & tout ce qu'il y a, surtout, de plus Jacquemart! Et vous êtes, vous...

— Tout ce qu'il y a de plus Charlotte, mon ami, & surtout tout ce qu'il y a de plus Legros! répondit la jeune fille en souriant.

— Vous aimiez donc ce chenapan ? demanda l'oncle Ofwald, dont la colère avait disparu comme par enchantement, & qui se sentait remué par la scène qu'il avait devant les yeux.

— Je l'aimais & je l'aime encore, si vous y consentez, mon cher oncle, répondit Charlotte en rougissant.

— Si j'y consens ! Mais puisque je voulais vous marier ensemble, mes enfants !...

— Mon excellent oncle ! dit Alcide en lui sautant au cou. Vous venez d'assurer le bonheur de toute ma vie !

— Puisses-tu dire vrai, mon enfant ! murmura le bonhomme attendri. Là où elle est, ta mère sera heureuse de ton bonheur, & peut-être, me sachant quelque gré de lui avoir ainsi obéi, me réservera-t-elle une petite place à côté d'elle, dans son paradis, où par malheur j'ai grand peur de ne pouvoir jamais aller....

— Vous irez, mon cher oncle, vous irez ! dit Charlotte, en embrassant à son tour M. Ofwald Jacquemard.

— Tu me le promets, petite ?...

— Oui, mon oncle.

— Allons, c'est bien... Mais dis-moi donc, mon neveu, pourquoi tu t'es pris d'une si belle

passion pour ce nom de Charlotte que tu haïssais si fort hier soir ?...

— Je l'aime, lui, parce que je l'aime, elle ! répondit Alcide en baïfant les mains de sa maîtresse.

— C'est une raison. Pourtant, avoues que tu préférerais Juliette ?...

— J'adorais Juliette comme maîtresse, j'adorerai Charlotte comme femme...

— Et tu feras bien, car elle est, ma foi ! jolie comme un cœur, & tu vois que, dans le portrait que je t'en faisais cette nuit, je n'exagérerais pas d'un iota : elle a toutes les perfections que je t'avais annoncées, n'est-ce pas ?

— Toutes... & au-delà ! Ah ! mon cher oncle, que vous nous auriez évité d'angoisses, à elle & à moi, si vous n'aviez pas omis dans ce portrait un point essentiel, si vous m'aviez dit tout de suite qu'elle avait les yeux vert-de-mer, comme Pallas Athénè. Il n'y a qu'une femme à Paris qui ait ces yeux-là : c'est Charlotte !

— Naturellement ! Maintenant, mes enfants, il faut vous séparer pour mieux vous réunir...

— Déjà, mon oncle ?...

— Parbleu ! ne faut-il pas que je ramène cette jeune brebis au bercail ? Allons, allons, embrassez-vous une dernière fois comme amants devant moi ; vous vous embrasserez dans quinze jours comme mari et femme devant le maire du 1<sup>er</sup> arrondissement.

Ici Charlotte ne put s'empêcher de rougir beaucoup : elle rougissait d'aise & de honte tout à la fois, car s'il lui était agréable d'être unie légalement avec l'homme de son choix, il lui en coûtait un peu d'avoir à ceindre un bouquet de fleurs d'oranger trop tard cueillies.

Le bonhomme Oswald, qui la regardait avec attention & avec intérêt, devina facilement à la rougeur de son visage la rougeur de son âme, & il lui sut gré de cette pudeur.

— Allons ! allons ! ma fille, lui dit-il en l'embrassant affectueusement sur le front, tout est bien qui finit bien...

— *All is well that ends well*, murmura Alcide en serrant la main de son oncle.

~~~~~



# PAR UN BEAU MATIN D'ÉTÉ

---

## PERSONNAGES :

THERÈSE DE MAUVES, jeune et jolie veuve.

PAUL GENESTELLE, artiste.

JULIETTE, femme de chambre.

UN PETIT MENDIANT.

(La scène se passe sur la route de Paris à Blois, à une dizaine de lieues de cette dernière ville. Belle route, bordée à droite de plaines verdoyantes, et à gauche de bois épais.

---

## SCÈNE I<sup>re</sup>

M<sup>me</sup> DE MAUVES. — JULIETTE.

(Elles s'écartent un peu de la route, l'une suivant l'autre, et viennent se reposer à l'entrée du bois, sur la mousse abondante comme de la haute-lisse. M<sup>me</sup> de Mauves est contrariée, Juliette fait semblant de l'être).

M<sup>me</sup> DE MAUVES.

Quel contre-temps impertinent ! Verfer sur une grande route ! une route impériale... Dans la pouffière ! une pouffière plébéienne !



Cela ne se voit que dans les romans et cela n'est drôle que là-dedans... Mais dans la réalité, c'est exaspérant !...

**JULIETTE**

Heureusement Madame n'est pas blessée...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Il ne m'aurait plus manqué que cela !... Blessée ! non je ne suis pas blessée... Je dois rendre cette justice à M. Joseph : il nous a versées comme s'il n'avait jamais eu d'autre habitude de sa vie... Il ne nous a pas versées, il nous a répandues. Très-habile, M. Joseph ! mais cette habileté-là le fera chasser...

**JULIETTE.**

Pauvre Joseph ! Si Madame savait...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Madame n'a pas besoin de savoir... Madame a bien d'autres soucis à fouetter que de s'occuper des ennuis des autres... Parce que vous devez vous marier avec Joseph, vous vous croyez déjà sa femme, & vous cherchez à faire excuser ses torts... que vous lui avez déjà pardonnés comme vous êtes résignée à lui pardonner tous ceux dont il espère bien se rendre coupable envers vous...

**JULIETTE.**

Ce n'est pas à cause de notre mariage que je me permets de défendre Joseph devant Madame.

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES.**

Si vous étiez sa femme seulement depuis huit jours, vous ne le défendriez pas si chaudement ! Vous serez plus rassise quand il vous aura versée deux ou trois fois sur les cailloux du ménage...

**JULIETTE.**

Mais c'est qu'en vérité ce malencontreux accident doit être imputé moins à lui, qui est si prudent, qu'aux deux chevaux, qui sont si ombrageux !

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES.**

Ombrageux comme un mari !...

**JULIETTE (à part).**

Madame a le veuvage amer !...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES (visiblement agacée.)**

Mari ! Mariage !... ces deux mots m'irritent & m'offusquent !... Vous vous mariez, n'est-ce pas, Juliette ?

**JULIETTE.**

Madame le sait bien... Tout à l'heure, elle...

...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Je le sais ! je le sais !... Vous voulez dire que je l'ai su... Mais je ne le sais plus puisque je vous le demande, apparemment pour le savoir de nouveau... quoique cela ne m'intéresse pas plus maintenant qu'auparavant...

**JULIETTE.**

Oh ! Madame !...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Eh bien ! quoi : « Oh ! Madame ? » Certainement que cela ne m'intéresse pas plus maintenant que... Et pourquoi vous mariez-vous, Juliette ?

**JULIETTE.**

Dam ! Madame... Je me marie... parce que je me marie...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Cette raison en vaut une autre... Mais, est-ce que vous n'en avez pas une autre ?

**JULIETTE (cherchant).**

Dam ! Madame... je me marie... pour faire comme tout le monde...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

J'aimais mieux la première raison... Au moins si elle était absurde, elle n'était pas sot-

te... Ainsi, parce que tout le monde se noie, vous voulez vous noyer ? Parce que tout le monde... Mais, Dieu me pardonne ! ceci ressemble fort à une épigramme... *Tout le monde* ici, c'est moi, n'est-ce pas, mademoiselle qui serez bientôt madame?... Eh bien ! tout le monde a tort.

JULIETTE.

Ah ! Madame ! si M. le baron de Rocheville vous entendait... il vous trouverait cruelle !...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES (avec ironie.)

Vous trouvez ?...

JULIETTE.

Oh ! bien certainement, il ne serait pas de l'avis de Madame...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES.

Qu'en savez-vous ? Le baron est trop galant homme pour ne pas penser comme moi. L'avez-vous vu, le baron, Juliette ? Comment vous semble-t-il ?... Que dites-vous de son air, de sa tournure ?... L'aimeriez-vous ?...

JULIETTE.

Madame veut plaisanter... M. le baron n'a pas été créé & mis au monde pour moi...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Ainsi, il ne vous plaît point ? Vous n'en voudriez pas s'il voulait de vous, lui qui a voulu de tant de femmes dans sa vie, à ce qu'on raconte du moins... Vous n'en voudriez pas ? C'est flatteur pour moi !...

**JULIETTE**

Madame comprend que je ne suis qu'une pauvre fille & que M. le baron de Rocheville est M. le baron de Rocheville...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Admirablement répondu ! De sorte que si M. le baron n'était pas M. le baron, ou si Juliette n'était pas une pauvre fille... Ah ! tenez, vous avez raison... vous êtes une pauvre fille, je suis une pauvre femme... Nous sommes toutes pauvres, nous autres riches... Une autre fois, Juliette, recommandez à Joseph de ne plus rencontrer d'obstacle sur les routes & de ne plus me verfer... même doucement. Vous connaissez la susceptibilité de mes nerfs... De pareils accidents, souvent renouvelés, me tueraient...

**JULIETTE (à part).**

Pauvre Madame !...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES.**

Croyez-vous que le charron ait bientôt réparé la maladresse de votre futur époux?... Vous ne l'épousez pas, le charron? il n'a pas de prétexte pour être distrait & mettre plus de temps pour réparer une voiture qu'un carroffier n'en mettrait pour en fabriquer une? Je me fais vieille sur cette grande route, heureusement déserte à cette heure... S'il passait quelqu'un, on nous prendrait pour des chercheuses d'aventures.... J'ai hâte d'arriver à Blois, chez la baronne de Rocheville, mère du baron, à qui j'ai promis d'épouser son fils... Car j'ai promis... oui... j'ai promis!... Pourquoi? Ah! par exemple, je n'en sais rien!... C'est comme pour vous tout-à-l'heure... je l'ai su... bien certainement... mais je ne le sais plus... On ne sait jamais pourquoi on veut épouser... On dit *oui* comme on dirait *non*, pour répondre quelque chose aux gens qui vous demandent quelque chose.... Ah! si c'était à recommencer... je crois que... je recommencerais.... C'est fatal! On n'est pas plutôt veuve qu'il surgit un Monsieur, dix, vingt Messieurs, qui viennent vous proposer de vous exposer à l'être de nouveau... C'est impatientant! Autant vaudrait être mariée

une bonne fois, afin de n'en entendre plus parler...

JULIETTE.

Une bonne fois... oui, Madame, la bonne !  
C'est encore celle-là qui est la meilleure...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES.

Je ne peux pas tenir en place... Maudit charron ! Il n'en finira pas !... Exécrable Joseph ! Il avait bien besoin de commencer !...

JULIETTE.

Madame ne devrait pourtant pas être bien pressée d'arriver, à en juger par la lenteur qu'elle a mise à son départ...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES.

Plus tard, Juliette, vous saurez que l'on ne court jamais que lorsqu'on va vers sa perte... Le malheur a des ailes d'oiseau ; le bonheur a la marche d'une tortue... Je n'étais point décidée il y a huit jours... Hier même j'hésitais encore... C'est cette nuit que je me suis décidée... Les nuits vous donnent quelquefois de ces conseils-là... J'en ai pris mon parti, mauvais ou bon... Puisqu'il faut en finir tôt ou tard par là, à ce qu'on prétend, j'aime mieux en finir tout de suite... De cette façon

cela sera fini... je n'aurai plus à m'en occuper... et je saurai à quoi m'en tenir... Et puis si je dois être malheureuse, j'en aurai pris l'habitude... Autant de gagné !... Donc, à la grâce de Dieu... du Dieu des veuves, si elles en ont un, toutefois, ce qui ne m'est pas bien prouvé !...

**JULIETTE.**

Oh ! Madame !...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES.**

Pourquoi encore cet : « Oh Madame ? » Eh bien ! non, cela ne m'est pas bien prouvé... Après ?... Maudit Joseph !...

**JULIETTE**

Madame s'ennuie, je le conçois...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Est-ce que vous ne vous ennuyez pas, vous ?...

**JULIETTE**

Si Madame y tient absolument, je m'ennuierai pour lui faire plaisir... Mais Madame exagère peut-être... D'ailleurs Madame s'ennuierait tout autant à la ville qu'à la campagne, dans son salon que sur cette grande route... Il y a même des gens qui affurent



qu'on s'ennuie moins ici... Et, en effet, nous sommes en été... jamais les campagnes de la Touraine n'ont été aussi belles...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Juliette, on devine sans peine que vous aimez quelqu'un... car vous aimez tout le monde... êtres & choses... bêtes & gens... En chemin vous m'avez compromise par votre enthousiasme... Vous vous exclamiez à tout bout de champ & à tout bouquet d'arbres... Ah ! la belle campagne ! Ah ! la belle forêt ! Oh ! les beaux moutons ! Oh ! les beaux bergers !... Vous n'avez qu'une formule d'admiration, mais vous la répétez souvent pour faire croire que vous en avez beaucoup d'autres... Elle finira par s'user, & votre admiration aussi... Vous voyez tout à travers Joseph... Mais vous vous lasserez un jour de regarder & vous remettrez vos lunettes d'or dans leur étui de cuir... Alors les beaux moutons ne seront que des cotelettes, les beaux arbres que des bûches, & le beau Joseph qu'un... cocher qui verse bien mais qui se conduit mal...

**JULIETTE (à part)**

Décidément Madame a le veuvage amer !...

Elle aura sans doute avalé de travers son premier mari... Peut-être même n'a-t-elle jamais pu l'avalier...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Vous dites?...

**JULIETTE**

Rien, Madame... je n'oserais pas!... Seulement... je souffre de voir mes sentiments pour Joseph aussi mal jugés par Madame... qui ne m'a pas habituée à cette sévérité...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Je ne vous fais pas un crime de vos sentiments pour Joseph... Seulement (j'ai mes *seulement* comme vous... vous permettez?...) je crois qu'il est temps qu'on vous unisse... Sa passion (car les cochers ont des passions comme les autres hommes, à ce qu'il paraît...) sa passion sert de cause & de prétexte à une foule d'accidents désagréables... Si M. Joseph n'était pas amoureux de M<sup>lle</sup> Juliette (vous savez que l'amour aveugle ceux qu'il veut perdre en leur mettant sur les yeux le bandeau que les poètes s'obstinent à placer sur les siens?) il aurait aperçu l'arbre renversé qui a effrayé ses chevaux, & je serais assise bien tranquillement sur les coussins de ma voiture,

roulant vers Blois où je suis attendue, au lieu d'être debout sur cette affreuse route, ne sachant comment me distraire, & attendant que votre charron ait réparé la sottise de mon cocher... A propos, allez presser la paresse de cet homme, & qu'avant dix minutes tout soit prêt... Allez ! mais allez donc !... Est-ce que vous auriez pris racine dans le gazon, par hasard?...

JULIETTE

C'est que Madame va rester seule....

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Eh bien ! vous imaginez-vous qu'on va m'enlever en cet équipage, en l'an de grâce 1865, sur une route impériale, en plein soleil ?.. Lovelace est mort depuis longtemps, & d'ailleurs je ne suis pas de la crème dont on fait les Clarisse Harlowe.. Vous êtes folle !.. Néanmoins, revenez vite...

JULIETTE

Madame a un livre ?

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Un livre... Pourquoi faire ?

JULIETTE

Mais... pour lire, Madame.

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Ah ! c'est juste... Oui, j'ai un livre... celui que je tenais au moment de l'accident... Allez & revenez vite !...

(Juliette sort).

## SCÈNE II

M<sup>me</sup> DE MAUVES (seule)

Un livre... Quel est-il, ce livre ? Je le tiens ouvert dans mes mains depuis deux heures comme un livre de messe, en faisant semblant de le lire, mais ne m'en sentant nulle envie... On prétend qu'il faut toujours emporter un livre avec soi, afin d'avoir un compagnon de voyage... Un compagnon de voyage ! Joli compagnon ! il faut qu'on s'occupe de lui, que l'on s'intéresse à ses aventures, sans qu'il daigne une seule fois s'intéresser aux vôtres, sans qu'il daigne une seule fois s'occuper de vous !.... Joli compagnon de voyage ! un impertinent ! un fat !.... (Elle ouvre le livre). Comment s'appelle celui-ci ? *Des compensations* par M. Azais. Des compensations !...

Cela ressemble furieusement à une épigramme... Je suis veuve, je sais ce qu'on doit attendre du mariage en général & des maris en particulier ; compensation : un nouveau mariage & un nouveau mari... qui ressemblera sans doute à l'ancien !... Je me mets en route, à moitié désolée & à moitié consolée, c'est-à-dire complètement résignée, pour courir vers ce phénix des époux à qui j'ai donné, par procuration, ma parole d'être sa femme ; compensation : je verse sur une grande route, en plein soleil, en pleine poussière, en plein désert !... (Jetant le livre). Il est absurde, ce livre !... (Révant Le baron de Rocheville, le phénix des époux !... On s'est peut être bien avancé en le décorant de cette étiquette ornithologique... Mais non, au fait ! tous les époux sont des phénix... Il y en a même qui sont des aigles... avant la signature du contrat... qu'ils signent avec une de leurs plumes... Ils se ressemblent tous, ces merveilleux oiseaux ! Tous du moins ressemblent au rossignol qui, tant qu'il veut plaire à sa compagne, l'accable de ses fioritures mélodieuses, mais qui se tait lorsqu'il a été écouté d'elle & n'a plus à lui plaire... Je suis sûre que le lendemain de notre mariage M. de Rocheville aura perdu sa voix... Et j'aimerais

**tant à entendre toujours chanter... l'homme  
que j'aimerais !**

*(Elle reste rêveuse. On entend une voix qui chante  
en se rapprochant peu à peu) :*

Être ivrogne ou bien amoureux,  
Après tout c'est la même ivresse...  
L'un boit l'amour, vin capiteux,  
L'autre le vin, chaude caresse !

L'oubli leur vient à tous les deux  
Noyés en des flots de tendresse ;  
Au même titre ils sont heureux...  
La bouteille vaut la maîtresse !

Tous deux ont un destin pareil :  
L'amour, comme le vin, altère.  
Leur cœur est malade au réveil...  
Ils ont tous deux la bouche amère !...

Les paroles sont impertinentes, mais l'air  
est original... Voix fraîche, bien timbrée...  
moins que les paroles... C'est une voix  
d'homme intelligent... ou de commis-voya-  
geur... (On peut s'y tromper, aujourd'hui que  
toutes les classes sont confondues & que les  
tonneliers deviennent ténors comme de sim-  
ples marquis !...) Un monsieur quelconque,  
enfin, qui roucoule des vers malhonnêtes pour  
faire concurrence aux merles du voisinage...

Je préfère les merles : ils sifflent des airs sans paroles... Celui-ci chante des paroles qui mériteraient d'être sifflées.

---

### SCÈNE III

M<sup>me</sup> DE MAUVES. PAUL GENESTELLE

---

PAUL (entrant sans faire attention à M<sup>me</sup> de Mauves)

Leur cœur est malade au réveil...

Ils ont tous deux la bouche amère !...

Tra deri... dera ! la... la !... Affez de musicomanie ! J'insulte la Nature, l'austère Nature, je profane le mystérieux silence des bois par mes trémolos exagérés... Qu'est-ce que cela fait à la Nature, je le demande, que les amoureux se grisent de la liqueur de feu que versent les regards des femmes qu'ils aiment, & que les buveurs s'enivrent de rayons de soleil en bouteille?... Peuh ! Elle a bien autre chose à faire, la Nature ! Et moi aussi... Adieu musique ! Salut à toi, peinture !...

(Paul s'assied sur un tertre, le dos tourné à M<sup>me</sup> de Mauves, installe sa boîte à couleurs devant lui, et commence une esquisse.)

M<sup>ME</sup> DE MAUVES

Ce n'est point un commis-voyageur... c'est un artiste... Il a l'air d'être ici comme chez lui, & ne daigne pas s'apercevoir...

PAUL (chantonnant)

Être ivrogne ou bien amoureux,  
Après tout c'est la même ivresse...  
L'un boit l'amour, vin capiteux,  
L'autre le vin, chaude caresse !...

Joli petit motif que j'ai choisi là !... Il s'arrange à merveille... Quel calme il vous tombe de ces grands arbres qui ressemblent à des arceaux de cathédrale !... Le Guaspre serait heureux s'il était à ma place... Mais je ne suis pas Le Guaspre... & je ne suis pas heureux ! (Il soupire) Allons ! bon ! voilà mon cœur qui se met à ronfler !... Quelle invention absurde, le cœur !... C'est moi qui me serais bien passé de cela !... (Il chantonne de nouveau)

L'oubli leur vient à tous les deux  
Noyés en des flots de tendresse :  
Au même titre ils sont heureux...  
La bouteille vaut la maîtresse !

Incorrigible ! Pourquoi troubles-tu le silence solennel de ce bois charmant ? Ne sais-tu pas



que tu peux réveiller les plaintives sylvaines qui peuplent ce mystérieux bocage ?... (Il chaste)

L'un boit l'amour, vin capiteux,  
L'autre le vin, chaude caresse !...

Allons, bon ! je recommence... Tiens, attrape ! (Il se tape sur les doigts.) Aïe ! aïe ! tu m'as fait mal...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Il est original... Décidément il a trop l'air d'être ici comme chez lui... Mais c'est qu'en effet il est chez lui tout autant & plus que moi-même... C'est son terrain, c'est sa place... & cela me fait souvenir que ce n'est pas la mienne...

(Elle fait un pas comme pour s'en aller.  
Paul se retourne.)

**PAUL**

Tiens ! Quand je disais que j'allais effaroucher une belle hamadryade... (Galamment) Ravissante sylvaine, veux-tu la moitié de mon cœur ? La moitié seulement : c'est tout ce qui me reste, l'autre moitié ayant été dévorée par un animal féroce répondant au nom italien de Fragoletta.. petite fraise — parce qu'elle les adorait au kirsch... (Chargeant de ton ; respectueuse-

ment :) Madame... je suis confus... Croyez à mes regrets... à mon repentir...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES** (souriant)

Je vous pardonne volontiers, Monsieur... Votre erreur était on ne peut plus flatteuse pour moi... Et je me féliciterai toujours d'avoir pu passer, même pendant une minute, aux yeux d'un homme de goût, pour une nymphe... bocagère... Adieu, Monsieur !...

**PAUL**

Ah ! Madame ! un instant... de grâce !... Je me suis présenté à vous d'une façon ridicule, inconvenante surtout, & je m'en voudrais éternellement, Madame, de ne pas emporter avec moi le bonheur d'avoir été pardonné... mais pardonné sérieusement... sincèrement !

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Sérieusement, sincèrement, je vous ai pardonné, Monsieur... Je crois qu'il serait maintenant d'une convenance douteuse que vous insistassiez davantage pour me faire voir une injure où je n'ai vu qu'une méprise fort excusable... d'autant plus excusable, je vous le répète, qu'elle est excessivement flatteuse... Ainsi Monsieur...

PAUL

Oh ! par pitié ! Madame, ne vous en allez pas ainsi !... Votre indulgence est trop difficile à supporter... elle est trop mêlée d'ironie... Quoique vous fassiez & disiez, Madame, je sens bien là que mes torts sont d'une nature inqualifiable & j'aspire à les effacer...

M<sup>me</sup> DE MAUVES (froidement)

Vraiment, Monsieur, je ne vous comprends plus, & votre infistance a lieu de me choquer... Pour effacer un tort, bien imaginaire, vous en commettez un plus grave... celui de retenir en quelque sorte prisonnière une femme qui...

PAUL (s'inclinant, respectueux)

Madame...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Adieu, encore une fois, adieu, Monsieur !

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES. — JULIETTE

---

JULIETTE

Mon Dieu ! Madame va me gronder... pourtant ce n'est guère de ma faute...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Qu'y a-t-il encore ? M. Joseph aurait-il versé une seconde fois pour eslayer la voiture enfin arrangée ?...

**JULIETTE**

Madame, le mal est plus grand que nous ne l'avions d'abord supposé... Le grand ressort est endommagé... Et puis le grand cheval bai a deux fers de moins...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Voilà qui est étrange !... Est-ce que c'est l'émotion de sa chute qui lui a causé ce désagrément, au grand cheval bai ? Est-ce qu'il a perdu ses fers en même temps que sa respiration ?...

**JULIETTE**

Oh ! ses fers... il n'en a perdu que deux...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Trouvez-vous ce nombre insuffisant ? Alors faites déferrer les chevaux & faites les referrer, en ayant soin d'aller quérir le maréchal le plus éloigné & le plus lent à cette besogne... De cette façon nous perdrons beaucoup de temps & nous arriverons à Blois au milieu de la nuit, si nous y arrivons jamais toutefois...

**JULIETTE**

Ah ! Madame, d'ordinaire si bonne, si douce pour la pauvre Juliette, est aujourd'hui d'une sévérité...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Qui touche à l'injustice... dis-le, mon enfant ! Oui, je suis injuste... Et croyez-moi, Juliette, il en coûte plus d'être injuste que d'être juste... Il m'a suffi d'une heure pour me faire oublier trois années de bons & loyaux services... Vous avez raison, mon enfant, je suis injuste...

**JULIETTE (joyeuse)**

Ah ! Madame... j'ai apporté de quoi vous distraire & vous permettre d'attendre... D'abord, si Madame a faim, voici ce que j'ai pris dans la poche de la voiture... Puis voici un autre livre... car Madame a dû lire le premier tout entier, le dévorer... On lit si vite quand on n'a que cela à faire ! Et il ne faut pas que Madame s'ennuie... Si Madame le permet, je vais aller de nouveau presser le charron & le maréchal...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Non, restez, Juliette... Joseph suffira, je

pense, à cette tâche... Restez... restez... Vous devez avoir sur vous les pantoufles commencées pour M. Joseph...

**JULIETTE** (embarrassée)

Mais non... Madame... je les ai laissées sur les coussins de la voiture... &...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Alors, allons les chercher... Nous chercherons aussi

..... Un endroit écarté  
Où de n'être pas trois on ait la liberté.

(Elles s'éloignent.)

---

## SCÈNE V

**PAUL** (seul)

J'ai débuté comme..... un débutant ! J'oublie que j'ai à m'adresser à une femme charmante, distinguée, délicate, & je commence par effaroucher sa délicatesse & par scandaliser sa distinction... C'est être d'une maladresse insigne... c'est jouer de malheur... volontairement... Les femmes se plaignent des hommes

& elles ont, ma foi ! bien raison... Ils ne savent pas s'y prendre pour les obliger à être aimantes : ils ne sont pas aimables ou ils le sont trop... J'ai été trop aimable à la façon d'un apprenti-coiffeur... Où diable vais-je chercher des comparaisons aussi... Pompadour?... Des nymphes forestières ! Des sylvaines ! Des hamadryades !... Pouah ! que cela sent... Dorat !... Réparons vite ma maladresse.... (Se retournant du côté où il croit voir *M<sup>me</sup> de Mauves*) Madame... (S'apercevant qu'elle est partie.) Partie ! Oh ! c'est impossible ! Partie !... Mais mon beau rêve va s'évanouir... Partie !... Partie !... Non... je l'aperçois là-bas avec sa suivante... Petite sotte de suivante !... C'est elle qui l'aura entraînée.... Présomptueux ! je n'ose pas avouer que c'est moi qui l'ai fait fuir... Elles vont de l'autre côté de la route... Elles cherchent... Que cherchent-elles ? Elles reviennent par ici... La femme de chambre a l'air radieux..... Sa maîtresse a l'air ennuyé... Le même accident produit des effets différents... Les voici... Je vais jouer mon va-tout & gagner ma bataille d'Austerlitz... Vaincre ou mourir !... Étoile de Paul Genestelle, ne pâlit pas !...

(Il reprend son travail commencé.)

## SCÈNE VI

PAUL. — JULIETTE. — M<sup>me</sup> DE MAUVES

---

M<sup>me</sup> DE MAUVES (à part)

Il est toujours là!.. (à Juliette) Il faut en revenir à cette place... vous avez raison, Juliette, c'est la meilleure, ou tout au moins, la plus supportable... De l'autre côté de la route, on a le bruit des marteaux & la conversation du charron & du maréchal... C'est peu récréatif... Ici je ne serai pas précisément à mon aise, mais j'aurai moins de sujets de contrariété que là-bas... Du reste, vous aviez raison, Juliette, & je ne m'en étais point aperçu jusqu'ici : le site est admirablement choisi, & je comprends qu'il ait tenté le pinceau d'un artiste...

JULIETTE

D'un artiste?... (se retournant et apercevant Paul)  
Ah!... un homme!... Allons-nous en bien vite, madame...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Vous êtes folle, Juliette..... & vous vous effrayez mal à propos... Vous avez besoin du mariage pour vous aguerrir... Prenez votre broderie & donnez-moi mon livre...



**PAUL**

(qui a rentré ses pinceaux dans sa boîte et rangé tout,  
se levant et allant vers Mme de Mauves.)

(A part) Frappons le grand coup ! (haut et en saluant respectueusement) Madame... je vous remercie de l'indulgence dont vous avez fait preuve à mon égard, mais je ne la méritais pas... Recevez, Madame, l'expression de toute ma reconnaissance & de toute ma gratitude... Je bénirai toute ma vie le souvenir de cette rencontre...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES** (souriant)

C'est moi maintenant, monsieur, qui vais prendre votre rôle & vous demander pardon d'avoir troublé, d'abord votre chant si... poétique, ensuite vos études d'artiste. Les artistes sont, après Dieu, les maîtres souverains de la nature, & nul n'a droit de leur en disputer la possession...

**PAUL** (s'inclinant)

Madame...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Le travail de l'artiste, comme l'inspiration du poète, est respectable & sacrée, je ne m'en suis pas assez souvenu tout-à-l'heure...

PAUL

Madame... vous ne raillez pas?...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES

Je ne raille pas, Monsieur, & je vous prie de vouloir bien continuer votre étude... Vous ne retrouverez peut-être pas ailleurs le site, le terrain qui vous ont plu ici & qui vous y ont arrêté...

PAUL

Je ne retrouverai nulle part, Madame, ce qui m'a séduit, ce qui m'a ravi, ce qui m'a enivré ici, & cependant la Nature est bien féconde... Elle n'est point ingrate pour ceux qui l'aiment, la comprennent & l'admirent... J'aime, je comprends, j'admire le beau, Madame...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES

Non-seulement vous l'aimez, Monsieur, mais vous le pratiquez... Je n'ai pas vu votre esquisse & ne veux pas vous adresser des compliments ridicules à propos d'elle... Mais vous êtes poète, j'ai entendu tout à l'heure une chanson, une romance, je crois, que je ne connaissais pas encore... Et pourtant je reçois toutes les nouveautés...

..

PAUL

Cette... romance est inédite, Madame...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Paroles & musique ?

PAUL

Paroles & musique, Madame...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Alors je serai la première à vous féliciter & je le fais avec plaisir, avec le plaisir que m'ont causé ces paroles & cette musique. Vous procédez comme tous les grands artistes, Monsieur : vous êtes complet... Poète, musicien, peintre ! Triple couronne. Vous êtes le pape de l'art !

PAUL

Bien que vos éloges me soient chers, Madame... je vous demande de les reprendre... Je ne les mérite pas... Je n'ai eu jusqu'ici qu'une couronne, si couronne il y a, c'est la couronne d'épines du peintre... Quant à cette... romance... que je chantais, me croyant seul, les paroles appartiennent à un poète inconnu, comme moi ; la musique en est d'un musicien aussi inconnu que le poète & moi...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Cette franchise vous honore & vous grandit, Monsieur. Il vous était si facile de recueillir le bénéfice des beaux vers & de la belle musique de vos deux amis inconnus; il vous était si aisé d'accaparer pour vous seul mon enthousiasme & l'expression vive de cet enthousiasme, que je vous en veux presque de n'avoir pas fait ce que tant d'autres moins modestes eussent fait... Car je vous connais un peu, oh! très-peu! mais enfin je vous connais maintenant & il m'en coûterait de reporter mon enthousiasme sur des... inconnus...

**PAUL**

Sur mes amis, Madame, qui seraient fiers & heureux d'entendre de pareils éloges sortir d'une pareille bouche...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Acceptez-les donc..... Je vous les prête..... vous les leur rendrez...

**JULIETTE (à part)**

C'est drôle... Ils parlent français, pourtant, & je ne les comprends pas...

**PAUL**

Je vois que la franchise est une vertu qui a son bon côté.

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Mais comme toutes les vertus, Monsieur...

**PAUL**

Oh ! permettez, Madame... Les vertus sont des médailles... des médailles d'or, si vous voulez, que la Providence accorde à titre d'encouragement à des créatures privilégiées... mais comme toutes les médailles, elles ont...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Leurs revers, n'est-ce pas ? C'est de la cruauté.

**PAUL**

La vérité est toujours cruelle, Madame.

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Ainsi, votre franchise...

**PAUL**

Ma franchise, Madame, m'aura valu plus que ne l'eût fait mon hypocrisie. Si je m'étais attribué les paroles & la musique de la romance inconnue que vous avez entendue, je n'aurais reçu que vos éloges... C'est beaucoup, sans doute ! mais quoique doux & précieux à recevoir il m'en eût coûté de les accepter intérieurement... Tandis qu'en avouant ma non

participation à la perpétration de ce crime — une romance est à mes yeux un crime, sans circonstances atténuantes, — en rejetant sur ses véritables auteurs tout l'honneur qui leur est dû, j'ai reçu de vous, Madame, des éloges plus précieux encore, parce qu'ils sont mérités, sur la franchise dont j'ai fait preuve.

**JULIETTE** (qui s'est approchée du tableau de Paul)

Oh ! Madame... Comme c'est bien ça !... C'est un peu embrouillé, un peu trop vert, un peu trop jaune, un peu trop gris, mais c'est égal, c'est bien ça !... Venez donc voir, Madame...

**M<sup>ME</sup> DE MAUVES**

Juliette...

**PAUL**

Cette jeune fille peut vous servir admirablement, Madame ; en tout cas elle me sert mal... Elle attire votre attention sur une ébauche, sur une esquisse informe...

**M<sup>ME</sup> DE MAULES** (qui s'est approchée)

Mais je suis presque de l'avis de Juliette... Vous êtes un véritable artiste, Monsieur...

**PAUL**

Madame...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Mon Dieu ! Ne croyez pas que ce compliment soit un compliment, je vous en prie... Notre position à tous deux est assez originale pour nous permettre d'oublier que nous appartenons l'un & l'autre à un monde dont les convenances sont puériles, dont l'étiquette est absurde... En toute autre circonstance — nous ne nous serions pas rencontrés d'abord — je n'aurais point brisé la glace de roideur & de morgue qui sépare tant de gens & qui retient captives tant de bonnes choses...

PAUL

Je vous remercie, & du plus profond de mon cœur, Madame, de l'honneur que vous voulez bien me faire. On fait de la vie humaine une route semée de cailloux & plantée d'épines ; mais on devrait ajouter qu'on peut rencontrer une fois, une seule, un diamant parmi ces pierres, une fleur rare parmi ces ronces... Ce diamant, Madame, cette fleur, c'est notre rencontre d'aujourd'hui... Je parle pour moi Madame !...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Et vous êtes un égoïste, Monsieur... Il faut toujours parler pour tout le monde... C'est le

meilleur moyen d'être compris par quelqu'un...

PAUL

Ah ! Madame... Que voilà une douce & bonne parole!...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Juliette, allez vous assurer, je vous prie, du point où en est la besogne du charron... Vous savez que je suis attendue à Blois...

JULIETTE

Oui, Madame... (à part) Ma foi ! qu'ils s'expliquent tous deux!... Ils ont l'air de se comprendre... Et moi je ne comprends rien à leurs discours...

---

## SCÈNE VII

PAUL. — M<sup>me</sup> DE MAUVES

---

PAUL (à part)

Gagnerai-je ma bataille d'Austerlitz?...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Puisque le hasard nous a réunis ici, Monsieur...



PAUL

Le hasard ? Ah ! Madame vous calomniez Dieu !...

M<sup>ME</sup> DE MAUVES

Mais... je ne peux cependant pas, Monsieur, supposer que la Providence s'occupe de ma chétive personne jusqu'à m'envoyer dans mon ennui, sur la route où verse ma voiture, — le plus fâcheux des accidents, — un artiste distingué, un homme poli sans affectation, spirituel sans fadeur, & que j'aurais pu recontrer dans mon salon...

PAUL

Je vous comprends, Madame... La parole d'une femme a deux faces, comme Janus : l'une souriante, affectueuse, charmante ; l'autre sérieuse, sévère, sarcastique... Vous venez, fort adroitement du reste, de me demander ma carte de visite... Comme je n'ai point de laquais pour la faire remettre à votre hôtel, Madame, je vous la remets, en vous priant d'excuser mon incivilité & ma négligence... J'aurais dû commencer par là... (il lui présente une carte.)

M<sup>ME</sup> DE MAUVES

Vous vous ferez, décidément, tout pardon-

ner... même les impertinences que vous me jetez au visage... (Elle lit) M. Paul de Genestelle.

**PAUL** ,vivement)

Pardon... Est-ce que le graveur a fait précéder mon nom de la qualification que vous lui donnez?... Je ne m'en étais pas encore aperçu... (Il tire une autre carte) Mais non... non... Vous avez mal lu, Madame... Il y a tout bonnement : Paul Genestelle...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES** (froidement)

Ah ! c'est que nous avons une singulière façon de lire, dans cette société de convention dont nous faisons partie tous les deux... Et je m'étonne, Monsieur, que vous ne vous la rappeliez point... Vous me permettrez, n'est-ce pas, de m'en servir?... (Elle va s'asseoir et lire.)

**PAUL**

Madame... (à part) Un nuage vient de couvrir mon soleil... Maladroit ! J'ai détruit, de mes propres mains, tout mon échaffaudage de bonheur... Allons ! c'est à recommencer... Oui, mais par quel recommencement recommencer ?...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES. — UN PETIT MENDIANT

---

LE PETIT MENDIANT (à Paul)

La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur... Ça vous portera bonheur pour votre mariage...

PAUL (brutalement)

Imbécile qui me raille !... va-t-en !

LE MENDIANT

La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !...

PAUL

(Impatienté et le conduisant devant un poteau sur lequel est écrit : *La Mendicité est interdite dans le département de Loir-et-Cher.*)

Tiens ! Lis..... & va-t-en !

LE MENDIANT

Je ne sais pas lire, mon bon Monsieur...

PAUL (étonné)

Ah !... Tu ne sais pas lire ?... Il ne sait pas lire ! Pauvre cher ignorant !... Tiens, prends ces vingt francs pour payer le premier mois de la pension... & apprends à lire... Les livres

confolent de bien des chofes. Apprends à lire !...

**LE MENDIANT**

Ah ! merci... merci, mon doux Monsieur... Vous favez la vie à ma mère & à mes fœurs. Comme elles vont être contentes ! Que le ciel vous béniffe... Ah ! ma pauvre mère!...

**PAUL** (ému)

Ah ! tu as une mère & elle a faim... & elle fouffre!... Ah ! prends... prends cette bourfe, mon enfant... & dis-lui que lorsqu'elle ira à l'églife, un dimanche, elle prie pour moi... qui n'ai plus de mère...

(L'enfant fe fave en courant )

---

**SCÈNE IX**

**LES MÊMES** (moins le mendiant)

---

**M<sup>me</sup> DE MAUVES** (avec émotion)

J'ai tout entendu & tout vu, Monsieur... Et malgré toute mon envie de vous imiter, j'ai préféré vous laiffer toute la gloire & tout le mérite de cette bonne action qui vous honore

---

*Par un beau matin d'été.*

---

*Je* que je vous envie... Savoir donner c'est savoir être bon. La plupart du temps on ne sait qu'être riche...

**PAUL** (s'inclinant)

Madame...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Vous êtes ému, je le vois... & je sais pourquoi, ayant entendu vos dernières paroles à cet enfant... Ainsi, Monfieur, vous êtes..... seul?...

**PAUL**

Seul au monde, oui, Madame... Si je n'étais pas si grand garçon, je me dirais orphelin... Il y a des jours où cet isolement m'accable & m'attriste... Ces jours-là, je voudrais être deux...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES** (révulse)

Oui... il y a des jours où l'on voudrait être deux... Il y a bien le baron de Rocheville... mais avec le baron de Rocheville... il me semble que je serais encore plus seule... Tandis qu'avec M. de Genestelle (elle le regarde à la dérobée) il me semble au contraire...

---

SCÈNE X

—

LES MÊMES, plus JULIETTE (accourant)

Madame, tout est réparé, tout est remis, les fers aux chevaux & la roue à la voiture. Madame peut se remettre en route...

M<sup>me</sup> DE MAUVES

Ah !... déjà ?...

JULIETTE

Madame veut se moquer de moi... Joseph a été long, trop long... C'est ce que Madame veut dire... Ah ! Madame, nous ne le ferons plus, je vous le promets, ni Joseph..., ni moi !  
(Elle regarde Paul ; à part) Non, certes, je ne recommencerai plus, même pour obliger un amoureux... généreux...

M<sup>me</sup> DE MAUVES (souponnant)

Allons !... il faut partir... (à Paul doucement)  
Adieu, Monsieur...

PAUL (tristement)

Adieu... Madame...

(Il s'incline. M<sup>me</sup> de Mauves s'éloigne lentement ; puis, revenant tout-à-coup.)

\*\*\*

**M<sup>me</sup> DE MAUVES**

Monsieur de Genestelle, vous venez de l'entendre, ma voiture est réparée... S'il vous plaisait d'en profiter?... Oh ! il y a place... Une chaise de poste !... six personnes au moins... & je suis seule... Ne voulez-vous pas me tenir compagnie... jusqu'à... jusqu'à...

**PAUL**

Jusqu'à Blois, peut-être ?...

**M<sup>me</sup> DE MAUVES** (vivement)

Non ! non... pas à Blois !... pas à Blois !...

**PAUL**

Alors, Madame, J'accepte avec empressement... avec bonheur !... Ah ! Madame !...

(Il lui offre le bras. Bas à Juliette qui ramasse sa boîte et ses brosses.)

Tu sais que c'est moi qui me charge de ta dot ?...

~~~~~

# L'HÉRITIER DU MANDARIN

*JOURNAL D'UN HOMME PAUVRE DEVENU RICHE*

---

*5 janvier 1856.*

Je n'en reviens pas ! Cela ressemble à un conte de M. Galland ou à un roman d'Alexandre Dumas ! Me voilà désormais riche, plus que riche, millionnaire, — comme Ali-Baba ou le comte de Monte-Christo... Invraisemblable ! invraisemblable !

Ce matin, après la visite de la dame de mon hôtel garni, — qui venait m'annoncer que ce soir, si je ne lui payais pas quatre mois en retard & un mois d'avance, elle me refuserait ma clef & me laisserait coucher dans la rue, j'ai reçu une lettre de M. Gambinelli, notaire, rue de la Paix, m'invitant à passer sans retard



à son étude pour une communication importante. J'y ai couru, malgré le froid, avec mon paletot de cerfeuil, &, une fois introduit auprès du vénérable fonctionnaire, il m'a demandé si j'étais bien M. Louis-Monique-André, âgé de 38 ans, né à Paris, rue du Cloître-Saint-Marcel, de dame Angélique-Henriette L'Éveillé & d'Antoine-Julien-André, serrurier, tous deux défunts. J'ai naturellement répondu oui, puisque c'est la vérité, &, pour le lui prouver, j'ai montré mon acte de naissance, mon certificat de libération du service militaire, l'acte de décès de mes père & mère, etc. Alors, cet homme — cet ange ! — m'a remis gravement un tas de fafiots garatés, des titres de rente, des inscriptions sur le Grand-Livre, des obligations de la ville de Paris, etc., etc., pour une somme *incalcuttable* ; & cela, sans me dire de quelle part ! Il est vrai que je ne le lui ai pas demandé, mais enfin il aurait pu me le dire...

D'où me vient cette tuile dorée qui m'a un peu fêlé la tête en tombant dessus sans crier gare ? De quel toit céleste ?... Je suis seul au monde, absolument seul. Mon brave homme de père est mort insolvable... Je ne me connais aucun parent, excepté deux coufins qui sont

plus pauvres que je ne l'étais moi-même ce matin encore... Je ne suis allié ni de près ni de loin avec le Bonnet de Madagascar, dont sont coiffées tant de têtes de France... Comment se fait-il?... Ah! bast! d'où qu'elle vienne, cette fortune est la bienvenue; je ne suis ni assez sot ni assez brutal pour la repousser & la jeter dans la rue, comme voulait faire de moi, ce soir, la dame de mon hôtel garni—que je me suis empressé de quitter pour me loger, provisoirement, à l'Hôtel du Louvre...  
Comme je vais être heureux!

12 mai.

Je ne suis pas encore assis d'aplomb dans ma position de nabab : c'est un habit neuf qui ne me va pas, parce que mon corps n'a pas eu le temps de s'y faire. Il y a des Brummel qui ont l'élégance innée : tous les vêtements leur vont — ou ils vont à tous les vêtements. Il y a des gens qui naissent propriétaires sans avoir un sou, & qui, lorsque le million leur tombe tout rôti du ciel, en jouent immédiatement avec une désinvolture rare, en artistes. Moi qui suis né seulement propriétaire de mes facultés, — ainsi que nous naissons tous, pré-

tend l'ironique & polonais M. Wolowski, — j'ai le million gauche, maladroit, balourd ; à ce point que voilà trois valets de chambre (j'ai quitté l'Hôtel du Louvre) qui refusent de rester à mon service & me rendent avec dédain leur tablier, sous prétexte que leur gâterais la main...

Je ne peux cependant pas me servir tout seul, — quoique l'on ne soit vraiment bien servi que par soi-même, au dire des employés à douze cents francs... Et puis, million oblige : je me dois à moi-même — & aux autres — d'avoir des domestiques pour me soulager, puisque, comme M<sup>me</sup> de Coislin, je suis rongé d'une vermine d'écus qui s'attache à ma peau & me démange.

23 mai.

J'ai fait atteler, &, au lieu d'aller au bois de Boulogne pour obéir à la tradition des gens de *high life*, auxquels il paraît que j'appartiens décidément, je me suis fais conduire au bois de Meudon, pour obéir à je ne sais quel regain de jeunesse. J'ai un hôtel à la ville, il me faut une maison des champs, — mes *amis* me grondent même de ne pas en avoir encore acheté une.

Autrefois — il y a un an — quand je passais devant les riants cottages de Bougival, de Marly, du Pecq, de Bellevue, de Marnes, je pouffais d'énormes soupirs, à faire tourner les moulins de la butte Montmartre, & je disais : « Si j'avais cette maisonnette, où le confortable s'allie au pittoresque, où la rusticité met des gants de chevreau, où je vois des paysannes d'opéra-comique se promener, en lisant, dans des allées sablées pleines de méandres charmants, avec un *baby* rose & blanc sautant en avant comme un cabri, je serais le plus heureux des hommes, des maris & des pères !... » Hélas ! l'envie des pauvres est le seul bonheur des riches, qui ne sont pas aussi heureux que les passants envieux s'imaginent qu'ils le seraient eux-mêmes si le hasard les faisait tout-à-coup millionnaires. J'en sais quelque chose maintenant, moi qui, parfois, des hautes fenêtres de mon luxueux hôtel, me surprends à soupirer en voyant passer dans la rue certains pauvres diables qui me jettent des regards de convoitise.....

Néanmoins, j'aurai une maison de campagne, un cottage dans le goût de ceux devant lesquels je restais autrefois planté des heures entières comme un héron devant un ruisseau,

dans l'attente d'un poisson — d'avril. C'est même pour cela que je suis venu à Bellevue...

J'ai laissé ma voiture devant la station du chemin de fer, & je me suis mis à marcher tout gaillard dans la direction de l'avenue Mélanie. Il fait un temps charmant, — le même temps qu'il faisait, ma foi ! lorsque j'étais pauvre. Je voudrais me payer — mes moyens me le permettent — un ciel plus bleu, un air plus tiède, des odeurs forestières plus suaves, que je ne le pourrais pas, mon confrère Rothschild non plus. La Nature est un luxe à la portée de tout le monde.

Les sureaux des haies sont en fleurs : il vient de m'en arriver dans le nez une bouffée — qui m'a remué le cœur. Ces parfums sont perfides en diable : on a oublié, ils vous forcent à vous souvenir... C'est par ce sentier ombreux que nous entrions dans la forêt, Madeleine & moi, pour aller à la maison du garde, qui alors était pour nous l'auberge des douces heures — *sweet hours inn*... Madeleine !

J'ai bien fait de confier John & de me promener seul. Ce valet m'eût vu pleurer — & cela l'eût fait rire...

Madeleine ! chère & cruelle Madeleine !

Pourquoi m'as-tu quitté?... Je t'aimais bien cependant ; je t'aimais comme un fou, comme une bête, — à t'épouser!... Pourquoi t'es-tu envolée, bel oiseau bleu de ma jeunesse, dont le gazouillement réjouissait tant mes oreilles & mon cœur?... Pourquoi n'as-tu pas eu la patience d'attendre ? Pourquoi n'as-tu pas eu foi en moi ? Pourquoi as-tu douté de mon avenir ? L'avenir est venu, doré sur toutes les tranches, comme l'existence du roi Midas, depuis les plats de ma table jusqu'aux harnais de mes chevaux, & si tu étais-là maintenant, au lieu d'être ailleurs — où tu n'es peut-être pas bien, — tu serais la plus heureuse des femmes, parce que la plus enviée... Mais non ! tu as eu peur de ma misère, que tu as crue éternelle, & tu t'es réfugiée dans les bras du dieu Hasard, qui procure de jolies robes aux jolies filles... Tu t'es dit sans doute que l'amour sans la richesse, c'est le pied sans soulier ; & je me dis aujourd'hui, moi, que la richesse sans l'amour, c'est le soulier sans pied... Ah ! mes chers petits petons d'autrefois, vous porteriez aujourd'hui des cothurnes de reine !...

J'ai regagné avec empressement ma voiture, qui m'a ramené à Paris, à mon cercle, & qui

de mon cercle m'a conduit chez Antonia, une beauté qui m'aime — à cent louis par mois.

2 septembre.

Je me lève tard, je me couche de même ; je vais, je viens, j'entre, je sors... Les visites, les théâtres, Antonia, mes amis, les courses, les fantaisies, les distractions de toute sorte, rien n'y fait, je me bats les flancs en vain, en vain je me chatouille pour me faire rire : il me manque quelque chose — & je ne peux pas l'acheter !

Il me semble que quand j'étais pauvre — il n'y a pourtant pas si longtemps de cela — je me promettais une foule de félicités pour quand je serais riche... Je bâtissais mille châteaux en Espagne, je formais mille souhaits extravagants alors, réalisables aujourd'hui... Je me rêvais autant de choses, à moi tout seul, qu'en imaginent, dans les *Dialogues de Timolaüs*, Samipe & Adin un navire arrivé récemment, ient que je ne me rappelle haits ridicules, que ma si raisonnables?... « Je a, puis encore cela, » me

disais-je. Oui, mais quoi?... Je ne sais plus rien désirer...

8 septembre.

Je range ma bibliothèque pour me distraire un peu, car je m'ennuie beaucoup.

J'ai aujourd'hui une bibliothèque en vieux chêne — bien imité. J'ai des livres de choix, des livres rares, des livres précieux, que je ne serai jamais forcé de *laver*. Une bibliothèque ! j'en ai eu cinquante avant d'avoir celle-là, cinquante que j'avais formées à grand'peine & que je voyais s'éparpiller brutalement dans les mains des bouquinistes, lorsque nous avions envie de dîner, Madeleine & moi, — ce qui nous arrivait presque tous les deux jours. Je me souviens encore des visites du père B<sup>...</sup>, un bouquiniste consciencieux pourtant. Il examinait d'un bloc les livres que je voulais lui vendre & en faisait un tas de petits lots à 2 fr., à 75 centimes, à 25 centimes, à 10 centimes ; les romans du jour, à peine coupés, valaient mieux à ses yeux que les bons livres de la veille. Par exemple, il était impitoyable pour les recueils de vers. *Pervenches & Myosotis, Heures d'amour & Cris de l'âme* ; il n'en voulait sous aucun prétexte.



Un livre vient de sortir des rangs, comme pour demander un moment d'attention. Il est relié, superbement relié, — une reliure pleine de Lortic. La reliure porte mon nom, — mais le livre porte le nom d'un autre. C'est un roman que j'ai vendu, il y a cinq ans, à un monsieur à son aise, qui voulait se faire une réputation & qui n'avait pas le temps de faire ses livres lui même... C'est l'éternelle & lamentable histoire d'Esau vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles... Il y a longtemps que mes lentilles sont digérées, & le Monsieur à son aise continue à se goberger dans mon droit d'aînesse. J'aurais dû garder mon roman, le laisser dormir dans mon tiroir pendant huit ou neuf ans, pour obéir au conseil d'Horace — qui, avec le conseil, ne donnait pas, Henri Heine a raison, une recette pour vivre neuf ans sans manger.

C'était un chef-d'œuvre : je ne saurais plus le refaire. J'étais certainement un écrivain : je ne suis plus aujourd'hui qu'un *richard*.

26 décembre.

Depuis que je suis riche à ne pas savoir le chiffre de ma fortune, j'ai de nombreux amis,

parmi lesquels sept acharnés, — le chiffre des plaies d'Égypte. Je ne les aime que médiocrement ; en revanche ils m'adorent — comme les Phéniciens adoraient Mammon : quant à m'estimer, je les en défie. C'est pour eux que je tiens table ouverte, & que j'ai dû me mettre en quête d'un cordon bleu, mâle ou femelle.

On m'a recommandé une bonne & belle grosse Flamande, honnête autant que femme peut l'être, — mes moyens me permettent maintenant de douter de la vertu des femmes : quand j'étais pauvre, je croyais en elles comme à la Vierge Marie. Cette Flamande est le Carême en jupons qu'il me fallait. « Elle vous fera des petits plats à manger sur la tête d'un homme qui aurait la plique polonaise, » m'a dit l'*ami* qui me l'a procurée.

Elle est entrée en exercice le premier novembre dernier, &, pour ses débuts, m'a rédigé un salmis de bécasses que mes convives ont déclaré digne des dieux, — ils ne se flattent pas, non !... Je m'en rapporte à eux : quant à moi, je n'ai pu y goûter que des lèvres. Lisbeth m'a jeté un coup d'œil féroce qu'elle a conservé depuis dans ses relations avec moi.

Pauvre fille ! elle croit que c'est dédain de ma part : c'est tout simplement absence d'appétit. Vous êtes une excellente cuisinière, Lisbeth ; mais la faim est meilleure cuisinière que vous, & quand je n'avais à dévorer avec mon pain qu'un triangle de Brie, — ce qu'alors nous appelions une *cotelette de perruquier*, — je trouvais exquis ce régal odieux, surtout après vingt-quatre heures d'abstinence involontaire.

Hélas ! oui, il faut bien que je le confesse, je ne peux plus manger... L'inexorable pylore — le portier de l'estomac — s'est lassé de tirer le cordon pendant quinze ans inutilement, ou presque inutilement ; il veillait, avec complaisance, espérant toujours que quelque locataire entrerait — sous forme de bœuf ou de mouton — & personne n'entrait ! Alors, le dépit se mêlant à la fatigue, il a poussé le verrou & s'est endormi : j'ai beau sonner maintenant, il fait la sourde oreille — & laisse se morfondre à la porte les « petits plats » de dame Lisbeth...

La Bête se venge ! la Bête se venge !

2 février 1858.

Antonia m'ennuie trop pour mon argent : je vais la remettre dans la circulation — d'où je

l'avais retirée — & me marier, pour faire comme tout le monde, après après avoir passé une bonne partie de ma vie à ne rien faire comme personne.

Me marier ! ce mot sonne aussi étrangement à mon oreille qu'autrefois le mot million : c'est un pays aussi nouveau pour moi que la fortune. En sortant de la mairie, je n'aurai plus le droit de rire — à moins que ce ne soit jaune, qui est, paraît-il, la couleur du rire des gens sérieux. J'avais déjà bien de la peine à répondre de moi : il faudra désormais que je réponde encore de ma femme, que le Code & la Nature déclarent irresponsable. Je vais avoir charge d'âmes — sans compter les mois de nourrice. Mais le Rubicon est franchi, les bans sont publiés : je me résigne à mon bonheur...

Il s'agit donc de liquider le passé, afin de n'en plus entendre parler, afin surtout que ma femme ne trouve pas, dans mon existence d'époux, des traces accusatrices de ma vie de garçon. Maintenant que j'entre dans l'histoire, il faut déchirer le roman.

Chacun de nous a quelque part, loin des regards indiscrets, un cimetière où sont enterrés les souvenirs de sa jeunesse & qu'il se

plaît à visiter aux heures maussades où les vivants vous font regretter les morts : c'est de ce cimetière-là qu'il me faut exproprier, pour cause de moralité publique, mes chères défuntess du temps jadis. Au feu, ce passé galant ! & que les cendres en soient jetées aux quatre vents du ciel ! Ainsi le veut l'inexorable loi du Devoir — & du Talion. Le règne des usurpatrices est fini, celui de la reine légitime va commencer : *God save the queen!*

*5 février.*

Je viens de découvrir, à n'en pas douter, que ma fiancée ne m'épouse que par amour — de la dot que je lui constitue.

O Madeleine ! Madeleine ! tu m'aimais pour moi-même, toi, au moins !...

*2 mars.*

La fournaise éprouve & rend ferme le vase du potier, & la douleur l'âme du juste, prétend l'Écriture. C'est donc pour cela que j'ai l'âme cuite & le cœur raccorni.

*Deux ans après.*

J'ai le mot de Sophie Arnould sur les lèvres : Je regrette le temps où j'étais si misérable ! C'était le bon temps !

LES  
DEUX SAINTE-CATHERINE.

---

*Coiffer sainte Catherine!* Au premier abord, cette simple phrase n'a l'air de rien du tout, & beaucoup de gens des deux sexes la prononcent en souriant, comme on fait à propos d'une ingénuité de l'esprit humain. Mais elle fait frissonner jusqu'au fond de l'âme toute fille qui, mal dotée par son père ou par la Nature, n'a pas encore, à vingt-sept ans, trouvé mari à son pied. Vingt-sept ans ! c'est le premier âge critique des femmes qui sont filles — & le plus délicat peut-être ! Cela veut dire qu'on a doublé le cap de la Jeunesse & qu'on fait voile vers l'Age Mûr ! Cela signifie

que le temps des rêves est passé & que celui de la réalité est arrivé ! L'embarquement pour Cythère est désormais interdit !

Ah ! cet âge fatal — cette frontière invisible pendant si longtemps & sur le poteau de laquelle on vient se cogner si brutalement le nez & se crever si douloureusement le cœur — combien de jeunes filles, pour ne pas le dépasser seules, c'est-à-dire pour ne pas être traitées de vieilles filles, consentent à accepter une compagnie quelconque, celle de quelque vieux podagre dont elles se résignent alors à être les gardes-malades, ou celle de quelque jeune libertin pauvre dont elles consentent alors à entretenir les maîtresses ! Combien, sans goût pour le mari qui les choisit, se réfugient avec empressement dans les bras du mariage comme l'unique port de salut qui leur reste ! Le bonheur leur manquera peut-être, mais du moins elles n'en seront pas réduites à *coiffer sainte Catherine*, — le seul malheur sérieux qu'elles redoutent : on leur dira *madame* gros comme le bras, au lieu de leur dire *mademoiselle* gros comme une ironie...

En attendant que sonne ce glas des funérailles de la jeune fille, celles qui sont encore vraiment jeunes — les toutes petites demois-

selles — ne craignent pas de se réjouir chaque année, le soir du 24 novembre, le jour de la Sainte-Catherine, leur patronne.

—

Vendredi dernier, pendant la représentation de l'*Africaine*, entre le troisième & le quatrième actes, les *rats* festoyaient dans leur loge, grignotant de leurs petites quenottes blanches massepains & nougats, babas & royaux, madeleines & savarins, achetés de leur propre argent, produit d'une cotisation improvisée, & arrolant toutes ces friandises d'une pluie de Champagne due à la générosité de quelque Jupiter de l'orchestre.

C'étaient des éclats de rire & des pétards de malice à n'en plus finir. Les *rats* n'ont pas de fréquentes occasions de s'amuser, on le sait ; ce sont, pour la plupart, de pauvres petites filles nées de pauvres petites gens, car, ainsi que nous l'apprend Nestor Roqueplan, il n'y a que la plus grande misère qui puisse conseiller à un enfant de huit ans de livrer ses pieds & ses articulations aux plus durs supplices, de rester sage jusqu'à dix-huit ans, uniquement par spéculation, & de se flanquer



d'une horrible vieille, comme vous mettez du fumier autour d'une jolie fleur.

Les *rats* n'ont pas de fréquentes occasions de s'amuser : elles s'amusaient pour de bon l'autre soir, pendant que les chats n'étaient pas là ou fermaient les oreilles pour ne rien entendre de leurs bruyantes divagations, & les yeux pour ne rien voir de leurs extravagances d'attitudes.

De quoi pouvaient-elles bien rire d'aussi bon cœur, toutes ces petites filles en maillot & en tunique de gaze argentée ? D'une mouche qui volait au plafond ? De ceci ou de cela dont rient entre elles les enfants de leur âge ? Non : elles riaient de celui-ci ou de celui-là, de ce gros monsieur de l'orchestre qui les dévore de ses gros yeux pendant qu'elles font cercle autour de M<sup>lle</sup> Mérance, ou de ce grand monsieur maigre de l'avant-scène qui ne s'aperçoit pas des regards de feu que sa femme jette à Nélusko pendant tout le temps qu'il est en scène muet ou chantant. C'est si amusant, les hommes, pour les petites filles qui sont en train d'apprendre à en jouer afin de s'en faire trente ou quarante mille francs de rentes — & même moins ! C'est si ridicule, les hommes

qui se *toquent* pour des créatures qui n'en valent pas la peine !

Et, avec les rires pleins de moquerie, les chuchottements pleins de mystères, — les confidences au sujet du garçon d'accessoirs qui... ou du garçon coiffeur avec lequel... Ah ! ces premiers balbutiements de l'âme amoureuse, si chastes & si divins, comme elles le profanaient de leurs lèvres débridées par le *coco épileptique* ! Si jeunes & déjà si perverties ! Impubères & impudiques !

—

Je revins chez moi. En entrant dans la loge de ma concierge pour y prendre ma clef, j'aperçus, gravement rangées autour de la table, une douzaine de petites filles du voisinage, dont la plus vieille n'avait pas douze ans, & dont la plus jeune avait dans les alentours de cinq ans. La portière — une brave femme comme le bon Dieu ne veut plus en faire — allait & venait autour de ce petit monde immobile comme dans l'attente d'un grand événement, attachant au cou de chacune, en guise de serviette, une loque blanche ou un mouchoir de poche, & leur recommandant

à toutes de ne pas manger trop goulûment, de peur de mal.

Manger quoi ? Je ne voyais rien sur la table qu'une lampe ornée d'un abat-jour vert qui reflétait sa lumière douce & tranquille sur tous ces visages roses, sérieux *par ordre*, dont les yeux brillaient de convoitise comme autant de petits quinquets. Et, avec la lampe, une douzaine de verres communs, mais tuyautés comme une collerette du temps de Henri II — ou de Charles IX. Quant à la nourriture, absente !

La mère Rateau alla vers son bahut de noyer — aussi vermoulu qu'elle, mais, comme elle, garni d'excellentes choses — & en tira un énorme *saint-honoré*, un sac de marrons & deux bouteilles de cidre qu'elle posa avec précaution sur la table.

Ce furent alors des exclamations joyeuses, des détonations de rires argentins, frais & limpides, des cascates de notes ingénues & charmantes. Evidemment tout ce petit monde-là était heureux d'un bonheur à nul autre pareil, & les anges n'ont pas une gaieté plus franche ni plus pure quand ils font la *dînette* au Paradis, le soir de la Sainte-Catherine.

Car c'était aussi la Sainte-Catherine, leur fête, que célébraient ces douze petites blondines réunies là par les soins de la bonne vieille maman Rateau, leur Providence visible.



Le *saint-honoré* coupé en treize portions égales, — *la part du bon Dieu* ne fut pas oubliée, — & le cidre écumeux versé à dose prudente dans les douze verres tuyautés, la fête commença. C'était plaisir de voir avec quelle gourmandise — & peut-être avec quel appétit — elles mordaient toutes dans cette crème dont elles se barbouillaient à qui mieux mieux les lèvres & les joues en riant comme de petites folles de la singulière figure que cela leur faisait, mais, quoique riant, sans perdre un seul coup de dent. Elles se seraient étouffées, si la mère Rateau n'avait pris soin de les faire boire & de modérer leur ardeur en les menaçant de ne pas leur donner de marrons.

— Pauvres chéries ! Cela ne mange pas tous les jours à sa faim ! me dit-elle à demi-voix en se tournant vers moi, qui étais resté debout, sur le seuil de la loge, réjoui de ce

spectacle inattendu. Quel dommage pourtant ! ajouta-t-elle en les enveloppant toutes d'un regard plein de mélancolique compassion. Quel dommage ! Ce sont des enfants de gueux, mais c'est sage comme des images, & ça mériterait de manger tous les jours comme celles qui ne le sont pas... Que deviendront-elles l'année prochaine, & l'année d'ensuite, & l'année d'après, quand je ne serai plus là pour leur donner de temps en temps une miche de mon pain bis, &, le jour de la Sainte-Catherine, un beau gâteau à la crème comme celui-ci ? Car, enfin, j'ai de l'âge, &, depuis soixante ans que je trime, j'ai bien gagné d'aller rejoindre mon vieux homme au cimetière Montmartre...

J'étais attendri, & je comparais à part moi ces deux scènes si différentes, ces deux Sainte-Catherine, fêtées presque à la même heure de deux façons si opposées, rue Le Peletier & rue Rochecouart, dans la loge de l'Opéra & dans la loge de ma portière.

— Mère Rateau, dis-je à cette dernière en tirant de ma poche un louis qui m'était inutile parce qu'il y était seul, il ne sera pas dit que j'aurai payé moins cher un plaisir délicat & réel qu'une jouissance douteuse & malsaine :

puisque je suis arrivé trop tard pour supporter avec vous les frais de la Sainte-Catherine d'aujourd'hui, permettez-moi d'être de moitié avec vous dans les Sainte-Catherine de l'avenir.....

Et, malgré sa résistance, je glissai la pièce de vingt francs dans sa vieille main ridée qui tremblait de bonheur & que je serrai avec émotion.

— Pauvres chères enfants ! elles auront des bas pour cet hiver, au moins ! murmura-t-elle au moment où je quittais la loge, encombrée d'éclats de rires sonores.

—

Je montai tout songeur, à demi triste & à demi gai, mécontent des autres plus encore que de moi, & je me couchai sans vouloir, cette nuit-là, ni lire ni travailler.

Jamais je n'ai aussi bien dormi !



LES  
MANGEURS DE BOURGEOIS

I

Si je jetais dans la rue ce point d'interrogation

*QU'EST-CE QU'UN BOURGEOIS?*

vingt personnes se baisseraient aussitôt pour le ramasser & me le mettraient sous le nez en disant :

*Le Rapin.* — C'est un épicier !

*L'Étudiant.* — C'est un tailleur !

*Le Guerrier.* — C'est un pékin !

*L'Ouvrier.* — C'est notre maître !



*Le Gendelettres.* — C'est le public !

*Théophile Gautier.* — C'est un olim !

*Honoré de Balzac.* — Anthropomorphe selon Linné, mammifère selon Cuvier, genre de l'ordre des Parisiens, famille des Actionnaires, tribu des Ganaches, le *civis inermis* des anciens. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou rouffâtres ; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre ; à domicile, il est terminé par des calquettes ombelliformes ; au dehors il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mouffeline blanche. Il est armé d'une canne & d'une tabatière, d'où il tire une poudre noire avec laquelle il farcit incessamment son nez. Comme tous les individus du genre Homme (mammifères), il est septivalve & paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde & l'arcade zygomatique. Toutes ses pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuteries variées, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal. Sa face pâle & souvent bulbeuse est sans caractère,

ce qui est un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le perfil de l'étagère de Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse ; les organes sont paresseux. Quoique chez le Bourgeois la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse, qui donne aux véritables Hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, Vauquelin, Darcet, Thénard, Flourens, Raspail & autres individus de la tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les bourgeois distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à l'analyse que 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnasserie, & le reste en envie de vivre d'une façon quelconque... etc., etc., etc.

Le portrait est charmant sans doute, mais, comme tous les portraits charmants, il est flatté, — je veux dire qu'il n'est pas ressemblant.

Je proteste.

## II

Qu'est-ce qui a inventé le Bourgeois ?

C'est la Révolution de 1830, — répondra-t-on, en songeant au chapeau blanc & au parapluie rouge de Louis-Philippe.

La Révolution de Juillet n'a rien inventé du tout, — pas même la poudre dont elle a fait une si prodigieuse consommation. Tout au plus a-t-elle inventé le mot, — non la chose. Le Bourgeois préexiste de toute éternité. Il a été imaginé par le Bon Dieu, — & surtout par l'abbé Sieyès. Le jour où ce respectable politique a dit : « Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout ! » il y a eu une classe de la société qui a pris cette phrase-là au sérieux, — ce qui l'a rendue grotesque aux yeux des Farceurs. Aussi, à partir de cette époque, la tribu des Bourgeois ne faisant que croître & enlaidir, la tribu des Farceurs — que cette expansion offusquait probablement — s'est mise à la ridiculiser à bouche, à plume & à crayon que veux-tu.

« Quand donc pourrai-je manger un bour-

geois ? » — s'écriait naguère Léon Gozlan dans son *Aristide Froissard*.

« Epicier, servez-moi une livre de bourgeois, sans papier ! » s'écriait naguère Petrus Borel, dit le lycanthrope, en entrant dans les boutiques.

On a mangé trop de bourgeois depuis soixante ans, — vrai ! On en mange trop volontiers encore, présentement !

Permettez-moi de me mettre en travers.

### III

Les farceurs ont tort. De quoi se moquent-ils en se moquant du bourgeois ? De la bêtise ? Mais la bêtise n'est qu'un mot — comme l'esprit, — ce n'est pas un mal. Il n'y a pas plus de bêtise que d'esprit en ce monde : il y a un troupeau de bipèdes que le grand Demiourgos a envoyés paître le bonheur sur une planète — laquelle, par parenthèse, se refroidit sensiblement tous les jours. Le grand Demiourgos, en lâchant les hommes sur la terre, ne leur a pas dit : « Vous écrierez des vaudevilles dans lesquels vous marierez M. Adolphe avec M<sup>lle</sup> Ernestine, — sur un air de M. Doche

ou de M. Mangeant. Vous ferez des tableaux où vous effayerez de représenter, avec des couleurs à l'huile, les choses & les gens que vous aurez devant les yeux, — & qui seront toujours mieux peints, ne vous déplaîse, par moi que par vous. Vous fonderez des Académies où vous parquerez les plus censément sages d'entre vous, & des hospices où vous parquerez les plus censément fous, — pour faire croire à ceux qui sont en dehors de ces hospices & de ces académies qu'ils ne sont ni sages ni fous. Vous... etc., etc.»

Non, le grand Demiourgos n'a pas dit cela aux hommes, en les envoyant brouter leur

La réponse ne demeure pas loin ; je vais aller la chercher. La voici :

— Les plus heureux, les plus spirituels, les moins bourgeois d'entre les hommes, — ce sont les bourgeois !

Cette réponse vous contrarie & vous offense peut-être ? Je n'en connais pas d'autre : il faut bien vous en contenter.

Depuis que le monde est monde, on entend de tous côtés des pleurs & des grincements de dents. Qui larmoie ainsi ? Qui use ainsi ses quenottes ? Des hommes de génie, des hommes de talent, des hommes d'esprit, — d'illustres malheureux dont les noms sont ou seront dans la Biographie-Michaud. Homère affirme que « l'homme est le jouet des dieux ». Euripide prétend que « celui qui meurt jeune est un mortel aimé des immortels. » Platon déclare que « l'ennui est l'étoffe dont la vie est faite ». Shakespeare appelle la vie « le rêve d'une ombre ». Byron infinie que c'est « une amère plaisanterie ». Ponsard, Barbey d'Aurevilly, Xavier Forneret, & mille autres poètes en pensent autant—en alexandrins. Il paraît que tous ces grands hommes-là ont trouvé un cheveu dans l'existence, & comme ils ne

peuvent pas la digérer, ils essayent d'en déguster les honnêtes gens qui la trouvent appétissante.

Mais ils n'y sauraient réussir, car les honnêtes gens, — les bourgeois, — plus respectueux envers leur luzerne, ont, pour aimer la vie, pour s'y attacher, pour ne jamais s'en plaindre, les mille raisons données par Pierre Gringoire à l'archidiacre Claude Frolo — qui probablement le traitait aussi de bourgeois : l'air, le ciel, la pluie, le soleil, le matin, le soir, le clair de la lune, leurs bons amis les voisins, leurs gorges chaudes avec les commères, les belles architectures de Paris à admirer, leurs enfants à baptiser, leurs filles à marier, leurs parents à enterrer, — que sais-je, moi ? Chacun prend son bonheur où il le trouve : les bourgeois le trouvent partout.

Ils sont vraiment heureux, les bourgeois, — aussi heureux qu'on peut l'être dans le meilleur des mondes possibles. Faut-il donc pour cela les poignarder à coups d'épigrammes ?

Je ne le pense pas.

## IV

D'ailleurs, plus j'y réfléchis, & plus je m'aperçois que les bourgeois seuls sont dans le vrai,—& que nous avons grandement tort, tous tant que nous sommes, de leur prêter des ridicules qui sont nôtres, puisque, pour prêter quelque chose il faut de toute nécessité l'avoir soi-même. Je suis même très-étonné que, jusqu'à présent, les bourgeois n'aient pas songé à se moquer de nous, — comme c'était leur droit, & aussi leur devoir.

Car, enfin, je le dis tout bas, nous sommes très-moquables, nous autres les moqueurs qui sommes là tous les soirs dans nos cercles, dans nos cénacles, dans nos brasseries, assis aux mêmes tables, devant les mêmes verres, fumant les mêmes pipes, répétant les mêmes circumbilivaginations en éclatant de rire,—&, au fond, tristes à en mourir ! Et quand nous ne parlons pas, nous écrivons,— & l'on sent, à chaque ligne qui tombe de nos plumes, que nous n'avons nulle foi en nous ni dans les autres, & que nous faisons de la prose & des vers comme les pâtisseries font des petits-fours



ou des boulettes ! Ceux d'entre nous qui sont enthousiastes sont les plus grotesques : ils croient à la Gloire & travaillent pour la Postérité !

Ah ! rêveurs, vaudevillistes, clerks d'avoués, poètes, rapins & apprentis romanciers, vous *blaguez* le bourgeois ! Si le bourgeois, à son tour, vous blaguait, — vous qui buvez de l'Argenteuil au lieu de boire du Clos-Vougeot, — vous qui mangez de la vache enragée au lieu de manger du bœuf à la mode, — vous qui dormez sur des oreillers ouatés d'articles refulés au lieu de dormir sur des matelas garnis de billets de banque, — vous qui avez des maîtresses qui se vantent de vous tromper au lieu d'avoir des femmes qui se vantent de vous aimer?...

Mais le bourgeois ne vous blaguera jamais. Voulez-vous savoir pourquoi ? Parce qu'il a commencé par être vous avant d'être lui, — parce qu'il a eu du cœur avant d'avoir du ventre, — parce qu'il a eu des dettes avant d'avoir des rentes, — parce qu'il a eu des cheveux avant d'avoir un gazon, — parce qu'il a eu des maîtresses avant d'avoir une femme, — parce qu'il a été jeune avant d'être

mûr, — parce qu'il a été fou avant d'être sage,  
— parce que, enfin, il est la Conclusion d'un  
livre dont vous êtes la Préface.

V

Quand cesserons-nous de manger du bourgeois, ô mes frères ? Quand cesserons-nous d'être anthropophages ?

Hélas ! à la venue des coquecigrues, sans doute !

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

---

	pages.
<i>A Monsieur Arthur Callou.</i> . . .	1
<i>A la Porte du Paradis.</i> . . .	3
<i>Ma première leçon de boxe.</i> . . .	59
<i>Je me tuerai demain.</i> . . .	75
<i>Feu André-André.</i> . . .	133
<i>Et moi aussi j'ai eu la clef.</i> . . .	179
<i>All is wel that.</i> . . .	193
<i>Par un beau matin d'été.</i> . . .	243
<i>L'Héritier du Mandarin.</i> . . .	283
<i>Les deux Sainte-Catherine.</i> . . .	297
<i>Les Mangeurs de Bourgeois.</i> . .	307

---



OUVRAGES  
DE  
M. ALFRED DELVAU.

---

*Les Dessous de Paris*, 1 volume in-18, avec frontispice de Léopold Flameng. Poulet-Malasslis, éditeur. (Épuisé).

*Histoire anecdotique des Cafés et Cabarets de Paris*, 1 volume in-18, avec eaux-fortes & dessins de Gustave Courbet, Félicien Rops, & Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

*Lettres de Junius*, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

*Les Amours Buissonnières*, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

*Françoise*, 1 volume in-32, avec eau-forte d'Émile Thérond. Achille Faure, éditeur.

---

*Ouvrages de M. A. Delvau.*

---

*Les Cythères Pariennes*, 1 volume in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops & d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur. (Épuisé).

*Le Fumier d'Ennius*, 1 volume in-18, avec une eau-forte de Léopold Flameng. Achille Faure, éditeur.

*Gérard de Nerval* (sa vie & ses œuvres), 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

*Histoire anecdotique des Barrières de Paris*, 1 volume in-18, avec eaux-fortes d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur.

*Mémoires d'une honnête Fille*, 1 volume in-18, avec une eau-forte de G. Staal. Achille Faure, éditeur (3<sup>me</sup> édition).

*Henry Murger et la Bohême*, 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

*Le Grand et le Petit Trottoir*, 1 volume in-18. Amédée Faure, éditeur.

*Dictionnaire de la Langue verte* (argots parisiens comparés), 1 volume de 500 pages sur 2 colonnes. E. Dentu, éditeur (2<sup>me</sup> édition).

---

*Ouvrages de M. A. Delvau.*

---

*Les Heures Parisiennes*, 1 volume in-18,  
avec 25 eaux-fortes d'Émile Bénéassit. Li-  
brairie centrale.

*Du Pont des Arts au Pont de Kehl*, 1 volume  
in-18. Achille Faure, éditeur.

*Les Lions du Jour*, 1 volume in-18. E.  
Dentu, éditeur.

---

EN PRÉPARATION :

*Histoire anecdotique des Boulevards de  
Paris.*

*Les Chasses Parisiennes.*

*Les Têtes de Turc politiques et littéraires.*

---



*Achevé d'imprimer*  
*le 25 octobre 1866*  
*aux frais de l'auteur*  
*par*  
*A. Wallon, à Vichy.*













